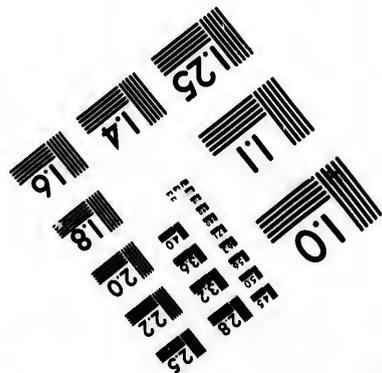
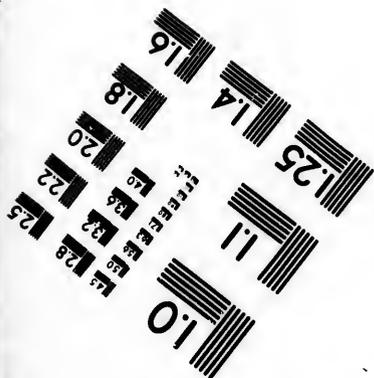
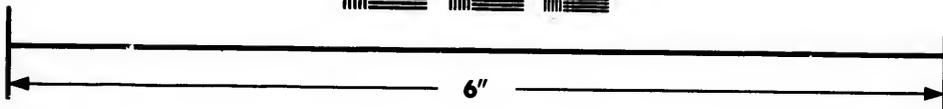
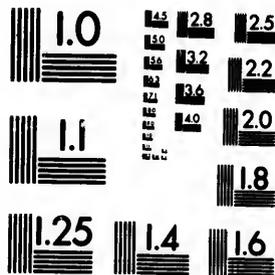


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2
1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

1.5
1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

© 1984

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: **Pagination multiple.**

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

ire
détails
es du
modifier
er une
filmage

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

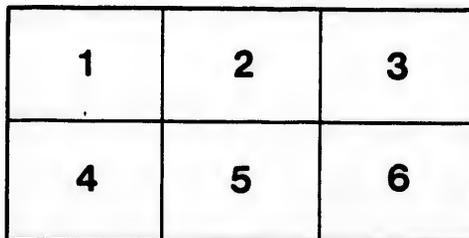
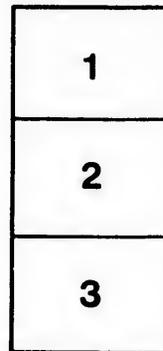
Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Séminaire de Québec
Bibliothèque

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

la pelure,
on à



HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE.

TOME QUATRIÈME.

*Order of the University of
Cambridge*

HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE
TOME QUATRIÈME

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

237

HISTOIRE

DE

L'ÉGLISE

DÉDIÉE AU ROI.

PAR

M. l'Abbé DE BERAULT-BERCASTEL,
Chanoine de l'Eglise de Noyon.

TOME QUATRIÈME.

Depuis la mort du Grand Théodose, en
395, jusqu'à la décadence de l'Empire
d'Occident, en 423.



A MAESTRICHT,
De l'Imprimerie de P. L. LEKENS.
M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation.

THEATRE DE LA PORCELAINE

DE

LE ROI

DE LA PORCELAINE

PAR

LE ROI DE LA PORCELAINE

TOME QUATRIEME

DE LA PORCELAINE



A PARIS

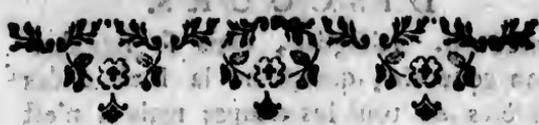
chez le Citoyen de la Porcelaine

de la Porcelaine

de la Porcelaine

de la Porcelaine

S
H
de
do
su
tie
de
il
fle
ren
mie
qui
&
can
que
le p
reg
men
deja
d'ce
7



DISCOURS

Sur le premier âge de l'Eglise.

POur soumettre son esprit au joug de la Foi, quand le cœur n'est pas indocile aux impressions de la grace, il suffit de bien connoître la Religion Chrétienne, d'en suivre l'Histoire; ou celle de l'Eglise qui n'en est pas différente: mais il ne sera pas inutile de suggérer les réflexions les plus propres à en faire retirer ce fruit. Parvenus au milieu du premier âge, qui comprend six siècles, & qui remplit une partie si considérable, & la plus importante pour être de notre carrière; nous nous y arrêterons quelques momens, comme au point de vue le plus commode, soit pour replier nos regards sur ce qui s'est rencontré de plus mémorable dans l'espace que nous avons déjà parcouru, soit pour porter un coup-d'œil anticipé sur ce qui nous en reste à

DISCOURS.

parcourir. L'Eglise, dans sa signification générale, comprend la société des Fidèles de tous les temps: mais il n'est pas question de reprendre ici les choses de si haut, puisque notre narration se renferme dans les bornes de l'Eglise qui porte en particulier le nom de Chrétienne. Il n'est question d'observer, dans les temps antiques, que ce qu'ils présentent de plus propre à manifester la sagesse de l'économie divine, par rapport à l'établissement & à la propagation de la foi, qui sont l'objet de nos réflexions.

Qu'on se rappelle, en passant, le renversement de l'ordre primitif causé par le péché; le genre humain, en proie à l'ignorance, devenu le jouet de ses passions, dépouillé de noblesse, de sentiment, & par là même dégradé, affoibli, indigent & malheureux. Car les liens de la vertu & du sentiment une fois rompus, ceux de la société se rompirent en mille endroits, & se relâchèrent de toute part. Des troupes d'hommes sauvages & presque abrutis se craignirent surtout les uns les autres; & parmi eux, il n'y eut plus que la ressemblance naturelle qui maintint quelque reste de confiance, telle ou moindre à plusieurs égards que parmi les animaux, qui, ayant moins de besoins

DISCOURS. ij

& moins de vues que l'homme, avoient aussi moins de sujets de se fuir & de s'entre-détruire. Tout occupés, en ce triste état, des périls & des besoins du corps, ils devinrent presque incapables des fonctions intellectuelles: les meilleurs naturels s'altérèrent, les idées s'obscurcirent; & si la faculté de la raison subsista, les sens en absorbèrent le principal exercice.

On vit, il est vrai, & même dès la première antiquité, des peuples nombreux, chez qui les droits de l'humanité, ou du moins les loix de la société paroissent beaucoup mieux maintenues. Mais que furent, par rapport à tout l'Univers, ces grands Etats qui s'arrogèrent tour à tour le titre superbe d'Empires universels? Que furent, sur-tout par rapport aux dogmes & aux mœurs, les lumières des Mages de Perse, des Prêtres de l'Egypte, de toutes les Ecoles de la Grèce? Les plus grandes confédérations ne servirent-elles pas souvent à rassembler d'autant plus de vices & d'extravagances? Parmi elles, comme dans les hordes barbares, les principes mêmes de la loi naturelle dégénérèrent en une superstition insensée, en une stupide idolâtrie.

De tout temps, quelques génies supérieurs, soit par la force du raisonnement,

soit plutôt par leur application à recueillir les restes peu connus des traditions anciennes; ces amateurs ou admirateurs de la sagesse s'étoient élevés au dessus de bien des erreurs vulgaires, sur l'article de la religion & des mœurs. Quand toutes les Nations policées ne firent plus qu'un peuple, dont Rome étoit la Capitale & le centre, la Philosophie rassemblant ces découvertes éparées, & puisant beaucoup plus encore dans les monumens des Juifs, devenus concitoyens des Gentils, elle prit un degré de force & de lumière, qui paroissoit devoir enfin dissiper les rêveries du Paganisme. Il sembloit au moins que les objets accessibles à la raison, en passant par tant d'esprits philosophiques, avoient acquis les qualités convenables pour entrer dans les classes subalternes d'intelligences, & pour pénétrer jusques dans l'ordre populaire.

Cependant ces faux Sages, loin d'éclairer les peuples, retinrent lâchement la vérité captive; & après avoir connu Dieu, ils continuèrent de rendre les honneurs divins, avec le vulgaire abusé, à de vains simulacres d'hommes, d'animaux, de créatures, & de chimères de toute espèce. Ainsi, le Créateur demuroit toujours inconnu hors de la Judée, sinon

DISCOURS.

à quelques Gentils qui fréquenterent les Synagogues répandues en différens endroits de l'Europe ainsi que de l'Asie. Quant à la science des mœurs, les principes les plus incontestables, & presque tous contestés par l'éternelle rivalité des sectes diverses, n'avoient plus qu'un air de problème & de paradoxe, plus propre à servir d'amusement à d'oisieux discoureurs, qu'à influencer efficacement dans la conduite. Aussi voyons-nous que les hommes les plus entêtés de leur science s'abandonnoient, suivant les reproches de l'Apôtre, aux passions les plus ignominieuses, à des excès, qui ne contredisoient pas seulement leur spéculative & stérile sagesse, mais qui dégradoient la nature & rabaissoient l'homme au dessous de la brute. On peut dire néanmoins, que las & confus de ses erreurs monstrueuses, l'esprit humain, par la profondeur même de ses plaies, se trouvoit en quelque sorte disposé à en recevoir le remède.

Mais que de prodiges ne restoit-il point à opérer au Réparateur promis & chargé d'enter la grace sur la nature, tant pour la dégager de la sève infecte qui la vicioit jusques dans le fond de sa constitution, que pour lui faire produire

des fruits capables de plaire au Dieu de toute sainteté! C'est la merveille que nous allons considérer dans ce premier âge de l'Eglise, ou dans les six premiers siècles: temps de ferveur & de lumière, les plus propres sans doute à nous donner de notre Religion l'idée qu'elle mérite, à prouver sa vérité & sa divinité. Mais afin de rendre cette preuve plus complete & plus efficace; avant de contempler la merveille de l'établissement & de la propagation de l'Eglise, nous la considérerons en elle-même, nous fixerons quelques momens nos regards sur l'excellence même de la Foi chrétienne: puis nous observerons, dans le long cours de son premier âge, le prodige de sa conservation, qui s'y rend déjà si sensible; quoique ce dernier moyen ait encore plus de force, par rapport à la perpétuité de l'œuvre de Dieu, dans les âges suivans.

En premier lieu, rien de plus frappant que le portrait de l'Eglise dès son premier âge. Quoique les commencemens de toutes les institutions soient très-informes, le Christianisme ne se montra pas plutôt dans l'Univers, qu'il ravit d'admiration une multitude de spectateurs équitables & judicieux. Souve-

DISCOURS

mez-vous de ce que nous avons raconté de la vie toute céleste des premiers Disciples; de leur détachement des biens de la terre; de cette charité généreuse, qui rendoit leurs richesses communes entre eux, qui leur faisoit déposer leurs trésors aux pieds des Apôtres, n'en tirant que le simple nécessaire avec leurs frères indigens, & coupant ainsi la racine à la cupidité, à l'orgueil, à la mollesse, à l'injustice, à toute iniquité. Qu'il vous souvienne des règles de morale, tracées d'après ces modèles & consignées dans leurs monumens divins. Tout corrompu qu'étoit le monde, avec quelle surprise ne dut-il pas voir un corps de doctrine, simple & sublime, portant sur les maximes les plus sensées & les plus lumineuses, surpassant avec une disproportion infinie ce que les Sages de toutes les régions & de tous les siècles avoient enseigné de plus honnête, de plus conforme au cri de la vertu & de la saine raison. Pour disputer ce genre de gloire à la Religion chrétienne, il a fallu changer jusqu'aux notions premières des vertus & de la vérité; faire varier les essences immuables des êtres, plus encore que les intérêts des passions, autant que les parties à jamais divisibles de la ma-

tière, d'où ces étranges raisonneurs tirent l'origine & la différence de nos pensées. Mais ce renversement de tout principe & de toute raison, ou du moins l'excès d'impudence qui l'a fait tenter, étoit réservé à la philosophie de notre siècle. Pour les Philosophes les plus révévés de l'antiquité, comme c'eût été une extravagance d'avancer clairement & publiquement que les axiomes, aujourd'hui les plus certains, nous paroîtront peut être également faux dans la suite; ils eussent pareillement rougi de publier, que c'est foiblesse d'esprit de révéver ces premières impressions de vertu, gravées dans la substance même de notre ame par la nature, ou par l'éternelle raison, la même dans toutes les intelligences & dans tous les temps; que la docilité à la voix de la conscience & la crainte des remords est timidité puérile; la pudeur, un effet méprisable du préjugé, plutôt que la gloire du sexe; le vice enfin & la vertu, des mots vuides de sens. Aussi quelle que fût la dépravation des Gentils, plusieurs d'entre eux ne virent qu'avec admiration, dans la Doctrine de l'Evangile, cet amas unique de lumières par rapport aux devoirs, cet assemblage de toutes les vérités qui règlent & sanctifient

DISCOURS ix

les mœurs, sans nul mélange de corruption ni de travers. C'est pourquoi le degré d'indifférence ou d'affection où ils se trouvoient par rapport à la vertu, décidoit parmi eux de leurs dispositions à l'égard du Christianisme. C'est dans le temps même des persécutions que l'on entendit Tertullien s'exprimer en ces termes: Qui hait notre Religion, n'aima jamais sincèrement la vertu. Elle a trouvé son premier persécuteur dans le plus vicieux des Tyrans; & l'on peut juger de son excellence, par la haine que lui a portée Néron. Rien n'est omis, rien n'est porté à des excès déraisonnables, dans la morale évangélique: tout y conduit à la perfection & au bonheur de l'homme, au bon ordre du monde, à la sûreté du commerce & des rapports dans toutes les sociétés. En un mot, que les maximes de l'Évangile soient observées; l'homme sera, aux yeux de sa conscience comme aux yeux de l'Éternel, tout ce qu'il doit être.

Les loix humaines se bornent à défendre les crimes grossiers. C'est beaucoup pour vous de proscrire l'inceste & l'adultère, disoit Saint Grégoire de Nazianze aux Gentils de son temps; & ce raisonnement se trouvera plus pres-

x DISCOURS.

fant encore, si on le fait remonter aux siècles antérieurs: pour le Chrétien c'est un crime de jeter un regard passionné sur une femme. Ce n'est pas même un éloge pour lui de s'abstenir de la débauche, comme de tout vice honteux; puisqu'il fait profession d'affliger sa chair, afin d'en prévenir les révoltes. Vous prescrivez, ajoutoit ce Père, l'amour des parens & de la patrie: & nous devons avoir pour tous les hommes l'amour que nous sentons pour nous mêmes, sans en excepter nos plus cruels ennemis. A l'égard du serment, nous formons la seule société où il soit défendu non seulement, de se parjurer, mais de jurer en vain. Quant à l'usage des richesses, si tous nos frères ne les foulent pas aux pieds d'une manière effective, il est enjoint à tous de les posséder comme ne les possédant pas, ou de n'y point attacher leur cœur. Combien sommes-nous éloignés de ravir le bien d'autrui, nous qui devons abandonner la tunique à celui qui nous arrache le manteau? Nous bénissons ceux qui nous persécutent; si l'on nous donne un soufflet sur la joue droite, nous suivons l'Evangile, en présentant la gauche. Est-ce là une disposition à l'emportement & à l'injure, à la calomnie & aux faux té-

DISCOURS. 2

moignages ? Vos Législateurs n'ordonnent que des œuvres : nos loix vont à la source du mal , aux pensées & à la sensation ; elles punissent jusqu'au défaut de vigilance. C'est même un sujet de reproche parmi nous , de rester au même point de vertu , sans nous efforcer continuellement de monter à un plus haut degré.

Poussons ce parallèle , & observons avec précision , avec une pleine connoissance de cause , comment les Sages les plus vantés pour quelque point particulier de morale , se démentoient & se déshonoroient par mille autres endroits. Parmi ces amateurs de la sagesse , l'un permettoit les vols de souplesse , l'autre bravoit avec arrogance les hommes peu favorisés de la fortune. D'obscènes Epicuriens faisoient consister la perfection ainsi que le bonheur , dans les raffinemens de la volupté. Le superbe Stoïcien connoissoit si mal la vertu dont il faisoit d'interminables éloges , qu'il étoit égal , à son jugement , de s'emporter contre le plus vil des animaux , ou d'égorger son propre père. Le plus renommé de tous , dans son plan de République (monument à jamais mémorable des écarts de l'esprit humain le plus éclairé , quand il n'a point la révélation pour flambeau) Platon ,

surnommé divin par des panégyristes idolâtres, bannit la fidélité & la stabilité du mariage; & s'il ne mérite pas incontestablement tout ce qu'on lui a fait de reproches par rapport à la communauté des femmes, il voulut au moins donner la sanction des loix à mille usages licencieux qui conduisoient également à l'anéantissement de la pudeur. C'étoit une coutume légale chez certaines Nations, de maudire leurs Dieux quand ils paroissent trop lents à se rendre propices. D'autres, en égorgant leurs hôtes, prétendoient faire un sacrifice agréable aux Divinités domestiques. On fait ce que cachotent l'enthousiasme, les initiations, & tous les mystères orientaux, où les pères immolent leurs enfans, consacrent le déshonneur de leurs filles, & des excès plus abominables encore. Telles étoient les conséquences pratiques des spéculations & des principes, dans les maîtres les plus vantés comme dans leurs disciples.

Je ne parle point d'une troupe de misanthropes, tristes jouets de leur orgueil, qui, s'efforçant tour à tour d'en varier la forme, donnerent dans les écarts les plus insensés. Oublions, & ce triste censeur, qui n'excepte que ses vices de ce qui le fait continuellement gémir; & ce

gyristes ido-
 la stabilité du
 s incontestable-
 ment de repro-
 munité des
 ns donner la
 es licencieux
 l'anéantisse-
 une coutu-
 Nations, de
 s paroissoient
 es. D'autres,
 prétendoient
 aux Divinités
 ue cachoient
 ons, & tous
 les pères im-
 hfacroient le
 & des excès
 elles étoient
 des spécula-
 s les maîtres
 urs disciples.
 oupe de mi-
 leur orgueil,
 d'en varier
 s écarts les
 e triste cen-
 vices de ce
 émir; & ce

moqueur cynique, qui, la lanterne à la
 main, cherche l'homme en plein midi,
 & se condamne à n'habiter qu'un tonneau
 pour le plaisir puéril de l'ostentation; &
 ce vagabond superbe, qui jette ses biens
 à la mer pour aller redire de côte en
 côte, qu'il porte tout avec lui: c'est le
 crime, & non le ridicule qui fait l'objet
 de notre censure.

■ Mais la vie même de Socrate n'est point
 exempte de tache; & sa mort est désho-
 norée par ce lâche respect humain, qui
 lui fit faire alors son bizarre sacrifice à
 Esculape. L'Empereur Philosophe, dont
 le panégyrique couta trente ans de travail
 à Pline, s'abandonna aux dernières infamies.
 Le Chef tant vanté de l'École Pé-
 ripatéticienne, n'a pu cacher sa lâche pas-
 sion pour une femme publique, qui lui
 fit supplanter son meilleur ami. La mort
 de plusieurs autres n'est devenue fameuse
 que par les excès & le désespoir qui la
 leur procurerent. On a vu les horreurs
 également impies & cruelles des assemblées
 nocturnes de Julien & de ses hellénistes.
 Ils n'étoient pas plus irréprochables dans
 la recherche des honneurs & des biens
 de fortune, ces imposteurs qui faisoient
 de si belles leçons de désintéressement &
 de modestie. Le Cynique méprisant, dont

xiv DISCOURS.

nous avons déjà parlé, foula aux pieds le faste de Platon, mais avec un orgueil plus fastueux encore & plus insupportable. L'instituteur vanté d'Alexandre le Grand est compté parmi ses plus lâches adulateurs. Pythagore & Zénon tenterent d'usurper la souveraine puissance. Enfin Hyppias périt en voulant subjuguier sa Patrie. Tels étoient les Coryphées des Sectes les plus fières de leurs vertus: car je ne parle ni d'Epicure ni de son Ecole, ou de son troupeau, comme l'appellent d'autres Philosophes, qui par ce mot seul, en donnent une idée juste quant à l'honnête ou aux devoirs.

Qu'on rapproche de ce tableau, je ne dirai pas les chefs révéérés des premiers Chrétiens, mais la multitude indistincte de leurs disciples, assez capable de faire sentir de quel côté se trouve l'avantage de la comparaison. Quelle est édifiante & vraie, la peinture que nos premiers Docteurs traçoient de ces ames pacifiques, & bienfaisantes à l'égard de leurs plus cruels ennemis! Malgré vos persécutions (disoit Tertullien aux Tyrans de son siècle avec cette noble fermeté que donne le témoignage de la conscience) notre candeur & notre fidélité ne vous sont point suspectes. La tête nue,

aux pieds
un orgueil
supportable.
le Grand
les adula-
terent d'u-
ce. Enfin
abjuger sa
lyphées des
vertus: car
son Ecole,
l'appellent
ce mot seul,
ant à l'hon-
eau, je ne
es premiers
indistincte-
ble de faire
l'avantage
est édifiante
os premiers
s pacifiques,
e leurs plus
os persécu-
Tyrans de
fermeté que
conscience)
té ne vous
tête nue,

levant au Ciel des yeux purs & des mains
innocentes, nous offrons des vœux ardents
pour l'Empire & pour l'Empereur; &
nous les offrons avec confiance, parce
que nous y joignons, non quelques grains
d'encens ou quelques coupes de vin ar-
rachées à l'avarice, non le sang infect
d'un taureau languissant qui ne respiroit
que la mort; mais le digne tribut d'un
corps chaste & d'une ame intègre. Il est
vrai que nous ne célébrons pas, comme
vous, les fêtes du Prince par de honteu-
ses débauches, nous n'imaginons pas que
ce soit les honorer, de faire ces jours-là
ce qui profaneroit les autres jours. Nous
ne crions point avec vous: Que Jupiter
étranche sur nos années, pour ajoûter
celles de César. Sans proférer leurs
vœux avec cette ostentation imposante,
les Chrétiens se contentent de les faire en-
tendre à leur Dieu. Mais quels sont les
plus sincères? De quelle religion, dites-
nous, étoient les Niger & les Albin?
Ces rebelles, ainsi que les parricides qui
se coulent dans le palais le poignard ou
le poison à la main, furent-ils jamais du
nombre de nos frères, qui entrent néan-
moins dans toutes les charges de l'Etat?
Vous les reconnoissez vous-mêmes pour
vos plus fidèles & vos plus braves guer-

riers: & jamais reprochâtes-vous aucune lâcheté à des hommes, qui puisent dans leur religion un mépris égal des plaisirs & de la douleur? Ainsi, dans les Tribunaux, est-il aucun de nous qui prononce des sentences d'iniquité, sachant que notre Dieu jugera les justices mêmes? Nous reproche-t-on davantage, soit la perfidie dans l'amitié, soit la fraude ou l'infidélité dans le commerce? La République nous est redevable, au contraire, de la vie des indigens, qui périroient la plupart sans nos largesses.

Cet Apologiste éloquent, qu'on ne peut se lasser d'entendre, tirant enfin la conséquence de ces principes, & défiant généralement les persécuteurs de trouver aucun vice dans leurs saintes victimes: Quel tort, leur dit-il avec assurance, ne faites-vous point à l'Empire, en proscrivant ainsi ses plus vertueux citoyens? J'en appelle à vos sentences, Magistrats préposés pour purger la terre des scélérats qui l'infestent: dans le grand nombre des coupables que vous condamnez, qui sont les larrons, les assassins, les parjures, les ennemis des mœurs? S'y trouve-t-il un seul Chrétien? S'il y en a dans vos prisons, tout leur crime n'est-il pas d'être Chrétiens? Les Jugemens mêmes par

où vous prétendez nous flétrir, font notre plus grande gloire. En condamnant, à la brutalité d'un impudique, nos vierges, intrépidés à la vue des lions rugissans, vous manifestez à jamais que la perte de la pudeur est un plus grand malheur pour le Chrétien que la perte de la vie.

Quant à la Charité & à l'union admirable des Fidèles entre eux, elle fut telle dans les premiers temps de l'Eglise & long temps après, quelle excita l'émulation & la jalousie des Idolâtres. On a dû remarquer que Julien l'Apostat, après mille efforts pour établir cette concordance & cette cordialité merveilleuse entre ses hellénistes, leur fit d'humiliantes reproches sur l'inutilité de ses tentatives.

Si la vertu s'affoiblit quand elle est moins exercée, si la charité se refroidit, si l'iniquité abonde en sa place; on voit toujours paroître, (comme nous l'avons observé, & comme nous aurons encore mille occasions de les faire) on voit au moins par intervalle des âmes d'une élévation & d'une énergie extraordinaire, dont l'exemple & le zèle rendent aux cœurs chrétiens leur intégrité primitive. Non seulement dans les premiers siècles, mais dans tous les temps & sous

xviiij DISCOURS.

tous les climats, on trouve & l'on ne cessera de trouver des modèles de la vraie justice, malgré le torrent de la perversité. Au moins est-il incontestable que le Christianisme a aboli ou absolument flétri les excès les plus déshonorans pour la nature humaine. Cette affreuse débauche, dont les Poètes & les Philosophes païens s'entretenoient avec indifférence, & que nous n'osons plus nommer, l'Evangile a tellement réformé les idées sur cet article, que depuis son établissement on a regardé ceux qui en font souillés comme des monstres dignes d'être anéantis par le feu, avec tout ce qui pourroit perpétuer la mémoire de leurs infamies. N'a-t-il pas de même aboli, dans toute l'étendue de sa domination, les immolations impies des victimes humaines? Oui, la foi seule a pu empêcher, & les adorateurs barbares, soit de Moloc, soit de tant d'autres démons homicides, de les rassasier de sang le plus cher; & les Romains, de sacrifier leurs semblables à Jupiter Latiar & les Grecs, de les immoler à leurs morts illustres ainsi qu'à leurs Dieux. Elle a introduit une sorte de clémence ou d'humanité jusques dans les horreurs de la guerre. Elle a du moins corrigé l'énorme atrocité des guerres antiques, où l'on méconnoissoit le droit le plus sacré des

ens; où l'on égorgeoit de sang froid les
 combattans les plus signalés par leur va-
 leur; où il s'étoit établi un usage, pres-
 que inconcevable à nos mœurs, d'im-
 moler l'enfant à peine sorti du sein de
 sa mère, d'égorger les légions vaincues
 & désarmées, de jeter des peuples en-
 tiers dans les fers; d'atteler les Rois &
 les Reines au char du triomphateur, de
 réduire les femmes d'un rang auguste à
 des indignités mille fois pires que la
 mort. Enfin notre Religion, amie des
 hommes & si digne d'en être aimée,
 comme nous le verrons encore mieux
 par la suite, cette Maitresse bienfaisante
 des Nations n'a point été satisfaite,
 si elle n'eût affranchi le genre humain,
 si elle n'eût abrogé légalement ou sa-
 crémentellement le droit accablant de
 servitude. Parlerai-je du mariage,
 si elle a seule ramené, en tant de cli-
 mats & d'une manière si fixe, à son unité
 & à sa stabilité primitive? Nous en avons
 dit assez pour convaincre les person-
 nes susceptibles de persuasion, qu'entre
 toutes les sectes & toutes les Ecoles, il n'en
 est aucune qui puisse entrer en parallèle
 avec l'Eglise chrétienne, sur les enseigne-
 mens pratiques & favorables aux mœurs.
 Sur les objets purement spéculatifs on

xx DISCOURS.

qui n'ont qu'un rapport indirect avec les passions, sur la nature & les perfections de l'Être suprême, dans quels écarts n'a pas donné toute la science du Paganisme ? On rougira long-temps de ses Fables & de ses rêveries honteuses ; des Dieux grossiers & vicieux, de la division dans leur famille, des emportemens & des injures dans leur commerce, de leurs festins & de leurs folles amours dans le Ciel. Mais craignons d'insulter à l'esprit humain, en lui rappelant ses anciennes chimères.

La Philosophie s'est enfin désabusée de ces extravagances. Que dis-je ? elle n'est sortie d'un précipice que pour se jeter dans un autre. Par quel horrible mélange n'a-t-elle pas défiguré les vérités mêmes qu'elle conserve, & qu'elle doit à l'Évangile, tandis qu'elle le blasphème ?

En voici une légère portion. Un être indépendant, par conséquent nécessaire & parfait, à qui le vice & la vertu sont égaux, qui ne récompense ni ne punit, dont l'intelligence seroit surchargée ou la majesté dégradée par la multiplicité ou la petitesse des objets. Si l'on substitue le hazard à cette Divinité, qui ne vaut guère mieux : le bel ordre du monde, le cours invariable des astres, l'enchaî-

indirect avec
& les perfec-
dans quels
la science du
long-temps de
es honteuses ;
ux, de la divi-
emportemens
erce, de leurs
rs dans le Ciel.
à l'esprit hu-
es anciennes

fin désabusée
dis-je? elle
que pour se
horrible mé-
é les vérités
qu'elle doit
le blasphème?
ion. Un être
nt nécessaire
a vertu sont
pi ne punit,
archargée ou
multiplicité
l'on substi-
tuté, qui ne
e du monde,
s, l'enchaî-

nement des saisons, la multiplication ou
la reproduction presque infinie & si sin-
gulière des animaux & des plantes cha-
cun dans son espèce, cette foule de phé-
nomènes qui depuis si long temps nous
avissent d'une admiration toujours nou-
velle; tout enfin, selon ce ruineux sy-
stème, ne sera plus que l'ouvrage du
hasard; & le hasard, qui n'est rien, se-
ra plus industrieux, plus habile que tou-
tes les intelligences connues.

Rapprochons de ces égaremens les idées
de la Religion chrétienne nous donne
la grandeur de Dieu & de la puissance
qui éclate dans ses œuvres, de son im-
mense & vénérable sagesse, de son immensité,
de son indépendance, de toutes ses per-
fections infinies. Malgré le joug sous
lequel la foi captive notre entendement,
toutes les connoissances de la Philoso-
phie, en comparaison des lumières du
Christianisme, ne sont que ténèbres ou
vains éclairs. Un enfant parmi nous
à la première aurore de la raison; &
à la naissance de l'Eglise, un pécheur
à Galilée, un corroyeur de Tarse, une
marchande Lydienne, sont mieux in-
struits que l'Aréopage touchant la nature
de Dieu inconnu, parlent plus digne-
ment des attributs divins; des propriétés

de notre ame, des solides vertus, que le Portique & le Licée, que Socrate & Platon. Le peu d'expressions vraiment sublimes & lumineuses, qui ont tant fait exalter la sagacité de ces Philosophes, sont autant de richesses d'emprunt qu'on ne sauroit méconnoître en relisant nos Livres Saints.

Que si notre Religion ne lève pas toujours le voile, si la foi dans son essor laisse la Philosophie étonnée au dessous d'elle, en un mot, si la foi surpasse la raison, elle ne la contredit jamais. Impétueuse dans ses tentatives, celle-ci est d'abord surprise que la vue claire de la vérité lui échappe: mais repliant ensuite ses réflexions sur soi-même, ne doit-elle pas se dire, ou qu'elle seroit devenue ce qu'elle n'étoit pas; c'est-à-dire, d'une capacité infinie; ou que l'Eternel auroit cessé d'être infini comme il l'est nécessairement, si elle le comprenoit? Et nous connoissons nous nous-mêmes, pour concevoir l'immensité de l'Auteur de toute chose? Savons nous ce que c'est que le principe de vie qui nous anime; par quelle vertu ce qui n'est plus ou n'est pas encore, se présente à notre vue comme ce qui existe; par quel lien notre ame tient à notre corps, ou si elle n'y est point attachée

vertus, que
ne Socrate &
ons vraiment
ont tant fait
Philosophes,
mprunt qu'on
relisant nos

chée, comment elle le meut à son gré;
comment encore, si elle n'étoit que dans
une de ses parties, elle pourroit les mou-
voir toutes; & comment elle n'en au-
roit pas l'extension, si incompatible avec
la propre nature, si elle étoit répandue
dans le corps entier?

lève pas tou-
sone s'il laisse
dessous d'elle,
sse la raison,
. Impétueuse
est d'abord sur-
e la vérité lui
uite ses réflexi-
ait-elle pas se
rue ce qu'elle
d'une capacité
roit cessé d'é-
écessairement,
nous connois-
our concevoir
e toute chose
que le principe
r quelle vertu
pas encore, se
ne ce qui exis-
me tient à no-
est point att-

Il est des questions moins subtiles, &
us capables encore de nous confondre.
est l'éternelle Sagesse qui nous les fait
lle-même dans la personne de Job: &
ne d'autres Philosophes que les Disci-
les de cette suprême Sagesse s'efforcent
y répondre! Où étiez-vous, dit-elle,
and je dessinois l'édifice de l'Univers?
qui appliqua sur cette vaste masse la rè-
e & le compas? Sur quelle base por-
nt ses fondemens? & qui en a posé
première pierre? Qui est-ce qui a
conferit à la mer de si justes bor-
s? Quelle chaîne, quel invisible frein
tient si impérieusement la fougue de
vagues écumantes? Quelle région du
nt la nuit, habite la lumière? & quelle
e, pendant le jour, la retraite des té-
bres? Dans quels magasins sont en ré-
ve les neiges & les frimats? Par quel
al se répand à propos la mesure de
aleur & d'humidité, propre à dévelop-
er les germes de vie dans le sein du
moins actif des élémens? Comment cet

xxiv DISCOURS.

boue, sans variété de couleurs ni de saveurs, produit-elle des fleurs & des fruits de toute espèce? D'où les plantes, si richement diversifiées, perdant chaque année leurs fruits, leur verdure, & presque leur vie, tirent-elles régulièrement ces avantages pour l'année suivante? Qu'ici la Philosophie superbe, ancienne & moderne, donne ses solutions! qu'elle dise rien de plus satisfaisant que ce que Paul, simple artisan, en apprit aux Sages les plus instruits de la Grèce, quand il leur montra la cause de toutes ces opérations étonnantes dans la seule volonté de l'Être créateur, en qui nous & tous les autres êtres vivons, agissons, existons.

Mais si la Philosophie ne peut satisfaire à ces questions naturelles, si tout ce qui est sous ses yeux & sous sa main renferme tant d'énigmes; sera-t-il encore étonnant qu'elle ne puisse percer les ténèbres sacrées dont le Dieu de gloire se plaît à s'envelopper? Rien n'imprime une si haute idée de sa grandeur, que les mystères impénétrables à notre foible entendement. Je n'aurois plus tant de respect pour ma Religion, si elle tomboit toute entière sous mes sens, si elle prétendoit soumettre toutes les perceptions à la mesure bornée de mon intelligence

présente. Mais lorsque Dieu me révèle de lui-même une manière d'être élevée au dessus de toutes mes conceptions, une nature sans égale, & trois personnes d'une égalité parfaite; lorsqu'on m'étonne par des prodiges de bonté & de sagesse sans modèles; un Dieu qui se fait homme pour réconcilier, pour allier les hommes avec Dieu; un Dieu qui s'anéantit, & qui ouvre un nouveau chemin à la gloire par les opprobres & l'anéantissement: alors je m'écrie, que des merveilles qui ne trouvoient dans l'homme, ni couleurs pour les peindre, ni paroles pour les exprimer, ne sauroient être des inventions humaines.

Ces hautes vérités sont parfaitement liées l'une à l'autre. Qu'on observe le développement que l'Apôtre fait, dans ses Epîtres, des mystères de l'Homme-Dieu, sur-tout en écrivant aux Romains, aux Galates, & aux Hébreux: quel ordre, quel enchaînement admirable toute la chaîne droite n'y remarquera-t-elle point? Les principes posés, tout se suit, tout s'explique de soi-même. Par-tout on aperçoit une justesse d'induction, un genre nécessaire de liaison, aussi visiblement évident que l'immensité de l'objet dont le fond échappe. Examinez tel point de no-

xxvj DISCOURS.

tre foi qu'il vous plaira : si , par exemple, le premier homme a péché ; Dieu libre dans ses œuvres peut, après avoir exercé sa justice contre les Anges rebelles, jeter sur lui un regard de miséricorde. Mais s'il veut, en signalant sa clémence, réparer, d'une manière pleine & en même temps la plus convenable, l'injure faite à sa majesté ; il faut que le libérateur qu'il envoie réunisse dans sa seule personne, & la nature de l'homme, pour punir l'auteur de l'injure, & la nature du Maître offensé ; parce qu'étant sans égale, elle ne peut trouver qu'en elle seule une réparation proportionnée à l'offense : c'est-à-dire, que le Messie doit être Dieu & homme tout ensemble, unir la nature divine & la nature humaine dans une personne d'une dignité infinie. S'il étoit seulement Dieu, il n'auroit pu, ni mourir, ni souffrir, ni faire d'œuvres expiatoires & pénibles. S'il n'étoit qu'un pur homme, quelque saint qu'on le supposât, toutes ses souffrances, tous ses travaux n'eussent eu qu'un prix borné, & par conséquent de nulle proportion avec la grandeur infinie outragée par le péché. Il falloit donc une telle union entre les deux natures, que les œuvres de l'homme pussent véritable-

DISCOURS. xxvii

ment s'attribuer à un Dieu, & que la Divinité unie personnellement, mais sans confusion, avec l'humanité, conférât au grand œuvre de la rédemption sa valeur infinie. Le fond du mystère une fois pré-supposé, quel enchaînement de raison ne trouve-t on pas dans son développement & ses conséquences ?

Non, aucun de nos dogmes les plus impénétrables ne combat la raison ; ils ne contredisent que nos sens & nos préjugés ; & combien d'autres vérités incontestables, dans la classe la plus ordinaire, les contrarient également ? Le rapport des sens est si trompeur, que c'est une des premières maximes de la sagesse, de se tenir dans la défiance à leur égard. Y prendrons-nous donc une confiance aveugle, quand il sera question de ce qu'il y a de plus impénétrable, de l'unité d'essence, par exemple, de la trinité de substances ou de personnes dans l'Être Divin ? Mais d'où proviennent les difficultés qu'on trouve à croire ce profond mystère ? De ce que nous voyons, dans les hommes, qu'une nature ne constitue qu'une personne, & que plusieurs personnes sont plusieurs natures distinctes. La difficulté vient donc de l'habitude ou du préjugé, & non du jugement ou des

xviij. D I S C O U R S

lumières de la raison. Pour les contredire, il faudroit affirmer & nier la même chose, assurer qu'il n'y a qu'une nature divine & qu'il y a plus d'une nature divine, qu'il n'y a qu'un Dieu & qu'il y a trois Dieux. Or la foi même nous fait rejeter cette absurdité impie: elle enseigne qu'il n'est qu'une nature en Dieu, & qu'il y a cependant trois personnes. Qui nous induit donc à confondre les termes de personne & de nature? c'est l'imagination seule, & non pas l'intelligence. Mais pour peu qu'on ait de circonspection, ne doit-on pas se tenir perpétuellement en garde contre l'imagination, ou contre le rapport des sens qui n'en diffère point? M'en rapporté-je à mes yeux ou à mes sensations, quand elles me disent que le soleil n'a qu'un pied de diamètre, que les couleurs sont quelque chose de sur-ajouté aux corps & à la disposition des parties de leur surface? La raison, d'un autre côté, ne me dit-elle pas que les propriétés des êtres sont analogues à leur nature? Elle sont donc nécessaires, dans l'Être nécessaire, parfaite dans l'Être souverainement parfait; infinies, incompréhensibles, dans l'Être à qui l'immenité n'est pas moins essentielle que ses autres attributs. C'est donc une prétention insensée, que de vouloir les

DISCOURS xxix

comprendre: ce seroit un travers, que d'entreprendre de les expliquer.

On ne veut pas croire le mystère de la Trinité, parce qu'on ne le comprend pas: & c'est parce qu'on ne conçoit pas, dans toute leur étendue, les termes de nature & de personne qui l'énoncent, qu'on répugne sans raison à le croire, quoiqu'on n'y puisse certainement point trouver de contradiction. Nous savons & nous soutenons, contre l'impiété de Sabellius, [comme nous l'avons fait remarquer dans l'histoire de sa condamnation] que les dénominations des Personnes Divines ne sont pas des sons vains & dépourvus de sens, ou qui signifient des propriétés convenables à une même personne aussi-bien qu'à une même nature. Quoique nous n'ayons pas des idées de tout ce que signifient ces termes, nous en avons de suffisantes, pour n'en pas faire cet usage, aussi impie qu'abusif. Mais il faudroit avoir ces idées complètes, si l'on peut s'exprimer de la sorte; il faudroit savoir à fond ce que c'est que nature & personne, pour décider par les lumières de la raison, s'il se peut ou s'il ne se peut pas, qu'il y ait plusieurs natures dans une seule personne, ou plusieurs personnes dans une seule nature.

XXX. DISCOURS.

Jusqu'à ce que nous soyons en état de faire une analyse exacte de ces idées profondes & d'en saisir tous les rapports, nos jugemens naturels, portant sur de simples conjectures, ne seront que des présomptions hasardées & fort sujettes à erreur. Est-ce là le cas de crier à la contradiction, ou même à la pesanteur excessive de joug de la foi ? On pourroit dont rejeter les témoignages, même du plus grand poids, sur tout ce qu'on ne pénétreroit point. Par conséquent moins on auroit de science & de pénétration, plus on acquerroit de droits de ne point s'en rapporter aux Personnes mieux instruites & plus éclairées. Peut-il être une conclusion plus déraisonnable ? & dès lors fut-il jamais principe plus fautif que celui d'où elle sort si naturellement ?

On ne donne point en de pareils écarts, par rapport aux choses humaines. Combien de faits extraordinaires ne croit-on pas sans difficulté, quoiqu'ils semblent contredire tout ce qu'on a vu, & qu'ils choquent tous les préjugés ? Tant d'exploits des héros de la Grèce & de Rome sont de vrais prodiges, par rapport à l'ordre commun des évènements : on n'en doute pas néanmoins, parce qu'ils sont appuyés sur des témoignages irréfragables. Il est même de principe, qu'on n'élevé

point de contestation sur la possibilité des choses de fait, quand elles sont suffisamment attestées. Pour ce qui est de la nature, combien d'impossibilités prétendues, en Physique, que des expériences plus modernes ont fait disparaître? Ces objets sont toutefois du ressort de nos facultés naturelles; ils sont incomparablement plus à leur portée, que les objets sublimes de la révélation: on rejette ceux-ci, on admet ceux-là; quelle que soit la cause de cette conduite inégale, elle doit nous être d'autant plus suspecte, que tout l'avantage est du côté de nos Mystères. Car tandis qu'on n'aura point prouvé de contradiction manifeste en cette matière, on n'aura rien du tout prouvé; & l'on doit avoir au moins pressenti, après ce que nous venons de dire, qu'on n'a pas les notions suffisantes pour démontrer une pareille contradiction, quand par impossible elle existeroit.

Ce n'est donc rien faire, que d'élever des difficultés, de donner lieu à des doutes ou à des soupçons: c'est pourtant ce que les Incrédules ont fait de plus fort. Les uns en font convenus avec franchise, & en termes exprès: les autres ont fait & font encore tous les jours le

xxxij DISCOURS.

même aveu, d'une manière équivalente, en regardant les miracles de Jésus-Crist, supposé leur vérité, comme une preuve sans réplique de la divinité du Christianisme. La résurrection de Lazare eût converti Spinosa même, à ce qu'il assure, s'il en avoit été témoin: c'est à dire, que la vue de ce miracle l'auroit convaincu, que ce qu'il présuinoit être contraire à la raison n'y étoit pas réellement contraire, & par conséquent qu'il n'y avoit dans nos Mystères que des contradictions présumées ou apparentes.

Mais qu'avons-nous besoin de pareils témoignages? Tant de Pères de l'Eglise & de S. Docteurs, génies vastes, sublimes, & non moins doués de pénétration & de discernement que de chaleur & d'éloquence, comme tout Lecteur équitable en conviendra sur ce qu'il a vu des SS. Cyprien, Basile, Grégoire de Nazianze, Ambroise, Chrysostome, Jérôme, Augustin; & en remontant plus haut, de Justin, d'Aristide, d'Arnohe, de Clément d'Alexandrie, d'Origène, de Lactance, tous ces hommes, d'une étude & d'une profondeur immense, d'un esprit si solide & si juste, tant de vrais Philosophes, n'auroient-ils point apperçu les contradictions, s'il s'en trouvoit dans nos

S.
équivalente,
Jésus-Crist,
une preuve
du Christia-
Lazare eût
qu'il assure,
c'est-à-dire,
l'auroit con-
oit être con-
s réellement
ent qu'il n'y
e des contra-
rentes.
oin de pareils
es de l'Eglise
vastes, publi-
e pénétration
chaleur & d'é-
teur équitable
a vu des SS.
de Nazianze,
Jérôme, Au-
plus haut, de
obe, de Clé-
ène, de Lac-
d'une étude
se, d'un esprit
le vrais Philo-
t apperçu les
voit dans nos

DISCOURS. xxxij

dogmes? Vous en avez vu plusieurs, dans les premiers siècles, éprouver une peine extrême à se soumettre au joug de la foi. Ils étoient nés dans le Paganisme, & par conséquent dans l'incrédulité; & le préjugé de l'éducation ne leur avoit point aplani la carrière. Nous avons été de votre religion, disoit encore Tertullien aux Gentils du troisième siècle : nous ne sommes pas nés Chrétiens; il nous a fallu le devenir. Mais ces cœurs droits & vertueux, ces esprits véritablement forts & capables d'attachement pour la vérité, concevoient que les présomptions & les apparences ne lui ôtent rien de sa réalité. Sans tenter de pénétrer les objets impénétrables, il leur suffisoit que l'existence en fût solidement établie: l'obscurité même du fond de nos Myères leur persuadoit qu'ils n'étoient pas l'invention des hommes; c'est-à-dire, les prédicateurs de l'Évangile. Non, elle sentroit point dans ces esprits justes & conséquens, cette supposition chimérique, que des imposteurs, assez habiles pour avoir ménagé dans les opinions & les mœurs la plus étonnante des révolutions, eussent eux-mêmes posé pour base d'une Religion qu'ils vouloient rendre universelle, l'aveugle docilité, qui en est

le plus pénible sacrifice. Mais ils reconnoissoient, qu'autant elle est inaccessible à la raison, quant à l'objet de la croyance, autant elle lui est conforme quant aux motifs de croire, & même quant à son élévation au dessus de notre foible intelligence.

Oui, sans doute, il est très-raisonnable que nous ne puissions concevoir, ni les perfections infinies de l'Être suprême, ni sa manière d'être infiniment parfaite, infiniment supérieure à la nôtre. Il est de la raison, que nous suspendions nos jugemens, ou plutôt que nous surmontions notre aveugle répugnance, dans ce qui ne nous paroît difficile que parce que les notions nous manquent; parce que la sphère de notre esprit a des bornes, que la vérité incréée peut seule étendre, & qu'une révélation plus circonstanciée eût en effet étendues, jusqu'à faire évanouir toutes nos difficultés. Il est raisonnable que Dieu nous ait proposé des Myères, afin d'humilier notre entendement superbe; comme il nous a imposé des loix, pour toumettre nos penchans déréglés: il falloit dompter toutes les facultés de notre ame, puisque toutes avoient secoué le joug sacré de l'obéissance. Dans la loi de nature, dont le Législateur éter-

nel se contentoit avant l'Évangile, ces Mystères sublimes, qui sont l'objet de notre foi, étoient ignorés de presque tous les hommes: mais dans quels écarts déplorables ne donna-t-on point alors? Vous l'avez reconnu, en gémissant sur le délire presque universel du Monde idolâtre, sur la fureur des nations les plus éclairées, qui se montrèrent les plus altérées du sang des Martyrs. Ainsi, tout obscur que paroissent nos dogmes, ce sont de vraies sources de lumière, au moins de puissans préservatifs contre les ténèbres de l'erreur, qu'ils préviennent en fixant la légèreté & la dangereuse curiosité de l'esprit humain.

On réunit dans des symboles les points capitaux de notre croyance, afin de fixer notre instabilité naturelle; on nous avertit & l'on nous fait sentir, à l'exemple des Apôtres, des Pères, & des premiers Conciles, que sans succès & avec les plus grands dangers nous tenterions de pénétrer au delà de ce qui nous fut enseigné d'abord; que la seule innovation des termes, faite arbitrairement en cette matière, est déjà une profanation; que la différence du Docteur au simple Fidèle n'est rien, par rapport à ces objets sublimes; & que le plus savant, le plus digne

xxxvj DISCOURS.

d'être écouté, est celui qui s'en tient le plus religieusement au pied de la lettre. C'est ainsi que vous avez déjà vu durant quatre siècles, & que vous verrez dans tous les siècles suivans, les saints dépôts de l'Écriture & de la Tradition se transmettre, tels qu'ils ont été reçus, sans addition, sans suppression, sans aucune altération, & la doctrine du salut demeurer invariablement la même dans le cours orageux des temps.

Revenons cependant sur un sacrifice d'aussi grand intérêt, que le sont nos lumières ou nos lueurs naturelles; & voyons si les procédés de ceux qui le trouvent contraire à la raison, sont en effet les plus raisonnables. Mais pour combattre la seule merveille de l'établissement de l'Église, à quoi nous restreint la nature de notre ouvrage, combien de paradoxes, combien d'absurdités révoltantes n'est-on pas contraint d'adopter? Il faut d'abord nier les faits extraordinaires, consignés dans toutes les Histoires; parce qu'il n'en est aucune, dont l'authenticité soit aussi bien établie, que celle des écrits évangéliques. Il faut croire aveuglément, sur l'allégation de quelques esprits dépravés par l'orgueil ou par des passions plus honteuses, que tous les Prophètes n'ont prétendu lire dans l'avenir qu'en faveur

DISCOURS xxxvij

d'une faction sacrilège; que le plus saint des enfans qui eussent été engendrés par les hommes, que Jean, pris pour le Messie à cause de sa sainteté, n'a refusé ce titre incomparable que pour déferer les honneurs divins à un séducteur; que les Apôtres, sans excepter Paul, qui fut d'abord animé de tant de fureur contre l'Eglise naissante, que tous les premiers disciples de J. C. ont sacrifié leur fortune ou leurs espérances, leur repos & leur vie, à un imposteur démasqué, juste victime de la mort & de l'infamie, à jamais incapable d'inspirer de l'attachement ou de la crainte; que les ennemis mêmes du Christianisme favorisèrent une entreprise chimérique; que les concours des évènements, ou plutôt la Providence qui les dirige, facilita la surprise, fomenta l'erreur; que le Ciel, par les prodiges, apposa au mensonge le sceau de la vérité; que l'homme, que la société trouve sa tranquillité, sa sûreté, son bonheur, dans l'imposture & l'impiété; que les plus fourbes, & par conséquent les plus méchans des hommes, ne respirèrent que la sanctification du genre humain, & sacrifièrent tout pour la procurer; que ce plan a été suivi par une multitude innombrable, qu'il a

été exécuté malgré les efforts de toutes les Puissances de la terre ; en un mot, qu'il s'est fait tout-à-coup une révolution totale dans les mœurs & la conduite ; & qu'au lieu qu'on a toujours vu l'amour propre se servir de l'imposture aux dépens de la justice & de la charité, ici au contraire la supercherie a servi la vertu aux dépens de toutes les cupidités de l'amour propre ; qu'ainsi, le vice & la vertu, le mensonge & la vérité, l'histoire & la fable, ont des droits égaux sur nos jugemens & sur notre attachement. Telle est la moindre partie des contradictions & des absurdités qu'il faut dévorer, en prenant le parti de l'incrédulité. Nos dogmes les plus difficiles à croire présentent-ils des difficultés pareilles ?

Convenons cependant que nos symboles de foi, & plus encore les conséquences pratiques qui en résulteroient contre les passions, formoient une forte épreuve, sur-tout pour les peuples auxquels ils furent d'abord enseignés. L'un des premiers ministres de ce sublime Evangile, de cette sagesse cachée aux Sages du siècle, nous apprend qu'elle fut un scandale pour le Juif, & un sujet de risée pour le Gentil. Il s'agissoit, pour un

DISCOURS. xxxix

Monde presque tout charnel ; de s'élever bien haut au dessus de la sphère de l'esprit humain ; d'adorer un Dieu pauvre & souffrant ; de le préférer à tout ce qui flattoit les sens & charmoit le cœur ; de donner à ce cœur, si bas & si resserré, une noblesse & une étendue de charité, qui embrasât tous les hommes, qui reconnût en eux les enfans d'un Père commun, qui n'envifageât que des frères chéris dans les ennemis les plus envénimés. Il s'agissoit d'éteindre ou d'amortir toutes les inclinations corrompues de la nature ; de la plier violemment dans un sens tout contraire à ses penchans impérieux, & presque de la détruire pour la redresser ; de mourir à soi, de renoncer à soi même ; de contrarier ses goûts dépravés, sans ménagement, sans interruption, sans mettre jamais de fin à une guerre intestine non moins durable que laborieuse. Cette Religion nouvelle contredisoit en même temps des opinions généralement reçues, autant ou plus que les affections naturelles. L'orgueilleux Philosophe, en l'embrassant, devoit assujettir son esprit à des principes qui déconcertoient toute sa pénétration. Il lui falloit rejeter les préjugés & les maximes qu'il tenoit de ses Pères & de ses

Maitres , des Savans & des Politiques les plus révéérés. Le Juif, quoique dépositaire de la vérité, n'avoit guère moins de préventions à vaincre, que le Philosophe & le vulgaire idolâtre. Avec son zèle pour la gloire nationale , dont il faisoit toujours une partie de sa religion , le premier pas qu'Israël eût à faire pour parvenir au Christianisme , c'étoit de confesser l'opprobre & la réprobation d'une nation, si fière d'avoir été long-temps le peuple choisi. Enfin l'établissement de l'Eglise n'étoit pas moins difficile, que la ruine ou l'entière subversion du Capitole & de la Synagogue.

Quelle merveille, s'écrioit saint Jean Chrysostome long-temps avant nous, quelle merveille, de voir des troupes de Juifs, avec tant d'autres peuples, adorer un homme qu'ils ont mis judiciairement à mort comme un malfaiteur! de voir la Croix, ce signe autrefois si honteux, plus honoré aujourd'hui que le sceptre & le diadème! Qui n'a pas horreur, ajoute ce Père, des pieux & des ongles de fer, destinés à la torture des criminels? Or, parmi tous ces instrumens de supplice, la Croix étoit le plus horrible & le plus infame, réservé pour le châ-

S.
Politiques
quoique dé-
gère moins
le Philo-
Avec son
, dont il
sa religion,
faire pour
c'étoit de
réprobation
été long-
l'établisse-
moins diffi-
subversion
gue.

saint Jean
vant nous,
troupes de
les, adorer
ciairement
r! de voir
i honteux,
le sceptre
s horreur,
des ongles
des crimi-
trumens de
s horrible
ur le châ-

DISCOURS. xlj

timent des esclaves & des barbares ; un objet de malédiction , & d'une telle exécution , que les Magistrats se fussent rendus coupables, en y condamnant un citoyen Romain. Aujourd'hui cependant nous la voyons révérée par tout l'Univers. Chacun en retrace le signe sur son front, chacun l'imprime sur son cœur ; elle brille dans les temples, sur les autels, dans les plus augustes cérémonies, dans les habitations mondaines comme dans les asyles de la Religion ; on l'élève en triomphe sur le faite des palais, sur les portes des villes, sur les monumens publics, & sur les trophées. Tel étoit dès les premiers siècles le culte de la Croix.

Il ne s'agissoit pas néanmoins d'un culte, favorable aux passions comme le Paganisme, ou qui fût du moins indifférent par rapport aux mœurs & à la conduite. Jésus-Christ, au contraire, a fait préférer sa Croix aux honneurs & aux plaisirs : il a fait succéder, sans intervalle & sans ménagement, l'abnégation à la cupidité & à la licence ; il a rendu doux & humbles de cœur, des hommes à peine susceptibles d'humanité ; il a inspiré l'amour des ennemis à des monstres de cruauté & de perfidie, la clémence

aux Tyrans de l'Univers, à ce peuple qui ne regnoit sur toutes les nations, que pour en prodiguer le sang & en dévorer les fortunes; en un mot, il a tiré le genre humain de la voie large, pour le faire marcher avec persévérance par des sentiers semés d'épines. Car ce n'étoit pas à des êtres d'une autre nature que la nôtre, qu'il imposoit son joug; ce n'étoit point des hommes qui eussent les passions plus modérées, ou les inclinations meilleures que la multitude perverse des mortels: c'étoit à ceux-là même, qui engourdis dans la mollesse & la dépravation où ils étoient nés, sembloient avoir acquis un droit de prescription pour n'en plus sortir.

Toutefois rien ne fut plus rapide que ce changement. Les Apôtres ont à peine annoncé que le Fils de Marie est le Fils de l'Éternel, qu'on se soumet à ses loix, dans la ville même, où, si aveuglément & si injurieusement méconnu, il vient enfin d'être crucifié. Ceux qui l'ont profcrit comme un blasphémateur, l'adorent comme l'égal du Très-Haut. Il ne faut à Simon-Pierre, comme vous l'avez vu avec admiration, que peu de paroles pour en convertir des milliers. La grace de l'Esprit Saint n'est pas moins efficace

à ce peuple
des nations,
g & en dé-
ot, il a tiré
large, pour
évérance par
Car ce n'é-
autre nature
it son joug;
s qui eussent
ou les incli-
ultitude per-
eux-là même,
sse & la dés-
s, sembloient
prescription

s rapide que
s ont à peine
rie est le Fils
net à ses loix,
aveuglement
nu, il vient
qui l'ont prof-
ur, l'adorent
t. Il ne faut
ous l'avez vu
u de paroles
ers. La grace
moins efficace

DISCOURS. xliij

dans les différens cantons de la Judée,
où Jacques & Jean portent la parole du
salut. Les bornes d'Israël ne sauroient
plus contenir ce feu sacré, qui dans peu
embrase tous les climats. Ce torrent
géné dans son lit se répand aussi rapide-
ment, & presqu'aussi loin, que les rayons
du soleil. Telle est la révolution, que
les faux Dieux en gémissent; que leurs
Prêtres se lamentent; que les temples des
idoles devenus déserts, au centre même
de la superstition, les Sacrificateurs se
plaignent que les sacrifices ont cessé faute
d'assistans. C'est ainsi, comme il vous en
souvient, que Pline, de son Gouverne-
ment de Bithynie, en écrivoit à l'Empe-
reur Trajan.

Nous sommes d'hier, disoit de son côté
Tertullien, dans des mémoires fameux,
faits pour éclairer les Sénateurs & les
Césars; nous sommes d'hier, & déjà
nous remplissons vos cités & vos cam-
pagnes, vos armées & vos conseils, le
palais, le sénat, & le barreau: nous ne
vous abandonnons que vos temples. Nous
prenons part à votre commerce, à vos
traités, & à toutes vos assemblées, si ce
n'est aux superstitions du Capitole, à la
licence du cirque, & aux cruautés de
l'amphithéâtre. L'empire deviendrait un

désert, si nous en sortions; le silence & la langueur de la ville vous constergeroient, & vous auriez horreur de votre solitude. Ce changement prodigieux, disent les Pères presque contemporains, ne se borne pas à un peuple ni à un Empire: ce ne sont pas les Romains seuls: ce sont les Perses & les Indiens; les Arabes & les Scythes, le Midi brûlant & le Septentrion glacé, qui renversent ou purifient leurs temples, qui brisent leurs idoles, qui abolissent leurs sacrifices impurs & leurs fêtes impies, pour y faire succéder de nouvelles & de plus dignes solemnités. Du couchant à l'aurore, d'un bout du monde à l'autre, selon la prédiction du Prophète, on adore sincèrement le vrai Dieu, & par-tout on lui offre la victime sans tache.

Dès le second Siècle, on vit Saint Pantène porter la lumière de l'Évangile aux nations inconnues de l'Orient, & jusqu'aux rives de l'Inde. Saint Athanase, par le ministère de S. Frumence, la répandit dans la vaste étendue de l'Empire des Abyssins. L'esprit d'émulation engagea les Ariens mêmes à évangéliser les Homérites, aux extrémités de l'Arabie heureuse, vers l'Océan: semence infecte, d'où le Seigneur ne laissa point de faire

éclaire la vraie foi , qui se manifesta si bien dans la résistance magnanime que ces Néophytes opposèrent à la fureur d'une colonie nombreuse de Juifs leurs voisins , & à tout les desseins des ennemis du Fils de Dieu. La multitude des Martyrs de Perse ne prouve pas moins solidement l'heureuse consistance qu'y avoit prise le Christianisme. Dès le temps du concile de Nicée , on trouve un Evêque de Scythie , nommé Jean , qui signala dans cette auguste assemblée la fermeté & la pureté de sa foi. Ces peuples , appelés Nomades ou Pasteurs , errans avec leurs troupeaux & avec les chars qui leur tenoient lieu de maisons , avoient recueilli précieusement le trésor de l'Evangile. parmi les dépouilles des provinces Romaines de leur voisinage. Les Sarasins , qui erroient pareillement sur les confins de la Syrie & de la Mésopotamie , apprirent avec la même ardeur , la doctrine du salut , des saints Anachorètes épars en grand nombre dans ces déserts. Quelquefois une simple femme ou un enfant , emmenés captifs , convertissoient des peuplades nombreuses & des nations entières.

Cependant la profession du Christianisme n'étoit pas l'effet de l'inconsidé-

xlvj DISCOURS.

ration, ou d'une crédulité de caprice. Ce n'étoient pas seulement ces hordes sans police & sans lumières, ce n'étoit pas seulement le vulgaire, inquiet & avide de nouveauté, qui embrassoit cette loi, aussi dure que merveilleuse. Dans le second, dans le premier Siècle de l'Eglise, une foule des plus beaux génies de Rome & d'Athènes passerent sous nos étendards, quitterent pour eux les aigles Romaines & toute la pompe imposante de la superstition. Traitera-t-on d'hommes communs, d'esprits crédules & foibles, Denys de l'Aréopage, le Sénateur Appollone, Justin ce Philosophe profond, Aristide, Méliton, Athénagore, & peu après eux Clément d'Alexandrie, ce prodige d'érudition, Origène, prodigieux en tout genre, Tertullien, si digne de sa renommée tant qu'il demeura fidèle à l'Eglise, Cyprien, Arnobe, Lactance, & leurs disciples sans nombre? Où trouve-t-on plus de sens & de lumières, plus de force dans le raisonnement, plus de connoissances acquises, plus de pénétration & d'étendue d'esprit, que dans ces premiers défenseurs du Christianisme? Jugeons-en par leurs triomphes sur nos plus redoutables adversaires, tels que Celse & Porphyre, & sur tous les Sages de la Gen-

DISCOURS. xlvij

utilité. Ils ont cru néanmoins, avec simplicité, ces puissans génies; & ils ont cru, non sur les Préjugés de la naissance & de l'éducation, comme ils l'observoient eux-mêmes; mais après avoir combattu pour la plupart contre la vérité, jusqu'à ce qu'elle les eût subjugués par son évidence.

Rappelons-nous les motifs auxquels ils ne purent résister. Si les vérités morales, si les règles ou les images de certaines vertus avoient de quoi leur plaire; l'obscurité des dogmes nouveaux, les obstacles des anciennes coutumes & des vices invétérés restoient tout entiers; & les plus éloquens panégyristes des mœurs étoient souvent plus asservis que leurs admirateurs aux passions d'ignominie. Ils furent donc bien puissans, les motifs qui triomphèrent de leur résistance, qui leur firent prendre une résolution si généreuse & si difficile; ils surpassèrent toutes les forces de l'esprit humain, ils portèrent l'empreinte de l'éternelle vérité & le sceau visible du doigt de Dieu.

On fit observer, à ces esprits justes & pénétrans, l'accomplissement des prophéties dans toute leur étendue; le temps, le lieu de l'avènement du Messie; toutes les circonstances de sa vie & de sa mort,

2
xlvij DISCOURS.

tracées, si long-temps avant sa naissance, dans des monumens d'une authenticité incontestable. On leur fit sur-tout remarquer cette suite d'œuvres miraculeuses, si capables de prouver, indépendamment même de leur prédiction, la dignité, la divinité du culte qu'on leur proposoit. On leur montra, au moins dans les premiers temps, les paralytiques, les sourds, les muets, les aveugles de naissance, que Jésus avoit guéris; les morts, qu'il avoit ressuscités à la vue de toute la Palestine: & l'on ajouta qu'il s'étoit enfin ressuscité lui-même, qu'il avoit apparu dans toute la gloire de sa vie nouvelle à plus de cinq cens témoins à la fois, qu'il étoit monté au Ciel avec la même publicité & le même éclat. Ces témoins oculaires eux-mêmes, quelques-uns de ceux qui avoient été retirés du tombeau ou miraculeusement guéris, rendirent ces témoignages, s'offrirent à les confirmer, les confirmèrent en effet par des prodiges semblables à ceux de leur Maître, & communiquèrent à leurs nouveaux disciples le pouvoir d'en opérer à leur tour.

Or n'étoit-il pas absolument impossible, je ne dirai pas aux Grands & aux Sages, mais au vulgaire le plus borné, de se tromper sur des objets de cette nature,

DISCOURS. xlix

ture, sur ces faits précis, frappans, publics, & souvent réitérés? Comment se persuader, s'il n'est vrai, qu'on a vu rendre subitement la vue à des aveuglés connus de toute une ville; l'embonpoint & la vigueur à des membres desséchés par une paralysie de trente-huit ans; la vie à des cadavres qui exhaloient déjà l'infection? Mais surtout comment, s'il n'est pas vrai, se mettre dans la tête qu'on a le pouvoir de faire des merveilles semblables; & qu'on en a souvent fait? La seule persuasion où furent les premiers témoins de ces miracles, en est une preuve irréfragable; & la plus sincère persuasion a pu seule leur faire embrasser une Religion, dont tant de dispositions naturelles éloignoient. Si les premiers Chrétiens & les Apôtres avec eux, si tous les membres de l'Eglise primitive, cette sainte portion du genre humain uniquement empreffée à honorer Dieu & à édifier les hommes, la plus digne d'attention sans contredit dans la science des mœurs; si dis-je, ils ne croyoient pas serment ce qu'ils attestoient au péril de leur vie: leur conduite [on ne sauroit trop l'inculquer] est le paradoxe le plus contradictoire, le phénomène le plus monstrueux; c'est un renversement de l'ordre

1 DISCOURS.

moral, infiniment plus incroyable que la docilité de la nature à la voix de son Créateur.

Aussi vous avons-nous fait observer dans les commencemens de cette Histoire, & vous le verrez encore souvent dans la suite, qu'on ne s'avisa point de s'inscrire en faux contre les miracles Evangeliques. Des Sages du Paganisme trouvoient moins plausible de nier les faits, que d'attribuer à la magie la résurrection des morts à demi-corrumpus, la délivrance des Energumènes, & la guérison des maladies les plus incurables. Les Empereurs, frappés de la perpétuité de ces prodiges, que leur mandent les Gouverneurs des provinces & qu'ils voient quelquefois de leurs propres yeux, proposent au Sénat de mettre le Dieu des Chrétiens au nombre des dieux de l'Empire. Vous avez entendu Saint Justin, Saint Méliton, Tertullien, tous nos Apologistes, relever avec l'éclat convenable ces faits merveilleux & ces puissans témoignages: citer les pièces authentiques qui en perpétuoient le souvenir; en appeler aux archives Romaines où elles étoient déposées; faire de vifs reproches aux Idolâtres, sur leur ingratitude à l'égard du Dieu des Chrétiens, si indignement mé-

S.

vable que la
voix de son
ait observer
ette Histoire,
vent dans la
de s'inscrire
Evangeliques.
voient moins
que d'attri-
on des morts
élivrance des
son des mala-
es Empereurs,
ces prodiges,
verneurs des
quelquefois de
sent au Sénat
étiens au nom-
e. Vous avez
aint Méliton,
bologistes, rele-
e ces faits mer-
oignages: citer
qui en perpé-
appeler aux ar-
s étoient depo-
thes aux Idola-
e à l'égard du
dignement mé-

DISCOURS II

connu. N'y eût-il eu que les Fidèles de
persuadés; comment le furent-ils par mil-
lions, & au point de tout sacrifier à leur
foi? S'ils n'avoient pas vu les miracles
qu'ils racontent, ne sent-on pas, avec
S. Augustin, que le plus inconcevable de
tous les prodiges seroit leur conversion,
& mieux encore le triomphe d'une Reli-
gion dépourvue de tout secours humain
sur toute la puissance de l'Idolâtrie?

Rappelez-vous quels furent les pre-
miers acteurs dans cette grande entreprise.
Ils étoient douze pauvres ouvriers, sans
naissance & sans fortune, sans intrigue
& sans lettres, sans aucune des qual-
ités naturelles qui donnent du crédit & de la
considération parmi les hommes. Exercés
de l'enfance & absorbés tout entiers
dans la plus grossière des professions mé-
caniques, ils n'avoient dans l'ame, avant
la descente du S. Esprit, ni élévation ni
pénétration. Souvent ils ne faisoient
que l'écorce des emblèmes les plus intel-
ligibles que le Rédempteur proposoit
pour leur instruction. Pleins d'imperfec-
tions morales & naturelles, ils osent par
leur ambition aussi injuste que déplacée,
au moment de la plus profonde humilia-
tion de leur divin Maître, disputer à qui
seroit le premier d'entre eux. En un mot,

de grossiers artisans, des étrangers sans aveu, des barbares relativement au Peuple roi avec qui ils ont à traiter, Pierre & Paul, l'un pêcheur, & l'autre, tout citoyen Romain qu'il étoit, exerçant le métier de corroyeur, entreprennent de changer toutes les idées Romaines, d'imposer des loix souveraines à l'Empire, de faire tomber aux pieds de Jésus-Christ ce terrible & superbe colosse.

Figurez-vous encore, suivant la belle idée de S. Jean Chrysostome, que contemporain de ces deux Apôtres, & les rencontrant aux approches de Rome, à la vue de ces tours orgueilleuses & de ces palais qui bravoient les Cieux, au milieu des chars de triomphe, des légions, des Tribuns, des Proconsuls qui sortent de ses portiques pour aller porter la loi & la servitude aux Nations, imaginez-vous qu'à l'aspect de tant d'objets éblouissans & si capables de déconcerter toute autre philosophie que celle de ces héros de l'Évangile, ils vous font part de leur projet effrayant. Y pensez-vous donc, hommes inconcevables, n'entendez-vous pas manqué de vous écrier, Vous voulez, dites-vous, anéantir la Religion & les Dieux de Rome, faire adopter vos dogmes étranges au peuple Ro-

DISCOURS liij

main, au Sénat, & aux Césars. Isolés & sans suite, dépourvus que vous êtes de tout moyen de contrainte, quelles sont donc vos ressources cachées, vos sourdes trames, vos présens ou vos promesses, la magie de votre éloquence? Si vous attirez l'attention populaire par la singularité de votre enthousiasme, aurez-vous seulement accès auprès de ces Monarques divinifiés, qui prétendent partager avec Jupiter le pouvoir suprême ou du moins tenir de lui l'empire du Monde?

Oui, le projet de Pierre & de Paul seroit un délire à nos yeux, si le succès ne l'eût justifié. Mais Rome, mais l'Univers a été réellement changé par ces faibles mains: ils ont soumis le sceptre des Césars à Jésus-Christ; ils ont banni Jupiter du Capitole; & du champ de Mars, ils ont fait le boulevard de la Chaire Apostolique. On n'y rend pas seulement des hommages suprêmes au Fils de Dieu: mais on y paye le tribut d'honneur qui convient à ses ministres & à ses amis. Nous avons déjà vu, & nous verrons bien plus souvent par la suite, les Empereurs accourir au tombeau des SS. Apôtres, rendre un culte religieux à leurs cendres, & baiser leurs chaînes avec un profond respect. Ils s'estimeront heureux

liv DISCOURS.

qu'on les enterre, non dans le lieu même où sont les corps de Pierre & de Paul, mais seulement à l'entrée & dans leur vestibule; ils tiendront à honneur, selon les expressions de S. Jean Chrysostome, de devenir les gardes & les portiers du Pêcheur.

Le comble du prodige, c'est que la conversion du monde s'est opérée dans le sein des périls & des persécutions. Les premiers Fidèles eurent des guerres violentes à soutenir contre les villes & contre les provinces: que dis-je? contre les nations conjurées, & dans le sein des familles. La diversité de religion séparant l'épouse de l'époux, le père & la mère des enfans, puisque les conversions étoient successives; les haines & les vexations les plus atroces se renouveloient de jour en jour. On regardoit les sectateurs du nouveau culte, comme de sacrilèges déserteurs & des ennemis publics; c'étoit un mérite que d'accélérer leur perte. Tous les ordres de l'Etat, toutes les personnes, étrangers & parens, se déclaroient contre eux, & ce qui étoit le plus à craindre, contre ceux qui avoient reçu nouvellement la semence de la foi, & dans qui elle n'avoit pas eu le temps de prendre racine: ils se voyoient empri-

sonnés, relégués dans les déserts, exclus des charges & des honneurs, notés à jamais d'infamie: on leur faisoit subir tous les genres de tortures, tous les raffinemens d'une cruauté animée par la superstition; les feux lens, les grils embrasés, les huiles bouillantes, des tourmens si affreux, qu'on ne fait de quoi s'étonner davantage, ou que les Romains & les Grecs les aient inventés, ou que les Chrétiens les aient affrontés avec tant de constance.

Ces ennemis dénaturés sembloient tous avoir conçu un seul & même dessein, qui étoit de se surpasser les uns les autres en cruauté, & de triompher, à force d'excès, de la patience inaltérable de leurs innocentes victimes. On tiroit brutalement par les cheveux, de rue en rue, des personnes d'illustre naissance & de complexion délicate; on les traînoit nues & défigurées dans les ronces & les épines; il n'y avoit aucun de leurs membres qui n'éprouvât un traitement aussi outrageant qu'inhumain: & combien de fois, à la vue du foible tableau que nous vous en avons tracé, n'avez-vous pas jugé, pleins d'indignation, que ceux-là seuls méritoient ces horreurs, qui avoient la barbarie de les exercer! On scioit les uns par

le milieu du corps, on écorchoit les autres tout vivans; après quoi on feroit le sel sur tous leurs membres; on les couvroit de miel, & on les exposoit en plein midi aux aiguillons & à la lente voracité de tous les insectes; on les enduisoit de bitume allumé, pour éclairer les rues pendant la nuit: images horribles, & qu'on pourroit prendre pour les peintures d'une imagination exaltée, si nous n'en avions pas montré la réalité dans les actes les plus authentiques des Martyrs, & dans quelques traits d'histoires écrites par les païens mêmes.

Parmi tant de souffrances, ces généreux athlètes ne perdoient rien de leur courage paisible. Ils sembloient si libres dans les chaînes, si supérieurs à ceux dont ils étoient le jouet apparent, qu'on eut dit, ou qu'ils n'avoient point de corps, ou que ce n'étoit pas leur corps que l'on tourmentoit, mais qu'ils assistoient au supplice d'une personne indifférente. Des vieillards décrépits, de tendres vierges couroient à l'échafaud & aux buchers. Des enfans qui bégayoient encore, employoient les premières paroles qu'ils articuloient à peine, à confesser Jésus-Christ & à demander le baptême. Les Tyrans, ne pouvant rien leur ôter de

S.
choit les au-
on feroit le
on les cou-
soit en plein
enté voracité
enduisoit de
r les rues pen-
es, & qu'on
intures d'une
s n'en avions
les actes les
yrs, & dans
crites par les

es, ces géné-
rien de leur
oient si libres
rieurs à ceux
parent, qu'on
point de corps,
corps que l'on
toient au sup-
férente. Des
ndres vierges
aux buchers.
encore, em-
bles qu'ils ar-
nfesser Jésus-
aptême. Les
leur ôter de

DISCOURS. lviij

leur intrépidité, étoient contraints de déroger à des rescrits barbares qui eussent dépeuplé l'Empire. Les ministres de la tyrannie changèrent eux-mêmes. Le fer tomba de la main des bourreaux, qui présentèrent leur propre tête & devinrent martyrs à leur tour.

Mais d'où provint un mépris si héroïque & si général de la vie? D'où vint ce désir unanime de mourir pour un homme mort lui-même en croix, sinon d'une pleine conviction touchant la vérité de ses œuvres divines, en sa qualité de Fils de Dieu? On a vu quelques hommes singuliers braver la mort pour des chimères: mais leur petit nombre, avec mille travers d'esprit & de conduite, les fit toujours regarder comme les productions rares du fanatisme, ou d'un fol héroïsme. Ici, douze millions, selon des calculateurs très-érudits, & incontestablement une multitude prodigieuse de personnes, de tout sexe, de tout âge, de toute condition, les plus éclairées sur les choses divines & sur les devoirs humains, les plus sages & les plus vertueuses dans leur conduite, durant trois siècles consécutifs & dans plusieurs autres, donnent à tous les Etats & à chaque province ce saint & admirable spectacle.

lviii DISCOURS.

Le mécréant, qui sent toute la force de ce témoignage, a fait de vains efforts pour l'anéantir, en réduisant presque à rien le nombre de ces témoins généreux. Ses tentatives n'ont servi qu'à faire mieux connoître ces monumens originaux & sincères, dont la pieuse simplicité, dans le peu que nous en avons extrait, vous a fait sentir leur antiquité & leur certitude. Quel effet ne produiroit donc pas la savante collection qui a mis en poudre les allégations hazardées de l'Anglois Dodvel, & qui les eut ensevelies dans un oubli éternel, si elles n'eussent été réchauffées de nos jours & assaisonnées au goût d'une jeunesse dépravée, dans ces écrits cyniques, où le sel de l'ironie, de l'obscénité, du blasphème, & le ton tranchant de l'imposture tiennent lieu de Théologie & de toute érudition. Mais il n'est point d'ame honnête & ingénue, qui, en suivant les combats de nos Martyrs dans les bornes mêmes où notre plan nous les a fait resserrer, ait pu ne pas se sentir aussi convaincue qu'édifiée.

Le seul caractère de certains persécuteurs, tels que Néron, Domitien, Maximin, rend plus que vraisemblable le détail de leurs cruautés facrilèges. Si l'on ne peut refuser la gloire de l'équité, de

DISCOURS. lix

la clémence, & de plusieurs autres qualités estimables; aux Empereurs Trajan, Marc-Aurèle, Sévère, & Dèce: d'un autre côté, le génie de la superstition populaire dont ils se faisoient honneur; l'attachement de quelques-uns d'entr'eux à une philosophie libertine & superbe, ennemie violente d'une Religion pure, incompatible avec toute autre, qui ne faisoit grace à aucun vice, à aucune erreur; la politique enfin, ou le soin mal entendu de la tranquillité publique & du bien de l'Etat, rendirent ces Empereurs, comme nous l'avons fait remarquer, exactement & incomparablement plus terribles à nos Pères, qu'Héliogabale & Caligula. Quelquefois encore ces Héros de l'Idolâtrie avoient la foiblesse de céder, contre leurs propres dispositions, aux cris séditieux de la soldatesque & de la populace. Plus souvent, ils ne pouvoient arrêter, dans les provinces éloignées, les émeutes soudaines, dont le Chrétien, armé de sa seule patience, ne manquoit pas d'être la victime. La Religion Chrétienne, comme étrangère à l'Empire, ayant été solennellement proscrite, tant par les édits particuliers de plusieurs Empereurs que par l'autorité générale du Sénat, comme il est constant par la proscription

IX DISCOURS.

du Sénateur S. Apollone ; personne ; avant Copstantin , ne prit la défense de la foi avec assez de vigueur & d'autorité , pour prévenir des violences , que ces anciens préjugés continuoient à colorer d'une manière spécieuse.

Mais qu'est-il besoin de discussions & d'induction ? Pour dissiper jusqu'à l'ombre du doute , rappelons le Lecteur à la seule histoire de la dernière persécution générale. Alors , comme le dit Lactance , ou l'Auteur , quel qu'il soit , du traité de la Mort des Persécuteurs , appuyé du torrent des Ecrivains de son siècle ; alors trois bêtes féroces , Dioclétien , Maximien-Hercule , & Maximien-Galère , exercerent leur rage impitoyable , durant dix années consécutives , dans la plupart des provinces de l'Orient & de l'Occident. Que d'excès ne commit point ce triumvirat sacrilège ! La Religion , qui n'avoit pour elle que sa sainteté & sa douceur , pouvoit-elle naturellement tenir contre le projet médité & si rigoureusement suivi de l'anéantir ? Ici , les partisans anti-chrétiens du Scepticisme , réduits à convenir de la plupart des faits , n'ont plus que des clameurs vagues à former sur les dangers de l'exagération ; mais ils ne peuvent révoquer ni ne révoquent

DISCOURS. 121

en doute, les faits précis attestés par tant d'Ecrivains différens: traits frappans de la Justice divine, qui, en justifiant l'opinion commune sur le grand nombre des Martyrs, ajoute un nouveau degré d'énergie au témoignage éloquent de leur sang si généreusement répandu.

Je pourrois vous rappeler ici le rapport que vous avez dû remarquer dans l'histoire de la dernière persécution, entre le caractère de chaque persécuteur & le genre de sa mort. J'y pourrois ajouter la punition funeste, non de Néron ni de Domitien, également odieux sous bien des aspects: mais la triste fin de Sévère, Prince irréprochable, s'il n'eût donné après eux le premier édit contre le Christianisme; mais le malheur où se précipita Dèce, dans un accès de ce vertige dont le Seigneur menace l'impie superbe; mais le revers à jamais mémorable de Valérien, devenu l'esclave d'un Roi barbare, qui en fit son jouet pendant le reste de sa vie, & en prolongea l'opprobre en le faisant écorcher après sa mort. Je n'entreprendrai pas de faire une induction, dont toute l'étendue ne peut ici trouver place, & qui ne pourroit néanmoins passer pour concluante qu'autant qu'elle seroit complète. Re-

lxij DISCOURS.

prenons des objets qui touchent de plus près à notre matière.

Les qualités personnelles des généreux Confesseurs de la foi, leurs vertus, leur noble candeur, leur sagesse toute céleste, ne prouvent pas moins que leur multitude en faveur de l'Eglise. Qui ne conviendra d'abord, qu'ils furent les hommes de leur temps les plus éclairés en matière de culte & de mœurs, qu'ils soutinrent constamment les solides principes du vrai & de l'honnête, contre le délire & la corruption de l'Idolâtrie? Qu'ils ayent été persécutés pour cette cause honorable, & non pour aucune action flétrissante; c'est ce que démontre la seule forme des procédures intentées contre eux. Il fut ordonné par les Princes idolâtres (comme vous avez entendu Tertullien le leur reprocher) de ne pas rechercher les Chrétiens, mais de punir ceux qui seroient dénoncés. Sur quoi cet Apologiste éloquent s'exprimoit ainsi: O sentence qui seule décèle, & son injustice & notre innocence! Le Chrétien n'est donc pas condamné parce qu'il est coupable, mais parce qu'il est en bute à l'envie & à la malignité des délateurs. Les tortures, destinées par les loix à tirer l'aveu des criminels, sont devenues entre vos mains

DISCOURS. lxiii

des instrumens de corruption, pour forcer notre bouche au parjure. Nous confessons ce que nous sommes; vous voulez que nous vous disions ce que nous ne sommes pas: & quoique vous ne croyiez point les autres accusés lorsqu'ils nient, par rapport à nous, vous ajouteriez foi jusqu'au mensonge. Il est manifeste par ce procédé, que tout le crime du Chrétien, dans l'opinion des païens mêmes, n'étoit autre que son nom ou sa constance dans la foi, & que par l'apostasie il pouvoit se dérober à l'échafaud & à tous les effets de la persécution.

Il persévère néanmoins; & plus sa foi est éprouvée, plus elle devient pure & ferme. Elle s'accroit dans les tourmens, loin d'y succomber. Pour un Fidèle mis à mort, il se convertissoit des milliers d'infidèles. Le sang chrétien étoit une semence si féconde, qu'elle fructifioit dans les terres les plus ingrates. Vous avez vu les publicains & les femmes prostituées, les gladiateurs & les comédiens, devenir tout-à-coup les apologistes & les imitateurs des Martyrs. Un nombre encore plus grand se condamnoient à un bannissement volontaire, & portoient avec eux la lumière du salut aux extrémités les plus ténébreuses du monde ido-

lxiv DISCOURS.

âtre, semblables, dit S. Augustin, à de grands flambeaux, qui jettent d'autant plus d'éclat qu'on les agite davantage. Telles furent les causes divines de cette prodigieuse multiplication des adorateurs d'un Dieu crucifié, dès les premiers siècles, non seulement près des lieux où il avoit pris naissance, mais parmi tous les peuples, & selon le témoignage particulier de S. Irénée, en Lybie. en Espagne, dans les Gaules, & dans les réduits sauvages de la Germanie.

Qu'on ne nous objecte point l'établissement des sectes. Qui ne fait les voies honteuses ou violentes, par lesquelles ces fantômes de religion se sont établis? Ne doit-on pas s'étonner au contraire, de ce qu'elles ne se soient pas mieux soutenues, en flattant, comme elles faisoient, les inclinations dépravées de la nature? Il ne s'agit pas encore de faire sentir le foible du Mahométisme: mais on peut déjà le préjuger sur cette règle. Quelle merveille, qu'un Enthousiaste hardi, le cimenterre d'une main & l'appât des sales voluptés de l'autre, posant pour base de sa législation la stupide ignorance, prenant de chaque religion ce qui s'y trouvoit d'assorti aux penchans comme aux préventions & supprimant tout le reste,

immolant tout ce qu'il y avoit d'hommes éclairés & capables de s'opposer à ses attentats: quelle merveille, que ce Législateur entraîne à sa suite de grossières & vicieuses peuplades, des humains comme abrutis, qui faisoient consister le bonheur dans le plaisir des sens, l'honneur dans la force & le brigandage? Est-il plus merveilleux, de voir les premiers Hérétiques, Ebion, Marcion, Basilide, Valentin, tous les Gnostiques & les disciples de Manès, former des partis nombreux, en rappelant sous une forme nouvelle les rêveries impures du Paganisme, en lâchant la bride aux passions les plus défordonnées, sous le manteau imposant de la Philosophie ou de la réforme? L'indignation publique ensevelit bientôt ces ennemis des mœurs dans un opprobre éternel.

Mais en multipliant les vrais Chrétiens, la persécution les détachoit de la terre où ils se multiplioient. Ne s'attachant à rien de périssable, ayant perpétuellement leur ame entre leurs mains, ils se regardoient comme étrangers parmi les nations, comme un but exposé à tous les traits de la perversité & de la fureur. L'esprit de détachement, &, par une suite nécessaire, la charité qui vivifie toutes les vertus,

lxvi DISCOURS.

étoient si profondément enracinés dans leur sein, qu'au temps de S. Justin, qui l'assure en termes exprès, il se trouvoit encore des frères entre qui les biens demeuroient communs; & si les autres s'en réservoient la propriété, c'étoit pour se mieux assurer de subvenir aux besoins des indigens.

Ces vertus, à la vérité, se ternirent insensiblement. Le calme trop profond qui suivit l'orage, fit succéder une sorte d'engourdissement à la vigilance, & produisit un triste relâchement. Pendant cinquante ans, à compter depuis la mort de l'Empereur Sévère, ses successeurs ayant laissé goûter aux Fidèles une paix presque sans interruption; on vit dans leur société des fautes & des désordres qu'on auroit peine à croire, si l'on n'en tenoit pas le détail d'un témoin oculaire tel que S. Cyprien. Le luxe & la mollesse, tout l'étalage de la mondanité, les vaines parures presque aussi affectées dans les hommes que dans les femmes, la frivolité des mœurs, & tous les symptômes d'une pudeur expirante; ce sont les moindres sujets des reproches que le digne instituteur de ces anciens Fidèles faisoit à plusieurs d'entr'eux. Les emportemens de la jalousie, les haines invété-

rées, l'infidélité en tout genre de commerce, la fourberie, la calomnie, le parjure, s'introduisoient parmi les enfans des Saints; la piété s'affoiblissoit dans le sanctuaire même, & quelques-uns oublioient, jusques dans le saint ministère, les loix de la charité, de la justice distributive, du désintéressement & de l'intégrité. Effets naturels du penchant rapide, qui entraîne l'homme au péché, & que la main qui en avoit suspendu le cours laissa depuis agir si impérieusement, afin de montrer, par les digues qu'elle y opposa, que la conservation & l'institution de l'Eglise font également l'ouvrage du Ciel.

Les rigueurs de la persécution de Dèce, jointes au zèle des Pasteurs, ranimèrent la foi & la piété. La pénitence fit refluer les mœurs, au sein du trouble & du péril. On réprima les Confesseurs mêmes, qui, par des recommandations indiscrètes, vouloient procurer aux pécheurs des indulgences excessives & une réconciliation prématurée. Fermeté sage, dont le succès fit connoître que les promesses du Sauveur étoient stables, & que le mal n'avoit pas vicié (si l'on peut s'exprimer ainsi) le fond de la constitution de l'Eglise. Mais à mesure que les péchés se

12viiij DISCOURS

multiplierent, on crut devoir en faciliter l'expiation.

Pour ménager, tant un refuge à la pénitence qu'un abri à l'innocence, quand un calme plus inaltérable fit courir à la piété chrétienne de plus grands périls; des ames fortes & particulièrement inspirées proposèrent un genre nouveau de martyre, en déclarant une guerre sans relâche à la cupidité, à la volupté, à toutes les passions. Les déserts de l'Égypte & de la Palestine devinrent leurs premiers champs de bataille. Antoine après Paul, Pacôme guidé par un Ange dans les terres qu'arrose le Nil, & sur les bords du Jourdain Hilarion perfectionné par Antoine, furent les pères & les maîtres d'une infinité de disciples, qui répandirent ces divines institutions sous tous les climats. Ainsi apprit-on de toute part à mourir pour Jésus-Christ sans le ministère des persécuteurs, & à recueillir une moisson de palmes, proportionnée à la constance que demandoit cette longue mort à soi-même; Martyrs de la mortification volontaire, honorés par le Ciel, à bien des égards, des mêmes prérogatives que les victimes sanglantes de l'impiété, & destinées aux mêmes fins. Le Seigneur se proposant d'ouvrir la route à l'Évangile,

DISCOURS. Ixix

chez leurs voisins barbares, par ces grands exemples; il se plut à relever ce muet témoignage par l'éclat des miracles. Des troupes nombreuses d'infidèles accouroient sans cesse à la montagne de S. Antoine, à la cabane, ou plutôt à la cage de S. Hilarion, à la grotte sauvage de S. Aphraate, où la plupart trouvoient la guérison de l'ame avec celle du corps.

Il seroit inutile de prouver des faits, consignés dans les monumens publics par les peuples mêmes qui en avoient été les témoins. Ils eurent tant d'éclat, malgré tout le soin de ces humbles Anachorètes à les tenir cachés, qu'ils parvinrent à la connoissance des Maîtres du monde. Vous n'avez pas oublié, en quels termes le Grand Constantin écrivit à Saint Antoine, pour recommander à ses prières la couronne & la famille Impériale. Théodose n'entreprit ses plus grands exploits que sur la parole de S. Jean d'Egypte. Les miracles étoient si familiers à S. Hilarion, qu'ils lui échappoient, pour ainsi dire, malgré lui; les malades & les affligés le poursuivoient en tout lieu; il fut réduit souvent à changer de demeure, à mener long-temps une vie errante, dans la seule crainte de la gloire

qui sembloit s'obstiner à le poursuivre. Tous les Sarrasins qui bordoient le désert de Pharan, sur les confins de l'Égypte & de la Palestine, embrasserent le Christianisme, à la vue des miracles ainsi que des vertus de S. Moïse. Mais qu'est-il besoin d'exemples particuliers? Ignore-t-on que la célébrité de ces humbles Thaumaturges faisoit leur plus grand chagrin, & que sans cesse ils se plaignoient avec amertume, de se voir ravir les pures délices qu'ils étoient venus chercher dans l'obscurité de la solitude?

La seule manière de vivre de ces hommes tout célestes n'étoit-elle pas un miracle assez persuasif & assez efficace? Quel prodige plus visiblement divin, que la constance de saint Siméon & de quelques autres Stylites, exposés sur une colonne, la nuit & le jour, pendant une longue suite d'années! Quoi de plus miraculeux, que le triomphe remporté par S. Macaire d'Alexandrie sur les besoins les plus impérieux de la nature, la faim & le sommeil! il passa debout tout un Carême, sans rien boire, & sans manger autre chose que quelques feuilles insipides, les dimanches seulement. Vous verrez d'autres solitaires, qui, se regardant comme

DISCOURS. lxxj

déjà morts, ne profererent pas une seule parole depuis leur retraite jusqu'à leur sépulture. Vous en verrez une multitude manquer même d'un lieu de retraite, errer dans les bois & les montagnes surchargés de chaînes, vivre ou plutôt se consumer lentement parmi les animaux sauvages, avec lesquels ils passoient quand ils ne pouvoient plus soutenir les extrémités de la faim. De là le nom de Paissans, que la Perse où ils vécurent leur donna, en transmettant aux autres peuples les transports de son admiration. A Constantinople même, & dans plusieurs autres endroits non moins connus de l'empire d'Orient, on verra fleurir les nombreuses communautés des moines Acémètes ou non-dormans, ainsi appelés, parce que, semblables aux chœurs des Esprits célestes inaccessibles au sommeil, ils célébroient les louanges divines sans aucune interruption, ni la nuit ni le jour.

Du reste, la mortification de l'esprit & du cœur, la solide abnégation de soi-même, le détachement des choses de la terre, n'étoient pas moins en vigueur dans les sociétés chrétiennes que les austérités de la pénitence. Toutes les vertus qui honorent le Seigneur en esprit &

lxxij D I S C O U R S.

en vérité, & qui font l'ame du Christianisme, éclatoient dans tous les ordres des Fidèles, dans les places les plus éminentes comme dans les laures & les monastères. On en trouvera les preuves dans la suite de notre narration. Pour ne point anticiper sur le cours des siècles, nous nous contentons de vous rappeler ici la générosité à jamais mémorable de trois cents Evêques, qui dans la seule Eglise d'Afrique, du temps des Donatistes portèrent l'héroïsme jusqu'à céder leurs sièges à ces rivaux schismatiques, en cas qu'ils voulussent rendre la paix à l'Eglise.

Convenons cependant que la conversion & la puissance du Grand Constantin, qui sans doute influèrent dans l'estime des Romains & des étrangers mêmes pour la Religion Chrétienne, contribuèrent beaucoup à ses progrès, ou plutôt à sa tranquillité & à sa splendeur; car il est constant, par tout ce qu'on a vu jusqu'ici, qu'elle étoit répandue auparavant dans tous les climats. Ainsi, elle ne doit point son établissement à la protection de cet Empereur: mais les Chrétiens n'étant plus réduits à se tenir cachés sous ce heureux Empire, l'Univers demeura étonné de se voir comme tout-à-coup Chrétien. L'Eglise même se vit aussi-tôt désolée

DISCOURS. Ixxij

désolée par le schisme ; & ce fut alors que les Africains rompirent sans ménagement les liens de l'unité, sous la conduite de plus de cent Evêques. Le nombre & l'audace des schismatiques ne firent que s'accroître durant tout l'empire de Constantin, jusqu'à ce qu'ayant tout bouleversé dans les Eglises de la troisième partie du monde, ils dirigèrent leurs attentats contre le Siège Apostolique, où ils ne trouverent que la confusion & le principe de leur ruine.

Au Donatisme se joignit la formidable hérésie d'Arius. Le Prince religieux qui a terrassé l'Idolâtrie, devient en quelque sorte l'appui d'une secte presque aussi impie & non moins dangereuse : il flétrit, il traite en perturbateur & presque en rebelle, le plus digne défenseur de la foi, le Grand Athanase. La vraie Religion sans doute lui fut toujours chère ; & l'horreur extrême des divisions qui en retardoient le progrès, exagérées sans cesse à ses oreilles par les Prélats & les Docteurs les plus imposans fut l'unique principe de sa dangereuse condescendance. Quelle funeste impression néanmoins ne fit pas ce scandale apparent, en particulier sur son fils son héritier Constance ! Mais auparavant,

Tome IV.

lxxiv DISCOURS:

quoi de plus visible que les dispositions d'un Dieu jaloux de sa propre gloire, dans la survivance qu'il accorde à un Prince persécuteur sur ses deux frères, si zélés pour la vraie foi? Après une longue suite de regnes favorables à la Religion, on eût pu se figurer que les Puissances de la terre en faisoient le soutien principal: c'est pourquoi durant tout le long regne du fils le plus indigne de Constantin, le Seigneur, suivant la prédiction de l'Evangile, laisse à Satan déchaîné le pouvoir d'agiter les Fidèles comme le grain dans le van; épreuve beaucoup plus terrible que les violences des Césars, ennemis du nom Chrétien que Constance avilissoit tandis qu'il s'en faisoit honneur.

Tentation d'un nouvel ordre, ou poussée du moins à des excès encore inconnus. Entre tous les Sectaires qui s'étoient élevés jusques-là, on n'en avoit point encore vu de comparables aux Ariens, en science, en talens, en vertus apparentes, en tout ce qui peut accréditer la séduction, mais sur-tout en puissance, en audace, & dans l'art détestable de colorer la violence du zèle de la Religion. Perte des biens, des charges, des honneurs, de la liberté, de la vie; ce furent les moyens les moins dangereux que des Chrétiens suborneurs firent em-

DISCOURS lxxv

ployer à un Prince Chrétien. Mais séduire les Prêtres & les Evêques, canoniser les Hypocrites & les Apostats, pervertir les Conciles, altérer les Sacrés Symboles; tels furent les chef-d'œuvres de la perfide impiété, qui prétendit en vain dépouiller la vérité de ses propriétés les plus inaliénables, de tous ses avantages naturels, afin de s'en revêtir. L'Eglise triompha de l'artifice, comme de la violence; la vérité dissipa tous les nuages dont la séduction couvroit le précipice, tandis que la violence y traînoit les foibles; ou convainquit l'Univers Chrétien, que, sous ombre de piété, il ne s'agissoit pas moins que de bannir le Fils de l'Eternel du sein de la Divinité, & de le réduire au rang de créature. Constance mourut enfin: mais la foi avoit triomphé avant sa mort.

Elle courut encore, sous le successeur de ce Prince, des dangers tout particuliers. L'Empereur Julien affecta de prendre une marche absolument différente de celle de Constance, dont il fit d'abord cesser la persécution. Elevé dans le sein du Christianisme, l'Empereur Apostat en connoissoit trop bien le génie, pour se promettre de la détruire par la force. Il n'employa d'abord que la flatterie &

1xxvj DISCOURS.

les careffes pertides. Tous les fujets exilés sous le dernier regne, Catholiques aussi bien qu'Hérétiques, furent indistinctement rappelés: il comptoit par là introduire dans le sein de l'Eglise la confusion, la zizanie, & tous les défordres qui en font les suites naturelles. Espérant ensuite réussir beaucoup mieux, en étouffant la vérité dans les ténèbres de l'ignorance, il fit fermer les écoles aux Chrétiens & brûler tous leurs livres: il ne leur fut plus permis d'être savans ni éloquens; la faculté du raisonnement & le talent de la parole, ces dons de la nature les plus indépendans de l'autorité, devinrent la matière de la tyrannie, qui trouva même des couleurs pour pallier ces lâches excès. Les Galiléens (disoit le Tyran dans ses blasphèmes ironiques) les adorateurs du Crucifié devant croire en lui sans raisonner, l'Etude & les sciences leur sont inutiles: il convient de le réserver aux Hellénistes; c'est-à-dire au Paganisme, qu'il érigeoit en une religion ou en un Philosophisme, digne de trouver dans l'apostasie son auteur & ses restaurateurs. Certes l'Eglise devoit succomber à ces attaques, si elle n'étoit inébranlable. Elle triompha des pièges & des dérifsions, comme elle avoit triomphé du glaive & des échafauds. Le sang

DISCOURS. Ixxvij

ne laissa pas de couler, sous l'empire de Julien, en mille rencontres où sa philosophie lui manqua ; & sous tous les aspects, on doit encore regarder cette partie du quatrième siècle, comme l'âge du martyre.

Tel il paroîtra dans toute son étendue si l'on en suit les progrès chez les barbares, particulièrement chez les Perses. On trouvera Sapor, Isdgerde, Cosroës, comparables à Néron, à Domitien, aux deux Maximiens. La pudeur & l'humanité se refusent également au récit détaillé de la persécution de Sapor. On verra un autre Persécuteur subjugué, en Arabie, une ville & tout un Peuple Chrétien, qu'il n'avoit pu pervertir, enfreindre tout droit des gens, décapiter le Gouverneur & les principaux citoyens, réduire la Jeunesse en esclavage, allumer ensuite un immense bûcher, & y précipiter tous les prêtres, les moines, & ensuite les vierges consacrées à Dieu, sans que la foi d'une seule personne se démentît. Les Vandales égalerent, surpasserent ces atrocités impies, dans la vaste étendue de l'Afrique. Dans toutes les terres enfin où germa la foi chrétienne, elle y fut arrosée de sang & en tira sa principale fécondité.

Mais après qu'elle eut poussé de profondes racines, un nouvel ordre de pro-

ets exi-
holiques
distinc-
r là in-
la con-
ésordres
Espé-
eux, en
èbres de
bles aux
es: il ne
s ni élo-
ent & le
la nature
é, devin-
qui trou-
allier ces
disoit le
oniques)
nt croire
les scien-
ent de le
à-dire au
e religion
de trou-
& ses res-
voit suc-
e n'étoit
es pièges
oit triom-
Le sang

lxxviii DISCOURS.

vidence parut commencer pour l'Eglise. Les signes qui sont destinés selon l'Apôtre, à la conversion des Infidèles, les miracles si multipliés à la publication de l'Évangile, devinrent beaucoup moins fréquens par la suite. Pour les domestiques de la foi, ou pour les fidèles, les prophéties suffisoient; c'est-à-dire le dépôt de la révélation, tant écrite que transmise & interprétée par la tradition, avec les graces & les dons ordinaires de l'Esprit Saint. Aussi jamais les Interprètes Sacrés, jamais les SS. Pères & les SS. Docteurs ne brillèrent avec tant d'éclat, que dans le quatrième & le cinquième siècles, comme vous aurez bientôt lieu de vous en convaincre. Mais l'Eglise, essentiellement militante en ce lieu de passage, doit y trouver des combats à rendre dans toutes ses situations, & des ennemis jaloux de tous ses avantages. A la pureté lumineuse de la doctrine, l'Enfer en oppose l'abus & la corruption aussitôt après la défaite de l'Idolâtrie.

Déjà cependant le sort de l'Arianisme paroïsoit avoir déconcerté à jamais la perfidie hérétique; le nom Arien étoit marqué d'opprobre, tout lui disoit anathème: mais l'Arianisme est ressuscité, il se reproduit sous mille formes nouvelles; il rentre dans l'arène, plus aguerri

qu'auparavant, sous la conduite d'Eunomius, d'Aëtius, de Macédonius, qui sembloient avoir applaudi à sa chute.

Nestorius, assez long temps après, sans presque le paroître, sans peut être le prétendre, anéantit à son tour la divinité de Jésus-Christ, en séparant le Fils de Dieu du fils de la Vierge-mère. Piège grossier, que vous verrez néanmoins surprendre ou faire chanceler de savans & pieux Evêques. Quel Docteur, que Théodoret, d'une foi si long-temps suspecte! Quel Pasteur, qu'Alexandre d'Hiéraples, qu'un long exercice des plus étonnantes vertus ne préserva point de l'obstination la plus effrayante! Aussi quelle impression ne firent pas ces dangereux exemples! Si Arius l'emporta sur Nestorius par l'étendue & la rapidité de la séduction, celui-ci se fit des sectateurs beaucoup plus obstinés, & acquit à sa secte un crédit & une consistance qui se soutiennent encore aux extrémités de l'Eglise Orientale. On la retrouve même dans quelques provinces Occidentales, sous des formes & des noms différens; c'est-à-dire avec les variations qui portent l'empreinte de l'esprit de nouveauté qu'elle eut pour principe.

L'hérésie d'Eutychès, comparable tout à la fois aux deux premières en durée

LXXX DISCOURS.

& en étendue, fut encore soutenue de l'autorité d'un Concile, convoqué comme œcuménique, & dont plusieurs autres avantages non moins spécieux firent révéler jusqu'à ses prévarications & son brigandage. L'Eglise pouvoit-elle effuyer des assauts plus terribles que ceux d'un parti, qui voyoit à sa tête l'Evêque du second Siège, qui portoit le nom de l'un de ces solitaires canonisés, pour ainsi dire, tout vivans, & particulièrement renommé par son zèle contre les ennemis de la foi, du plus puissant des Archimandrites, qui tenoit sous ses loix un peuple de zélateurs austères, les plus attachés aux impressions une fois reçues, & les plus ardens à les répandre? Oui, la Religion courut des dangers plus grands encore de la part de Pélage ennemi déguisé, & d'autant plus redoutable qu'il le paroïssoit moins. Acharnées, pour ainsi dire, sur le corps même de l'Eglise, les autres hérésies, par leurs emportemens, avertissoient au moins les Fidèles de se tenir en garde contre elles; mais couvert avec avantage, & semblable à un serpent qui se coule sans bruit sous les fleurs, le Pélagianisme pénétoit jusqu'à l'ame de la Religion, en infectoit de son venin subtil les parties les plus nobles & les plus intimes, & ne lui laissoit d'elle-

mém
Ce
muni
de do
rer e
été le
multi
Evêq
Com
Doct
cles?
plus
Jérus
les E
& de
les J
les H
comp
dante
besoi
toit
dont
vrièr
ment
monu
s'env
diver
de fi
pitau
terpr

DISCOURS. lxxxj

même que le squelette & le vain fantôme.

Ce fut contre ces périls que le Seigneur munit la Sainte Cité, de cette abondance de doctrine & de lumières qu'on vit éclater en moins de deux siècles. Quel qu'ait été le nombre des séducteurs, à quelle multitude ne peut-on pas opposer le seul Evêque d'Hippone, le grand Augustin ? Combien d'autres grands Saints & grands Docteurs, dans le cours des mêmes siècles ? Tels furent, pour nous borner aux plus célèbres, les Léon, les Cyrille de Jérusalem & d'Alexandrie, les Jérôme, les Epiphane, les Grégoire de Nazianze & de Nyffe, les Basile, les Amphiloque, les Jean Chrysoftome, les Ambroise, les Hilaire, & leur digne modèle, l'incomparable Athanase : multitude surabondante sans doute, quel que fût alors le besoin de l'Eglise ; mais le Seigneur mettoit comme la dernière main à l'édifice, dont il est l'architecte & le principal ouvrier. Quoiqu'il l'eût établi sur le fondement des Prophètes & des Apôtres ; ces monumens divins pouvant s'envisager & s'envisageant en effet sous tant d'aspects divers, il étoit de son immuable sagesse de fixer à jamais le sens des points capitaux & déjà discutés par une foule d'Interprètes, si pleins de son esprit, si di-

lxxxij DISCOURS.

stingués dans l'ordre des talens même, qu'on ne pût opposer, à l'unanimité de leurs suffrages, qu'une espèce de stupidité, ou qu'une témérité révoltante.

En effet quelle force de raison dans leurs écrits ! quelle étendue & quel choix d'érudition ! quelles graces même, & quelle éloquence ! Que les Pères Latins & la plupart des Grecs, si l'on veut, s'énoncent moins purement que les Orateurs de Rome & d'Athènes ; ils n'en paroîtront pas moins éloquens, si l'on fait discerner l'éloquence de l'élocution, qui n'en est que l'écorce. Toujours on leur verra choisir les raisons les plus fortes & les plus frappantes, les présenter avec ordre & dans un beau jour, user de vives images, de tours heureux, de figures grandes & animées, rendre en un mot leur discours touchant & persuasif, & même beaucoup plus agréable que ceux de tous les Ecrivains de leurs temps. Quelle différence, par exemple, de la manière vaine, affectée, puérile de Libanius, au sens exquis & pressé, à la justesse, à l'énergie, au véritable Atticisme de S. Basile, & même à l'abondance un peu Asiatique, mais toujours solide & intéressante, de S. Jean Chrysostome ! Quelle différence ne remarque-t-on pas, à travers la rouille même

de
Syn
sim
P
men
gra
des
& f
pou
des
par
des
mes
en
qu'
rien
seig
rien
cha
que
dor
fou
fan
tur
on
na
me
d'
éle
ga

DISCOURS: lxxxiiij

de l'Occident, entre le pédantisme de Symmaque, & l'aménité naturelle, la simplicité noble & naïve de S. Ambroise!

Mais ce qui nous importe bien autrement, quel concert unanime parmi ce grand nombre de Docteurs, dans le fond des choses, sur tous les points capitaux, & sur chaque article de notre foi donné pour tel par l'Eglise! Ni l'éloignement des lieux qu'ils ont habités dans les trois parties du Monde connu; ni la différence des mœurs & des idées, comme des idiomes & des goûts; ni la distance des temps, en remontant même de cette époque jusqu'aux premiers disciples des Apôtres: rien ne met la moindre diversité dans l'enseignement public ni dans la croyance; rien qui ne concoure à former cette chaîne de tradition orale, non moins fixe que le dépôt des révélations de l'Écriture, dont elle fait le complément. Dans cette foule d'hommes de génie, on remarque sans doute la riche variété des talens naturels, ainsi que des dons reçus d'en haut: on admirera particulièrement, dans Athanase, la sagacité & la force du raisonnement; l'onction & la douceur du style d'Ambroise; la brillante & pathétique éloquence de Chrysostome; la noble élégance & la précision de Basile; la subli-

lxxxiv DISCOURS.

mité jointe à l'exaëtitude dans Grégoire , dit pour cela le Théologien ; le nerf & l'éru'dition de Jérôme ; enfin tout ce que la plûpart de ces qualités ont de plus utile à l'Eglise , employé tour à tour par Augustin. Mais en même temps on trouvera une invariable conformité de doctrine entre eux tous , la plus parfaite uniformité dans tous les points définis par l'Eglise. Avec toute la fécondité du génie & la chaleur même de la verve , malgré l'attrait de la matière & la démangeaison si naturelle à l'homme d'encherir , de controuuer , de travailler d'imagination sur le fonds inépuisable du dogme & de la morale ; bien différens des Rhéteurs & des Philosophes profanes , nos saints Instituteurs n'aspirent nulle part au mérite de l'invention : ils la regardent , au contraire , comme la flétrissure la plus honteuse pour leurs écrits & pour leur personne ; ils font consister toute leur gloire doctorale à recueillir fidèlement les vérités les plus connues , puis à les transmettre sans aucune ombre d'altération. Le plus grand avantage qu'ils prétendent sur leurs ému-les hérétiques , c'est de convaincre l'Univers que ces vains & faux Docteurs n'en ont point usé de la sorte.

La règle des Conciles Généraux eux-mêmes , ces organes infaillibles de la

vérité
aux
ou l'
croya
Doct
glises.
du pr
ceux
Calcé
Evan
notre
dans
regar
temps
auque
prime
ver la
tous
d'opi
princ
gler ,
doctr
éclair
As
on vi
& les
hideu
nes ,
écrit
rôme
moir

vérité incréée, c'est, ou le sens donné aux Ecritures par le torrent des Pères, ou l'uniformité & la perpétuité de la croyance & de l'enseignement dans les Docteurs & les Pasteurs des diverses Eglises. Ainsi procéda-t-on, à l'exemple du premier Concile Œcuménique, dans ceux de Constantinople, d'Ephèse, & de Calcédoine; tous quatre comparables aux Evangiles, dans les droits qu'ils ont à notre soumission; tous quatre célébrés dans les cent vingt-six années qu'on peut regarder, dans ce premier âge, comme le temps de l'adolescence de l'Eglise, & auquel ce vaste corps, si l'on peut s'exprimer ainsi, devoit naturellement éprouver la plus grande fermentation. Aussi tous les chocs d'humeurs, de passions, d'opinions, s'y faisant sentir, tous les principes qui les devoient calmer & régler, tous les points fondamentaux de la doctrine du salut, y furent discutés, éclaircis, à jamais constatés.

Affez peu de temps après néanmoins, on vit les relâchemens les plus étranges & les plus tristes scandales. Rien de plus hideux que le tableau des mœurs Africaines, que nous verrons bientôt dans les écrits véhémens du Prêtre-Salvien. S. Jérôme & S. Chrysostome ne parlent guère moins fortement des abus qu'ils avoient

1xxxvj DISCOURS.

sous les yeux. Jérôme, si respectueux à l'égard de l'Eglise Romaine, dit toutefois que la contagion avoit pénétré jusques dans cet auguste sanctuaire; qu'il s'y trouvoit des Ecclésiastiques aussi adonnés qu'on en voit de nos jours à cette afféterie, qui marque toujours la frivolité des mœurs, si elle n'en démontre pas la corruption; que différens Clercs briguoient les offices qui les éloignoient le moins de la fréquentation des femmes; que d'autres, plus avares que voluptueux, se faisoient les complaisans des Dames âgées & opulentes, afin d'avoir part à leurs libéralités testamentaires. Dans les avertissemens de l'éloquent Patriarche de Constantinople aux Clercs de son Eglise, on voit que les Grecs ne différoient des Latins que par plus d'adresse à pallier & à légitimer en quelque sorte leurs liaisons suspectes avec des personnes de sexe différent. Quel orage n'excita point contre ce vigilant Pasteur, l'opprobre dont il flétrit l'association des Clercs avec ces personnes qu'ils appeloient sœurs adoptives, mais que le Public nomma femmes sous-introduites? Qu'on juge de la grandeur du mal, par les excès où s'emportèrent les coupables, qui procurèrent au S. Evêque le bannissement cruel, où sa vie succomba enfin à la continuité des

mauv
aussi
mœu
de c
Si
l'Ep
reté
men
il fa
hum
mon
don
peur
l'Eg
prof
prot
vigu
de
élev
L
jusq
qui
& l
L'e
trou
non
pui
le g
& c
des
tho

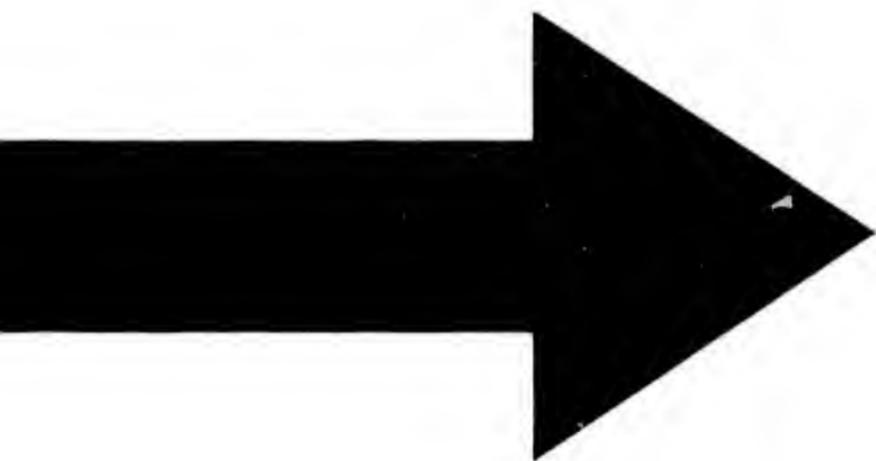
DISCOURS. lxxxviij

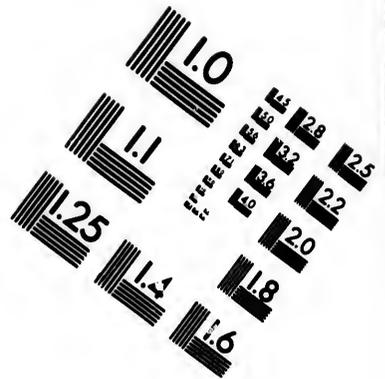
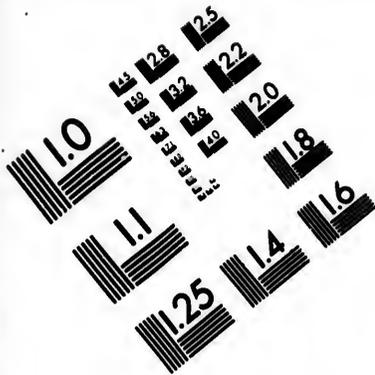
mauvais traitemens. Mais qu'on remarque aussi le courage épiscopal, qui soutint les mœurs & la discipline au milieu de tant de calamités.

Si l'on vit encore l'ambition briguer l'Épiscopat, on vit aussi rappeler la pureté sévère des anciens canons. Il commençoit à passer, cet heureux temps où il falloit, tantôt arracher de force un humble solitaire à sa grotte pour le faire monter sur la chaire pastorale, tantôt donner des gardes à un laïc vertueux de peur qu'il ne s'y dérobat par la fuite. Mais l'Eglise invoqua, contre cette licence profane, les Puissances chargées de sa protection extérieure; & l'on remit en vigueur les canons, qui déclaroient indigne de l'épiscopat quiconque n'y étoit pas élevé malgré lui.

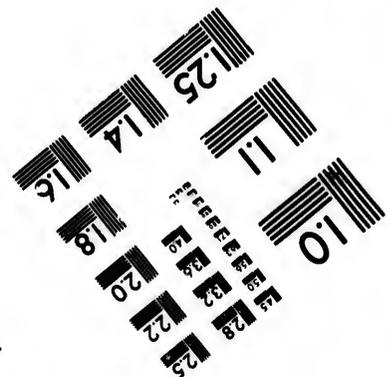
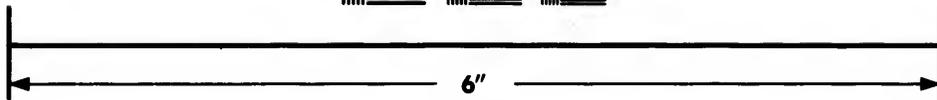
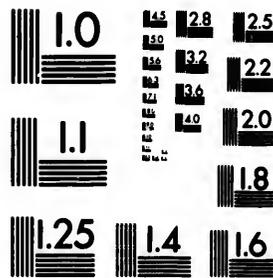
Le relâchement & les abus gagnèrent jusqu'à cette classe privilégiée de Fidèles qui avoient fait si long-temps l'édification & la plus douce consolation de l'Eglise. L'esprit d'erreur & de faction mit tout en trouble parmi les solitaires, presque innombrables dans l'Empire d'Orient. Ils puisèrent dans les principes d'Eutychès le goût de l'indépendance, de la sédition, & de la rébellion déclarée. Les attentats des hérétiques exciterent quelquefois l'enthousiasme & la rivalité parmi les ortho-







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.8
2.0
2.2
2.5
2.8
3.2
3.6
4.0

57
60
63
66
70
75
80
85
90
95
100

lxxxviii DISCOURS.

doxes. Ainsi verra-t on une troupe de cinq-cens moines, faire, du mont de Nitric, une irruption dans la capitale d'Egypte, & porter une main violente sur le Gouverneur de cette province, parce qu'il se montrait contraire aux défenseurs de la saine doctrine. On verra dans les troubles de l'Origénisme, les partisans hérétiques de Théodore de Césarée & de Domitien d'Ancyre, former une armée des moines leurs anciens confrères, assiéger en règle les laïques Catholiques, livrer des assauts & des batailles, donner tous les spectacles de la guerre, & en inonder la scène d'un fleuve de sang.

Quelle épreuve sur-tout, de voir les trois grands Sièges de l'Orient, occupés tous ensemble par les Eurychiens; l'Eglise Impériale, abandonnée à la perfidie d'Acace; celle d'Alexandrie, successivement en proie à Timothée Elure & à Pierre Monge; un autre Pierre, quitter le maillet de foulon pour le bâton pastoral, & porter sur l'auguste Siège d'Antioche des sentimens indignes même de la plus vile profession! L'Eglise courut un péril plus grand encore sous le tyran Basilisque, qui fit condamner les saints décrets de Calcédoine par cinq-cens Evêques; & l'égalité que l'Empereur Zénon établit, par son Hénotique, entre

l'hérés
piège p
dale d

En
nouve
abando
à la fé
qui ne
lante

Mais
qu'à f
l'étern
Christ
laquell
vient

invinc
sa ma
passage
boulev
irrupti
des O
des v
Maîtr

Ell
par fe
tila,
Dieu
destru
elle i
nouy
fier S

DISCOURS. lxxxix

l'hérésie & la vérité , fut peut-être un piège plus dangereux encore que le scandale de cet attentat.

En Occident , au premier aspect des nouveaux dangers que va courir l'Eglise, abandonnée, avec les débris de l'Empire, à la férocité de vingt peuples barbares; qui ne la croiroit encore plus chancelante qu'au milieu des sectes Orientales? Mais la suite des évènements ne servira qu'à faire mieux entrer dans les vues de l'éternel Conservateur de l'édifice de son Christ. Tel que la pierre angulaire sur laquelle il s'élève, il brise tout ce qui vient y heurter; ou comme un navire invincible, il précipite & submerge sous sa masse les frêles esquifs qui gênent son passage. L'Eglise devoit être abattue, bouleversée, anéantie par les violentes irruptions qui avoient renversé le trône des Césars : elle triomphe au contraire des vainqueurs , qui ont triomphé des Maîtres du monde.

Elle n'imprime pas seulement le respect, par ses humbles ministres, au terrible Attila, si justement surnommé le fléau de Dieu; à Odoacre, le contempteur & le destructeur de la dignité Impériale: mais elle impose son joug au plus grand de ces nouveaux Potentats. Abaisse ton front, fier Sicambre (dit-elle au fondateur de

celle de ces Puissances qui tient encore le premier rang entr'elles) adore ce que tu blasphémois, & brûle ce que tu as adoré. Les Anglois-Saxons mettent le comble à l'infortune de la Grande-Bretagne, qui les avoit appelés à son secours. Des effaims d'opresseurs, au lieu de libérateurs, abordent sans cesse à cette belle conquête; & ils y établissent jusqu'à sept tyrans. Mais quand ils en auront subjugué les peuples & les Princes, vous leur verrez embrasser le culte saint & les loix des vaincus, faire du théâtre de leur brigandage, la terre des Saints & le plus sûr asyle de la Religion.

Si les barbares infectés de l'hérésie se montrent encore plus ennemis de la vraie foi que les idolâtres; la protection du Seigneur sur son Eglise en paroitra aussi plus sensible, dans les hommages sincères qu'ils lui rendront à leur tour. Admirez d'abord l'économie de la Providence, qui ne leur permit de franchir les barrières où elle les tenoit resserrés, qu'après que l'Arianisme, détruit ou du moins diffamé dans l'Empire, n'eut plus rien de séduisant; & qu'au lieu d'apostats, ses féroces & grossiers Sectateurs ne pouvoient plus faire que des martyrs. Alors ceux des barbares qui avoient marqué le plus d'attachement aux impiétés d'Arius; les Suè-

ves, à
les Vi
carède
toutes
en tire
Mona
Si l
diabie
brise
mence
le plu
durete
avant
fiétrif
ment
le cre
aussi
vigou
ment
Afric
ront
mém
tigres
mot.
faites
barb
tous
Ostr
goth
Fran
ou p

ves, à l'exemple de leur Roi Théodmir, les Visigoths, sur les traces du pieux Récarède, signalent leur catholicité entre toutes les nations anciennes & modernes; en tirent le titre le plus flatteur pour leur Monarque, & le plus révérend des peuples.

Si le Vandale enduret s'obstine irrémédiablement dans l'erreur, la divine Justice brise le sceptre dans la main que la Clémence n'a point fléchi, & tire l'avantage le plus précieux pour les Fidèles, de la dureté même des persécuteurs. Défigurée avant ces épreuves par les taches les plus flétrissantes, l'Eglise d'Afrique perd l'aliment de ses vices, qui se consomment dans le creuset des persécutions; & sa vertu, aussi bien que sa foi, en sort si pure & si vigoureuse, qu'on ne la verra plus se démentir. Pour ruiner le Christianisme en Afrique, les sectateurs de l'Alcoran seront réduits à exterminer les Africains mêmes, & à partager avec les lions & les tigres leur domination destructive. En un mot, la foi chrétienne triomphera si parfaitement de l'Idolâtrie & de l'Hérésie barbares, qu'avant la fin du sixième siècle, tous ces nouveaux Maîtres; Hérules, Ostrogoths, & Lombards en Italie; Visigoths, Alains, & Suèves en Espagne; Francs, & Bourguignons dans les Gaules; ou perdront leur couronne & leur nom,

ou, abjurant l'impiété, rendront leurs hommages au Fils de Dieu & à son Eglise.

Il est vrai que la plupart de ces premiers Princes que l'Eponse de Jésus-Christ avoit enfantés avec tant de douleur, lui firent éprouver bien d'autres amertumes; ils affigerent sur-tout cette Mère si tendre, par la négligence de leur intérêt capital, de l'affaire uniquement nécessaire du salut. Mais en faisant des plaies mortelles à leurs propres ames, ils poursuivoient au moins les vices étrangers, & applaudissoient aux vertus qui ne choquoient pas de front leurs penchans. Souvent même avec une droiture conformé à leurs mœurs dures mais intègres, ils prononçoient contre eux-mêmes, & se portoient à des pénitences, que la sagesse des Pasteurs étoit obligée de modérer. Leur ferveur, impétueuse & passagère, si l'on veut, ignoroit au moins ces lenteurs de la circonspection & de la politique, qui font manquer toutes les œuvres d'édification, ou qui leur enlèvent presque tout ce qu'elles ont d'édifiant. On en verra quelques-uns, tels que Sigismond, Roi de Bourgogne, après un crime à peine commis, en marquer une douleur que toutes les œuvres d'expiation ne pouvoient calmer, & prier efficacement la divine Justice de le

laver
verrez
trempé
ses ne
même
le rest
cet én
Princes
noient
zèle po
vres q
pencha
tribuer
De là t
fondés
infinité
& orné
& d'inf
bon ord
Ces
ou est
Pasteur
libres
vans
pernic
l'étroie
religio
nes &
ils ma
& l'
surele

DISCOURS xcij

laver elle-même dans leur sang. Vous verrez Childebert, après qu'il eut trempé ses mains dans le sang de ses neveux, s'arrêter dans l'exécution même de ce forfait, & s'appliquer tout le reste de sa vie à consoler l'Eglise de cet énorme scandale. La plupart de ces Princes, tandis même qu'ils s'abandonnoient à leurs passions, marquoient du zèle pour tous les genres de bonnes œuvres qui ne contraignoient point leurs penchans, & qui ne laissoient pas de contribuer à l'avancement du service divin. De là tant de monastères, assez richement fondés pour servir d'asyles à la piété d'une infinité de Fidèles; tant d'Eglises bâties & ornées avec magnificence; tant de dons & d'institutions de toutes les sortes, pour le bon ordre & la majesté du culte public.

Ces princes vicieux, mais qui aimoient ou estimoient la vertu, révéroient les Pasteurs, prenoient souvent leurs conseils; libres, dans leur ignorance, de nos savans paradoxes & de nos raffinemens pernicieux, ils concevoient au moins l'étroite connexion des intérêts de la religion avec ceux de leurs Couronnes & avec la soumission des peuples; ils maintenoient les mœurs, la discipline, & l'obéissance due à ses dépositaires naturels, à tant d'Evêques si vénérables d'ail-

xciv DISCOURS

leurs, dont le Seigneur pourvut alors les régions conquises plus abondamment peut-être qu'à nulle autre époque. Bornons aux provinces de la Gaule une énumération qui ne finiroit point: quels plus dignes Pasteurs que Saint Avit de Vienne, Saint Médard de Noyon, S. Gildard ou Godard de Rouen, les SS. Germain d'Auxerre & de Paris, S. Loup de Troyes, S. Grégoire de Tours, S. Paul de Léon, S. Lo de Contances, S. Sulpice de Bourges, S. Gal de Clermont, S. Césaire d'Arles, & une infinité d'autres, presque tous contemporains! Si la Société des barbares, devenus citoyens, avoit occasionné des relâchemens & des désordres presque inévitables, avec quelle vigilance, quelle sagesse, quelle persévérance infatigable, soit dans leurs diocèses particuliers, soit dans leurs fréquens conciles, ils étudioient les momens, ils choisissoient les moyens les mieux assortis aux temps & aux personnes, pour empêcher les progrès des abus, pour sauver du naufrage les restes précieux des anciennes règles, pour se rapprocher insensiblement de l'ordre primitif. S'ils n'osoient d'indulgence envers des vainqueurs nouvellement passés de la barbarie à la loi sublime du Christ, leurs compensations très-sages n'étoient pas moins

justes
tions
férent
ils leu
propres

Le
les ba
contre
des ét
mœurs
ses pe
multa
soutien
fin des
des sa
Doctes
nation
le mé
pour l
pation
des an
au dis
ne pa
que p
molles
comm
perdu
Il fal
tombe
s'effe
glise.

justes : sans se relâcher sur les obligations indispensables, entre les voies différentes qui conduisoient au même terme, ils leur indiquoient au contraire les plus propres à les y faire enfin parvenir.

Le dommage le plus considérable que les barbares causerent à l'Eglise, fut sans contredit la décadence des sciences & des études, si incompatibles avec leurs mœurs vagabondes, avec leurs courses perpétuelles & leurs expéditions tumultueuses. Ce qui faisoit le principal soutien de la foi & des mœurs depuis la fin des persécutions générales, les fruits des savans travaux des Pères & des SS. Docteurs furent au moins négligés des nations nouvelles, s'il n'encoururent point le mépris général qu'elles avoient conçu pour la culture des arts libéraux : occupation exclusive des vaincus; c'est-à-dire, des anciens habitans, & qui, participant au discrédit de ceux qui la remplissoient, ne passa plus dans l'esprit des vainqueurs que pour un exercice de lâcheté ou de mollesse. Mais il n'en est pas des sciences comme des empires, dont une bataille perdue peut consommer la catastrophe. Il fallut des siècles entiers, pour faire tomber les études & les arts; ce qui ne s'effectua que dans le second âge de l'Eglise. Mais pour le premier âge, il fut

presque toujours également lumineux dans toute l'étendue de son cours. A l'époque même de l'invasion des barbares, le Ciel prodigua la doctrine & les lumières, avec une profusion capable de refluer jusques sur les jours ténébreux que tant d'orages devoient naturellement amener.

Combien de traits éclatans de vertu, aussi bien que de doctrine, n'illustrerent-ils pas encore le sixième siècle ? En Orient même, où l'esprit de foi & d'unité menaçoit déjà d'un triste déclin, où les Empereurs Anastase & Justinien trouverent en si grand nombre des clercs, des abbés, des évêques, faciles à seconder leurs profanes entreprises ; on voit néanmoins de saints prélats & d'illustres cénobites, incapables de trahir pour César la cause de Dieu. Tels vous admirerez, entre les solitaires, S. Sabas & S. Théodose, qui, de l'intégrité de la foi, firent la base de la discipline & de la perfection régulière dont ils furent les restaurateurs. Si les Patriarches d'Antioche & de Jérusalem, Flavien & Elie, oubliant jusqu'à la vénération due à un concile œcuménique ; si Macédonius a la foiblesse ou la simplicité de souscrire à l'Hénotique de Zénon : vous verrez ces mêmes Evêques, réparer leur faute avec avantage, & perdre leurs sièges plutôt que d'abandonner la foi ; vous ver-

rez Jus-
tant d'
téter p
pour la
de schi
ment à

Mai
serveur
jusqu'à
S. Beno
de nos
miracle
pour ad
des Sai
de la G
pagné ;
côtes si
repaire
gandage
piété, l
concord
admire
dèles. J
innombr
que les
multitud
qui brille
sur-tout
à qui sa
acquiren

DISCOURS xxvij

soz Justinien lui-même, si mal éclairé sur tant d'autres intérêts de l'Eglise, la protéger par ses loix, l'honorer par son zèle pour la réduction d'un foule d'hérétiques & de schismatiques, travailler avec empressement à l'étendre chez les nations infidèles.

Mais c'est en Occident, que l'âge de ferveur mérita toute la gloire de ce titre jusqu'à son dernier période. Vous y verrez S. Benoît, en Italie, cet illustre Patriarche de nos Cénobites, dont les vertus & les miracles eurent des Rois pour témoins & pour admirateurs; S. Colomban, dans l'isle des Saints, puis dans les royaumes divers de la Gaule; S. Martin de Dume, en Espagne; S. Fulgence, en Afrique & sur les côtes sauvages de la Sardaigne, dans les repaires écartés de la piraterie & du brigandage; vous les verrez faire fleurir la piété, la régularité, le détachement, la concorde, toute la sublimité des vertus admirées dans la société des premiers Fidèles. Je ne parle point de leurs disciples innombrables, & presque aussi admirables que les maîtres; bien moins encore de la multitude infinie de Chrétiens parfaits, qui brillèrent dans toutes les conditions & sur-tout dans l'Episcopat. S. Grégoire, à qui sa vertu, sa sagesse & sa doctrine acquirent avec tant de justice le surnom

xxvij DISCOURS.

de Grand, eût suffi lui seul pour illustrer à jamais son siècle.

Après tant de prodiges de vertu ; est-il besoin de relever les miracles, qui, moins fréquens à la vérité qu'au temps de l'établissement de l'Eglise, y éclatoient encore pour faciliter ses progrès, & qui n'y cessent dans aucun âge, puisque Dieu est à jamais admirable dans ses Saints ? Sans parcourir au loïn tant de lieux consacrés par les cendres des amis de Dieu qui y reposent, & où la profusion des dons merveilleux d'en haut attiroit sans cesse des milliers de pèlerins ; n'avons-nous pas, au centre de notre patrie, de quoi convaincre tous ceux qui n'ont pas pris une résolution fixe & préméditée de se refuser à la persuasion ? Qui peut, sans un Scepticisme absolu, ravir, après une possession de tant de siècles, le titre de Thaumaturge à S. Martin de Tours ? Or est-il mieux attesté, que les merveilles sans nombre qui le lui acquièrent ? N'est-il pas consigné dans les mêmes monumens que la conversion, que la religion de nos premiers Rois, qui érigèrent tant de temples & d'oratoires à ce puissant Patron, qui lui firent hommage de tant de victoires & lui en consacrerent de si magnifiques trophées, à qui les sermens faits par son nom parurent si terribles & si inviolables, qui célébroient ses fêtes avec

une
nous
quato
Q
niver
tions
dulité
perfor
noiffa
les vs
d'une
soin d
puleu
l'exam
Dès le
glise l
pour l
à qui
vres m
tion.
rez S.
lations
de S.
mens
nir.
point
firmat
ces me
témoi
Calam

une solennité & une allégresse, dont nous retrouvons encore des vestiges après quatorze siècles ?

Qu'on objecte, à la persuasion de l'Univers, des lieux communs, des déclamations de Rhéteur sur la simplicité & la crédulité des temps antiques ; au jugement des personnes tant soit peu versées dans la connoissance de l'antiquité, ce ne sont là que les vagues défaites de la mauvaise foi, ou d'une ignorance méprisable. Nous aurons soin de faire observer la religieuse, la scrupuleuse circonspection des Prélats, dans l'examen & la publication des miracles. Dès les premiers siècles, on chassa de l'Eglise les imposteurs abusés par un faux zèle pour la gloire des Apôtres ou des Martyrs, à qui ils attribuoient des écrits ou des œuvres merveilleuses de leur propre invention. Dans le cinquième siècle, vous verrez S. Augustin présider lui-même aux relations des miracles opérés par les reliques de S. Etienne, & à la rédaction des monumens qui en devoient perpétuer le souvenir. Avec quelle sagesse ne procéda-t-il point, soit à la vérification, soit à la confirmation des moindres circonstances de ces merveilles, quoiqu'elles eussent eu pour témoins les villes entières d'Uzale & de Calame ? Dans la lecture de ces récits,

e DISCOURS

qu'on fit publiquement à la fête du S. Martyr pendant une longue suite d'années, on s'arrétoit à chaque miracle, & l'on faisoit paroître la personne sur laquelle il s'étoit opéré; afin que tout le monde en reconnoît la réalité & la durée, afin que l'imposture n'eût pas plus de part à l'édification qu'à l'institution de l'Eglise. Telle fut, depuis son origine, la vigilance des Pasteurs sur tout ce qui peut contribuer à la sûreté du sacré dépôt; telle sera, comme vous le verrez dans toute la suite de cet Ouvrage, la fidélité de celui qui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

Il ne faut que faire sans préoccupation l'histoire des périls & des triomphes de l'Eglise, pour se convaincre de la vérité & de la divinité de la Religion qu'elle nous enseigne; comme il suffit d'observer la marche de l'impiété, pour en sentir la foiblesse & l'inconséquence. Les bornes d'un discours ne nous permettent pas de vous développer cette seconde partie d'un parallèle, qui donneroit tant de relief à ce que nous avons dit jusqu'ici, mais qui ne s'y rapporte que d'une manière indirecte. C'est assez pour remplir nos vues capitales, de vous faire observer en finissant, que le sophiste incrédule ne tient pour l'ordinaire à ses opinions, qu'autant qu'il tient

à ses v
les pr
térien
matien
si la f
passion
brasser
point
que de
certitu
D'a
insens
blessé:
pendan
lui fais
trepris
étouffe
nir fun
jesté in
heureu
per de
moins
sonner
pied su
sur une
que l'a
qu'elle
téalifi
pureme
de l'ho

DISCOURS. cj

à ses vices : il ne peut se défendre contre les preuves de nos vérités, sans se dire intérieurement, qu'il croiroit en toute autre matière, s'il avoit les mêmes motifs, que, si la foi se trouvoit aussi favorable aux passions qu'elle leur est contraire, il l'embrasseroit sans répugnance : il ne doute point tant qu'il eut des mœurs ; ce n'est que depuis ses débordemens que ses incertitudes sont nées.

D'abord il a frémi, de ce qu'il excusa insensiblement comme une simple faiblesse : il en a fait gloire dans la suite. Cependant le ver rongeur de la conscience lui faisoit passer de cruels momens ; il entreprit de l'étouffer. Pour cela, il fallut étouffer aussi tout pressentiment d'un avenir funeste : il imagina donc qu'à une Majesté infiniment bienfaisante, infiniment heureuse, il ne convenoit pas de s'occuper de vils atômes tels que nous, encore moins de les punir. Mais un Etre fait à raisonner ne pouvoit, pour ainsi dire, prendre pied sur un fond si mouvant, ni s'arrêter sur une pente si rapide : il a donc prononcé, que l'ame mouroit avec le corps, ainsi qu'elle étoit née : & de là ce grossier matérialisme ; cet horrible système d'un Tout purement sensible, qui, fixant le bonheur de l'homme aux plaisirs des sens, borne

son devoir comme ses vœux à les satisfaire. Principes contradictoires & ruineux, établis dans le désordre, & rétractés dans la pénitence. Dans la force de l'âge, dans une santé qui promettoit une vie longue, on blasphémoit sans retenue: au déclin de la vie ou des forces, on croit, on prie, on ne s'abandonne que trop souvent à la crainte servile & lâche des Antiochus, au funeste désespoir du disciple perfide. Si quelques-uns soutiennent mieux le personnage de l'orgueil, qu'en conclure? sinon que d'aveugles victimes sacrifient leur éternité même au fantôme à qui elles ont sacrifié toute leur vie.

Quelle conviction, quelle évidence ne faudroit-il pas avoir, pour prendre une détermination qui décide d'un si grand intérêt? Mais loin d'avoir l'évidence de leur côté, les plus durs mécréans conviennent qu'ils n'ont jamais pu avancer au delà du doute. Attachés à un coin du monde, & ne sachant dans leurs principes d'où ils viennent ni où ils vont, (si nous en croyons un Sage, aussi habile à sonder les profondeurs du cœur humain qu'à mesurer l'immensité de l'espace) ne voyant qu'infinités & qu'abysses prêts à les engloutir de toute part; mortels, comme ils n'en sauroient douter, & ayant fourni pour la plupart une grande partie de leur carrière

mortel
bleme
tombe
& de l
effroy
de leu
une str
nouve
suivan
plus ré
moins
qu'eux
prit fo
à couri
tables
de la p
suis en
plus h
en fav
Qu'
voure
rions a
avec to
ligion
les vo
blie? S
crédul
ti à la
d'un c
son ca

DISCOURS. ciiij

mortelle : tout ce qu'ils savent indubitablement, c'est qu'au sortir de cette vie, ils tomberont dans le néant ou dans l'enfer ; & de leur incertitude sur cette alternative effroyable, ils concluent à passer le reste de leurs jours dans l'indécision & dans une stupide inertie, ou même à irriter de nouveau le Dieu terrible qui les jugera, suivant la persuasion de tous les hommes plus réglés ; & , par une conséquence au moins très-vraisemblable, plus éclairés qu'eux. Si c'est là ce qu'on appelle Esprit fort, la force d'esprit consiste donc à courir aveuglément des hazards aussi évitables que formidables, à quitter la marche de la prudence & de la conduite que l'on suit en toute autre affaire, à braver le plus hardiment la raison & la conscience en faveur des passions.

Qu'auroit-elle donc gagné, cette bravoure étrange, quand nous nous tromperions avec les Apôtres, avec les Martyrs, avec tous les saints Instituteurs d'une Religion, qui devoit faire l'objet de tous les vœux, si elle n'étoit pas encore établie ? Seroit-ce un bonheur (comme l'incrédule se plaît à l'imaginer) d'être anéanti à la mort ? C'est au contraire le délire d'un criminel, qui attend à ses jours dans son cachot, afin d'échapper au supplice.

La vie est si peu de chose : que risquerait l'ennemi de la foi, quand par impossible ses paradoxes seroient autant de démonstrations ? de passer quelques années dans la paix & la considération que procure la vertu, d'être juste & honoré, sociable & chéri, réglé dans ses mœurs, bon époux, bon père, bon citoyen. Voilà ce que produit la soumission sincère au joug de la foi : vérité si constante & si généralement reconnue, que ceux qui n'ont pas le courage de le porter, souhaitent au moins cet avantage à leurs enfans, à leurs épouses, à toutes les personnes qui ont avec eux des rapports ou des affaires d'une véritable importance.

En effet, quel fonds peut-on faire sur un homme, qui, selon ses maximes, doit mépriser toutes les loix dont l'infraction peut demeurer inconnue, & qui ne s'astreint que par inconséquence à leur observation ? Car s'il n'est point de Législateur éternel, de suprême Rémunérateur ; les loix dépouillées de leur sanction n'ont plus rien de respectable, toutes les règles de nos sentimens & de nos actions ne sont que des inventions arbitraires ou de vains préjugés, & la soumission qu'on auroit ne seroit que l'effet de la dissimulation ou de l'imbécillité. Dès là il n'est plus d'ordre public fondé en raison ; chaque citoyen

doit to
torité
que ty
que l'a
audacie
digne d
nécessa
une esp
cles, &
encore
d'exéc
ne peut
pre non
me d'un

Mais
l'apostat
odieuse
ces am
ni l'hum
impuden
qui croi
permett
sophist
couvert
ment pe
il n'est
point de
lement
sion du
que, il

doit tout rapporter à son bien privé; l'autorité du Prince ou des Magistrats n'est que tyrannie; l'esprit de subordination, que l'âcheté; & l'indépendance la plus audacieuse sera la magnanimité la plus digne d'éloges. Suites désastreuses & si nécessaires de l'impiété, qu'un impie fut une espèce de monstre dans tous les siècles, & pour tous les peuples: il n'a point encore cessé d'être un objet d'effroi & d'exécration pour la multitude; lui-même ne peut façonner son oreille à son propre nom, dont il se tient offensé, comme d'une sanglante injure.

Mais elle ne convient pas seulement à l'apostasie déclarée, cette qualification si odieuse & si révoltante; apprenons-le à ces ames téméraires & foibles qui n'ont ni l'humble réserve de la foi, ni l'audace impudente de l'Athéisme; qui doutent & qui croient, suivant leur caprice; qui se permettent des questions ironiques, des sophistiques assertions, des blasphèmes couverts & palliés, dont le développement peut-être leur feroit horreur. Non, il n'est point ici de milieu; du moindre point de révélation rejeté ou révoqué seulement en doute, jusqu'à l'entière subversion du dogme & de la morale évangélique, il est une connexion aussi étroite &

cvj DISCOURS.

aussi nécessaire, qu'il est indubitable que la vérité incréée doit se montrer fidelle dans toutes ses paroles. Si tout ce qu'elle nous a révélé, si tout ce que l'Eglise nous oblige de croire, n'est pas certain dans toute son étendue; il n'en reste rien du tout qui, sous ce rapport & en vertu de la foi, mérite la moindre croyance, le respect le moins sérieux, le plus foible ménagement. Il faut donc révéler & croire généralement tout ce que la foi nous enseigne, ou fouler tout aux pieds, sans exception & sans réserve, sans nulle considération politique ou sociale, sans craindre des suites, qui, ne pouvant plus être qu'un mal infiniment moindre que la tyrannie de l'erreur, ne sauroient plus tenir en balance que les fourbes & les lâches: résultat horrible, mais nécessaire, des premières licences en matière d'impiété.

Qu'on rapproche à présent de l'Histoire de l'Eglise considérée surtout dans son premier âge; c'est-à-dire de la merveille de son établissement & de sa propagation, la légère esquisse que nous venons de tracer des égaremens de l'incrédulité; & qu'on prononce sur la prépondérance, suivant les notions les plus communes de la raison & du jugement: c'est ce que nous abandonnons aux réflexions de nos lecteurs.

Fin du Discours.

DU

J
 L
 Doct
 de S
 tre 6
 Sa co
 tunar
 16. L
 Cata
 par
 rien
 Pau
 sène
 d'Ar
 des
 d'Os
 de S
 baic
 Il e
 tion

SOMMAIRES
DU QUATRIÈME VOLUME,
En forme de Table.

LIVRE ONZIÈME.

T
II *Alens & capacité des anciens Docteurs*, Page 2. *Premiers ouvrages de St. Augustin* 4. *Il est ordonné Prêtre* 6. *Son traité du Libre Arbitre* 8. *Sa conférence avec le Manichéen Fortunat* 14. *Abus des Agapes réformé* 16. *Divisions parmi les Donatistes* 18. *Catalogue des Auteurs Ecclésiastiques par S. Jérôme. Ses livres contre Jovinien* 19. *Retraite & Sacerdoce de S. Paulin de Nole* 21. *Retraite de S. Arsène* 25. *Caractère d'Arcade* ib. *Vie d'Arsène dans la solitude* 26. *Régime des Solitaires d'Egypte* 33. *Solitaires d'Oxyrinque* 33. *Nombreux disciples de S. Pacôme dans la Haute Thébaidé* 39. *Célébrité de S. Augustin* 40. *Il est fait Evêque* 42. *Dernières actions de S. Ambroise* ib. *La vierge*

evij SOMMAIRES.

Indicie justifiée 45. Saint Honorat de Verceil & autres Saints Evêques 46. Conversion de Fritigille Reine des Marcomans ib. Dignité & affabilité de S. Ambroise 47. Sa mort 49. Ses funérailles 50. Anastase succède au Pape Sirice 51. Elévation de S. Jean Chrysostome sur le Siège de Constantinople ib. Jalousie de Théophile d'Alexandrie 53. Différens Héretiques de Constantinople 54. Loix contre les Sectaires 55. Guerre de Gildon 56. Optat Evêque Donatiste & rebelle 58. Conférences avec les Donatistes 60. Conciles tenus en Afrique ib. Ouvrage de S. Augustin sur le travail des Moines 63. Cinquième Concile de Carthage 64. Premier Concile de Tolède 65. Loi d'Arcade contre les asyles 66. Revers de l'Eunuque Eutropè 67. Abus des femmes sous-introduites 71. Zèle de S. Chrysostome pour la perfection de son peuple 73. Punition miraculeuse d'une mauvaise communion 74. Scythes Nomades convertis 75. Saint Porphyre de Gaze fait abattre le temple de Marnas 78. Idolâtrie entièrement détruite par Honorius. Temple de Junon ruiné à Carthage ib. & seq. Mort de S. Martin de Tours 81. Différens

entre S
l'Origè
sie selon
phites
pion 8
S. Isido
Frères
stantino
résiste à
dénonc
sèbe de
damnés.
stome
Nicom
de Gab
Empor
& des
écrivit d
Grands
prévenu
Epipha
rople
mécont
Concili
stome co
Patriar
lammon
contre l
casion
trice 12

S O M M A I R E S. cix

entre S. Jérôme & Ruffin, au sujet de
 l'Origénisme 82. Précis de cette hérésie
 selon Théophile 85. Anthropomorphites
 87. Etranges préjugés de Sérapion 88.
 Théophile se brouille avec S. Isidore 89.
 Persécution des Grands Frères 91. Les
 Grands Frères à Constantinople 94. S.
 Jean Chrysostome résiste à Gainas 95.
 Antonin d'Ephèse dénoncé comme Simoniaque,
 par Eusèbe de Cilbiane 98. Simoniaques
 condamnés sur les lieux par S. Chrysostome
 101. Déposition de Géronce de Nicomédie
 102. Intrigues de Sévérien de Gabale
 contre S. Chrysostome 104. Emportemens
 réciproques des Ariens & des Orthodoxes
 ib. S. Chrysostome écrit à Théophile,
 en faveur des Grands Frères 105. S.
 Epiphane est prévenu contre eux 107.
 Mort de S. Epiphane. Théophile cité à
 Constantinople 110 & seq. Il soulève
 tous les mécontents contre S. Chrysostome
 113. Conciliabule du Chêne 116. S.
 Chrysostome condamné & chassé 120. Le
 S. Patriarche rapelé 123. Mort de S.
 Nilammon 126. S. Chrysostome s'élève
 contre les profanations commises à l'oc-
 casion d'une statue érigée à l'Impératrice
 127. Violences de Lucius dans

cx **SOMMAIRES.**

les fonts sacrés 132. *On attente à la vie du S. Patriarche* 133. *Son bannissement* 134. *Arsace mis sur le Siège Patriarchal* 135. *Tygrius & Eusebe Martyrs* 136. *Voyage de S. Chrysostome malade à Cucuse* ib. *Dureté de Pharétrius de Césarée* 137. *Zèle de S. Chrysostome dans son exil* 139. *Succès du S. Evêque Maruthas chez les Perses* 140. *Oulinas Evêque des Goths. Travaux apostoliques du Prêtre Ruffin en Phénicie* 141. *S. Chrysostome retiré dans la forteresse d'Arabisse à cause des courses des Isaures* 143. *Punitions du Ciel sur les persécuteurs de S. Chrysostome* 145. *Remontrances de S. Nil à l'Empereur* 146. *Vertus éclatantes de ce Saint* 147. *S. Innocent Pape. Sa Décrétale adressée à S. Victrice de Rouen* 148. *Décrétale adressée à S. Exupère de Toulouse* 151. *Grands Evêques de Gaule* 153. *L'hérétique Vigilance* 154. *S. Jérôme écrit contre Vigilance* 155. *Atticus succède à Arsace sur le Siège de Constantinople* 160. *Le Pape prend vivement la défense de S. Chrysostome* 162. *Envoyés de l'Empereur Honorius & du Pape Innocent, indignement traités par les Grecs* ib. *S. Chrysostome trans-*

féré à reuser qu'on caractérisé 170. produit quence

LI

MM
LVI

Theodo
suivant
Sa justice
guérie
ruption
ib. Al
Rome,
fets de
bare
Nole p
lin ib. S
S. Jér
tifs 18
Nil 18
Usages
ciles 19
pin 19
tre S.

SOMMAIRES. cxj

féré à Pytionte 165. Il tombe dangereusement malade. Sa mort 167. Estime qu'on fait de ses Œuvres 168. Leur caractère & leur propriété principale 170. Discernement à faire entre les productions abondantes de son éloquence 171.

LIVRE DOUZIÈME.

XXII
LIV Ort d'Arcade & d'Eudoxe 177. Théodose le jeune commence à regner, suivant les sages conseils d'Anthémius. Sa juste confiance en la Princesse Pulquerie 178. Châte de Stilicon 179. Interruption des Barbares dans les Gaules ib. Alarie conduit les Goths contre Rome, qu'il livre au pillage 180. Effets de la religion sur l'esprit des Barbares 182. Mort de Ste. Marcelle 185. Nole pillée sous l'épiscopat de S. Paulin ib. Ste. Mélanie chez S. Paulin 186. S. Jérôme reçoit les Romains fugitifs 188. Esclavage du fils de saint Nil 189. Attale fait Empereur 192. Usages des Africains dans leurs Conciles 193. Violences du Donatiste Crispin 195. Haine des Circoncellions contre S. Augustin 197. Ses Ouvrages,

c.ij **S O M M A I R E S.**

au commencement de son épiscopat *ib.*
 Livres à Simplicien 198. Lettres à
 Janvier 205. Différend entre S. Jérôme
 & S. Augustin 206. Livres de S. Au-
 gustin contre Parménien 209. Livres
 du Baptême 210. Sentimens de saint
 Augustin sur S. Cyprien 211. Confé-
 rence où le Manichéen Félix se con-
 vertit 213. Donatistes réprimés 216.
 Marcellin fait conférer les Donatistes
 avec les Catholiques 218. Générosité
 des Prélats Catholiques 222. Multi-
 tude des Evêques 225. Condamnation
 & décadence des Donatistes 229. Com-
 mencemens de Pélage 232. Célestius 234.
 Il est dénoncé par le Diacre Paulin *ib.*
 Livres de S. Augustin de la Rémission
 des péchés 237. Sort des enfans morts
 sans baptême *ib.* Livre de l'Esprit &
 de la Lettre 240. Pélage tente de sé-
 duire S. Augustin 247. Démétriade con-
 sacrée à Dieu 248. Lettre de saint Jé-
 rôme à Démétriade 251. Lettre de Pé-
 lage à la même Démétriade 252. Il
 surprend Jacques & Timase 255. S. Au-
 gustin leur adresse son livre de la Na-
 ture & de la Grâce 256. Marie exempt
 de tout péché 257. Ménagemens de S.
 Augustin pour la personne de Pélage
 258. Lettre de S. Jérôme à Ctésiphon

259. C
 Laza
 Paul
 Carth
 Lettre
 Jérusa
 à Aur
 d'Eug
 cérémo
 Africa
 nocent
 Célesti
 trompé
 lestius
 de Pa
 à Zo
 & Céle
 nommé
 Réglem
 de Péla
 tre les
 Augu
 Julien
 Evêqu
 gustin

SOMMAIRES. cxliij

259. Concile de Diospolis 260. Eros & Lazare, accusateurs de Pélage 261. Paul-Orose en Afrique. Concile de Carthage 268. Concile de Milève 271. Lettre du Pape Innocent à Jean de Jérusalem 273. Décrétales d'Innocent à Aurélius de Carthage & à Décentius d'Eugube 274. Secret observé pour les cérémonies sacrées 275. Jugement des Africains, confirmé par le Pape Innocent 277. Intrigues de Pélage & de Célestius 278. Zozime Pape. Il est trompé par la profession de foi de Célestius 279. Sa prévention en faveur de Patrocle 284. Lettre des Africains à Zozime 285. Il condamne Pélage & Célestius 286. Décisions du Concile nommé Plénier par S. Augustin 288. Réglemens de discipline 290. Système de Pélage 291. Rescrit d'Honorius contre les Pélagiens 293. Epître de saint Augustin à Sixte 294. Obstination de Julien d'Eclane, & de quelques autres Evêques 296. Sentiment de saint Augustin sur l'appel des Pélagiens 297.



LIVRE TREIZIÈME.

III *Anière d'entendre S. Augustin 300. Pélagé veut surprendre Pinien & Mélanie. S. Augustin leur adresse le livre de la Grace de Jésus-Christ, & celui du Péché Originel 303. Présomption de Julien d'Eclane 305. Modestie de S. Augustin 307. Ses livres de la Trinité 308. Traité de la Cité de Dieu 309. Danger des interprétations arbitraires de l'Écriture 311. Culte des Saints. Sacrifice de la Messe ib. & seq. Liberté de l'homme pécheur 312. Providence de Dieu dans les révolutions des Empires 314. Grandeur des Romains. Récompense de leurs vertus morales 315. Maux temporels communs aux bons & aux méchans 316. Preuves de la Résurrection de Jésus-Christ 318. Histoire de Paul-Orose 320. Invention des Reliques de S. Etienne 321. Miracles 322. Juifs convertis dans l'isle de Minorque 326. Relation de l'Évêque Sévère. Miracles opérés à Uzale 329 & seq. Miracles constatés par l'Évêque Evode 332.*

*Te
che
333
la
334
sitt
dits
d'E
341
Can
de
pop
céc
rien
cila
tre
Mon
géné
alar
à H
mon
térin
révis
Ses l
piscer
356.
de S.
giens
Cause
Ordon*

S O M M A I R E S. cxv

Témoignage de saint Augustin, touchant les miracles de saint Etienne 333. *Païen converti* ib. *On rétablit la mémoire de saint Jean Chrysostome* 334. *Mort du Pape Zozime* 336. *Institution du Manipule. Cabarets interdits aux Clercs* ib. & seq. *Schisme d'Eulalius* 337. *L'Antipape est chassé* 341. *Concile national d'Afrique* 342. *Canons de Sardique nommés Canons de Nicée* 343. *Conciliabule de Philippopolis donné pour le Concile de Nicée* 345. *On consulte les Eglises d'Orient sur les vrais exemplaires du Concile de Nicée* ib. & seq. *Dernière lettre de S. Jérôme à S. Augustin* 347. *Mort de S. Jérôme. Caractère de son génie & de ses œuvres* 349. *Phénomènes alarmans* 351. *Lettre de S. Augustin à Hésychius de Salone, sur la fin du monde* ib. *Livres des mariages adultérins* 353. *S. Augustin s'oppose à la révision de la cause des Pélagiens* 354. *Ses livres des Noces & de la Concupiscence, adressés au Comte Valère* 356. *Alypius à Rome* 357. *Réponse de S. Augustin aux lettres des Pélagiens, adressée au Pape Boniface* 358. *Cause de Maxime de Valence* 361. *Ordonnances que fait l'Empereur Ho-*

E.
 ustin
 en &
 se le
 a, &
 Pré-
 Mo-
 livres
 z Cité
 préta-
 311.
 Messe
 écheur
 les ré-
 andeur
 leurs
 pparels
 échans
 ion de
 Paul-
 ues de
 Juifs
 e 326.
 iracles
 iracles
 332.

cxvj **SOMMAIRES.**

norius, comme protecteur des Canons 362. Livres de S. Augustin, de l'Amé & de son origine 363. Enchiridion 364. Traité du soin qu'on doit avoir des morts 365. Livres contre Julien 366. Pélagiens condamnés par les Orientaux 367. Siméon Stylite 369. Ste. Marie d'Egypte 372. Entrevue de Marie & de l'Abbé Zozime 375. Zele imprudent de l'Evêque Abdas. Persécution du Roi Isdegerde 383. Sarraïns convertis 385. S. Euthymius 386. Vararane édifié de la charité de l'Evêque Acace 390. Sagesse & piété de la Princesse Pulquérie 391. Elle est associée à l'Empire 392. Zele & douceur de Théodose le jeune 393. Il épouse Athénais 395. Jurisdiction du Pape sur l'Illyrie 398. Affaire de Périgène de Corinthe 400. Patrocle d'Arles réprimé par le Souverain Pontife 402. Mort du Pape Boniface 403. Election de Célestin. Mort de l'Empereur Honorius ib.



Dep
en
Ch
II
du T
son p
fection
cles s
persécut
rans en
zélés,
trine d
précisio
mier C
qu'elle
& transfr
Ton



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE ONZIÈME.

*Depuis la mort du Grand Théodose ,
en 395 , jusqu'à la fin de S. Jean-
Chrysostome , en 407.*

L'Eglise, comme le plus bel ouvrage
du Tout-Puissant, devoit prendre, dès
son premier âge, une force & une per-
fection capables d'influer sur tous les siè-
cles suivans. Après avoir triomphé des
persécuteurs, après avoir changé ses ty-
rans en disciples dociles, & en défenseurs
zélés, il lui fallut encore donner à la doc-
trine du salut le degré de notoriété & de
précision, où elle la porta dans le pre-
mier Concile (Ecuménique. Ce n'est pas
qu'elle n'ait toujours professé la même foi,
& transmis sans interruption le même en-

Tome IV.

A

HISTOIRE

seignement; qu'elle n'ait, même dans ses plus anciens Docteurs, des témoignages positifs & très-suffisans de sa croyance invariable. Mais on ne sauroit disconvenir, que depuis ses premiers monumens, la tradition de la vérité n'ait pris, à quelques égards, un aspect plus avantageux; & qu'à l'exemple des Pères de Nicée, leurs successeurs, tant dans le quatrième que dans le cinquième siècle, n'aient usé d'une précision & de précautions dont on n'avoit pas besoin avant les Sectaires qu'ils eurent à combattre.

Nous avons vu les Athanase, les Basile, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Hilaire conférer à la confession de la divinité du Verbe & du Saint-Esprit, tout le jour dont ces profonds mystères étoient susceptibles, descendre & s'arrêter au point convenable de ces terribles profondeurs, réprimer la témérité des Novateurs profanes qui vouloient franchir ces bornes sacrées, réprouver leur intempérante & fausse sagesse, anathématiser jusqu'à la nouveauté de leurs expressions, établir des notions & consacrer des termes, qui sans analyser la nature incompréhensible de l'Être Divin, ni sa manière incomparable de subsister en trois personnes, en constatoient la

réalité & l'existence. Nous allons voir les Jérôme, les Augustin, les Fulgence confondre par la même méthode les ennemis du regne de J. C. dans les ames ; c'est-à-dire de la grace, qui est le prix de son sang, le fruit de son incarnation & de sa rédemption, l'esprit vivifiant de son corps mystique, ou de son Eglise. Les Célestin, les Cyrille, les Léon nous apprendront ensuite, combien de formes différentes peut emprunter la même erreur : malgré toute la subtilité de Néstorius & d'Eutychès, dans les inventions de ces faux sages, dans leurs expressions peu importantes en apparence, ils nous feront reconnoître & abhorrer toute l'impiété d'Arius, l'anéantissement de nos plus augustes mystères & le renversement de toute l'économie du Christianisme.

Mais en nous instruisant en des matières si relevées & si épineuses, ces grands hommes, ces beaux génies, sans en excepter S. Grégoire Pape qui vécut dans un siècle déjà barbare, ne laisseront pas de plaire à tout esprit juste, à tout estimateur du vrai beau, comme du solide & de l'utile. Si nous ne trouvons pas dans leurs écrits cette manière compassée qui s'attache à l'ordre idéal des choses, souvent peu intéressantes; nous y découvri-

rons ces procédés judicieux & délicats qui s'accoutument aux dispositions de ceux à qui l'on parle, & qui font la vraie marche de l'éloquence. Si leur élocution se ressent des défauts de leur siècle, toujours ils intercuseront par le choix de la matière, par la chaleur du sentiment, par la beauté des images : au moins paroîtront-ils incomparablement plus sensés & plus agréables que tous les écrivains profanes du même temps. C'est ce qu'on remarquera jusques dans les troubles de l'Occident & dans les Pères, auxquels ils causerent le plus d'embarras & laisserent le moins de loisir.

Entre tous ces illustres Docteurs, aucun ne fut plus distrait qu'Augustin, par l'importance & la diversité des affaires ; & aucun n'écrivit davantage, ni avec plus de succès, pour l'instruction des fidèles & la défense de l'Eglise. Dès la retraite où il passa trois ans à son retour d'Italie, il avoit commencé à remplir sa haute destination ; & sans se borner aux œuvres de pénitence & aux méditations utiles à lui seul, il avoit cru devoir servir l'Eglise par ses écrits. Ce fut alors qu'il composa, contre les Manichéens, ses deux livres sur la Genèse, dans un style plus simple que tout ce qu'il avoit encore écrit ; l'es-

prit de Dieu commençant à le remplir tout entier, & réglant jusqu'à son style, la dernière chose peut-être & la plus difficile à épurer de toute vanité. Le livre intitulé *du maître*, fut composé dans la même retraite. Le S. Docteur, dans le temps de ses égaremens, avoit eu un fils naturel qu'il nommoit Adéodat, & qu'à l'exemple de David il continuoit d'aimer tendrement, en pleurant le crime qui lui avoit donné naissance. Le livre du Maître, est un dialogue entre Augustin & son fils; & il tend à prouver qu'il n'y a point d'autre maître qui nous enseigne efficacement, que la vérité éternelle. Adéodat qui n'avoit que seize ans, donne dans cet entretien des marques prodigieuses d'esprit: & le S. Docteur affirme dans ses Confessions, que toutes les pensées qu'il attribue à cet enfant, sont effectivement de lui. Adéodat mourut peu de temps après. Augustin fit encore dans cette première retraite son traité de la Religion, où il montre qu'elle ne se trouve que dans l'Eglise Catholique: il y traite des moyens affectueux de s'élever à Dieu, avec une force, une sublimité & une pureté de style qui font regarder cet ouvrage, comme une de ses meilleures productions.

Tandis qu'il employoit ainsi son loisir

Conf.
10. 5.

près de Tagaste, un de ses amis, déjà Chrétien, dans le désir d'une vie plus parfaite, l'attira à Hipponè, ville maritime du voisinage. Peu de temps après, comme il assistoit aux saintes instructions, au milieu de la multitude; l'Evêque Valère représenta la nécessité où il se trouvoit d'ordonner un Prêtre pour son Eglise. Aussitôt les assistans, comme par une convention préméditée, se saisirent d'Augustin, le présentèrent pour être ordonné sur le champ; & il le fut en effet, malgré les larmes qu'il répandit en abondance, & l'air pénétré dont il s'efforça de prouver son peu de mérite: sa vertu & sa capacité étoient trop éclatantes, pour qu'il pût en imposer à personne. Il n'eut pas seulement part au gouvernement du diocèse, selon ce que la coutume en attribuoit aux Prêtres; mais il fut chargé de prêcher, contre l'usage de l'Eglise d'Afrique, où les seuls Evêques exerçoient cette fonction. Quelques Prélats blâmerent d'abord cette innovation, ou cette exception: mais les rares qualités du sujet pour qui elle se faisoit, ne tarderent point à la justifier. Cependant Valère opposa à ses Censeurs, tant la pratique des Orientaux qu'il suivoit en ce point, que le plus grand bien de son Eglise, où pour

DE L'EGLISE.

exercer le ministère de la parole, il n'avoit pas assez d'usage de la Langue Latine, étant Grec de naissance.

Toutefois Augustin n'osa remplir d'abord les fonctions sacerdotales, pour lesquelles il ne se croyoit pas suffisamment préparé; il écrivit même à Valère, pour lui témoigner son regret & ses alarmes. Je vous prie, lui dit-il, de considérer avant toutes choses, que s'il n'y a rien de plus flatteur & de plus agréable aujourd'hui que le sacerdoce & l'épiscopat, pour ceux qui n'en observent pas les devoirs; il n'est au contraire rien de plus difficile, quand on veut s'en acquitter suivant la loi divine. Vous n'ignorez pas, que je ne les ai point étudiés dès ma jeunesse. Sitôt néanmoins que je commençai à les apprendre, on me fait violence, pour me mettre presque au premier degré. Si je ne vois ce qui me manque que quand je ne pourrai plus l'acquérir; ô vous mon père, qui en disposez de la sorte, vous voulez donc que je me perde sans ressource. Il demande enfin quelque espace de temps, pour se préparer. On l'obligea cependant d'instruire sans délai; & il le fit avec tant de succès, que cet exemple introduisit en plusieurs Eglises la coutume des confier aux Prêtres le ministère de la parole.

Epist.
148.

Cette nouvelle occupation ne tarit point la fécondité de sa plume : peu après son ordination, il composa son livre de l'utilité de la foi, afin de retirer du Manichéisme son ami Honorat, qu'il avoit autrefois engagé dans cette erreur. Il écrivit ensuite le livre des Deux Ames, toujours contre les Manichéens, qui prétendoient qu'en chaque homme il y avoit en effet deux ames, l'une bonne, l'autre mauvaise, & qui rendoient cette absurde raison du mélange des biens & des maux, ou de l'origine du mal.

Mais de tous les ouvrages composés par S. Augustin contre ces pernicioeux sectaires, celui qui mérite le plus d'attention par rapport à quelques points de doctrine encore très-intéressans aujourd'hui, est sans contredit son traité du Libre Arbitre en trois livres. Quoiqu'il l'ait fait avant son épiscopat, même en partie avant qu'il fût dans le clergé, il en parle partout, & jusques dans ses Rétractations, comme d'un ouvrage dont les principes exacts & solides réfutent, d'une manière victorieuse, tous les ennemis de la liberté. Pour sapper tout d'un coup la base du Manichéisme, il distingue, indépendamment du péché originel, deux sortes de maux, celui de la peine & celui de la

coupe, ce qui nous tourmente & ce qui nous corrompt. Dieu, dit-il, est la cause du premier, sans cesser d'être bon; puisque sa bonté lui fait punir ceux qui sont méchans: pour ce qui est du mal proprement dit, & en particulier du péché qui nous est personnel, chacun, ajoute-t-il, en est l'auteur par sa volonté. On peut observer ici, qu'il n'attribue pas cette sorte de mal à la volonté d'Adam. Le désordre, reprend-il, provient à la vérité de la convoitise, ou de l'amour des biens périssables: mais Dieu ne permet pas que ce qui est hors de l'homme, le réduise à se rendre coupable en se soumettant au joug de la convoitise: c'est son libre arbitre qui le détermine à suivre un si mauvais guide, & qui l'écarte ainsi de son vrai bonheur. Mais tous voulant être heureux, d'où vient que tous ne le sont pas? de ce que tous ne veulent pas bien vivre, sans quoi l'on ne peut être heureux.

Mais encore, Dieu ne doit-il pas être regardé comme la cause du péché, puisqu'il nous a donné le libre arbitre, sans lequel nous n'aurions pas péché? A cette objection S. Augustin répond, dans le second livre, que Dieu avoit une juste raison de nous créer libres, afin que nous fissions des œuvres méritoires: ce que nous

HISTOIRE

n'aurions pu faire sans le libre arbitre ; comme sans cela le Seigneur n'auroit pas eu lieu de signaler cette sorte de justice qui consiste à couronner la vertu & à punir le crime.

Le S. Docteur distingue des biens de trois ordres différens , qui tous viennent de Dieu ; ceux avec lesquels on ne peut que bien vivre , & ce sont les vertus ; ceux sans lesquels on peut bien vivre , & ce sont les biens corporels ; ceux enfin qui tiennent le milieu entre les deux premiers , & sans lesquels on ne sauroit bien vivre , & ce sont les puissances de l'ame , dont le libre arbitre fait partie. On ne sauroit faire un mauvais usage des vertus ; parce que l'effet propre de la vertu est d'user dignement des autres biens : mais pour les biens du second & du troisième ordre , on en peut abuser ; ce qui n'empêche pas qu'ils ne soient des biens ; parce qu'on en peut faire aussi un très-bon usage. Le libre arbitre , quoiqu'un bien moindre que la vertu , est donc encore une production digne du Créateur. Nous pouvons avec ce libre arbitre aidé du secours céleste , ou avec la volonté telle que nous l'avons dans l'état présent (puisque'il n'étoit question entre S. Augustin & les Manichéens que de l'homme tombé dans le péché).

nous pouvons nous porter au bien ou au mal : mais tous les actes de la volonté, ajoute le S. Docteur, ne viennent pas également de Dieu. Car si tous nos mouvemens vers l'objet du salut procedent du Seigneur, ceux qui se portent au mal, en tant qu'ils nous écartent du vrai bien, sont les effets propres de notre néant, ou les opérations défectueuses de notre foiblesse, que le Tout-puissant ne fait que permettre.

Quant au fond de l'implété Manichéenne touchant l'origine du mal, les subtilités & la longueur de cette question ne nous permettent pas d'exposer la manière solide & vraiment philosophique, dont elle est encore réfutée dans ce second livre. Ce sont là des moyens qu'on ne peut qu'affoiblir en les abrégeant, & qu'il convient sur-tout d'étudier dans leur source. On y verra d'ailleurs, que nos docteurs sacrés n'ignoroient pas la méthode qui fait tant d'honneur à certains modernes, & qui consiste à descendre des premiers principes aux conséquences les plus éloignées, par un enchainement continu d'idées analysées avec justesse & avec précision. C'est ainsi que S. Augustin démontre que nous ne saurions perdre, malgré nous, le souverain bien que nous



possédons par la volonté: d'où il conclut que la coaction proprement dite n'a point de prise sur cette faculté de notre ame, & que toute la contrainte qu'elle peut éprouver n'est pas distinguée de la nécessité.

Le troisième livre prouve en termes exprès, que le péché dont nous nous rendons coupables, n'est pas un mouvement nécessaire qui provienne de la nature de l'homme, parce qu'alors il ne seroit plus faute; n'y ayant point d'acte fautif, là où la nature & la nécessité dominant. Le mouvement par lequel on s'éloigne de Dieu, ne seroit pas une défection répréhensible, s'il n'étoit volontaire; c'est-à-dire si ce n'étoit un acte de volonté, qu'il dépendit de nous de produire ou de ne pas produire, ainsi que les Manichéens avec qui l'on disputoit, entendoient le mot de volontaire. Si l'on donne ce désordre pour une peine nécessaire & inévitable, le crime de celui qui le commet provient toujours de sa volonté; en ce qu'il s'est exposé volontairement à cette peine. Quant aux suites du premier péché, qui sont l'ignorance & la concupiscence, ce qu'on reprend en nous, comme une faute, ce n'est pas l'ignorance involontaire; mais la négligence à nous instruire: ce n'est pas non

plus de ne point nous guérir nous-mêmes; mais de mépriser le médecin charitable qui veut nous guérir. Tels sont nos péchés propres; & dans ces rencontres, ce seroit par sa faute que l'homme auroit perdu, tant le pouvoir de chercher pour apprendre ce qu'il ignore & qu'il lui importe de savoir, que celui d'obtenir par une humble oraison la lumière & les autres secours dont il a besoin. Que si l'on nomme péché, le mal que nous faisons par ignorance, & le bien que nous omettons par impuissance; c'est à cause du premier péché commis librement, d'où ils tirent leur origine, & dont ils sont la peine. Comme on donne le nom de langue aux sons articulés que la langue produit par ses mouvemens; ainsi appelle-t-on péché, non-seulement le péché actuel, commis par une volonté libre & avec connoissance; mais encore les mouvemens indélébérés qui sont un effet nécessaire & une peine inévitable du péché. En tout ceci, le Docteur de la grace suppose que Dieu, avant tout péché, auroit pu nous créer sujets à ces péchés improprement dits, ou plutôt à ces misères, dont nous pouvons faire un bon usage pour notre salut & pour la gloire du Créateur.

Lib. III. C. 23. Le S. Docteur témoignant enfin , que loin de regarder comme un article de foi , la condamnation des enfans morts sans baptême à la peine-du feu , il éprouvoit de grands embarras au sujet du sort de ces enfans ; il dit en ces termes exprès , que comme il peut y avoir un état mitoyen entre celui où l'on fait de bonnes œuvres & celui où l'on commet des péchés , il pourroit y avoir aussi une sentence mitoyenne entre celle qui donne la récompense & celle qui condamne au supplice. Tels sont dans les livres du Libre Arbitre les points que nous avons cru devoir remarquer , afin de faire connoître que la doctrine de S. Augustin n'est pas moins contraire aux ennemis de la liberté qu'à ceux de la grace.

Dans le temps qu'il composa cet ouvrage , il eut encore une célèbre conférence avec Fortunat , Prêtre Manichéen fixé depuis long-temps à Hippone , où il avoit fait une multitude de prosélytes. Tous les habitans , tant Donatistes que Catholiques , allèrent trouver Augustin , & le prièrent d'entrer en dispute avec le Sectaire. Le S. Docteur n'en avoit point d'éloignement : mais Fortunat qui connoissoit les forces de son adversaire , ne cherchoit qu'à éviter le combat. *Enfin*

il fut si pressé, sur-tout par ceux de son parti, qu'entre les deux extrémités, ou de reculer ou d'être vaincu, il choisit étourdiment la dernière. Il fut en effet confondu, en présence d'un concours prodigieux de personnes de tout sexe & de tout état. On avoit pris la précaution d'écrire en notes ce colloque éclatant qui dura deux jours. Augustin fit relire, le second jour, ce que Fortunat avoit dit la veille; & le mettant en contradiction avec lui-même, il le réduisit à confesser enfin qu'il n'avoit rien de solide à répondre.

En tournant un si grand avantage, non à sa propre gloire, mais au salut de son antagoniste; si vous avouez, reprit-il, que vous n'avez plus rien à objecter, & si vous avez le cœur droit, je vais vous expliquer la Foi Catholique, en cas que les assistans le trouvent bon. En confirmation de mon aveu, repartit Fortunat, je vous promets d'examiner votre doctrine, avec mes Chefs; & s'ils ne me satisfont pas, je suivrai la lumière que vous m'offrez: car je veux absolument sauver mon âme.

Augustin qui le croyoit sincère, ne se possédoit pas de joie, & répéta long-temps avec transport: Dieu soit loué! Ainsi finit la conférence où la défaite d'un Sectaire Pompe

si vanté, fit au moins sentir la foiblesse de la secte qu'il avoit si mal soutenue. Il en eut tant de confusion, qu'il abandonna pour toujours le séjour d'Hippone : mais il ne se convertit point.

Augustin eut un succès plus consolant contre un abus qui s'étoit introduit dans l'Eglise d'Afrique, où les repas de charité, établis avec édification du temps des Apôtres, avoient dégénéré en ivrogneries & en débauches. Il se souvint du zèle de saint Ambroise, à supprimer cet usage dans l'Eglise de Milan. Aurélius, ami d'Augustin, & depuis peu élevé sur le siège de Carthage, lui ayant écrit pour lui demander le secours de ses conseils, le S. Docteur en prit occasion de l'exhorter à corriger l'abus des Agapes. Ainsi après l'avoir remercié, en son nom & en celui de ses compagnons de retraite, de l'amitié qu'il lui témoignoit, il lui fit un tableau des désordres qu'il lui conseilloit d'arrêter, & il lui proposa l'exemple, non seulement de l'Italie, mais de la plupart des Eglises de deçà la mer. Ce mal lui sembloit si considérable, qu'il engagea Aurélius à convoquer un Concile nombreux pour y remédier.

Ti. Conc. A cette occasion en effet, il y eut à P. 1180. Hippone un Concile général de toute

l'Afrique; dont les Canons même servirent de modèle aux Conciles suivans. On ne manqua point de faire défense aux Evêques & aux Clercs, aussi bien qu'au peuple, de faire des repas dans l'église, & d'y-manger autrement qu'en passant & par nécessité. On publia aussi un décret, touchant la réunion des Donatistes. Dans les Conciles précédens, dit-on, il a été ordonné qu'on ne reçût les Clercs Donatistes qu'au nombre des laïcs. Cependant à cause du besoin de sujets, qui est si grand dans l'Afrique que quelques endroits sont absolument abandonnés, on exceptera de cette règle ceux qui n'ont pas rebaptisé, & ceux qui passeront, avec leur peuple, à la communion Catholique. Mais cette résolution ne sera mise en pratique, qu'après avoir été confirmée par l'Eglise d'Outremer, c'est-à-dire l'Eglise Romaine.

Les Donatistes s'étoient si prodigieusement multipliés en Afrique, qu'on leur comptoit plus de quatre cents Evêques: c'étoit un vaste champ pour le zèle d'Au-
 I. Retract
 c. 20,
 gustin, qui commença dès-lors à écrire contre eux. Son premier ouvrage à ce sujet est un cantique en vers acrostiches, & en style très-simple; parce qu'il étoit pour le peuple, dont la plupart en-

tendoient le Latin, quoique la langue Punique fut encore en usage dans cette partie de l'Afrique. Ces Schismatiques prouvent, d'une manière bien frappante, que l'esprit de schisme, une fois établi, n'a plus ni règle ni retenue. Après s'être divisés du corps des Fidèles, ils se divisèrent entr'eux, presque à l'infini. Claudianistes, Urbanistes, Rogatistes, ce furent autant de partis considérables, non moins en butte que les Catholiques au gros de la secte; sans compter les factions obscures dont on n'a point conservé les noms. Mais la division principale fut celle des Maximianistes, qui sous la conduite du Diacre Maximien, se souleverent contre leur Evêque Primien, successeur de Parménien, & arrière-successeur de Donat. Ils s'assemblerent en concile dans la province Bizacène, au nombre de plus de cent Evêques, condamnerent Primien convaincu de plusieurs crimes, & mirent Maximien en sa place, comme Evêque de Carthage. Primien ne se tint pas pour condamné: mais tournant ses vues du côté des provinces que son rival avoit négligé de prémunir, principalement vers la Mauritanie & la Numidie, il forma à Bagaye en Numidie un Concile de trois-cents dix Evêques: car son parti fut tou-

jours le plus nombreux. Maximien fut condamné à son tour, & sans aucun espoir d'indulgence; mais seulement avec les douze Evêques qui lui avoient imposé les mains. Quant aux autres, on leur accorda un délai de huit mois, pour venir à résipiscence; après quoi, ils ne seroient plus recevables, & demeureroient condamnés sans retour.

Augustin, pour faire tête à tant d'adversaires, chercha à se lier d'amitié avec tous les docteurs de son temps les plus ennemis des nouveautés profanes. Alypius cet ancien ami qui avoit embrassé avec lui le parti de la vertu, étant allé en Palestine, il y fit connoissance avec l'illustre Prêtre Jérôme, lui parla d'Augustin, & commença ainsi la liaison qui fut depuis entre ces deux grands hommes. Jérôme venoit de faire son catalogue des Auteurs Ecclésiastiques, pour montrer combien la Religion Chrétienne comptoit de saints & savans défenseurs depuis S. Pierre. Il vient jusqu'à ses propres ouvrages, dont les derniers qu'il marque, sont les livres contre Jovinien, avec leur apologie adressée à Pammaque. Cet ami l'avoit averti, qu'à force d'exalter la virginité, il avoit donné lieu de croire qu'il regardoit le mariage comme un mal, au

moins comme une chose moins permise que tolérée. C'est pourquoi le S. Docteur explique dans cette apologie tous les endroits où il avoit semblé déprimer le mariage ; & il fait remarquer qu'il avoit non-seulement censuré les Marcionites, les Manichéens & tous les Hérétiques qui le condamnoient ; mais qu'il l'avoit formellement reconnu sans tache & digne d'honneur, suivant les Divines Ecritures ; quoiqu'il l'eut mis au dessous de la continence : qu'il avoit même observé, que si les Evêques, les Prêtres & les Diacres jugeoient le commerce des femmes incompatible avec le service de l'autel ; l'usage de Rome, pour les Fidèles mariés, étoit qu'ils communiaffent chaque jour, qu'ils prissent même le Corps de Jésus-Christ dans leurs maisons, quand ils ne se croyoient pas en état d'entrer dans l'église.

Peu de temps après, par l'entremise du même Alypius, qui venoit d'être fait Evêque de Tagaste sa patrie, S. Augustin fit amitié avec S. Paulin, qui fut depuis Evêque de Nole. S. Alypius (car l'Eglise le reconnoit aussi pour Saint) avoit connu autrefois Paulin à Milan. Quand il eut appris son renoncement au monde, il lui envoya quelques ouvrages de son ami Augustin, si généralement

estimés de tous les vrais Fidèles. A sa réponse en remerciement, Paulin joignit, pour Augustin même une lettre où il témoignoit le goût qu'il prenoit à ses écrits, & se recommandoit à ses prières. Il n'en fallut pas davantage pour lier deux cœurs si semblables l'un à l'autre, & qui n'avoient besoin que de se connoître pour s'unir inséparablement.

Tout grand qu'étoit Paulin selon le monde, cet avantage faisoit la moindre partie de sa grandeur: son ame beaucoup plus élevée que son rang & que sa fortune, fut faire un pauvre de Jésus-Christ de l'un des plus puissans patriciens de Rome. Car sa maison étoit une des premières de cette Capitale du Monde, quoi-qu'il fût né en Aquitaine, où il avoit des biens immenses; les nobles Romains possédant de grandes terres dans les provinces & y faisant quelquefois leur séjour. Son mérite personnel égaloit sa fortune. Ses dispositions pour les belles lettres ayant été cultivées par le Poète Ausone, il étoit devenu l'un des plus polis écrivains de son siècle, tant en prose qu'en vers. S. Jérôme trouvoit son panégyrique de Théodose écrit d'une manière judicieuse, agréable, & dans toutes les règles de l'art. Paulin parvint aux plus grandes charges,

Ep. 13.

c. 3.

& jusqu'au consulat. Thérèse ou Thérèse sa femme, douée de son côté de tous les avantages de la fortune aussi bien que des dons extérieurs de la nature, ajoutoit encore au bonheur de son époux, par la sincérité de son attachement pour lui, & par l'excellence de son caractère. Il ne manquoit à leur prospérité temporelle, que des enfans qui en pussent hériter : leurs vœux parurent encore exaucés de ce côté-là ; & il leur naquit un fils, comme ils étoient en Espagne. Mais Dieu ne fit que le leur montrer, & l'enleva au bout de huit jours, pour leur apprendre où ils devoient porter leur cœur & toute leur affection. Ils renoncèrent au monde, après y avoir mûrement pensé, & ils se donnerent l'un & l'autre totalement à Dieu. L'épouse de Paulin, loin de marquer de la foiblesse, encouragea son mari. Dès lors il ne la regarda plus que comme sa sœur ; & ils pratiquerent de compagnie, avec une sainte émulation, tous les exercices de la vie religieuse.

Un jour de Noël que Paulin assistoit à l'office, dans l'église de Barcelone, le peuple, dans un transport d'admiration & de zèle, se saisit tout à coup de lui, & le présentant à l'Evêque, le pressa de le faire prêtre. Paulin résista de tout son

pouvoir, ne songeant qu'à s'enfvelir dans l'obscurité de la vie solitaire. Son plan de retraite étoit déjà formé; & depuis long-temps il avoit pris la résolution de passer le reste de ses jours à Nole en Italie, auprès du tombeau de S. Félix. Les miracles de ce saint Martyr étoient vantés de toute part; & Paulin en avoit une connoissance particulière, à cause des terres qu'il possédoit dans le voisinage de Nole. Il ne consentit donc à son ordination, qu'à condition qu'il ne seroit point attaché à l'Eglise de Barcelone; mais seulement au sacerdoce en général. Il refusa même d'être compté parmi les prêtres de Milan, comme S. Ambroise le lui proposa par estime, quand il le vit en Italie. C'est un des premiers Prêtres ordonnés sans engagement à aucune Eglise: il paroît aussi, qu'il reçut l'ordination sacerdotale, sans avoir passé par les ordres inférieurs. On attribue même à cette raison le peu d'accueil que lui firent le Pape & le Clergé Romain, lorsqu'il vint à Rome. La violence de son ordination l'excusoit assez; mais pour mieux épurer la vertu de ses saints, Dieu permet quelquefois qu'elle soit flétrie dans l'opinion des personnes les plus respectables aux yeux des saints mêmes.

21 HISTOIRE

Paulin ne put néanmoins retenir ses plaintes, & il se retira aussi-tôt à Nole. Là, dans une situation agréable, à cinq cents pas de la ville, il se fit une petite habitation pour lui & pour son épouse, près de l'église où repositoient les reliques du S. Martyr Félix. Tout y respiroit l'humilité, & une sainte pauvreté: mais le calme des passions & l'oubli du monde, la joie de la bonne conscience, la douceur des contemplantions célestes leur rendirent cette manière de vivre infiniment préférable à leur premier état. Ils n'en conservoient qu'un petit héritage, pour leurs besoins les plus indispensables: car ils n'avoient pas seulement distribué leurs trésors & tous leurs meubles; mais ils avoient vendu leurs vastes domaines, afin de pouvoir fournir à toutes les œuvres de la charité, principalement à la rédemption des captifs. Dans leur retraite, ils se regardoient comme les concierges de l'église, & tinrent à honneur de s'occuper à y entretenir la propreté. Paulin employa aussi sa plume à la gloire du S. Martyr; & il prit la coutume de composer un poème chaque année sur ce sujet. Il ne nous en reste néanmoins que dix, quoiqu'il ait demeuré trente cinq ans en cet endroit.

Ce ne fut pas un moindre sujet d'éducation pour l'Orient & l'Occident, que la retraite d'Arsène, qui, du sein des plaisirs & des grandeurs, alla s'enfermer tout vivant dans les déserts de la Thébaïde. Il étoit né à Rome, d'où le souverain Pontife l'envoya au Grand Théodosé, qui demandoit un homme capable de partager avec lui les devoirs de père à l'égard des Princes ses fils. Arsène, Diacre savant & déjà très-vertueux, se rendit si agréable, qu'aux titres de précepteur & de gouverneur que les Romains craignoient de diviser, on ajouta celui de parain de ses augustes élèves. Théodosé le mit encore au rang des Sénateurs, afin de lui attirer plus de considération de la part des jeunes Princes. Un jour même qu'il étoit venu assister à leur leçon, voyant qu'Arsène leur parloit debout, tandis qu'ils étoient assis, il le trouva si mauvais, qu'il leur ôta les marques de leur dignité, & fit placer leur précepteur, comme leur juge, dans un espèce de tribunal.

Arcade, l'aîné des deux Princes, ne fit aucun progrès, sous un si bon maître. Foible de complexion & laid de figure, l'œil éteint & le regard désagréable, il n'étoit pas moins disgracié d'esprit que de

corps; & si son naturel lâche & paresseux avoit peu de pente au vice, il n'avoit pas plus de disposition à la vertu, & aucune des qualités convenables au trône. Quoiqu'assez bon, & fort doux, ou fort apathique habituellement, un jour qu'il reçut une correction humiliante, il s'abandonna à un dépit si violent, qu'il résolut la mort de son précepteur: mais Arsène ne tarda point à en être instruit. Peu touché des honneurs, il n'aspiroit qu'au moment de s'y dérober: il se persuada volontiers, que l'heure en étoit venue. S'étant mis en prières, pour s'affirmer encore davantage de la volonté de

Cotel. Dieu, il crut entendre une voix qui lui
Mon. Gr. disoit: Arsène, fuis le faste & le tumulte
T. I. P. du monde; tu trouveras la route du salut.
353. Il s'embarqua aussi-tôt fort secrètement pour Alexandrie, & passa delà au désert de Scété, où il embrassa la vie monastique.

On ne sut le lieu de sa retraite qu'après la mort de Théodose. Alors Arcade lui écrivit une lettre touchante, pour lui demander pardon du mauvais dessein qu'il avoit conçu contre lui. En même temps il se recommanda instamment à ses prières, comme à un ami de Dieu, & lui offrit la disposition de tous les tributs de l'E-

gypte, pour les distribuer aux monastères & aux pauvres. Arsène qui ne vouloit entretenir aucune relation avec le siècle, ne récrivit point à l'Empereur; mais il lui fit dire: Je prie le Seigneur de nous pardonner nos péchés à l'un & à l'autre; quant à la distribution de vos largesses & à toutes les affaires temporelles, je suis déjà mort, & ne puis m'en acquitter. Il soutint ce détachement en toutes choses, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans qu'il atteignit, c'est-à-dire pendant cinquante-cinq ans; puisqu'il n'en avoit que quarante, en quittant la Cour. Quand il l'habitoit, personne n'y figuroit avec plus de dignité que lui; & personne ne fut vêtu plus pauvrement, dans le monastère. Il se réduisit à un tel point d'indigence, qu'ayant besoin de quelque linge dans une maladie, on lui donna par charité de quoi en acheter. Il dit alors avec action de grace: Soyez béni, Dieu fait pauvre pour nous, de m'avoir admis à la participation de votre glorieuse pauvreté. Peu après, ayant reçu le testament d'un de ses parens qui étoit Sénateur, & qui lui laissoit une très-riche succession, il n'en voulut pas recevoir la moindre chose. Il s'occupoit, comme le dernier des frères, à faire des

nattes de palmier, & il ne quittoit le travail des mains, qui duroit réglément jusqu'à midi, que pour donner le reste de son temps à la prière; si toutefois sa vie n'étoit pas toute entière une fervente oraison: car même en travaillant, il étoit obligé d'avoir un mouchoir dans son sein, pour étancher les larmes de componction qui couloient si continuellement de ses yeux, qu'elles lui firent tomber tout le poil des paupières. Il ne changeoit qu'une fois par an l'eau où trempoient les feuilles de palmier qu'il mettoit en œuvre; afin de se punir, par cette mauvaise odeur, de la sensualité qu'il avoit eue, disoit-il, à faire dans le monde usage des parfums. Il prioit durant la nuit, avec tant d'ardeur & d'assiduité, qu'il accordoit à peine quelques momens au sommeil, vers le matin, en gémissant beaucoup de cette infirmité de la nature. Souvent il passoit les nuits entières, sans s'endormir un instant. Tous les samedis au moins, il se mettoit en prière sur le soir, le dos tourné au soleil; & il demouroit dans la même posture, les mains élevées vers le Ciel, jusqu'à ce que le soleil levant vint interrompre sa contemplation, en lui donnant sur le visage. Il tenoit pour principe, que c'étoit assez

pour un solitaire, de dormir une heure. Pour sa nourriture, il ne consommoit par an, même avec les personnes qui le venoient voir, que la petite mesure de blé que les Egyptiens nommoient Thallis.

Mais toujours attentif à la voix qui l'avoit appelé dans la solitude, & qui lui sembloit retentir continuellement à ses oreilles, il se signala principalement par l'amour de la retraite. Sa cellule d'où il ne sortoit qu'à regret, étoit éloignée de plus de dix lieux, de toutes les autres. Quand il étoit à l'église, il se tenoit assis derrière un pilier; afin que personne ne le vit au visage, & qu'il ne vit personne. Le Patriarche d'Alexandrie vint un jour, avec un des principaux magistrats, le prier de l'admettre à ses pieux entretiens. Observerez-vous, repartit Arsène, ce que je vous dirai? Ils le promirent, & il leur dit: Hé bien, oubliez à jamais l'habitation du pécheur Arsène. Une autre fois néanmoins le Patriarche voulut encore lui parler: mais il lui envoya demander auparavant, s'il ouvreroit sa porte. Il lui fit faire cette réponse: Je vous ouvrirai, si vous venez: mais si je vous ouvre, j'ouvrirai à tout le monde; après quoi j'abandonnerai ce séjour. Le Prélat aimant mieux ne le point voir, que de le mettre

en fuite. Quelques solitaires vénérables par leur âge lui ayant demandé la raison d'une retraite si rigoureuse, il leur répondit. Tandis qu'une fille se tient renfermée dans la maison paternelle, tous en parlent avec estime, & la recherchent avec empressement: mais quand elle est répandue dans le monde, chacun la juge à sa manière; & il est rare qu'elle n'y perde beaucoup de sa considération. Ainsi le solitaire qui se communique, loin d'édifier les gens du monde, se perd souvent avec eux.

Avec un grand fond de science, beaucoup de talent pour la parole, un extérieur imposant par la grandeur de sa taille, ses cheveux tout blancs, & sa barbe qui lui descendoit jusqu'à la ceinture; il avoit toute la réserve & la modestie des plus jeunes solitaires. Il ne vouloit jamais traiter des grandes questions de l'Écriture. A quoi me sert, disoit-il, toute ma science mondaine? ces bons Egyptiens ont acquis les plus hautes vertus; dans leurs exercices rustiques. Comme il consultoit un vieillard vertueux: mais simple; un des frères lui dit: Frère Arsène, comment recourez-vous à un pareil guide, vous qui possédez toutes les sciences des Grecs & des Romains? Il répliqua: J'ai san

doute beaucoup étudié les sciences de Rome & d'Athènes; mais je ne fais pas encore l'alphabet de ce bon vieillard.

Dans une maladie considérable dont il fut attaqué, le Prêtre chargé d'administrer les secours spirituels, le vint visiter, & suivant la pieuse coutume le fit transporter à l'église, où l'on avoit préparé un lit de toison & un oreiller. Un des frères qui le vit en cet état parut scandalisé de ce qu'il regardoit comme une mollesse, & dit témérairement : Est-ce donc là cet Abbé Arsène, dont on célèbre tant la vertu? On donnoit communément le nom d'Abbé à des solitaires vénérables par leur âge & leur sainteté. Le Prêtre prit à part ce léger solitaire, & lui dit : Qu'elle profession exercez-vous, avant d'être solitaire? J'étois berger répondit-il ingénument. Et comment passiez-vous votre vie? J'avois beaucoup de peine à la gagner. Et maintenant, poursuivit le Prêtre, comment vous trouvez-vous dans votre cellule? J'ai, dit-il, moins de peine, & beaucoup plus de repos. Alors le Prêtre ajouta d'un ton ferme & plus élevé : Jugez à présent de l'Abbé Arsène. Dans le siècle, il étoit révérend des Empereurs, comme leur père; il avoit à son service une multitude de gens vêtus de soie, ornés

de ceintures & de brasselets d'or : il couchoit sur le duvet, & sous la pourpre. Autant votre état présent surpasse en douceur le état passé ; autant la mollesse que vous lui reprochez, est au dessous des délices qu'il goûtoit à la Cour : vous êtes passé de la peine au repos ; & lui, de la volupté aux souffrances. Le censeur confus & touché se prosterna en disant : Pardonnez-moi, mon père, j'ai péché, en jugeant en insensé celui qui marche dans les sentiers de l'humilité & de la justice.

Arsène conservoit encore, sans s'en appercevoir, quelques manières, qui aux regards délicats de tant d'Ascètes consommés dans la perfection, parurent se ressentir de la vanité du siècle. Il avoit coutume, étant assis, de croiser les jambes, & de mettre un pied sur le genou. Par la considération dont on l'honoroit avec tant de justice, on avoit peine à lui donner un avis direct. Le S. Abbé Pastor se servit de l'expédient suivant : il convint avec un autre des anciens pères, de se mettre lui-même en cette posture, quand la communauté seroitassemblée, & de donner ainsi lieu à cet ancien de le reprendre. Cette scène innocente s'exécuta, comme on en étoit convenu ; &

Arsène, qui ne manqua point de pénétrer le dessein des acteurs, en profita avec une humilité édifiante.

C'étoit à qui se corrigeroit le plus soigneusement des moindres défauts, dans ces écoles de perfection, si nombreuses & si justement vantées, sur-tout en Egypte. Voici quel étoit le régime & la manière de vivre, parmi ce peuple de saints dont les mœurs retracées avec exactitude ne peuvent manquer de plaire en édifiant. Le pain & l'eau faisoient leur nourriture ordinaire. Après de longues expériences, ils l'avoient préférée à celle des légumes & des fruits, qu'on mangeoit auparavant sans pain. Le leur étoit du biscuit; & la quantité par jour, une livre Romaine, c'est-à-dire douze onces, en deux petits pains égaux, dont ils mangeoient l'un à none, ou à trois heures, & l'autre le soir. Les jours où il n'étoit pas jeûne, comme les dimanches & le temps pascal, le premier repas se prenoit à midi: mais on n'excédoit jamais la mesure de pain prescrite pour chaque jour. En certaines solennités, ou à la réception des hôtes, on ajoutoit au pain ce qu'ils appeloient des douceurs. Mais voici en quoi elles consistoient, au rapport de l'Abbé Cassien, qui avoit parcouru toutes ces lices

Hier:
in reg.
S. Pach.
Cassian,
assim.

évangéliques, avant d'en établir, à leur imitation, dans les Gaules. Il raconte, que se trouvant à la laure des Celles entre Nitrie & Scété, l'Abbé Sérène, vanté pour sa pureté angélique, le traita un Dimanche avec les frères, & leur donna une fausse avec un peu d'huile & de sel frit, trois olives à chacun, cinq pois chiches, deux prunes & une figue. Il observe cependant, qu'on ne prescrivoit pas les mêmes austérités à tout le monde; mais qu'on avoit sagement égard à l'âge, au sexe, à la force d'un chacun. On désapprouvoit même l'abstinence de toute nourriture durant deux ou trois jours.

Ils n'approuvoient pas non plus parmi eux l'usage du cilice; parce qu'il étoit extraordinaire, & qu'ils évitoient soigneusement tout ce qui ressenoit la singularité & l'affectation. Leur vêtement ordinaire consistoit en une tunique de lin, avec un petit capuchon qui ne descendoit que jusqu'aux épaules, & qu'ils ne quittoient ni jour ni nuit. La tunique n'alloit qu'un peu au dessous des genoux, & les manches n'en passioient pas les coudes, afin de laisser plus de facilité pour le travail. Elle étoit large; & pour l'arrêter, outre la ceinture, ils usoient d'une écharpe ou cordon de laine, qui partant du cou,

passoit de part & d'autre sous les aisselles, serroit en se croisant les deux côtés, & laissoit toute liberté aux bras. Hors des heures de travail, ils portoient sur la tunique un manteau aussi de lin, qui couvroit le cou & les épaules; & pardessus le manteau, la peau de mouton, qu'on appelloit Mélotte. Quoiqu'ils allassent habituellement nus pieds, ils se chaussoient quelquefois d'une espèce de brodequin, pour se garantir, soit des sables brûlans au milieu des jours d'été, soit des froids piquans dans les matinées d'hiver, & ils marchoient, un bâton à la main.

Ils marquoient la même simplicité dans leur office ou prière commune qu'ils faisoient deux fois, la première sur le soir, & la seconde pendant la nuit; récitant douze psaumes, à chacune: observance qu'ils révéroient, comme la tenant d'un Ange qui suivant la tradition de leurs pères, vint chanter ce nombre de psaumes au milieu d'eux, avec une oraison après chacun des onze premiers, & l'alleluia à la fin du douzième. Ils y ajoutèrent deux leçons, pour ceux qui vouloient apprendre l'Écriture, l'une de l'Ancien, & l'autre du Nouveau Testament; excepté le samedi, le dimanche & le temps paschal, où elles étoient toutes les deux du Nou-

veau Testament, la première des Epîtres ou des Actes des Apôtres, & la seconde de l'Evangile. Après chaque Pseaume, ils méditoient quelques momens, debout & les mains étendues, de peur de s'endormir; ils se prosternoient & se relevoient aussitôt, en suivant les mouvemens de celui qui présidoit à la prière. On n'y entendoit que la seule voix du Chantre qui prononçoit le Pseaume, ou du Prêtre qui faisoit l'Oraison. Celui qui chantoit étoit debout, & tous les autres assis, à cause de leurs jeûnes & de leurs travaux continuels. On partageoit les pseaumes, quand ils étoient longs; parce qu'on ne cherchoit pas à en dire beaucoup, mais à les bien dire. Ils n'avoient, ni cloches, ni horloges: mais celui qui étoit chargé d'éveiller les autres pour l'office de la nuit, observoit l'heure, aux étoiles qui sont toujours visibles dans le ciel pur de l'Egypte; puis il annonçoit la prière, avec une corne en forme de trompe.

Tous les meubles de leurs cellules consistoient en une natte, pour se coucher, & un paquet de grosses feuilles, qui formoit leur chevet pour la nuit, & leur siège pendant le jour, à l'église comme dans la cellule. Ils n'avoient point de

des Eptres
la seconde
Pseaume, ils
, debout &
de s'endor-
e relevoient
uvement de
On n'y en-
Chantre qui
u du Prêtre
qui chantoit
tres assis, à
eurs travaux
es pseaumes,
ce qu'on ne
ncoup, mais
, ni cloches,
étoit chargé
ice de la nuit,
qui sont tou-
de l'Egypte ;
vec une corne
cellules con-
r se coucher,
illes, qui for-
nuir, & leur
église comme
ent point de

prière commune pendant le cours de la
journée, sinon le samedi & le dimanche
à cause de la communion qui se faisoit à
l'heure de tierce, c'est-à-dire à neuf heures
du matin. Les autres jours, ils restoient,
chacun chez eux, à prier & à travailler
assidûment, même la nuit, quand ils
étoient éveillés. Ils avoient reconnu, ces
grands maîtres de la vie intérieure, que
loin de nous distraire, rien n'est plus pro-
pre que le travail à fixer nos pensées :
mais ils choissoient des ouvrages séden-
taires & faciles, tels que le tissu des
nattes & des paniers. Par ce moyen,
ils ne pourvoyoient pas seulement à leur
subsistance, sans être à charge à per-
sonne ; mais ils se mettoient en état
d'exercer l'hospitalité, de répandre même
des aumônes abondantes dans les vil-
lages, & dans les meilleures villes. On
ne permettoit pas que les frères reçussent
rien de personne pour leur entretien ; &
si nous trouvons des exemples de libéra-
lités faites en leur faveur, on ne doit les
rapporter qu'aux cas de nécessité, qui
dispensoient de la règle générale.

Il y avoit un nombre presque infini
de Cénobites & d'Anachorètes, dans les
différentes parties de l'Egypte ; mais sur-
tout dans la Basse-Thébaïde, vers les ex-

trémities septentrionales de la Mer Rouge, du côté de la Palestine. Sur la rive orientale du Nil, près la ville d'Hermopole, où l'on croyoit que Jésus enfant étoit arrivé en se déroband à la fureur d'Hérode, on comptoit environ cinq cents solitaires, dans le seul lieu nommé Matarée. Ceux-ci tenoient toujours leurs habits fort blancs, ils observoient une grande propreté, & pratiquoient la communion quotidienne. De l'autre côté du fleuve, le S. Abbé Posthume en gouvernoit jusqu'à cinq mille, tous héritiers & religieux observateurs des institutions

Vlt. PP.
21. 5.

de S. Antoine. Mais la grande merveille de la vie ascétique, dans la Basse-Thébaïde, e'étoit la ville d'Oxyrinque, où il y avoit plus d'espace occupé par les monastères que par les autres maisons, & beaucoup plus de moines que d'autres citoyens. Jour & nuit, on entendoit retentir de toute part les louanges de Dieu, dans cette ville qui étoit fort grande. Elle avoit vingt mille Vierges, & dix mille Moines. Elle n'eut pendant fort longtemps aucun habitant hérétique ou payen; mais tous étoient Chrétiens catholiques & dignes de leur croyance. Il y avoit, par autorité publique, des sentinelles aux portes, pour découvrir les pauvres & les

Ades : on disputoit ensuite , à qui les logeroit le premier , les retiendroit le plus long-temps , & exerceroit à leur égard la charité la plus libérale.

Dans la Haute-Thébaïde , les disciples de S. Pacôme s'étoient tellement multipliés depuis sa mort , qu'ils se trouvoient jusqu'à cinquante mille ensemble , selon le témoignage de S. Jérôme , pour célébrer la Pâque. Ils se réunissoient une seconde fois l'année , au mois d'Août , pour élire les Supérieurs & les Officiers des différentes maisons , réconcilier les frères , pardonner les fautes : c'est le premier exemple que nous trouvons de plusieurs monastères unis en congrégation sous une même règle. Le monastère de la sœur du S. fondateur , séparé de Tabène par le Nil , contenoit quatre cents filles. Près d'Antinoüs , il y avoit douze autres monastères de femmes. En un mot , le nombre des solitaires d'Égypte montoit à plus de soixante-seize mille , & celui des religieuses à plus de vingt mille. Nous ne décrirons pas les vertus encore plus étonnantes qu'ils pratiquoient. Ces détails , peu accommodés aux oreilles de notre siècle , n'entrent pas d'ailleurs dans notre dessein , pour lequel il suffit de remarquer l'état florissant où étoit

Hier.
Préf.

encore la vie solitaire en Orient, à la fin du quatrième siècle. Elle y persévéra, jusqu'à ce que les nouveautés Hérétiques du cinquième, & sur-tout d'Eutychès y portassent le trouble & le renversement de la discipline.

En Occident, S. Augustin n'édifioit pas moins l'Eglise par ses travaux & ses doctes écrits. Ces productions inépuisables, loin de s'affoiblir en se multipliant, prenoient de jour en jour un nouveau degré de perfection & d'autorité. A peine étoient-elles écloses, qu'elles se répandoient en tout lieu, souvent sans qu'il

Possid.
vit. c. 7. eut dessein de les publier. Ses réponses aux questions qu'on lui propoisoit de toutes les régions, ses explications de la Sainte Ecriture, & ses instructions les plus familières étoient recueillies avec avidité. Les Hérétiques, aussi bien que les Orthodoxes, accouroient pour l'entendre; on amenoit des écrivains en notes, pour copier tout ce qui sortoit de sa bouche; le bruit de son nom retentissoit de tous côtés, & jusqu'au delà des mers. Valère son Evêque en avoit la plus grande inquiétude. A tout moment, il trembloit qu'on ne vint le lui enlever pour quelque autre Eglise; & le soin qu'il prenoit de le faire cacher,

ne le rassuroit qu'imparfaitement. Il prit donc occasion de sa vieillesse & de ses infirmités, & il écrivit secrètement à l'Evêque de Carthage, pour obtenir qu'Augustin fût ordonné comme son Coadjuteur. Ensuite il pria Mégale Evêque de Calame & Primat de Numidie, de venir visiter l'Eglise d'Hippone. Quand il fut arrivé, il lui déclara ses vues sur Augustin, ainsi qu'à d'autres Prélats qui se trouvoient présens, à son Clergé & à tout son peuple. Tous applaudirent, par de vives acclamations, excepté néanmoins Mégale, si étonnamment prévenu contre Augustin, qu'il l'accusa d'avoir donné un philtre à une femme, pour s'en faire aimer : tant il est vrai, que les plus grands saints ne sont point à l'abri des imputations les plus flétrissantes. Mais la griéveté de celle-ci ne servit qu'à la rendre plus incroyable. Mégale pressé par les autres Evêques de la prouver, & ne le pouvant faire, il fut obligé de demander pardon : il reconnut enfin si manifestement l'innocence du Docteur calomnié, qu'il fit lui-même l'imposition des mains. Augustin résista inutilement à une résolution prise avec tant de circonspection & de solemnité. Il prétendit démontrer qu'il étoit contre l'usage de

Lib. iv.

c. Cresc.

c. 64.

l'Eglise, d'ordonner un Evêque, du vivant de son propre Evêque. Mais on lui cita quantité d'exemples, tirés des Eglises même de l'Afrique. Enfin il fut obligé de se déister d'un refus, que l'on commençoit à qualifier d'opiniâtreté scandaleuse; & il reçut l'ordination dans le mois de Décembre de l'année 395, la quarante-deuxième de son âge. Il reconnut depuis, qu'il auroit eu raison de persévérer dans sa résistance, & que le Concile de Nicée défendoit de donner un Evêque à une Eglise qui en avoit un vivant: disposition qui n'est énoncée qu'en passant, à la fin du Canon huitième, & qu'on pouvoit avoir lue plusieurs fois, sans y faire attention.

Le Seigneur disposant ainsi des événemens, parut vouloir réparer d'avance, par l'Episcopat d'Augustin, la perte que l'Eglise étoit sur le point de faire, par la mort du grand Archevêque de Milan. Ambroise n'avoit que cinquante sept ans: mais vingt-deux années d'un ministère aussi laborieux que le sien l'avoient épuisé. Au reste cette grande lumière ne brilla jamais davantage, qu'en touchant à la fin de sa course. Alors il assura aux Eglises le droit d'asyle, qui ne pouvoit ~~être~~ abusif sous un si sage Prélat. Il fut

encore plus jaloux de les maintenir dans le privilège de garder inviolablement les dépôts. Mais la prééminence qu'il leur conservoit avec le plus de soin, c'étoit la gloire de la bienfaisance envers tous les membres de la République, & l'exemple du défintéressement.

Un Evêque, nommé Marcel, avoit donné une terre à sa sœur qui étoit veuve, avec obligation, quand elle mourroit, de la laisser à l'Eglise. La donation fut contestée par Létus leur frère; & l'on plaïda, avec beaucoup de frais & d'animosité de part & d'autre. Enfin l'affaire fut renvoyée pardevant l'Evêque Ambroise, à la demande des parties: il consentit à prononcer, mais seulement en qualité d'arbitre. Il les fit convenir, que Létus auroit la terre en propriété, à la charge d'une pension viagère pour sa sœur; & qu'après la mort de la sœur, ni l'Evêque ni l'Eglise ne pourroient rien répéter à Létus. Chaque partie plaignante trouvoit son avantage dans cette décision; Létus, en ce qu'il gaignoit le fonds de la terre; sa sœur, en ce qu'elle avoit par l'usufruit tout ce qui convenoit à son état; Marcel même, en ce qu'il contentoit, selon ses desirs, son frère aussi bien que sa sœur. Il n'y avoit que l'E- Epist. 83.

glise qui perdoit : mais Ambroise jugea qu'elle gaignoit assez , par l'honneur que lui faisoient sa générosité & la paix qu'elle apprenoit à mettre dans les familles.

Tels étoient les intérêts de l'Eglise qu'il se piquoit d'avoir infiniment à cœur. Il ne croyoit pas , qu'en aucun genre d'édification & de vertu ecclésiastique , les moindres apparences fussent indifférentes.

1. Offic. Un air d'immodestie , un geste peu réglé , une démarche ou quelques manières hautaines étoient autant de raisons décisives , pour être exclus des places cléricales. Il en refusa une que sollicitoit un sujet qu'il aimoit d'ailleurs , par la seule raison de son extérieur peu composé. A un autre qu'il avoit trouvé dans le Clergé , & qui mérita une interdiction de quelque temps , il lui défendit , en le rétablissant , de jamais l'accompagner ; parce qu'il avoit quelque chose de choquant dans la démarche. L'évènement fit voir que les saints les plus charitables ont souvent le coup-d'œil meilleur que les mondains les plus soupçonneux. Le premier de ces deux sujets abandonna la foi , dans la persécution des Ariens ; l'autre renonça de même à la profession de la saine doctrine , pour une affaire d'intérêt.

Il y avoit à Vérone une Vierge nommée Indicie, que l'Evêque avoit consacrée à Dieu, après les plus mûres épreuves. Elle avoit demeuré avec sainte Marcelline, sœur du S. Archevêque; & elle jouissoit d'une grande réputation de vertu. Elle fut néanmoins accusée, non-seulement d'avoir profané sa consécration; mais d'avoir fait périr le fruit de son incontinence. L'Evêque Syagrius, successeur de Zénon, fut dupe de la calomnie; & contre toutes les règles de la pudeur & de l'équité, sans aucune procédure légale, il ordonna qu'Indicie seroit visitée par les matrones. Elle porta ses plaintes à l'Archevêque, qui demanda des témoins & un accusateur en forme. Personne ne se crut assez bien fondé pour remplir ces personages. En effet, il ne se trouva que des bruits vagues, sans aucun témoignage fondé & bien articulé. Une foule de gens de bien au contraire ne parloient qu'avec honneur de la conduite d'Indicie. Elle fut justifiée avec éclat, les perturbateurs privés de la communion jusqu'à ce qu'il eussent satisfait, & l'Evêque Syagrius fortement réprimandé, pour avoir ordonné légèrement des visites, qui avoient été, dit-on, un tourment pour la pudeur, &

Amb. qui sont presque toujours une preuve
Ep. 5. aussi incertaine que honteuse du crime.

L'ordination de S. Honorat pour le Siège de Verceil fut une des dernières actions de S. Ambroise, à qui rien ne sembla jamais plus important que d'établir de bons Evêques. Il avoit imposé les mains à S. Gaudence de Bresse, & à Saint Félix de Côme. Ses Diacres Vénérius & Félix, formés de ses mains à l'Episcopat où ils parvinrent, sont aussi comptés entre les Saints. Théodule, son secrétaire, fut un des dignes Evêques de Modène. Quant à l'élection d'Honorat, elle souffrit de grandes difficultés; & le siège de Verceil demeura long-temps vacant, par la division qui se mit dans cette Eglise. Les lettres du S. Archevêque à cette occasion, ne produisirent point d'effet, Pour réunir les esprits, il lui fallut aller à Verceil, peu de mois avant sa mort.

Paul. vit. Ce fut vers le même temps qu'une
n. 36. Reine des Marcomans, nommée Fritigille, embrassa le Christianisme, sur le récit qu'elle avoit entendu faire du saint Archevêque, par un homme venu d'Italie. Elle envoya des Ambassadeurs, avec des présens magnifiques pour l'Eglise de Milan, & fit prier ce Prélat de l'instruire par écrit. Encore plus touchée par ses

lettres, elle vint elle même à Milan: mais elle ne trouva plus le Saint en vie. Quel- *Ibid.n.25.*
 que temps auparavant, deux Seigneurs de Perse, des plus qualifiés & des plus éclairés de la nation, étoient aussi venus à Milan, sur la renommée de la sagesse d'Ambroise, afin de conférer avec lui. Ils lui proposèrent, à la façon des Orientaux, des questions allégoriques & mystérieuses, auxquelles il satisfit depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir. Ils se retirèrent enfin, ravis d'admiration; & pour ne laisser aucune ambiguïté sur la cause de leur voyage, ils repartirent dès le lendemain qu'ils eurent ainsi rempli l'objet.

Le Saint étoit affable, & ne négligeoit ni les usages de la politesse, ni les bien-séances de la grandeur. Quelquefois même il donnoit à manger aux Préfets, aux Consuls, aux plus grands Seigneurs de l'Empire, qui tous s'en tenoient extrêmement honorés. On raconte du Comte Arbogaste, qu'étant à table avec quelques Princes Barbares, ils lui demanderent s'il connoissoit l'Evêque Ambroise. Assurément, répondit Arbogaste, je suis fort lié avec lui, & souvent je mange à sa table. *Ibid.n.30.*
 Ce n'est pas sans cause, reprit un de ces Princes, que vous êtes si heureux dans

les combats. Faut-il s'étonner de vos grands succès, puisque vous avez pour ami un homme qui d'une parole arrête le soleil dans sa course? La vie ordinaire d'Ambroise étoit cependant un jeûne perpétuel. Il ne dînoit que le Samedi & le Dimanche; car à Milan, on ne jeûnoit pas le Samedi, même en Carême. Mais quand il se trouvoit en quelque autre Eglise, il se conformoit à la coutume des lieux. Quoiqu'il donnât à manger, il n'acceptoit de repas chez personne; à moins qu'il ne fut en voyage. Il tenoit encore pour maxime, de ne point s'ingérer dans la distribution des charges de la Cour, & de ne se mêler d'aucun mariage.

Il tomba enfin dans la maladie dont il mourut, mais qui lui fit garder le lit assez long-temps. Le Comte Stilicon ne vit pas plutôt le danger, qu'il le regarda comme un grand malheur pour l'Empire. Il fit rassembler tout ce qu'il connoissoit des meilleurs amis du Saint, les obligea de l'aller trouver & de l'engager à obtenir du Seigneur la prolongation de ses jours. Rien n'étoit plus conforme à leurs propres vœux, qu'ils exprimerent au saint Evêque, beaucoup plus par leurs larmes que par leurs paroles. Je
Je

ne désire pas de vivre, leur répondit-il; je ne crains pas de mourir; ma vie & ma mort sont entre les mains du Seigneur. Que ce bon maître en ordonne, selon sa miséricorde.

Comme on le voyoit sensiblement décliner, ses Diares, à l'autre extrémité de la pièce où étoit le lit du malade, conféroient déjà, touchant le successeur qu'on pourroit lui donner: mais ils parloient si bas, qu'ils avoient besoin de la plus grande attention pour s'entendre entr'eux. Cependant comme ils nommoient Simplicien, le Saint, tout éloigné qu'il étoit, prit la parole, comme s'il eût été de leur conseil, & dit à voix haute, en approuvant leur choix: Il est vieux, mais il est bon. Ils furent si confus, qu'ils s'enfuirent précipitamment. Simplicien lui succéda en effet. S. Ambroïse vit ensuite J. C. venir à lui, avec un visage riant; & il en avertit Bassien, Evêque de Lodi, qui prioit avec lui. Il mourut peu de jours après. Le jour même qu'il expira, il demeura en prière depuis cinq heures du soir jusqu'à son dernier moment, les mains étendues en forme de Croix, & remuant les lèvres, sans qu'on pût entendre ce qu'il disoit. L'Evêque de Verceil étoit allé prendre quelque repos, n'imaginant pas

Post. v.
Aug. c. 27

ce moment si prochain. Il entendit une voix qui l'appela par trois fois, & qui lui dit : Lève toi promptement ; il va partir. Il accourut, & lui donna encore le corps du Seigneur, que le Saint n'eut pas plutôt consommé, qu'il rendit l'esprit, la nuit du Vendredi au Samedi Saint, le 4 d'Avril de l'an 397.

Martyr. Le même jour, il apparut en Orient
R. Pagi. à quelques Saints perionnages ; comme
an. 397. on le fut peu de temps après, par une
n. 49. lettre datée du jour de sa mort, & que

son successeur garda précieusement. A l'heure même qu'il expira, long-temps avant le lever du soleil, on porta son corps à la grande église. Il y demeura le Samedi & la nuit suivante, où l'on administroit le Baptême solennel. Plusieurs enfans qui vénoient de recouvrer l'innocence primitive, s'écrierent au sortir des fonts, qu'ils voyoient le saint Evêque. Ils le montroient du doigt, tantôt au milieu de l'église, tantôt dans la chaire épiscopale ; & ils s'efforçoient, mais envain, de le faire appercevoir à leurs parens. Le Dimanche de Pâque, quand le jour parut, on célébra les saints mystères ; puis on transporta le corps du Saint à la Basilique Ambrosienne, où il fut enterré. Dieu n'y signala pas avec moins d'éclat la gloire de son serviteur. Il y eut à ses funérailles

une multitude innombrable, non seulement de Chrétiens, mais de Juifs & de Païens de tout sexe, de tout âge, & de toute condition. De toute part, on jetoit des mouchoirs pour les faire toucher au corps: mais par-tout les nouveaux baptisés reçurent les marques les plus éclatantes de son crédit dans le Ciel.

Le Pape S. Sirice mourut une année après le saint Archevêque de Milan; c'est-à-dire, en 398, le 26 Novembre, après un pontificat de près de quatorze ans. Depuis peu, il s'étoit laissé surprendre par Ruffin, revenu avec Sainte Mélanie, de Palestine à Rome, où il publia une traduction, tant de l'ouvrage d'Origène, intitulé *des principes*, que de l'Apologie de ce Docteur, attribuée au Martyr S. Pamphile. Sirice qui n'avoit pas lieu de soupçonner un auteur vanté par les plus grands personnages de son temps, lui accorda des lettres de communion: mais le venin de ces ouvrages s'étant fait connoître, Ruffin fut condamné par le Pape Anastase, qu'on élut immédiatement après S. Sirice. Cette même année, l'Eglise fut consolée de tant de pertes affligeantes, par l'élevation de saint Jean Chrysostome sur le siège de la ville Impériale d'Orient. Sa réputation, avant la mort du Patriarche

Nectaire, étoit répandue par-tout l'Empire; & l'Eunuque Eutrope, tout-puissant sous l'Empereur Arcade, avoit pris une connoissance particulière du mérite de ce Prêtre célèbre, dans un voyage qu'il avoit fait en Orient. Chrysofome fut proposé pour le siège vacant, & aussitôt élu aux acclamations générales du Peuple & du Clergé. Des Ecclésiastiques ambitieux, mendiant indignement les suffrages, n'avoient pu que traîner l'élection en longueur par toutes leurs intrigues: mais au seul nom de Jean d'Antioche, tous les suffrages se réunirent en faveur de cet humble & docte Prêtre, qui craignoit encore plus l'épiscopat que les autres ne le convoitoient. On ne délibéra point sur la manière d'obtenir son consentement; parce qu'on étoit bien résolu à lui faire violence: mais la difficulté consistoit à l'enlever d'Antioche, où dans son ministère de Prêtre d'office, il ravissoit depuis douze ans tous les cœurs, par les charmes de son éloquence, & par l'éclat de ses vertus. On craignoit le soulèvement de ce peuple innombrable, d'ailleurs si facile à s'émouvoir, & prodigieusement attaché à l'Ange Tutélaire, qui, dans l'accident si mémorable du renversement des statues, avoit préservé ses

concitoyens du désespoir, & la ville entière de sa ruine. Eutrope manda au Comte d'Orient, de le lui livrer adroitement; & le Comte pria Chrysoftome, sous prétexte de quelque affaire, de venir le trouver dans une église, près la Porte Romaine. Là, il le prit dans sa voiture, & le transporta en grande diligence jusqu'à un lieu convenu, où il le remit entre les mains des Officiers envoyés de la Cour.

Afin de rendre l'ordination plus solennelle, l'Empereur avoit fait appeler l'Evêque d'Alexandrie comme le premier Prélat de l'Empire d'Orient. C'étoit Théophile, qui avoit de tout autres vues, & qui redouta Chrysoftome, quand il l'eut pratiqué. Comme il étoit pénétrant & fort habile à juger du tour d'esprit & du caractère des hommes, il remarqua dans celui-ci un sang froid, une fermeté, une droiture inflexible, avec une ame sensible & généreuse, également propre à se faire des amis & des admirateurs; & il ne vit plus qu'un rival, dans ce nouvel Evêque de la Cour. Mais ses remontrances & toutes les oppositions de sa jalouse politique furent inutiles. Eutrope menaça, & donna à ses menaces un motif canonique. Théophile étoit trop

habile homme , pour mettre tout à la fois contre lui le Gouvernement & les Canons : il feignit de revenir par persuasion à la manière générale de penser , & il voulut même se donner le mérite de faire l'ordination. Ainsi le nouveau Patriarche fut installé le 26 Février de l'an 398 , avec l'unanimité la plus parfaite.

La dignité étoit brillante , mais pleine de désagrémens & de périls ; tout le zèle du dernier Empereur n'ayant su purger le pays , des hérétiques qui l'infestoient. Le troupeau étoit fidèle : mais les loups environnoient de tous côtés le troupeau ; comme l'observa le nouveau Pasteur , dans le premier discours qu'il fit peu après son ordination. En effet , quoique les Ariens n'osassent s'assembler dans Constantinople , le voisinage en étoit tout rempli ; sans compter les autres Sectaires , tels que les Marcionites , les Manichéens & les Valentiniens. Toute-fois le Saint rend témoignage à la ferveur de son peuple. Qui n'admireroit , leur dit-il , votre zèle , votre foi , votre charité sincère ! Je ne vous ai parlé qu'une fois , & j'éprouve déjà les mêmes sentimens que si j'avois été nourri parmi vous. Non , je ne puis me défendre de vous chérir autant que l'Eglise où je suis né , & où j'ai été

Hom. c.
anom. t. 6.

élevé. Elle est sœur de la vôtre; vous le montrez par la conformité de vos œuvres; vous disputez avec elle, d'affection pour ceux qui vous instruisent. Si elle est plus ancienne, celle-ci est plus à l'épreuve du souffle & de la flamme de l'hérésie.

La multitude des loix portées alors contre les Hérétiques, fait concevoir combien S. Chrysostome avoit de raisons de parler ainsi. La plus grande sévérité tomba sur les Apollinaristes & les Eunomiens. On chassa leurs clercs de toutes les Villes, & on leur défendit de s'assembler même à la campagne, sous peine de confiscation de la maison où l'on s'assembleroit, & du dernier supplice contre celui qui l'auroit fournie. On ordonna aussi de brûler leurs livres, sous peine de mort. Ces Ordonnances sont du quatrième jour de Mars; & on les attribue à l'Eunuque Eutrope qui s'y proposoit d'établir solidement l'autorité de S. Chrysostome, dès le commencement de son épiscopat.

En Occident, Stilicon, par les loix données sous le nom d'Honorius, s'appliqua sur-tout à réprimer les violences des sectaires contre le clergé & les lieux saints. Il veut que le coupable soit dénoncé aux Puissances par les lettres des Magistrats & des Stationnaires; c'est-à-dire,

par la partie publique, & que le Gouverneur de la province punisse de peine capitale ceux qui seront convaincus, sans attendre la plainte de l'Evêque, à qui la sainteté de son ministère, (ce sont les termes de la loi) ne laisse que la gloire

C. Th. de pardonner. Que si la multitude rebelle de episc. L. 31. entreprenoit de se défendre, les Gouverneurs particuliers devoient demander du secours au Comte qui avoit le commandement général des troupes. Cette ordonnance fut faite particulièrement pour l'Afrique, qui s'y trouve nommée, & directement contre les violences des Donatistes, qui furent portées à l'excès durant les troubles de la guerre de Gildon.

C'étoit le fils de l'un des Rois de Mauritanie, qui pour son ancien attachement aux Romains avoit été élevé, quoique païen, à la dignité de Comte par l'Empereur Théodose, & qui se révolta sous Honorius. Son frère Mascézel qui étoit Chrétien, demeura fidèle à l'Empereur, & s'éloigna précipitamment de Gildon, laissant en Afrique ses deux fils, que leur Oncle barbare fit mourir. On renvoya Mascézel, pour faire la guerre à ce frère dénaturé: mais il n'avoit que cinq mille hommes, & Gildon en avoit soixante-dix mille. Suivant la méthode

du Grand Théodose sous qui il avoit souvent fait la guerre, Mascézel plein lui-même de foi & de religion, eut recours à la prière & aux bonnes œuvres, pour suppléer à la foiblesse de ses armes. Toutefois la frayeur le saisit, la veille du combat : & il vouloit décamper, pour se réfugier dans les montagnes : mais la nuit, S. Ambroise lui apparut ; & frappant trois fois la terre de sa crosse, lui dit : Ici, ici. Il comprit que le Saint lui promettoit la victoire, s'il combattoit où il se trouvoit campé, & il marcha sur le champ à l'ennemi. Il ne doutoit plus de la victoire : mais il voulut épargner le sang de la nation, & il proposa la paix aux rangs avancés qui lui faisoient face. Cependant il apperçut un porte-enseigne qui pressoit les rebelles de combattre. Mascézel s'élança, & lui porte au bras un coup d'épée, qui lui fait baisser son drapeau. Les corps éloignés, & toujours attachés à leur ancien Général, se persuaderent que les premiers bataillons se rendoient à lui, & vinrent à l'envi faire leurs soumissions. Il restoit avec Gildon une multitude de Barbares & d'Idolâtres, qui abandonnés des troupes réglées se disperserent par une prompte fuite. Gildon gagna la mer avec eux ; & déjà il s'étoit embarqué,

quand il fut repris & ramené en Afrique, où il s'étrangla de ses propres mains.

Les Donatistes tenoient pour les ennemis de l'Empire, à la manière accoutumée des ennemis de l'Eglise. Optat, leur Evêque à Thamagude, dans la province de Carthage, étoit si connu pour dévoué à Gildon, qu'on ne le nommoit pas autrement que le Gildonien. Il avoit d'ailleurs le génie beaucoup plus militaire qu'épiscopal, marchant toujours à la tête d'une troupe de gens armés. Par son moyen, les désordres de la rébellion durèrent long-temps après la mort de leur auteur. Pendant dix ans, Optat fit la guerre en forme aux Catholiques, qu'il poursuivit à toute outrance sur terre & sur mer, & contre lesquels il commit une infinité de crimes & d'horreurs. Arrêté enfin comme complice de Gildon, il mourut dans les fers; après quoi ses partisans fanatiques lui donnerent le titre de Martyr.

Ces excès allumerent le zèle de Saint Augustin pour la réunion. Il usa de l'autorité que lui conféroit le caractère épiscopal, non-seulement pour le bien d'Hippone; mais pour l'édification des meilleures villes, où on le prioit souvent de prêcher. Les Donatistes se trouvoient à ses discours, en aussi grand nombre que

les Catholiques, & ils sembloient même le leur disputer en assiduité & en attention. Ils faisoient un rapport exact de sa doctrine à leurs Evêques, & lui rendoient compte ensuite des réponses de ces faux docteurs. Augustin écouloit tout, & satisfaisoit à tout, avec une douceur inaltérable; quoique souvent ils s'échappassent en de grossières injures. Il les recherchoit même, il leur écrivoit dans les termes les plus honnêtes & les plus engageans, soit pour leur présenter la vérité avec tous ses attraits, soit pour les inviter à des conférences, où l'on approfondiroit les difficultés sans amertume & sans prévention. La crainte qu'avoient les Chefs du parti de se commettre avec un si savant homme, le leur fit longtemps éviter. Mais que peuvent craindre d'un apprenti tel que moi, dit l'humble Docteur, ceux qui exercent l'épiscopat depuis tant d'années? S'ils appréhendent le foible avantage que nous donnent les lettres humaines, qu'ont-elles de commun avec le fonds de notre différend? Mais nous avons des Prélats Catholiques, qui ne les ont point étudiées. J'en prierai quelqu'un, s'ils le souhaitent, de prendre ma place. Le Seigneur n'a pas besoin de la sagesse humaine, pour faire triompher

la vérité du salut. Enfin les conférences s'engagerent par occasion, avec quelques chefs des Donatistes : mais elles produisirent peu de fruits. Ils prétendirent que le Concile de Sardique avoit communiqué avec des Evêques de leur parti, & ils produisirent, pour le prouver, un exemplaire de ce Concile. Augustin prit le livre, & parcourant les décrets avec attention, il trouva que le S. Pape Jule & S. Athanase y étoient condamnés : après quoi il démontra sans peine, que c'étoit un exemplaire de quelque Concile Arien, probablement de celui de Philippolis, qui s'étoit arrogé en effet le nom de Concile de Sardique. Cette découverte n'opéra rien, sinon que les Schismatiques en devinrent plus défiants & plus dissimulés : ils refuserent de confier l'exemplaire à Augustin qui vouloit l'examiner à fond. Ce fut avec aussi peu de fruit qu'il prouva invinciblement que le premier Evêque de Carthage, dont les Donatistes s'étoient séparés, avoit persévéré dans la communion de l'Eglise Romaine, dans laquelle, dit-il, a toujours été la primauté de la Chaire Apostolique.

Ces conférences ne laisserent pas d'être avantageuses à l'Eglise d'Afrique, en y donnant lieu à deux Conciles qui se célé-

brèrent en deux années consécutives, & qui dressèrent une multitude de réglemens de discipline, dont la sagesse les a fait conserver précieusement jusqu'à nous. Celui de 397, composé de quarante-quatre Evêques, défend à tous les clercs d'entrer dans les hôtelleries, pour boire & pour manger, sinon par nécessité en voyageant. Il leur défend aussi d'avoir chez eux aucune femme étrangère, mais seulement leur mère, leur aïeule, leur tante, leur nièce, les femmes de leurs enfans mariés, ou de leurs esclaves, ou enfin celles de leur famille qui y demeueroient avant leur ordination. Tout trafic sordide est interdit aux Evêques, aux Prêtres & aux autres Clercs; & l'on statue que ceux qui n'ayant rien au temps de leur ordination, acquèreront ensuite des héritages, seront réputés usurpateurs des biens sacrés, s'ils ne les donnent à l'Eglise; à moins qu'il ne leur soit venu du bien par succession, ou par donation. L'âge de la consécration des vierges doit être au moins de vingt-cinq ans. On voit dans ce statut, qu'il y avoit des vierges de deux sortes, les unes vivant en communauté, les autres dans les maisons particulières; puisqu'il est dit, que celles qui auront perdu leurs parens, seront mises par les soins de l'E-

vêque dans un monastère de vierges, ou dans la compagnie de quelques femmes vertueuses. Le sixième Canon réprime un abus fort singulier, qui consistoit à donner l'Eucharistie aux corps morts. La plupart des autres concernent les ordinations, qui ne se faisoient pas toujours sur les lieux; puisque l'Evêque de Carthage, pour faire sentir la difficulté d'avoir, selon l'usage ordinaire de l'Afrique, douze Evêques à cette cérémonie, dit qu'il avoit des ordinations à faire presque tous les Dimanches. Ce Concile réforme aussi les titres pompeux qu'on donnoit à l'Evêque du plus grand siège de sa contrée, tels que ceux de Souverain Prêtre, ou de Prince des Prêtres: il veut qu'on l'appelle simplement Evêque du premier siège. De là le titre de Primat, que prenoient en Afrique les premiers Evêques de chaque province.

Quand tous les troubles cessèrent, par la défaite de Gildon, il se tint à Carthage un Concile national, beaucoup plus nombreux que le précédent. On y compta deux cent quatorze Evêques, & l'on y fit cent quatre canons, dont la plupart concernent aussi l'ordination & les devoirs du Clergé. L'examen qu'ordonne le premier Canon avant de consacrer un Evê-

que, est semblable à ce qu'on trouve encore dans le commencement du cérémonial de nos ordinations. Le sixième porte que les époux, après avoir reçu la bénédiction du Prêtre, doivent par respect garder la continence la première nuit. Le quatre-vingtième frappe d'excommunication le Fidèle, qui aux jours de solennité fréquente les spectacles, au lieu d'assister aux offices de l'Eglise. Par le cinquante-unième, on ordonne aux clercs de travailler, pour gagner de quoi se nourrir & se vêtir.

Les ouvrages des mains recommandés aux clercs par ce Concile, étoient pour les moines d'une obligation beaucoup plus stricte. Saint Augustin trouva cette matière assez importante, pour en faire un traité exprès. Il y reconnoît que les ministres de l'autel ont droit d'être nourris par le peuple; mais pour les moines, outre qu'ils n'étoient pas du corps de ces ministres, il y avoit beaucoup de danger que leur profession, sans le travail, ne dégénérait en une vie oiseuse & dépravée. Il observe sagement, que la plupart étant nés dans les dernières classes des citoyens, artisans, payfans, quelquefois esclaves, ils avoient mené dans le monde une vie pauvre & laborieuse, & que la retraite

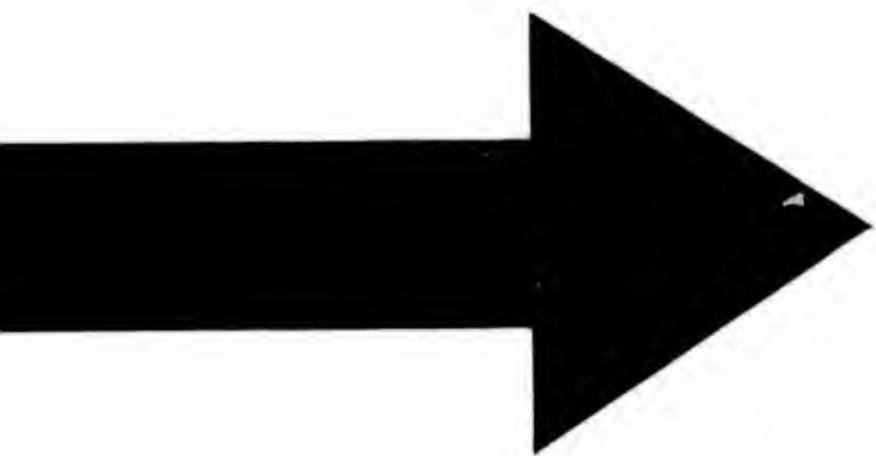
fans le travail deviendroit un écuell ; puisqu'on ne pouvoit exclure des monastères ces conditions bales qui souvent y produisoient de grands saints. On ne sauroit disconvenir , que le changement survenu depuis ce temps-là dans la condition des moines, n'en ait pu raisonnablement introduire dans leur manière de vivre.

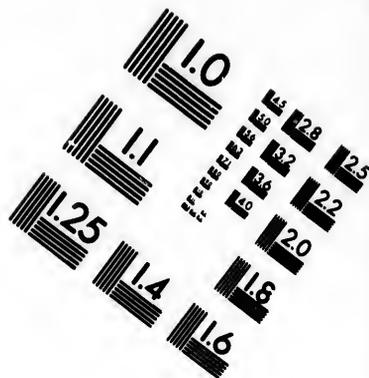
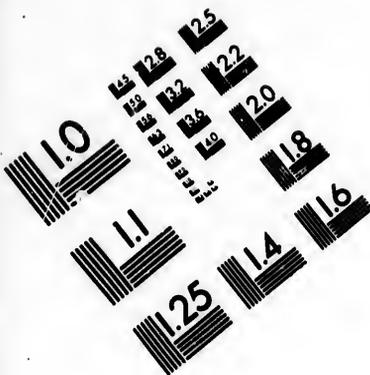
Il y eut un troisième Concile de Carthage sous le pontificat d'Aurélius : on le compte ordinairement pour le cinquième de cette Eglise. Entr'autres choses, on y défendit d'appeler les clercs en justice, pour y rendre témoignage. Tel étoit le point auquel on prétendoit alors que devoit aller dans le clergé l'esprit de mansuétude. On prononça aussi que les clercs condamnés canoniquement, de quelque rang qu'ils fussent, ne devoient être soutenus par personne ; & l'on résolut de demander aux Empereurs une loi qui empêchât efficacement de s'opposer aux dépositions des Evêques, même faites en Concile : cette loi fut en effet demandée & obtenue. On veut encore que l'Intercesseur ou Visiteur d'une Eglise, c'est-à-dire, celui qui en prenoit soin, quand elle étoit vacante, la pourvoie d'un nouveau titulaire dans l'année de sa vacance ; sinon, qu'au bout de l'an,

on institue un autre Intercesseur: ce qui peut avoir fondé la disposition du droit, qui prive de la collation d'un bénéfice tout Patron qui néglige de le remplir. Le sixième Canon mérite encore attention, en ce qu'il prescrit de baptiser sans scrupule les enfans dont le baptême n'est pas prouvé d'une manière certaine: ce qui montre en quel discrédit l'erreur des Rebaptisans étoit tombée parmi les Catholiques.

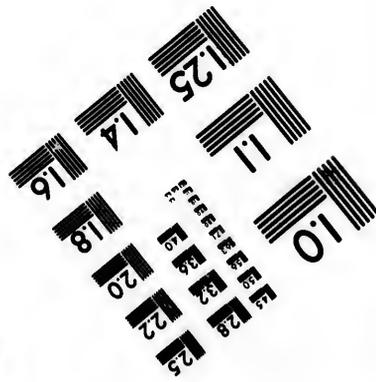
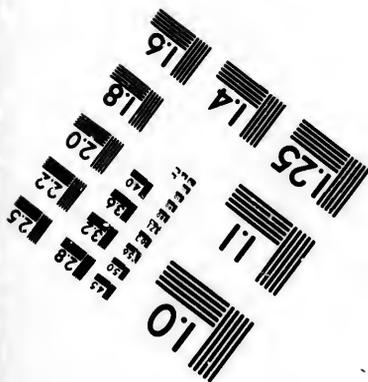
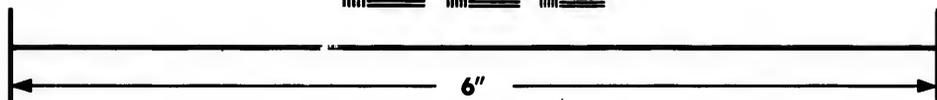
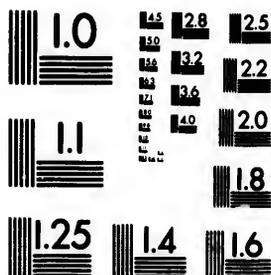
Il se tint dans le même temps un Concile à Tolède, & c'est le premier de cette Eglise. Il excommunie le Fidèle qui, avec une épouse légitime, a une concubine. Mais si la concubine, ajoutée-t-on, est la seule femme qu'il ait, il ne sera point exclus de la communion. C'est qu'il y avoit des concubines légitimes, approuvées par l'Eglise. Suivant les Loix Romaines, il falloit de la proportion pour les alliances entre les conditions. Un Sénateur ne pouvoit épouser une affranchie; un Citoyen ne pouvoit épouser une esclave; & les conjonctions des esclaves entr'eux, quoique légitimes, n'étoient pas nommées mariages. Mais la femme qui n'avoit pas le rang d'épouse, pouvoit être tenue comme concubine; les loix le permettant, pourvu qu'on







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2
E 12.8
E 13.2
E 13.6
E 14.0
E 14.5
E 15.0
E 15.5

E 10
E 11
E 12
E 13
E 14
E 15
E 16

n'en eut qu'une, qu'on se la fut attachée par le lien conjugal, & que d'ailleurs on ne fut pas marié. Les enfans qui en provenoient n'étoient, ni légitimes, ni bâtards, mais enfans naturels, susceptibles de donations. L'Eglise n'entroit pas dans ces distinctions: elle s'en tenoit simplement au droit naturel, & approuvoit en général l'union des deux sexes, pourvu qu'on y observât l'unité & la stabilité. En ceci les deux Puissances n'empieçoient pas l'une sur l'autre: l'Eglise ne touchoit point aux droits civils, les Empereurs respectoient les droits du Sacrement; & tout demouroit en paix. C'est dans ce Conelle de Tolède qu'on trouve pour la première fois le Chef de l'Eglise nommé Pape, & par excellence.

Cependant Arcade, ou plutôt Eutrope fit contre les asyles une loi qui affligea sensiblement le clergé. Il est vrai qu'il y avoit de l'abus dans l'empressement des clerics & des moines à protéger les personnes chargées de crimes, ou de dettes. Mais l'impérieux Eunuque, non content de réformer les abus, dépoüilla les Eglises du droit même, défendit de s'y réfugier à l'avenir, & força d'en chasser ceux qui s'y étoient retirés. La possession du privilège qu'avoient eu plusieurs temples,

avant les églises chrétiennes, étoit trop longue & trop étendue, pour qu'une suppression si soudaine ne fut pas regardée comme une flétrissure injuste; d'autant plus qu'il n'y avoit pas lieu de crier à l'impunité, ni à la subversion des mœurs: Les peines que l'Eglise infligeoit alors à ses pénitens, étoient d'une rigueur extrême; & si elle conservoit la vie aux criminels, elle avoit soin d'opposer des digues d'autant plus fortes au crime.

Eutrope, tiré de la poussière, & monté rapidement au faite de la grandeur, ne pouvoit plus soutenir le poids de sa fortune. Il avoit été esclave, il s'étoit ensuite insinué parmi les Eunuques du palais, où par l'adulation & l'intrigue il avoit trouvé moyen de gagner la confiance de l'Empereur. Rufin qui avoit tenu longtemps Arcade en tutèle, venant de se précipiter en s'élevant sans mesure, Eutrope avoit succédé sans effroi à son crédit & à toute sa hauteur. Il étoit protégé par l'Impératrice Eudoxe, avec une chaleur proportionnée au service qu'il lui avoit rendu, en ménageant par ses manœuvres son mariage & son couronnement, quoi qu'elle fut d'origine Barbare. Par la faveur de cette Princesse, il obtint la charge de Grand-Chambellan, la dignité de Patrice;

& par un exemple qu'on n'avoit point encore vu, & qu'on ne vit plus dans la suite, il fut, quoique Eunuque, élevé au Consulat. Il n'imaginoit pas que bientôt les Autels qu'il dépouilloit de leurs prérogatives, seroient son unique asyle. Il avoit fait publier cette loi injurieuse, de peur que les Grands qu'il faisoit proscrire n'échappassent aux emportemens de sa vengeance : mais il se vit contraint de chercher sa propre sûreté dans la transgression de sa loi. Les Grands, les Généraux, l'Impératrice même que l'audacieux, dit-on, avoit menacée de chasser du palais, tous s'unirent contre lui auprès de l'Empereur, & firent résoudre sa perte.

En cette extrémité, Eutrope, quoique Païen, chercha son salut dans l'église; & S. Chrysostome s'opposa généralement à ceux qui voulurent l'en arracher. L'éloquent Patriarche profita d'une conjoncture si capable de faire impression, & du concours prodigieux qu'attiroit la singularité du spectacle, pour faire sentir la vanité des grandeurs humaines.

Où sont à présent, dit-il à Eutrope, vos adulateurs & vos esclaves, ces troupes qui s'empressoient devant vous, pour faire retirer ou prosterner les Citoyens &

Or. in
Eutr. T.4.
al. 8.

voire passage, comme devant une Divinité? Ils se tiennent cachés, ils abjurent une amitié dangereuse ou stérile, ils fondent leur fortune sur les débris de la vôtre. Nous n'en usons pas ainsi, l'Église à qui vous faisiez la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir; & le théâtre que vous protégez, qui vous a tant coûté, que vous prétendiez nous faire révéler à nous-mêmes, vous trahit par son indifférence & son impuissance. Je ne le dis pas, pour insulter à votre malheur, à Dieu ne plaise! mais pour instruire cette multitude qui croit à peine la révolution dont elle est témoin. Vous le savez tous comme moi, mes frères, & vous l'avez vu de vos propres yeux, quand on vint du palais pour l'enlever d'ici; comment il courut aux vases sacrés, tiraient de tous ses membres, ayant le cœur d'un mort plutôt que d'un vivant, & suppliant les Ministres saints, d'une voix mal articulée que sa crainte entrecoupoit. Non, l'autel n'a jamais paru si majestueux, que depuis qu'il tient ce lion enchaîné. L'Orateur porte ensuite ses Auditeurs à la compassion la plus généreuse, à sauver ce malheureux, à obtenir sa vie de l'Empereur, afin qu'il ait le loisir de réparer ses fautes, & de

parvenir à la grace du baptême. Le Saint réussit pour un temps ; & non sans peine, ni sans péril. On vint à l'Eglise en armes, on menaça le charitable Pasteur, & on le traîna au palais. Rien ne l'ébranla, il ne livra point le réfugié, & l'on n'osa violer le lieu saint. Eutrope fut pris néanmoins ; mais par sa faute, & hors de l'enceinte de l'Eglise. On le relégua dans l'isle de Chypre, on le dépouilla de tous ses biens, de tous ses titres, & l'on effaça son nom des fastes où l'on inscrivoit les Consuls. Ses ennemis ne furent pas encore satisfaits : on le fit revenir de Chypre à Calcédoine, où il eut la tête tranchée.

On ne laissa pas de censurer les discours de Chrysostome, & l'on prétendit qu'il ne s'étoit opposé à la fureur générale que pour insulter plus long-temps au malheureux qui en étoit l'objet. Déjà le zèle actif & sans respect humain du Patriarche, comparé aux lenteurs & à la facilité de son prédécesseur, lui avoit fait beaucoup d'ennemis dans son clergé, où l'on voyoit avec alarmes l'autorité que le concours de tous les talens & de toutes les vertus lui acquéroit contre le relâchement. On étoit sur-tout choqué qu'il eût osé attaquer un abus, d'autant plus dan-

gereux néanmoins que la passion déguisée lui donnoit un air de vertu. Plusieurs Ecclésiastiques, sous prétexte de charité, vivoient avec des vierges qu'ils appelloient sœurs adoptives, mais à qui le public donnoit le nom équivoque de sous-introduites. Le prétexte ne laissoit pas d'être spécieux; puisqu'il s'agissoit d'assister un âge & un sexe foible, des orphelines sans appui & sans expérience, qui ne pouvoient par elles-mêmes prendre soin de leurs affaires temporelles, sur-tout dans un pays où la sévérité des bienséances ne permettoit presque point aux filles de paroître en public. Les Prêtres de leur côté y trouvoient l'avantage de se décharger sur elles des soins domestiques & minutieux, auxquels les femmes sont beaucoup plus propres que les hommes. On ne manquoit pas d'exalter encore le motif imposant d'être plus libre pour les fonctions du saint ministère. Le Patriarche prétendit au contraire; que rien ne pouvoit balancer la raison du scandale & du danger réel de ces associations. Non content de tonner dans ses discours, il composa deux traités, l'un contre les Ecclésiastiques engagés dans ces sociétés, l'autre contre leurs compagnes; & il ruina tous les fondemens artificieux de ces alliances, qu'il n'appela pas

Le Saint
à peine,
en armes,
r, & on
branla, il
on n'osa
pris néan-
hors de
égua dans
lla de tous
& l'on ef-
n inscrivit
furent pas
revenir de
eut la tête

les discours
étendit qu'il
ur générale
-temps au
jet. Déjà le
hain du Pa-
rs & à la fa-
lui avoit fait
n clergé, où
torité que le
& de toutes
e le relâche-
qué qu'il eût
ant plus dan-

seulement équivoques, mais révoltantes & monstrueuses; puisqu'elles ne sont, poursuivit-il, ni parenté, ni mariage, ni charnelles, ni spirituelles; mais un mélange bizarre des périls & des inconvéniens de l'un & l'autre.

L'attachement que plusieurs clercs témoignèrent pour ces sortes de sœurs, le convainquit qu'il n'étoit pas aussi innocent qu'ils le disoient, & il chassa de l'Eglise les réfractaires. Il attaqua aussi les Ecclesiastiques trop assidus dans les maisons des riches, où ils se rendoient tout à la fois leurs flatteurs & leurs parasites. Ensuite il examina l'administration des biens de l'Eglise, trouva de la profusion jusques dans la dépense domestique de l'Evêque, appliqua ce superflu au soulagement des pauvres, & à la construction de quelques hôpitaux. Rien n'échappoit à sa vigilance: il fit comparoitre devant lui toutes les veuves consacrées au service de la Religion, examina soigneusement leur conduite; & celles en qui il trouva de la mondanité & de la pente à la sensualité, il les pressa de se marier, plutôt que de faire servir l'indépendance où elles étoient d'un époux, à vivre dans l'oisiveté, les intrigues, le babil perpétuel & la vaine curiosité.

Cependant, loin de négliger le commun des fidèles, nous voyons par ses discours, qu'il les portoit à la plus sublime perfection. Il exhorta les citoyens de Constantinople à ériger chacun dans sa maison une espèce d'hôpital domestique, c'est-à-dire un lieu d'hospice pour le soulagement des pauvres. Il alla jusqu'à proposer à plusieurs le rétablissement de la communauté des biens & du détachement absolu des premiers fidèles. Quoique les offices de la nuit ne fussent plus guère suivis que des Solitaires, ou des Cénobites, il pressa la partie du peuple la plus occupée; c'est-à-dire, les hommes qui pendant le jour n'en avoient pas le loisir, de s'y rendre assidus le plus qu'il leur étoit possible: Car pour les femmes, sa prudence les empêcha de fréquenter ces exercices nocturnes. Il obtint tout ce qu'il voulut par son éloquence toute-puissante. La ville de Constantinople fit des progrès étonnans dans la piété, & reprit une face toute nouvelle. On abandonna le cirque & le théâtre, pour accourir aux Temples, dans la ville la plus passionnée pour les spectacles: c'est ce que nous apprenons, par l'explication qu'il fit à ce sujet des Epîtres aux Ephésiens, aux Colossiens & aux Hébreux,

Pallad. vit
& Chrys.
homil.
passim.

ainsi que des Actes des Apôtres. Trois fois la semaine réglement, il rassembloit ses ouailles; quelquefois les sept jours de suite: & tout infatigable qu'il se monroit à instruire, ses auditeurs se lassoient encore moins de l'entendre. La foule, soit des Fidèles, soit des Hérétiques, & des Patens, étoit si nombreuse, qu'il fut obligé de quitter la place ordinaire, pour parler dans un lieu plus vaste. Quelques-uns venoient par curiosité & par goût pour son éloquence; mais la grace triomphant de ces dispositions imparfaites, & de tous les obstacles, on voyoit de jour en jour des conversions éclatantes.

Un homme de la secte des Macédoniens, ayant abjuré, voulut aussi convertir sa femme. Elle lui promit ce qu'il désiroit, & vint à l'église où elle reçut l'Eucharistie; mais au lieu de la consommer, elle la cacha, en baissant la tête, comme pour prier, & mit en sa place du pain ordinaire, que lui donna adroitement une domestique affidée. Mais en portant ce pain à sa bouche, il changea de nature; & en voulant le manger, au lieu de pain, elle sentit une pierre sous ses dents. Elle courut sur le champ à l'Evêque, lui confessa son crime, avec des sentimens sincères de conversion, &

lui montra la pierre où la marque de ses dents restoit imprimée. Sozomène qui vivoit presque dans le même temps, rapporte ce fait, & dit que l'on voyoit cette pierre dans le trésor de l'Eglise de Constantinople, où elle avoit été déposée. Le saint Patriarche ne borna point son zèle à cette Eglise. Il s'étendit, avec la réforme, aux six provinces Ecclesiastiques de la Thrace, aux onze de l'Asie, & au nombre pareil des Eglises du Pont; c'est-à-dire, à toutes les dépendances de son Patriarchat. Delà s'intéressant à tout ce qui touchoit l'ordre & le bonheur du corps de l'Eglise, il entreprit de réunir les Evêques de l'Orient, avec ceux de l'Egypte & de l'Occident, toujours divisés depuis le schisme de Patrin. Il pria Théophile même d'Alexandrie, de le seconder; & tous deux de concert agirent si bien à Rome, par leurs Envoyés, qu'ils firent rentrer Flavien d'Antioche dans la communion des Occidentaux. L'ame sensible de Chrysostome, au plus haut point de son élévation, lui faisoit regarder ce Patriarche comme son maître, & jamais il ne cessa de le chérir, & de le révéler comme son père.

Il porta les attentions de son zèle jusques chez les Barbares les plus sauvages.

Lib. 8.

f. 5.

Théod.
v. 1.

Ayant appris qu'il y avoit de ces Scythes vagabonds qu'on appelloit Nomades ou Pasteurs, campés près du Danube, & qu'ils désiroient de s'instruire dans la Religion, il leur envoya des hommes apostoliques, qui eurent de grands succès. Le Christianisme avoit déjà pénétré dans cette Nation : mais comme elle avoit de fréquens rapports avec les autres Barbares, infectés la plupart de l'Arianisme, plusieurs de ceux-ci avoient aussi donné dans l'erreur, il en trouva de séduits jusques dans la ville Impériale : pour la désabufer, il leur donna des Catéchistes & des Prêtres de leur langue, leur assigna une église particulière, où il alloit quelquefois lui-même les instruire, par le moyen d'un Interprète. Sachant qu'il y avoit encore des Marcionites dans le territoire de Cyr, il prit, du côté de l'Évêque diocésain & de la Cour, des mesures efficaces, pour en délivrer le pays. Saint Porphyre, qui avoit été tiré malgré lui de la solitude, pour être mis sur le siège épiscopal de Gaze, gémissoit de voir son diocèse rempli d'Idolâtres, non moins furieux contre son troupeau, que contre lui-même. Il restoit jusqu'à huit Temples des faux Dieux dans cette ville ; mais la seule idole de Marnas suffisoit

pour y perpétuer l'Idolâtrie. Porphyre Théol.
 vint solliciter la ruine de la superstition, v. 29.
 auprès de l'Empereur; & il s'adressa d'a- S. Porph.
 bord au Patriarche qui, outre son crédit, ap. sur. 26.
 l'appuya de celui de l'Eunuque Amance, Fev.
 grand serviteur de Dieu, & fort puissant
 auprès de l'Impératrice. A sa recomman-
 dation, la Princesse reçut favorablement
 l'Evêque de Gaze, & lui promit de par-
 ler à l'Empereur. Alors Porphyre se rap-
 pelant une prédiction qu'il avoit oui faire
 à un S. Anachorète en passant par l'Isle
 de Rhode, il dit à l'Impératrice, qui
 étoit grosse, & qui désiroit passionnément
 d'avoir un fils; travaillez pour la cause de
 Jésus-Christ, & vous aurez un fils qui
 portera la pourpre. Quelque temps après,
 la prédiction fut vérifiée. Eudoxe ac-
 coucha d'un fils qu'on nomma Théodose,
 comme son aieul, & à qui l'on donna
 la pourpre dès qu'il fut né, avec la qua-
 lité de César. La mère, au comble de sa
 joie, n'oublia point le S. Evêque de Gaze.
 Elle l'envoya chercher sept jours après ses
 couches; & à son approche, se le-
 vant de son siège avec empressement, elle
 vint le recevoir à la porte de son appar-
 tement, avec le petit Prince qu'elle tenoit
 entre ses bras. Mon père, lui dit-elle,
 bénissez-moi, avec l'enfant que m'ont

obtenu vos prières. L'Evêque invoqua le Seigneur, & leur donna sa bénédiction. Il dressa ensuite une requête, épia le moment où l'on portoit le jeune César au palais, & la lui présenta. Celui qui tenoit l'enfant, & qui connoissoit la disposition de la mère, reçut la supplique en souriant; puis faisant un peu incliner la tête au petit Prince, il dit tout haut: Qu'il soit fait, comme il est requis. L'Impératrice conta la chose à l'Empereur. Tout étoit en joie dans le palais: la plaisanterie fut goûtée: l'affaire est néanmoins de grande importance, dit Arcade; mais comment résister au premier acte d'autorité de notre fils? L'ordre fut aussitôt donné d'abattre les temples de Gaze, & nommément celui de Marnas. L'Impératrice fit construire de leurs débris une église magnifique, & un hôpital pour les étrangers.

Cependant, selon le bruit d'un faux oracle, que les Gentils répandoient partout l'Empire, l'idolâtrie devoit en ce temps-là recouvrer son premier lustre, & se rétablir sur les ruines du Christianisme. Mais on vit au contraire, jusqu'aux extrémités de l'Occident, toutes les Idoles brisées par un Édit exprès de l'Empereur Honorius, tous les monumens de la superstition

tion abattus, ou réservés à l'ornement profane des villes, tous les temples des faux Dieux consacrés au culte Chrétien.

Ce fut alors qu'Aurélius, Evêque de Carthage, établissant le siège de sa Primatie dans le fameux temple de Junon, appelé Céleste, la vérité incréée fit entendre ses oracles, au même lieu où le Père du mensonge avoit fait retentir les siens durant tant de siècles. Mais de tous ces dragons & de ces monstres horribles, qui, suivant la menace des Patens, devoient défendre la mère de leurs Dieux, aucun ne parut. Les Oracles des Sybilles qu'on trouva dans Rome, où ils avoient été en si grande vénération, devinrent aussi impunément la proie des flammes auxquelles Stilicon les condamna.

Dans le fond des Gaules, de zélés Pasteurs ne s'employèrent pas avec moins de succès, pour la ruine de l'idolâtrie. Le grand S. Martin y travailla fort longtemps, avec la plus infatigable persévérance, & il en purgea presque totalement son diocèse. Mais tant de travaux l'avoient consumé; & il touchoit au moment d'en recevoir la digne récompense. Il avoit plus de quatre-vingt ans, savoit que sa mort étoit proche, & lui-même en avoit averti ses disciples. Ayant ce-

pendant appris qu'il y avoit quelque division dans le Bourg de Cande, près du confluent de la Loire & de la Vienne, à l'extrémité de son diocèse, il s'y transporta, pour y rétablir la concorde & la charité que son seul aspect inspiroit. En effet, il n'eut besoin que de se montrer; & déjà il songeoit à retourner dans son monastère, quand ses forces lui manquant subitement, on avertit ses clercs, dont le respect & la tendresse lui formoient une suite nombreuse par-tout où ^{Sulp.} il alloit. Quand ils virent l'état de foiblesse & d'accablement où il étoit: O mon Père! s'écrierent-ils tous d'une voix, en pleurant, vous voilà donc prêt à nous quitter. Mais ne voyez-vous pas, combien vous nous êtes encore nécessaire? Les loups ravissans vont se jeter sur votre troupeau, dès qu'il ne vous aura plus pour défenseur; vous volez à la félicité suprême; mais les calamités & les périls où vous nous laissez, ne vous intéressent-ils plus?

Le Saint fut attendri, & mêlant ses larmes aux leurs: Seigneur, dit-il, si je suis encore utile à votre peuple, je ne refuse pas le travail: faites, sans égard pour mon goût, ce qui doit procurer leur avantage & votre plus grande gloire. Le

mal empira. Le Saint brûlé d'une fièvre violente, étoit couché sur la cendre & le cilice. Ses Disciples le prièrent de permettre au moins qu'on mit de la paille sous lui; mais regardant ce traitement, comme trop délicat; mes enfans, leur dit-il, il sied mal à un Chrétien de mourir dans la mollesse. Il prioit sans interruption, les yeux & les mains levés au Ciel. On lui proposa de changer cette attitude pénible: Laissez-moi, répondit-il, contempler le ciel, plutôt que la terre; c'est le chemin par où mon ame doit aller vers le Seigneur. Puis témoignant sa juste confiance, & le mépris qu'il faisoit des dernières attaques de l'ennemi du salut: qu'attends-tu, lui dit-il, monstre cruel? Tu ne trouveras rien en moi qui seconde tes desseins funestes: je m'éleverai au dessus de tes pièges, jusqu'au sein d'Abraham. En proférant ces mots, il rendit le dernier soupir, le 8 de Novembre, la vingt-septième année de son épiscopat, & selon l'opinion la plus vraisemblable, la 397 de J. C. Aussi-tôt après sa mort, son visage parut tout rayonnant de la gloire céleste.

Les habitans de Poitiers se croyoient autorisés à enlever son corps, à cause du séjour qu'il avoit fait chez eux, dans son premier Monastère de Ligugei; mais ses

Diocésains lui étoient trop attachés, & se trouvoient à Cande en trop grand nombre, pour ne pas défendre leurs justes prétentions. On le rapporta à Tours, où il y eut un concours prodigieux, non-seulement de la Ville, qui vint toute entière au devant des saintes Reliques;

Sup. xiv. mais des peuples de la campagne & de
 25. plusieurs villes voisines. Les personnes les plus retirées par état se crurent dispensées de la règle, dans une rencontre si sainte: on vit accourir des troupes inombrables de vierges, avec environ deux mille Moines. Tout le monde fondeoit en larmes, moins occupé d'abord de la couronne éternelle que le Saint obtenoit, que de la perte irréparable qu'on venoit de faire: on chanta des hymnes en l'accompagnant jusqu'au lieu de la sépulture. On y bâtit par la suite une grande Eglise, & le célèbre Monastère qui porte encore le nom de S. Martin.

Ce fut vers le même temps que les démêlés de S. Jérôme avec Ruffin d'Aquilée, firent le plus de bruit. Sainte Marcelle & d'autres amis de distinction que le Saint Docteur avoit à Rome, s'étoient élevés avec chaleur contre les écrits de Ruffin. Outre leur zèle pour la foi, qui souffroit de voir semer dans l'Occident les nouveautés d'Origène, ils

Indignoient de l'artifice avec lequel le traducteur rendoit le saint Prêtre Jérôme complice de ces erreurs pernicieuses. Ils en écrivirent à cet illustre ami, qui, en se justifiant sur les louanges qu'il avoit données à Origène, répondit qu'il esti-
 Epist. 63.
 moit son esprit & son érudition, mais sans approuver sa doctrine; qu'il s'en étoit servi comme des écrits de Tertullien, d'Eusèbe de Césarée & d'Apollinaire, sous lequel il avoit même étudié, ainsi que sous la direction d'un Juif; que la doctrine d'Origène est répréhensible, quoique ses mœurs ayent été pures, & ses travaux immenses; que s'il est excusable dans ses intentions, ses dogmes n'en sont pas moins empoisonnés; qu'ils font violence à l'écriture, & qu'il est scandaleux de le louer, comme un Apôtre qui ne s'est trompé en rien. Quant à l'apologie d'Origène, attribuée par Ruffin à S. Pamphile, Jérôme soutient qu'elle n'est pas de ce S. Martyr, mais d'Eusèbe. Comme il se croyoit toujours ami de Ruffin, dont il l'avoit été constamment durant son long séjour en Palestine; il lui écrivit à lui-même, se plaignit doucement de ce qu'en lui donnant des louanges apparentes, il le rendoit en effet suspect d'origénisme, & il le pria

de n'en plus user de la sorte. Mais ce qui aliéna tout-à-fait Ruffin, c'est que, pour arrêter le scandale de sa traduction, Jérôme traduisit lui-même les Livres des Principes. Il voyoit une affectation très-suspecte de la part de Ruffin, en ce qu'il avoit corrigé dans son Origène les erreurs contre la Trinité, qui eussent fait trop d'éclat en Occident, & qu'il y avoit laissé les traits dangereux dont le venin étoit plus imperceptible; telles que l'étrange doctrine concernant les Anges, les ames humaines, la résurrection future, la multitude des mondes & le rétablissement final de toutes choses. S. Jérôme crut devoir faire une traduction plus fidèle, où toutes les impiétés parussent également, & donnassent de l'Auteur l'éloignement convenable. Ruffin, en fut si outré, qu'on ne jugea pas à propos de lui communiquer la lettre de son ancien ami, & il composa aussi-tôt contre lui trois Livres, qui ne servirent qu'à rendre encore plus équivoque la foi

Hier. de leur Auteur. Le Pape Anastase jugea
Epist. 70. ne pouvoir se dispenser de censurer, & censura effectivement ces nouveaux écrits.

Ainsi Origène fut-il flétri, avec son traducteur, & l'origénisme condamné, non-seulement à Rome, mais par Véné-

Mais ce
 c'est que,
 traduction,
 Livres des
 nation très-
 in, en ce
 Origène les
 eussent fait
 qu'il y avoit
 nt le venin
 les que l'é-
 les Anges,
 rrection fu-
 les & le ré-
 roses. S. Jé-
 e traduction
 mpiétés pa-
 cent de l'Au-
 le. Ruffin,
 jugea pas à
 la lettre de
 posa aussi-tôt
 ne servirent
 voque la foi
 nastase jugea
 censurer, &
 veaux écrits.
 , avec son
 condamné,
 s par Véné-

rius de Milan, disciple & successeur de
 S. Ambroise, par Chromace d'Aquilée,
 Evêque naturel de Ruffin, en un mot
 par tout l'Occident, indigné, avec ju-
 stice, d'un si grand scandale.

En effet, quelque soin qu'on ait pris
 de disculper Origène, il est impossible
 de justifier ses ouvrages, & même de
 rejeter sur ses disciples toutes les erreurs
 qu'ils contiennent. On doit néanmoins
 convenir qu'ils y ont inséré les plus gros-
 sières; & d'ailleurs, qu'il seroit injuste
 de prendre à la lettre certaines expres-
 sions de cet Ecrivain extraordinairement
 partisan du sens allégorique. C'est l'inju-
 stice qu'on a reprochée à Théophile d'A-
 lexandrie, & qui paroît dans les Lettres
 paschales qu'il adressoit à toutes les Eglises,
 pour les avertir du jour de la Pâque, à
 l'exemple de ses prédécesseurs qui en
 avoient été chargés par le Concile de
 Nicée. Il profita de ces relations, pour
 donner aux fidèles les idées qu'il avoit
 lui-même de l'origénisme. Voici à quoi
 la première & la plus équitable de ces
 Lettres en réduit les erreurs.

Premièrement, à insinuer que le regne
 de J. C. doit finir. On ne trouve cette
 impiété, d'une manière expresse, en au-
 cun ouvrage d'Origène: mais elle suit

naturellement de ses principes. Car si tous les corps doivent être détruits à la fin des siècles, comme n'étant faits que pour la punition des esprits, il s'ensuit que J. C. n'aura plus de corps, & ne sera plus véritablement un homme; ni par conséquent notre Roi, du moins sous ce rapport. La seconde erreur est que les démons seront sauvés, après avoir été purifiés par de très-longes supplices: ce qu'Origène imaginoit, sur le principe que J. C. devoit être le Sauveur de toutes les créatures raisonnables. La troisième est que les corps ne ressusciteront pas entièrement incorruptibles, mais qu'ils conserveront le germe de la corruption, ou le principe de la destruction qu'ils doivent éprouver à la fin des siècles; ce qui est encore une conséquence de la singularité d'Origène, à imaginer les corps comme uniquement destinés à punir les esprits qu'ils tiennent renfermés. Ils seront donc inutiles, quand les esprits se trouveront purifiés entièrement.

Malgré la pénétration de Théophile dans le mystère de l'origénisme, il fut longtemps à prendre le parti de le censurer. Saint Jérôme & S. Epiphane lui avoient écrit sans aucun succès, qu'il espéroit en vain corriger les Hérétiques par la

douceur ; & qu'une multitude de saints personnages n'approuvoient pas les lecteurs dont il usoit : mais plusieurs Moines Egyptiens , dans les fougues d'un zèle indiscret , l'accusant lui-même d'origénisme , il ne trouva point de moyen plus propre à les calmer que de condamner enfin ces erreurs. Ce n'est pas que l'accusation fut fondée : mais comme parmi ces Moines , il y en avoit beaucoup de simples & d'ignorans , qui se formoient des images sensibles des choses les plus intellectuelles , ils se persuaderent , sur certaines expressions des saintes Ecritures , que Dieu avoit un corps , comme les hommes ; ce qui les rendit Antropomorphites. Or nul Interprète de l'Écriture , n'étant plus éloigné qu'Origène de cette explication grossière , ils traitoient d'Origénistes tous ceux qui les contredisoient.

L'Évêque Théophile enseignoit publiquement , avec l'Église Catholique , que Dieu est incorporel : il réfuta même fort au long l'erreur contraire , dans l'une de ses Lettres Paschales , qui fut portée aux Monastères , selon la coutume : ces bons Solitaires en furent étrangement scandalisés : il sembloit qu'on leur eut enlevé leur Dieu , avec le fantôme qu'ils

s'en formoient. L'un d'entr'eux, nommé *Sérapion*, vieillard d'une grande vertu, mais fort simple, après même qu'on l'eut tiré de ses préventions, en lui faisant concevoir qu'elles n'étoient pas moins contraires à l'écriture qu'à la foi de toutes les Eglises & de tous les siècles; *Sérapion* ayant voulu rendre grace avec ceux qui venoient de le détromper, se mit à pleurer, en s'écriant : Hélas ! on a fait disparaître mon Dieu, & je ne sais plus ce que j'adore.

Cass. coll.
10. c. 3.

La multitude des Moines se montra bien plus indocile. Ils quitterent leurs solitudes, vinrent par troupes à Alexandrie, traiterent l'Evêque d'impie devant le peuple, porterent l'insolence & les menaces jusqu'au Palais Patriarchal. Alors *Théophile* se déclara contre les Livres d'*Origène*, & il promit de les condamner. Il congédia doucement les Solitaires, puis tint un Concile, où il fut ordonné, que quiconque approuveroit les œuvres d'*Origène*, seroit chassé de l'Eglise.

C'étoient les Moines de Scété, qui s'étoient principalement soulevés contre le Patriarche. Entre ceux de Nitrie au contraire, il y en avoit plusieurs fort soupçonnés d'origénisme. Il paroît qu'ils étoient moins attachés aux erreurs d'O-

rigène qu'à ses Livres, qu'ils prétendoient avoir été altérés par des mains étrangères, & de façon qu'on en pouvoit aisément distraire le poison, sans réprover pour cela les leçons de vertu qu'ils fournissoient en abondance. D'ailleurs l'Eglise n'avoit pas encore décidé; ou ses décisions n'étoient pas assez authentiques, pour ôter toute excuse aux contradicteurs. Théophile n'en eut pas plus de condescendance; comme tous les zélateurs, dont les vues ne sont pas parfaitement pures, il avoit d'abord procédé avec trop de lenteur; & il procéda depuis avec trop de chaleur & de précipitation.

Outre son animosité contre les Moines en général, il étoit particulièrement mécontent du S. Prêtre Isidore, qui gouvernoit l'Hôpital d'Alexandrie; mais qui avoit été Solitaire à Nitrie, d'où S. Athanase l'avoit fait passer dans son Clergé.

Une veuve de qualité avoit remis une Soz. 3. 12. somme considérable entre les mains de ce vénérable Prêtre, après l'avoir obligé de s'engager par serment à en acheter des habits pour les femmes les plus indigentes de la ville, sans en donner connoissance au Patriarche; de peur que celui-ci n'employât cette somme en des bâtimens, pour lesquels il étoit passionné. Isidore reçut

l'argent & l'employa, selon l'intention de la donatrice. Le Patriarche avoit des espions qui l'eurent bientôt instruit : il fut piqué jusqu'au vif ; mais il dissimula. Deux mois après, ayant assemblé son Clergé, il produisit un Mémoire, qu'il disoit avoir reçu contre Isidore dix-huit ans auparavant. Cette accusation surannée eut un air d'humeur, & devint très-suspecte. Il fallut d'autres manœuvres, qui ne servirent qu'à mieux dévoiler la malignité & la fourberie. Théophile suborna un jeune homme, en lui faisant donner de l'argent, pour qu'il accusât Isidore. L'accusateur porta la somme à sa mère, qui, craignant qu'Isidore ne la poursuivît en justice, alla trouver le Gouverneur, & lui montra l'argent, qu'elle déclara avoir été reçu par les mains de sa sœur du Patriarche : ce qui n'empêcha point Théophile de chasser Isidore de l'Eglise, mais à petit bruit, sous prétexte d'un crime infame que la bienséance ne permettoit pas d'articuler. S. Isidore eut même à craindre pour ses jours, & il alla se cacher au Mont de Nitrie, où il avoit passé sa jeunesse.

Ce fut un crime irrémissible pour les Moines, de lui avoir donné retraite. Le violent Patriarche ordonna de chasser de

la montagne & du fond du désert, les Solitaires les plus renommés qui passaient pour gouverner les autres. Ils vinrent à Alexandrie, pour savoir le sujet de leur condamnation, il y en avoit quatre surtout d'une haute considération, & qu'on appelloit communément les *grands Frères*, parce qu'ils étoient en effet d'une taille extraordinaire, & de la même famille. Ils se nommoient Dioscore, Ammone, Eusèbe & Euthyme. Dioscore avoit été fait Evêque d'Hermopole. Aussitôt qu'ils parurent devant Théophile, il apostropha injurieusement Ammone, qui étoit un vieillard vénérable; & lançant sur lui des regards furieux, que le plus scandaleux emportement suivit de près, il lui jeta son pallium à la tête, le souffleta jusqu'à le faire saigner du nez, & cria insensément: Scélérat, hérétique, hypocrite, anathématisé Origène.

Les grands Frères n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer; ils retournerent patiblement à leurs solitudes, où ils continuèrent leurs exercices accoutumés, en se rassurant sur le témoignage de leur conscience. En effet, il n'y a point de preuve qu'ils soutinssent les erreurs d'Origène: on trouve au contraire des témoignages très-forts en faveur de la pu-

reté de leur foi. Le Patriarche ne laissa pas d'assembler un concile des Evêques voisins ; & sans y faire comparoître les solitaires , ni leur donner aucun autre moyen de se défendre , il en excommunia trois des principaux , entre lesquels on nomme Ammone & Dioscore : il n'osa cependant prononcer contre la multitude. Ensuite il fit venir du même désert cinq moines étrangers de naissance , & pleins de cet esprit d'émulation qui dégénère facilement en jalousie entre les reclus de nation différente ; il en ordonna un Evêque , le second , Prêtre , les trois autres , Diacres ; & il leur commanda de présenter contre les trois solitaires excommuniés , des requêtes que ces faux frères ne firent que souscrire , & que lui-même avoit composées. Ayant reçu ces requêtes dans l'église , avec un appareil affecté , il se transporta chez le Préfet d'Egypte , & lui présenta une nouvelle supplique en son propre nom , y joignit celle des moines accusateurs , & conclut à ce que les accusés fussent chassés de toute l'Egypte. Il obtint un ordre , avec des soldats ; & plus semblable au Chef d'une expédition militaire , qu'à un Evêque , il alla de nuit surprendre les monastères.

Dioscore , Evêque de la montagne ,

fut d'abord chassé, après avoir été violemment tiré de son siège par une escouade d'Ethiopiens. Ensuite on pilla les cellules, & l'on abandonna le petit ameublement des pauvres de Jésus-Christ à un tas de valets & de populace. On chercha long-temps les trois autres frères, Euthime, Eusèbe & Ammoné. Mais ils s'étoient fait descendre dans un puits, sur lequel on avoit mis une natte qui empêcha de les découvrir. De dépit & de fureur, Théophile fit brûler leurs cellules particulières, où furent en même temps consumés les Divines Ecritures, les Saints Mystères, & un jeune homme qui n'eut pas le temps de s'échapper. Quand les persécuteurs se furent retirés, les trois grands frères s'enfuirent à Jérusalem, suivis des Prêtres & des Diacres de la montagne, & d'environ trois cents moines. Le reste se dispersa en divers endroits. Le ressentiment du Patriarche ne fut pas calmé par ce bannissement volontaire : mais il poursuivit les fugitifs en Palestine, par des lettres qui ne respiroient que la vengeance. Il fit un crime aux Evêques de cette province, de leur pitié envers les malheureux ; & il ne la leur pardonna qu'à condition qu'ils ne leur donneroient plus d'asyle à

l'avenir, même dans les églises. Ainsi les solitaires furent obligés de fuir de retraite en retraite, & d'aller enfin demander justice à Constantinople.

Saint Jean Chrysostome y étoit au plus haut point de vénération que peut procurer le concours des talens brillans & des solides vertus. Mais si tout le monde étoit forcé de l'admirer, il n'étoit chéri que du peuple, & de la partie la plus saine du clergé; un grand nombre d'Écclésiastiques & de Grands le regardoient comme un zéléteur incommode; & pour mettre leurs vices à couvert, ils s'efforçoient de le rendre odieux. Depuis les disgraces de Ruffin & d'Eutrope, Gainas, Arien comme la plupart des Goths, s'étoit rendu tout-puissant; il se mit en tête de faire donner aux Hérétiques de sa communion une église dans la ville Impériale, & il en fit la demande à l'Empereur. Ce foible Prince, quoique bien intentionné, & sans accorder absolument ce qu'on demandoit, répondit qu'il en vouloit parler à Chrysostome, Evêque du lieu, & ministre des choses saintes; il le fit appeler, lui représenta le pouvoir, la fierté de Gainas, & tout ce qu'on avoit à craindre de ce suppliant rebuté, qui aspirait peut-être à l'Empire.

Théod.

v. 32.

Le magnanime Prélat répondit, que ^{Soz. 3. 4.} la terreur n'étoit pas une raison de livrer les choses saintes aux immondes ; que pour lui, on ne le verroit jamais chasser les vrais Fidèles des temples où ils célébroient les louanges du Fils de Dieu, pour y introduire les impies qui nioient sa divinité, & blasphémoient son saint nom : & montrant tout le courage d'un Empereur, tandis qu'Arcade s'abandonnoit à la peur, moins étrangère à un Prêtre ; Seigneur, lui dit-il, d'un ton d'affurance, capable de lui en inspirer, ne craignez pas ce barbare, c'est moi qui le veux mettre à la raison. Faites-nous aboucher ensemble, je lui ferai reconnoître l'injustice de sa demande. L'Empereur saisit avec joie cette ouverture, & les fit comparoître tous deux en sa présence, dès le lendemain. L'Arien superbe commença par sommer l'Empereur de sa promesse prétendue. Le S. Patriarche, accompagné de tous les Prélatz qui se rencontroient à C. P. prit la parole & dit, qu'un Empereur Chrétien étoit le protecteur de la Religion, & non pas son oppresseur ; qu'il n'avoit ni promis, ni pu promettre une chose qui n'étoit point à sa disposition, tout absolu que fut son pouvoir pour les affaires de ce

ifes. Ainfi
fuir de re-
nfin deman-

étoit au plus
ne peut pro-
s brillans &
out le monde
n'étoit chéri
partie la plus
nombre d'Ec-
le regardoient
ode ; & pour
rt, ils s'effor-
x. Depuis les
Eutrope, Gat-
part des Goths,
; il se mit en
Hérétiques de
e dans la ville
emande à l'Em-
quoique bien
rder absolument
pondit qu'il en
Rome, Evêque
choses saintes ;
présenta le pou-
& tout ce qu'on
uppliant rebuté,
l'Empire.

monde ; qu'il étoit d'ailleurs déraisonnable de faire servir à la division des Fidèles, les églises instituées pour les réunir ; que toutes celles de C. P. étoient ouvertes à tout Chrétien, & qu'il pouvoit y venir faire ses prières. Mais ne fut-ce que pour les importans services que j'ai rendus à l'Empire, répliqua Gannas, je mérite bien d'avoir un lieu particulier d'oraison. Quels sont les services, reprit le Patriarche, qui exigent pour salaire la profanation des temples, & le mépris des loix ? Elles défendent les assemblées des Hérétiques dans les villes ; & vous avez fait serment de les maintenir, ces loix saintes & sages. Mais avez-vous attendu jusqu'ici à recevoir la récompense de vos services ? Et lui rappelant de quel grade on l'avoit tiré, (car il avoit été simple soldat) considérez, poursuivit-il, ce que vous étiez autrefois, & ce que vous êtes à présent ; quel étoit l'état de votre fortune, ou plutôt de votre indigence, jusques dans vos vêtements, avant de passer le Danube, & dites-nous si le titre de Duc, si la qualité de Consul est au dessous de votre ambition. Puis se tournant vers l'Empereur, il lui fit envisager toutes les suites de sa molle condescendance à l'égard des Héré-

Hérétiques ; que la sûreté de la Religion faisoit celle de l'Empire ; mais que si par impossible on pouvoit séparer ces deux choses , il vaudroit mieux livrer des provinces que la maison de Dieu , & perdre la couronne de l'Univers , que la Religion.

Gainas ne put résister à l'énergique & vive éloquence de Chrysostome , ou plutôt à l'esprit de Dieu , qui parloit en lui. Il digéra même ce refus , avec assez de modération. Quelque temps après , il se révolta ouvertement. Mais les gens de bien remarquèrent , avec consolation , que le dépit de cet affront n'influa point dans sa révolte. Il parut même depuis redoubler de respect pour le S. Patriarche. Comme le Goth rebelle ravageoit la Thrace , & que personne n'osoit ni s'op- Theod. v. 33. poser aux efforts de la révolte , ni interposer sa médiation pour la faire cesser , le généreux Pasteur se chargea de la députation. Gainas l'ayant su , alla au devant du Saint , avec ses enfans , & lui donna toutes les marques possibles de respect & de bienveillance. Il persista néanmoins dans sa rébellion ; mais il fut défait par un Général des Huns , ami des Romains , qui envoya sa tête à Constantinople.

Tome IV.

E

Héré.

Pendant cette guerre, c'est-à-dire, dans le cours de l'année 400, on dénonça au Patriarche le Métropolitain d'Ephèse, nommé Antonin, sur différens chefs d'accusation, notamment pour avoir eu des enfans de sa femme, depuis qu'il étoit Evêque, & parce qu'il faisoit un trafic réglé des choses saintes, en vendant les ordinations épiscopales, à raison du revenu des Evêchés. La dénonciation fut faite par Eusèbe de Cilbiane, l'un des suffragans d'Ephèse, dans un concile formé des Evêques Asiatiques qui se trouvoient à la Cour, & de trois Métropolitains, dont le plus remarquable étoit celui de Scythie, en tout vingt-deux Evêques; cet Archevêque des Scythes, ou de Tomi, se nommoit Théotime, & avoit succédé aux vertus comme au siège de S. Vétranion. Nourri dans la vie monastique, & peu content d'en retenir l'habit & les cheveux longs qu'il ne quitta jamais, il en avoit conservé soigneusement l'austérité, l'esprit de modestie & de pénitence; en un mot, toutes les vertus qui le rendirent vénérable aux plus sauvages des Barbares, & que le Ciel honora plusieurs fois par des miracles.

L'Evêque de Cilbiane présenta son libelle devant cette assemblée respectable. L

Soz. VII.
26.

prudent Patriarche eût bien voulu assoupir une affaire, dont l'avantage présumé n'en pouvoit compenser l'inévitable scandale. Il employa Paul d'Héraclée, ami d'Antonin, & qui n'étoit pas mal avec Eusèbe, afin de les réconcilier l'un avec l'autre : mais celui-ci étoit trop animé, pour rien entendre. Au pied de l'autel, au moment où l'on alloit offrir le Saint Sacrifice, il produisit un second exemplaire des mêmes accusations, en présence de tout le peuple, aussi-bien que du clergé, & il se plaignit avec arrogance qu'on refusoit de faire justice. A ce propos injurieux, le Patriarche, tout modéré qu'il étoit, ne put s'empêcher de donner quelques marques d'émotion, qui suffirent à la délicatesse de sa conscience, pour refuser d'offrir les Divins Mystères, quoique ce fût un Dimanche; & il pria un autre Evêque de célébrer en sa place. Après que le peuple se fut retiré, il fit appeler Eusèbe, & lui dit devant les Prélats : Je vous prie encore d'y penser ; souvent le premier feu nous fait avancer des choses difficiles à prouver. Si vous êtes en état de soutenir votre accusation, nous ne la rejetons pas ; si vous y trouvez des inconvéniens, nous ne vous obligeons point à y persister. Prenez votre parti, avant la lecture du li-

est - à - dire,
on dénonça
in d'Ephèse,
s chefs d'ac-
avoir eu des
is qu'il étoit
loit un trafic
n vendant les
raison du re-
nonciation fut
ane, l'un des
un concile for-
es qui se trou-
trois Métropo-
marquable étoit
vingt-deux Evê-
des Scythes, ou
néotime, & avoit
me au siège de
ans la vie mona-
d'en retenir l'ha-
s qu'il ne quitta
rvé soigneusement
modestie & de pé-
toutes les vertus
le aux plus sauva-
ae le Ciel honor
miracles.
présenta son libelle
e respectable. L

belle. Quand il aura été lu publiquement, & qu'on en aura pris acte, il ne vous sera plus permis, étant Evêque, de vous défigurer. Rien ne fit peur à Eusèbe, & on lut son libelle.

On commença par examiner le dernier chef d'accusation, comme le plus pernicieux dans ses suites. On interrogea l'Evêque Antonin, & ceux qu'on lui reprochoit d'avoir ordonnés à prix d'argent. Les témoins cités se trouvant absens, on n'en put venir à la conviction; & l'affaire commença de languir. Mais le premier éclat étant fait, Chrysostome, pour abrèger le scandale, marqua autant d'ardeur pour la confirmation, qu'il avoit eu de répugnance à l'entreprise. Ainsi pour agir plus efficacement & plus promptement, il résolut de se transporter sur les lieux. Mais Antonin qui craignoit la preuve, avec raison, agit si bien à la Cour, qu'il y fit regarder l'absence du Patriarche, comme peu expédiente dans un temps où la révolte de Gainas tenoit encore tout le monde en alarme. L'adroit Simoniaque gagna même par argent son accusateur, dont le zèle étoit trop amer pour être bien pur; & il en tira promesse, sous serment, d'abandonner ses poursuites.

Ce fut donc en vain que S. Chryso-

stome nomma trois Evêques Commissaires, pour aller en sa place entendre les témoins, & instruire le procès dans le diocèse même d'Ephèse. L'un des trois, savoir Hétychius de Parium, ami d'Antonin, feignit d'être malade. On fatigua les deux autres par des lenteurs affectées. Eusèbe lui-même, qui depuis son marché, n'avoit garde de comparoître, fit le malade à son tour. Enfin, l'on traîna tellement en longueur, qu'Antonin mourut avant qu'on eût rien prouvé.

Alors le Clergé d'Ephèse & les Evêques voisins écrivirent à S. Chrysostome, en le conjurant de la manière la plus pressante de venir au secours de cette Eglise, non moins affligée par les mauvais Catholiques que par les Ariens; & sur-tout de prévenir les intrigues de ceux qui s'efforçoient, par argent, d'envahir le siège. Rien ne put contrebalancer dans l'esprit du Saint, la force d'un pareil motif. Le mauvais état de sa santé, la rigueur de l'hiver, tout fut oublié: il partit sans retardement, laissant les soins de sa propre Eglise à Sévérien de Gabales, doué de quelque éloquence, qu'il étoit venu produire dans la Capitale, du reste aussi peu digne de la confiance du S. Patriarche, qu'il avoit plus employé d'artifices pour

la gagner. Chrysofome emmena trois Evêques ; & quand ils furent arrivés à Ephèse, ceux de la Lydie, de l'Achaïe & de la Phrygie, aussi-bien que de l'Asie, proprement dite, se rassemblèrent au nombre de soixante-dix, tous extrêmement empressés à voir, & plus encore à entendre le Grand Chrysofome. Le lâche accusateur d'Antonin, Eusèbe, vint comme les autres. Il avoit reçu son salaire, & celui qui le lui avoit donné étant mort, il ne craignoit plus d'être convaincu de parjure. Il reprit son accusation, qui fut prouvée par de bons témoignages, & confirmée par l'aveu même des coupables. Six Evêques ordonnés à prix d'argent par Antonin, furent déposés ; la mémoire du défunt infamée, & ses héritiers condamnés à restituer le prix de ses ordinations simoniaques : enfin l'on substitua de bons sujets aux coupables, & l'on eut un soin particulier, dit un Auteur du temps, de s'assurer qu'ils avoient toujours gardé la continence.

Pall. Dial. Tandis que le Patriarche étoit sur les
pag. 133. lieux, il s'informa des besoins des autres
 Eglises de l'Asie. Celle de Nicomédie
 avoit pour Evêque, un aventurier nommé
 Géronce, Diacre de Milan, sous le
Soz. viii. 6. pontificat de S. Ambroise. Il s'étoit alors

vanté d'avoir pris pendant la nuit un
 onocélide, c'est-à-dire un spectre mon-
 strueux dont la féconde imagination des
 Grecs faisoit toute l'existence. Soit que
 cette fable fut un mensonge réfléchi, soit
 qu'elle fut une pure illusion, S. Ambroise
 la trouva indigne d'un ministre des au-
 tels, & voulut que Géronce en fit un
 désaveu effectif par la pénitence. Le Dia-
 cre indocile abandonna S. Ambroise, vint
 à Constantinople, sous le Patriarche Nectaire
 & trouva des protections qui lui
 procurerent l'évêché de Nicomédie. Son
 Archevêque se plaignit, & le Patriarche
 vouloit faire droit sur la plainte : mais le
 charlatan avoit gagné son nouveau peu-
 ple, par toutes sortes de souplesses. Il
 pansoit leurs plaies, il guérissoit ou pa-
 roissoit guérir leurs maladies, il étoit de
 l'abord le plus facile. Nectaire ne put ve-
 nir à bout de le déposséder, quelque envie
 qu'il en eut. Ce trait d'autorité étoit ré-
 servé à son successeur, qui mit dans ce
 siège Pansophius, homme d'une grande
 douceur de mœurs, d'une piété exem-
 plaire, & qui avoit été l'instituteur de
 l'Impératrice : avec tant de bonnes qua-
 lités, il ne put gagner l'affection de ce
 peuple prévenu ; & ce changement d'E-
 vêque attira au Patriarche même une
 nouvelle foule d'ennemis.

Il y avoit trois mois passés qu'il étoit parti pour l'Asie, & il étoit temps qu'il revint à son Eglise. Sévérien à qui il l'avoit confiée, la trouboit par ses intrigues, & cabaloit contre le S. Patriarche. Les choses avoient été poussées si loin, que le Saint, à son retour, crut que le ménagement devoit céder à la prudence, & qu'il falloit indispensablement expulser de C. P. cet ingrat & perfide cabaleur. Mais Sévérien s'étoit insinué par ses flatteries jusques dans l'esprit de l'Impératrice. Elle le fit revenir de Calcédoine, où déjà il s'étoit retiré, & elle ne fut pas contente, qu'elle ne lui eut fait recouvrer les bonnes grâces du Patriarche, qui, avec une profonde connoissance du cœur humain & des mœurs, avoit cette candeur, & cette simplicité naturelle, qui est si souvent la dupe du génie subalterne de l'intrigue & de la basse politique.

Tandis qu'uniquement pénétré de la grandeur de Dieu & des choses éternelles, il ne faisoit attention, ni aux intérêts, ni aux supercheries du siècle; l'orage se forma de toute part contre lui. Tous les ennemis de la discipline, des bonnes mœurs, de la foi, devinrent les siens. Les Ariens habitoient en grand nombre dans la Capitale; ils ne pouvoient tenir

leurs assemblées que hors de la ville : mais pour y aller, ils s'atroupoient au dedans, sortoient processionnellement & comme en triomphe tous ensemble, & chantoient à deux chœurs des cantiques remplis de leurs impiétés. L'audace alla jusqu'à y insérer des dérisions de la doctrine Catholique. Le peuple orthodoxe fit de son côté des chants satyriques. Entre ces deux partis également fiers, l'un de sa faveur présente, l'autre de son crédit passé, la rivalité se porta bientôt à des faillies très-critiques. Du chant & des propos, l'on passa aux coups ; & il y eut de part & d'autre du sang répandu. Un Eunuque de l'Impératrice fut même blessé d'un coup de pierre ; ce qui fit renouveler la défense qui avoit été faite aux Ariens sous le Pontificat précédent, de chanter des litanies dans la ville, c'est-à-dire des prières communes de nuit ou de jour. Cette nouvelle humiliation des sectaires, attribuée au S. Patriarche, lui fit encore de nouveaux ennemis.

Les choses en étoient là, quand les grands Frères & leur suite arrivèrent à Constantinople. Ils se présentèrent au pieux & tendre Chrysostome, qui voyant à ses pieds cinquante vieillards, dans l'extérieur desquels la mortification & tous

les vestiges de la Sainteté étoient empreints, en fut touché jusqu'aux larmes, & leur demanda qui les réduisoit à la fuite. Ils lui raconterent ce qui s'étoit passé à Nitrie, & le prièrent de leur épargner la triste nécessité de porter leurs plaintes au tribunal séculier; ajoutant qu'ils ne demandoient point d'autre satisfaction, ni d'autre grace, que de rentrer dans leurs solitudes, & d'y consumer le sacrifice de leur personne qu'ils avoient commencé de faire au Seigneur. Il se persuada qu'il seroit aisé d'adoucir Théophile, & leur promit sa médiation, en leur recommandant la discrétion & la retenue. En même temps, & par des clercs d'Alexandrie, envoyés pour les intérêts de Théophile, il s'affura que les plaintes des moines n'étoient que trop fondées. Il écrivit donc à ce Patriarche, mais avec tous les ménagemens possibles, & en le suppliant, comme un fils respectueux eut parlé à son père, de rendre ses bonnes grâces aux pieux solitaires qui faisoient un des plus beaux ornemens de son Eglise. Mais l'impérieux & vindicatif Egyptien répondit avec une hauteur insultante, que l'Evêque de l'Eglise Impériale devoit au moins savoir les canons de Nicée; que s'il les ignoroit, on lui

Pallad.
R. 62.

feroit voir que selon ces décrets, nul Evêque ne doit s'ingérer dans les affaires qui ne sont pas de son ressort ; que si l'Evêque d'Alexandrie doit être jugé, c'est par les Egyptiens, non à soixante & quinze journées de distance. Après une lettre si dure, Chrysostome ne voulut plus se mêler de ces différends, que pour amortir, autant qu'il le pourroit, la plus grande effervescence des esprits.

Cependant Théophile prévint par ses lettres S. Epiphane, dont il avoit autrefois raillé l'ardeur extrême contre l'Origénisme, & qu'il avoit traité hautement d'Anthropomorphite. Mais dans ces nouvelles conjonctures, il sentoit combien un partisan du caractère d'Epiphane lui seroit utile. Avec une réputation bien établie de sainteté & de capacité, l'Evêque de Salamine avoit, dans un âge avancé, un génie encore très-vif, & un grand ascendant sur une foule de Docteurs plus jeunes que lui, & non moins célèbres. Il envoya la lettre de Théophile au Prêtre Jérôme, & y en joignit une de sa part, où il triomphoit de ce qu'Amalec, étoit détruit jusqu'à la racine ; ce sont ses termes, pour exprimer la condamnation d'Origène par l'Evêque d'Alexandrie. Il fit plus : il se rendit à Constantinople, malgré son extrême vieillesse.

Chrysofome feignit d'ignorer le but de ce voyage, envoya par honneur fon clergé au devant de lui, & le fit inviter à prendre un logement dans le palais épifcopal. Mais Epiphane, prévenu contre le Patriarche, ne répondit qu'avec dureté à fes politesses, & il refusa toute communication avec fa perfonne, à moins qu'il ne condannât Origène, & ne chafsât les grands Frères. Chrysofome repréfenta, avec douceur, qu'il ne falloit rien précipiter; fur cette réponfe, on fit prendre à Epiphane une réfolution extrême, & dont l'exécution eût fait de ce Prélat vénérable la fable & la rifée de tout l'Empire. On l'excita à fe préfenter au milieu de l'Eglife, devant tout le peuple affemblé, afin d'y condamner à voix haute les livres d'Origène, les moines venus d'Egypte, comme Origéniftes, & le Patriarche de C. P. comme leur fauteur. Le S. Vieillard commençoit à donner dans le piège, quand quelques perfonnes, plus fenfées ou plus politiques, lui en firent craindre les fuites. L'Evêque Jean, lui dit-on, eft adoré du peuple, il pourra s'élever une fédition; & vous ferez le premier en péril, comme la première caufe du foulèvement. Cette remontrance l'arrêta.

On ne laissoit pas de rendre justice à la droiture de ses intentions, & tout le monde révéroit ses vertus. Le jeune Prince, fils d'Arcade & d'Eudoxe, étant tombé malade, la mère demanda à Epiphane le secours de ses prières. Il promit que l'enfant guériroit, si l'Impératrice fuyoit les grands Frères, comme tous les autres Hérétiques. Eudoxe, qui les protégeoit, parut scandalisée, & fit cette réponse: Si Dieu veut prendre mon fils, il en est le maître. Pour vous, je me garderai bien d'imaginer désormais que vous soyez un homme à miracles. Elle conseilla néanmoins aux solitaires de Nitrie, d'aller s'expliquer avec cet homme extraordinaire; & ils obéirent. Qui êtes-vous, pour oser vous présenter ici, leur demanda-t-il brusquement? Mon père, répondit respectueusement Ammone, qui étoit à la tête, nous sommes ces grands Frères qu'on vous a peints de si noires couleurs: mais je désirerois savoir, si jamais vous avez entendu nos disciples, ou vu nos écrits. Il répondit franchement, que non; & Ammone reprit: Comment donc nous jugez-vous Hérétiques, sans aucune preuve de nos sentimens? Tout le monde m'a dit que vous l'étiez, répondit l'Evêque. Le solitaire répliqua:

Soz. viii.

15.

Nous en avons usé bien autrement à votre égard ; car nous avons souvent lu vos écrits, entr'autres, votre Ancorat ; & comme plusieurs personnes le censuroient, & l'accusoient d'hérésie, nous avons pris votre défense. Vous ne devriez donc pas sur des rumeurs vagues & incertaines, condamner ceux qui ne disent que du bien de vous.

Cette entrevue adoucit beaucoup S. Epiphane, qui n'avoit pas moins de droiture dans l'ame, que de vivacité dans le tempérament. Peu de temps après, il partit pour son île ; soit qu'il se repentit d'être allé trop vite en cette affaire ; soit qu'il eut eu révélation de sa mort prochaine, comme on l'a cru, sur ce qu'il dit au moment de s'embarquer. Plusieurs Evêques le reconduisant jusqu'à la mer ; je vous laisse, leur dit-il, la ville, le palais, & tout ce grand théâtre : pour moi, je m'en vais ; car je suis très-pressé. Il mourut en effet sur mer, avant que d'arriver en Chypre. Il y avoit trente-six ans qu'il gouvernoit l'Eglise de Salamine ou Constance, Capitale de cette île. Il étoit d'une grande érudition, mais sa critique n'est pas fort exacte. Sa droiture naturelle le rendit crédule, & l'ardeur de son zèle l'exposa aux préventions. Il faut néan-

moins reconnoître, que Théophile, qui surprit sa confiance, avoit une habileté, & mille autres qualités extrêmement imposantes.

Les solitaires de Nitrie se voyant protégés de l'Impératrice, présentèrent requête, afin que les accusations intentées contre eux fussent examinées devant les Préfets, & Théophile tenu de comparoitre, pour être jugé par S. Chrysostome. La demande fut accordée dans les deux chefs. Les Préfets examinerent l'accusation formée par les faux Frères, qu'avoit subornés Théophile; & lui-même fut contraint de venir à Constantinople, d'où l'Empereur envoya un de ses Officiers, pour l'amener. Les accusateurs qu'on examina en premier lieu, ne purent rien prouver, & rejeterent toute la trame sur l'Evêque d'Alexandrie, en déclarant qu'il les avoit trompés, & qu'il leur avoit dicté leur requête. On les emprisonna jusqu'à son arrivée: le cas étant grave, & digne de mort, suivant la lettre des Loix Romaines contre les calomniateurs. Quelques-uns moururent en prison, avant l'arrivée de Théophile. Les autres, moyennant l'argent qu'il fournit, en furent quittes pour le bannissement.

Le Patriarche d'Alexandrie avoit été

mandé seul ; & il arriva comme en triomphe , avec un cortège de trente-six Evêques. Saint Jean Chrysofome , qui avoit préparé des logemens pour ces Prélats , les invita de la manière la plus cordiale à descendre chez lui : mais ils le refuserent séchement. Théophile ne voulut ni le voir , ni lui parler , ni lui donner aucune marque de communion. Il avoit dès-lors son plan tout dressé , tant la foiblesse du Gouvernement lui étoit connue. Loin de se défendre des prévarications qu'on lui reprochoit , il se proposa d'attaquer Chrysofome sur son propre siège ; persuadé que s'il le pouvoit chasser de la Capitale , il n'auroit plus de peine à écraser les Solitaires. Pendant trois semaines qu'il resta à Constantinople , il n'approcha point de l'Eglise ; quoique S. Chrysofome le fit continuellement presser de lui dire au moins le sujet d'une guerre si inattendue , & dont le public étoit si scandalisé. Mais Théophile ne daigna jamais lui répondre. Le S. Evêque ne laissa point de lui donner l'exemple de la modération & de la douceur. Cependant l'Empereur , sollicité par les moines , le pressa de leur rendre justice , lui commanda formellement d'aller au logis de Théophile , & d'informer juri-

comme en
 e trente-six
 tome, qui
 ur ces Pré-
 la plus cor-
 mais ils le
 ile ne vou-
 ni lui don-
 munion. Il
 dressé, tant
 nt lui étoit
 e des préva-
 t, il se pro-
 sur son pro-
 l le pouvoit
 auroit plus
 es. Pendant
 Constantino-
 Eglise; quoi-
 tinuellement
 le sujet d'une
 ont le public
 Théophile ne
 Le S. Evêque
 er l'exemple
 douceur. Ce-
 icité par les
 endre justice,
 nt d'aller au
 nformer juri-

diquement contre lui: car on l'accusoit de violences, de meurtres, & de plusieurs autres crimes. Mais le Saint refusa constamment d'en prendre connoissance, tant par considération pour un accusé de ce rang, que par respect pour les canons, qui défendoient de juger les causes Ecclésiastiques hors de leur province.

Théophile, au contraire, travailloit jour & nuit contre Chrysofome, de concert avec toutes les personnes qu'il trouva indisposées contre le S. Patriarche. Ce fut alors principalement que l'Evêque de Gabales fit voir le peu de fond qu'on doit faire sur la réconciliation d'un ennemi jaloux. Acace de Bérée, mécontent du Patriarche, précisément pour un accueil peu honorable dont il croyoit avoir sujet de se plaindre; d'un autre côté Antiochus de Ptolémaïde, & un Abbé de Syrie nommé Isaac, tous deux vagabonds d'habitude & d'humeur tracassière, accoutumés à courir de diocèse en diocèse pour en tourmenter & calomnier successivement les Evêques, entrèrent dans le complot de Sévérien, & s'en firent sous sa direction les agens principaux; ils envoyerent d'abord à Antioche, pour rechercher la jeunesse de Chrysofome.

Mais n'y ayant rien trouvé qu'à son

avantage, ils se retournerent du côté de la ville Impériale, qui fournit seule à bien des atraques contre son zélé Prélat.

Il avoit d'abord pour ennemis, dans son Clergé, tous ceux qui ne pouvoient souffrir les loix qu'il y vouloit rétablir, & en particulier deux Prêtres, cinq Diacres & trois veuves du premier rang, dont deux avoient eu pour époux des Consuls, & qui étant vieilles, ne pardonnoient point au Patriarché les avis mortifians que leur attiroit le mélange ridicule de l'afféterie du premier âge, avec les rides & les cheveux blancs. Outre cette partie gangrénée du clergé, quelques-unes de ces personnes de cour, toujours prêtes aux cabales & aux révolutions, prêterent la main à Théophile. On prétend aussi que l'Impératrice étoit déjà irritée contre Chrysofome, pour un discours où emporté par l'ardeur de son éloquence, il avoit parlé des femmes en général, avec une véhémence & sous des images, que le peuple appliquoit à la Princeffe. Les Evêques d'Asie qui avoient été déposés, ne manquèrent pas non plus de signaler leur ressentiment.

Pallad. Théophile profita de tout. *Opulent & Dial. p. 5.* naturellement magnifique, il répandoit l'or avec profusion, tenoit une grande

table, se rendoit affable & caressant. malgré sa fierté naturelle qu'il savoit plier à l'intérêt, il écoutoit tout le monde, plaignoit les mécontents, flattoit les clercs ambitieux, & leur faisoit espérer de les avancer. Entre tous les Ecclesiastiques, il n'y en avoit point de plus animés contre leur Evêque, que deux Diacres, dignes de mort, selon les loix civiles, & qu'il avoit chassés de l'église, l'un pour cause de meurtre, l'autre pour crime d'adultère. Tels furent les premiers boute-feux qu'employa Théophile, encore fut-il obligé de leur promettre qu'il les rétablirait dans le clergé; ce qu'il exécuta, suivant la méthode qu'il savoit si bien; il les engagea à lui présenter des requêtes, les dicta lui-même, & les remplit de faussetés.

Il falloit avoir l'autorité pour soi, au défaut de l'équité. La fourbe & l'intrigue opérèrent encore ce nouveau prestige: Arcade qui venoit de marquer de la vigueur contre les premières tentatives de la cabale, reçut au moment décisif toutes les impressions qu'elle lui voulut donner. Les richesses de Théophile, jointes aux ressentimens de l'Impératrice, leverent tous les obstacles. On sema l'argent à la cour, avec tant de fruit, qu'au moment

où Théophile sembloit ne pouvoir échapper à une condamnation canonique, on vit éclore l'étrange résolution de traduire Chrysofome lui-même au jugement d'un Concile.

On choisit pour le lieu du concilia-bule, le bourg du Chêne, près de Calcédoine, tant parce que Cyrin, Evêque de ce petit endroit, étoit ennemi déclaré de S. Jean Chrysofome, que parce qu'on appréhendoit l'affection que le peuple de Constantinople portoit à son Evêque. Ce bourg étoit d'ailleurs commode pour l'effet qu'on se proposoit depuis que Ruffin y avoit fait bâtir un palais, avec une église & un monastère. On cita le Saint, qui refusa de comparoitre. Quarante Evêques qui se trouvoient avec lui, ne pouvoient revenir de la surprise où les jetoient l'adresse, l'audace & l'iniquité de Théophile. Ils députerent trois d'entr'eux, avec deux prêtres, & les chargerent de répondre à l'Evêque d'Alexandrie, qu'on avoit encore la lettre où il déclaroit que nul Evêque ne doit s'ériger en juge hors de ses limites; que s'ils n'avoient eu plus d'égard que lui aux canons de Nicée, ils l'auroient jugé le premier; que leur Concile étoit plus nombreux, & d'un tout autre poids que le sien; puisqu'il n'a-

voit que trente-six Evêques d'une seule province, & qu'eux se trouvoient au nombre de quarante de diverses provinces, entre lesquels on comptoit sept métropolitains; qu'ils avoient contre lui des mémoires & des preuves de soixante-dix articles de crimes manifestes.

S. Chrysofome répondit de son côté, Pallad;
 que nonobstant l'irrégularité de la pro- P. 72.
 cédure, & quoiqu'il dût incontestablement être jugé dans Constantinople, en cas qu'il fût coupable, il ne disputeroit pourtant pas sur le lieu du jugement, pourvu qu'on exclût quelques-uns des juges qu'il nomma, & qui étoient récusables par toutes les raisons de droit. il fit la même réponse à un Notaire de l'Empereur, chargé d'un ordre de ce prince, pour le contraindre à se présenter. Quelque respect qu'il eût pour les puissances établies de Dieu, il jugea que dans cette affaire, purement ecclésiastique, sa soumission seroit moins édifiante pour les Fidèles, que préjudiciable à l'Eglise. Des Evêques attachés au Saint Patriarche s'étant fait les porteurs de sa réponse, les partisans de Théophile les arrêterent ignominieusement, se portèrent contre eux aux plus grandes violences, battirent l'un fort rudement, déchirèrent les habits d'un autre, & char-

gerent un troisième des fers qui avoient été préparés pour S. Chrysostome même, & comme si c'eût été lui, ils jeterent cet ami fidèle dans une barque, & le transportèrent en un lieu inconnu.

Du reste on procéda, comme dans les cas de contumace; on tint pour prouvés tous les chefs d'accusation auxquels l'accusé n'étoit pas venu répondre. Il y en avoit jusqu'à vingt-neuf; l'oppression & la calomnie cherchant d'ordinaire dans la multitude des imputations, ce qui manque à leur solidité & à leur vérité. La plus spécieuse étoit qu'il exerçoit peu l'hospitalité, jusques-là fort en recommandation parmi les Evêques; mais qui commençoit à faire divertir le patrimoine des pauvres au profit ou à l'amusement des riches, sur-tout dans une capitale où il y avoit une affluence prodigieuse. A cette sainte épargne & à l'esprit de retraite, de recueillement & de pénitence qui engageoit le S. Evêque à manger seul habituellement, on donnoit les qualifications les plus injurieuses: on l'appeloit sauvage, cyclope, & du nom de tous ces monstres fabuleux que la haine de la société & de l'humanité tenoit renfermés dans leurs cavernes. On vouloit aussi faire entendre qu'il en usoit de la sorte, pour

faite bonne chère avec plus de liberté. Mais outre l'austérité notoire de sa vie, tout le monde savoit qu'elles précautions & quel régime lui imposoit sa foible santé; il n'osoit boire de vin, à cause des chaleurs de tête qui le tourmentoient; & son estomac étoit dans un état, où tout ce qu'on pouvoit lui préparer n'excitoit que son dégoût. Les autres accusations n'étoient que des présomptions imaginaires, de vagues imputations, dénuées de circonstances & de vraisemblance, alléguées même de manière à laisser voir que personne ne faisoit fonds là-dessus. On lui reprochoit, entr'autres choses, de ne donner connoissance à personne de l'emploi qu'il faisoit des revenus ecclésiastiques, & d'avoir vendu des choses consacrées à Dieu, telles que le marbre préparé par son prédécesseur pour l'ornement d'une église. Ses immenses charités justifioient assez cette conduite. Le crime qu'on lui fit vaguement d'avoir injurié les clercs, & composé un Livre contre eux, n'avoit trait qu'à son zèle contre l'abus des femmes sous introduites, & faisoit au fond l'éloge de sa vigilance pour la pureté cléricalle. On l'accusoit aussi d'avoir procuré le bannissement de Porphyre, Prétre d'une conduite plus qu'équivoque;

d'avoir d'écélé le comte Jean, coupable de sédition; de s'habiller & se déshabiller au milieu de l'église, dans le trône pontifical: articles que nous rapportons, uniquement pour montrer que dès-lors on changeoit de vêtement pour le ministère de l'autel, & qu'on reprenoit en rigueur les défauts contraires à ce qu'on appelle mansuétude ecclésiastique. Enfin on osa l'accuser, non-seulement d'avoir admis des personnes du sexe dans sa chambre, après avoir congédié tout le monde; mais d'entretenir un commerce habituel avec une femme mariée: calomnie atroce & manifeste, qui tomba d'elle-même, par la connoissance de l'état où l'avoient réduit les austérités de sa jeunesse, & l'incommodité qui lui étoit survenue dès-lors, en s'exposant avec une ferveur indiscrete aux froids rigoureux de l'hyver.

Mais comme il ne comparut pas, bien que cité à quatre reprises différentes, il ne fut pas seulement question de prouver, & on le condamna simplement par contumace. La lettre qu'on en écrivit à l'Empereur étoit conçue en ces termes: Comme Jean, accusé de plusieurs crimes, n'a pas voulu se présenter, parce qu'il se sentoit coupable, il a été déposé
suyvant

suivant les loix : mais parce que les libelles contiennent aussi une accusation de lèse-majesté , nous laissons à votre piété le soin de le punir pour ce délit particulier : car ce n'est pas à nous d'en prendre connoissance.

Dans ce procédé des ennemis les plus acharnés , on doit remarquer la retenue des Evêques, par rapport au jugement des crimes capitaux. Ce prétendu crime de lèse-majesté , consistoit à s'être échappé de paroles contre l'Impératrice ; parce qu'on appliquoit à cette Princesse différentes expressions qui avoient paru singulières , dans les sermons que fit S. Chrysostome , pendant le Concile même du Chêne. Vous savez , mes Frères , avoit-il dit , en se livrant trop peut-être au feu de son éloquence , vous savez pourquoi l'on m'en veut : c'est que je ne suis point vêtu de soie , & que la race de l'aspic domine aujourd'hui : on appliquoit ces mots figurés à la nation des Francs , dont l'Impératrice étoit issue. On releva plusieurs autres expressions , plus dures encore ou plus claires , & vraiment inexcusables : mais indépendamment de la réputation de sagesse & de modération si bien assurée à Saint Jean Chrysostome ,

on a mille autres raisons de douter qu'elles ayent été fidèlement rendues.

Il n'en falloit pas tant, pour que de jaloux & sanguinaires flatteurs en tirassent parti. Aussi le bruit courut-il que le Patriarche devoit avoir la tête tranchée. Je suis près d'être immolé, dit-il aux Evêques de son parti : je reconnois la conjuration de Satan ; il ne peut plus souffrir la guerre que lui font les discours de celui que vous nommez Chrysostome. Souvenez-vous de lui dans vos prières, & que la peur ne fasse abandonner à personne les intérêts de l'Eglise. A ces mots tout le monde fondit en larmes ; les uns se jeterent à son cou & l'embrassèrent tendrement ; les autres sortirent de l'assemblée, parce qu'ils ne pouvoient plus soutenir l'accablement de leur douleur ; il les pria de rentrer, & leur dit : Asseyez-vous, mes Frères, sans pleurer sur mon solide avantage. Jésus-Christ est ma vie, & la mort m'est un gain. Valons-nous mieux que les Prophètes & que les Apôtres, pour être moins en bute aux traits de l'envie, & demeurer plus long-tems en ce monde ? N'avons-nous pas sujet de pleurer, dit un des assistans, au moment de rester orphelins, de voir l'Eglise veuve, ses loix méprisées, les pau-

Pall. p.
67.

pres
pour
Chry
dans
lui é
tions
mon
lumiè
par m
To
banni
corda
conter
sire riv
glise &
On pr
nonob
plus ré
par un
peuple
les mo
cris lam
dit ret
droit n
lumièr
bouche
seau, c
ce ban
Dès
seux t

pres abandonnés , le peuple fidèle dépourvu d'alimens & de lumières ? Saint *Ibid. p. 68*
 Chrysofome frappant de sa main gauche dans la droite, par un mouvement qui lui étoit ordinaire dans les grandes émotions, répondit en ces mots : C'est assez, mon Frère, n'en dites pas davantage : la lumière de l'Évangile n'a pas commencé par moi, & ne s'éteindra point avec moi.

Toutefois il ne fut condamné qu'au bannissement, que le foible Empereur accorda au Concile, ou plutôt à Théophile, content dans sa jalousie d'éloigner l'illustre rival qui lui faisoit ombre dans l'Église & dans la ville de Constantinople. On procéda sur le champ à l'exécution, nonobstant l'appel du Saint à un jugement plus régulier. Il fut mis hors de l'Église par un Comte & des Soldats. Tout le peuple le suivit en versant des larmes ; les moines & les vierges poussèrent des cris lamentables ; de tous côtés on entendit retentir ces regrets : hélas ! il vaudroit mieux ravir au soleil l'éclat de sa lumière, que de condamner au silence la bouche de Jean. On le jeta dans un vaisseau, qui le passa de nuit en Asie : mais ce bannissement ne dura qu'un jour.

Dès la nuit suivante il survint un affreux tremblement de terre, qui menaça *Théod. v. 34.*

de renverser le palais, & sur-tout l'appartement impérial de l'Empereur. L'Impératrice se montra la plus empressée pour le rappel du S. Patriarche : elle lui écrivit sur le champ, dans les termes les plus affectueux & les plus satisfaisans, attribuant à des hommes perfides & corrompus tout ce qui s'étoit fait contre lui. On envoya courier sur courier pour le supplier de venir sans délai rendre à la ville désolée la joie & la vie. Avec la cour tous les esprits rentrèrent dans les dispositions les plus avantageuses à son égard. Ceux qui lui avoient été les plus opposés, publièrent à haute voix, qu'on l'avoit calomnié indignement. Sévérien de Gaballes prêchant dans ces conjonctures, & ayant encore eu l'imprudence de déclamer contre lui, ne fit qu'émouvoir le peuple, qui courut en troupes vers le palais, en demandant à grands cris que l'Evêque Jean lui fut rendu au plutôt. On envoya l'Eunuque Brisson en diligence à Prénète, où étoit le Saint, & tous les citoyens coururent en foule au devant de lui. La mer en un moment disparut sous les navires & les barques, où se jeterent avec précipitation les hommes de tout âge & de tout état, les femmes mêmes tenant leurs enfans entre leurs bras. C'est

ainsi que le S. Patriarche rentra, comme en triomphe, accompagné d'une multitude de grands, entre lesquels on compta plus de trente Evêques.

Il ne vouloit pas reprendre ses fonctions, qu'il n'y eût été rétabli par un Concile plus nombreux que celui qui les lui avoit fait quitter; mais le peuple n'eut point d'égard à cette délicatesse, qui génoit son empressement. Ils se rangèrent autour de lui avec des cierges allumés, & chantant des cantiques composés dans un enthousiasme soudain, ils l'emmenerent dans l'église, le contraignirent de monter dans sa chaire, & de reprendre le cours de ces divines instructions, dont l'éloquence parut encore avoir pour eux des charmes tout nouveaux: il leur parla en effet avec plus de sublimité que jamais, se surpassa en quelque sorte lui-même, dans une occasion si propre à élever le sentiment; & ce discours excita des applaudissemens si vifs & si continuel, que l'Orateur ne put l'achever. Il persista néanmoins à demander un Concile nombreux, où il pût se justifier. A sa prière, l'Empereur écrivit de toutes parts pour rassembler des Evêques: mais ils se cachèrent, & se dispersèrent avec empressement. Ceux du parti de Théophile

Chryf.

tom. 8. p.

262.

s'enfuirent secrètement de Constantinople, dans la crainte du peuple, & ils se retirèrent, chacun dans son église. L'audacieux Théophile trembla lui-même; on menaçoit de le jeter dans la mer: il s'embarqua précipitamment durant la nuit, malgré les rigueurs de l'hiver, afin de repasser bien vite en Egypte. Déjà cependant il s'étoit réconcilié avec Eusèbe & Euthyme, les deux grands frères qui seuls restassent en vie; car Ammon & l'Evêque Dioscore étoient morts quelque temps auparavant, avec la réputation de Saints à miracles. Le zèle de Théophile contre les écrits d'Origène se dissipa, avec sa cabale. Quand on lui en marqua de la surprise, ces livres, dit-il, sont une prairie où je cueille les fleurs, sans m'arrêter aux épines. Saint Chrysostome demeura tranquille pour lors, parut plus cher au peuple, & reprit plus d'autorité qu'avant cette disgrâce.

On raconte de Théophile, qu'en arrivant en Egypte il aborda par hasard à la petite ville de Gérès. L'Evêque étoit mort, & les habitans avoient jeté les yeux sur le solitaire Nilammon, pour le mettre sur ce siège. Il demuroit hors de la ville, dans une cellule, dont il avoit muré les portes, pour vivre plus retiré. Comme il refusoit l'épiscopat, Théophile vint plu-

fleurs
il répo
vous f
moi a
Théop
d'ouvri
Prions
dit de s
tôt en
s'écoula
ceux qu
tendre
lammon
point. O
sa porte
terré ave
une églis
ans on y
de grand
encore la
La ma
Chrysofon
lui annon
peine dura
au bout de
l'honneur
publique,
Sainte Sop
tion de gr
cérémonies

ieurs fois, pour l'engager à l'accepter; il répondit enfin: Demain, mon père, vous ferez ce qu'il vous plaira: permettez-moi aujourd'hui de régler mes affaires. Théophile revint le lendemain, & lui dit Soz. viii d'ouvrir, en lui rappelant sa promesse. 19. Prions auparavant, dit Nilammon, prions, dit de son côté Théophile, qui se mit aussitôt en prières. Un long espace de temps s'écoula de la sorte. Enfin Théophile & ceux qui étoient avec lui, se lassant d'attendre hors de la cellule, on appela Nilammon à haute voix; il ne répondit point. On démolit la muraille qui bouchoit sa porte, & on le trouva mort. Il fut enterré avec beaucoup de pompe, on bâtit une église sur son tombeau, & tous les ans on y venoit célébrer sa mémoire avec de grandes solemnités. L'Église en fait encore la fête, le six de Janvier.

La manière glorieuse dont S. Jean Chrysostome avoit été rétabli, sembloit lui annoncer une paix inaltérable: mais à peine dura-t-elle l'espace de deux mois, au bout desquels on érigea une statue en l'honneur de l'Impératrice, sur une place publique, entre le palais & l'église de Sainte Sophie. On fit pour l'inauguration de grandes réjouissances, avec les cérémonies accoutumées, encore mêlées

de superstition : ce qui ne fut corrigé que sous le regne suivant. Le Préfet de la ville, qui étoit Manichéen & demi-Païen, enchérit sur les pratiques ordinaires, donna des danses & des farces d'une licence scandaleuse, dont le tumulte & les cris troublèrent indignement le Service Divin. Chrysofome qui voyoit ce désordre de ses propres yeux, ne put souffrir l'injure faite à l'Eglise, & prêcha hautement contre cette espèce d'idolâtrie. On prétend que son discours commençoit par ces paroles : Hérodiade furieuse demande encore la tête de Jean ; quoique d'autres Auteurs révoquent en doute cette circonstance ; & même toute l'invective contre les femmes, qui commence par ces mots, passe (au jugement des meilleurs critiques) pour n'être pas du Saint Docteur dont elle porte le nom.

On n'en fut pas moins ardent à conspirer de nouveau contre lui, & Théophile fut invité à revenir : mais il se souvenoit encore de la manière dont il avoit été contraint de se sauver : il envoya trois Evêques, qui rassemblèrent les acteurs de la première scène. Il ne fut plus question des accusations, dont le Saint offroit hardiment de se laver : ainsi l'affaire n'ayant plus de fond, on s'étudia à l'embarasser par les formes.

On
authen
espéran
rentré
déposé
de pie
pour le
déposé
violenc
rer lui-
les Pu
prendre
cans
Concile
de la D
conséqu
cabale,
tion fol
de l'Es
Prince,
se tenoi
l'éloigné
alloit bi
On e
le mirer
lui de r
Par un
tout-a-fa
vouloit
Puissanc

On lui opposa quelques canons sans authenticité, qui sembloient ôter toute espérance de rétablissement à un Evêque rentré dans le ministère, après avoir été déposé par un Concile. Une multitude de pieux & savans Prélats répondirent pour le Patriarche, qu'il n'avoit pas été déposé juridiquement, mais chassé par violence; que loin cependant de s'ingérer lui-même dans le ministère, toutes les Puissances l'avoient forcé à en reprendre les fonctions; que d'ailleurs les canons allégués étoient l'ouvrage d'un Concile hérétique, d'Antioche, nommé de la Dédicace, & qu'ils n'avoient par conséquent nul caractère d'autorité. La cabale, sans répliquer à cette justification solide, obtint une audience secrète de l'Empereur, & fit entendre à ce Prince, aussi foible que borné, que Jean se tenoit pour convaincu, & qu'il falloit s'éloigner avant la fête de Pâques qu'on alloit bientôt célébrer.

On envoya du palais, des gens qui le mirent hors de l'église, avec ordre à lui de rester dans la maison épiscopale. Par un mélange de foi & d'impiété, tout-à-fait étranger à nos mœurs, on vouloit sonder en quelque sorte la Toute-Puissance divine, afin que si elle se dé-

claroit une seconde fois en faveur du Saint persécuté, on put le rétablir sur le champ, & arrêter par-là les fléaux du Ciel, aussi-tôt qu'ils éclateroient. La veille de Pâques arriva cependant. Plus de quarante Evêques, au milieu du lieu saint, se présentèrent à l'Empereur & à l'Impératrice, en les conjurant avec larmes d'épargner à l'Eglise la douleur d'être privée de son Pasteur dans une si grande

Socr. vi.
18.

fête, Mais on n'écouta rien. Ceux des Prêtres qui lui demeuroient fidèles, assemblèrent les Cathécumènes dans le bain public, où la foule du peuple les suivit.

Antiochus, Acace & Sévérien, les trois Evêques les plus animés contre le Patriarche, conseilloyent d'empêcher cette assemblée. Le Maître des offices leur dit : Il est minuit, la multitude est innombrable, il pourroit arriver du désordre. Acace reprit, en se trahissant lui-même : Les

Pall. P.
84.

églises sont désertes, l'Empereur, à son arrivée, n'y trouvant personne, remarquera l'affection du peuple pour Jean, & nous regardera comme des imposteurs, nous qui l'avons assuré que personne ne pouvoit souffrir cet homme insociable. Tout ce qu'il put obtenir, ce fut qu'un Officier, nommé Lucius, chef d'une compagnie de gens de guerre, iroit inviter

dou
glise.
mœu
conr
l'appa
Ac
geren
pouvo
rer, l
Thrac
comp
nature
coup
sant jo
sonça
empêch
& il p
que le
chargea
tête de
plus av
furent
parées
fusémen
le mon
plus gr
leur fa
de la bi
blessés.
ceux d

doucement les citoyens à venir dans l'église. Ce Lucius étoit Paten, ou de mœurs tout-à-fait païennes, sans probité comme sans foi, uniquement sensible à l'appât de l'or & de l'intérêt.

Acace & les autres suborneurs l'engagerent à dissiper la multitude, s'il ne pouvoit la ramener. Il prit, sans délibérer, le parti de la violence. Quatre cents Thraciens, nouvellement enrôlés, accompagnaient cet Officier. Ces hommes naturellement féroces, fondirent tout-à-coup sur les Cathécumènes, en se faisant jour, l'épée à la main. Lucius s'enfonça jusques dans les eaux sacrées, pour empêcher qu'on n'administrât le baptême, & il poussa les Diacres si brutalement, que le saint crème fut répandu. Il déchargea de grands coups de bâton sur la tête des Prêtres, sans respect pour les plus avancés en âge; & les fonts sacrés furent teints de sang. Les femmes préparées pour le baptême s'enfuirent confusément avec les hommes, sans trouver le moment de se revêtir; la crainte d'un plus grand opprobre, ou de la mort, leur faisant oublier les soins ordinaires de la bienfiance, plusieurs furent en effet blessés. Leurs cris aigus confondus avec ceux des enfans, porterent au loin les

Chryc.

epist. ad
Innoc.

Soz. v. 144.

21.

alarmes & la consternation. On vit les Prêtres & les Diacres fuir par les rues en habits ecclésiastiques ; l'autel & les vases sacrés abandonnés au pillage ; les armes & les vêtemens des Soldats teints du sang de l'Agneau sans tache. Le lendemain l'Empereur étant sorti de la ville, aperçut dans la campagne une multitude de personnes vêtues de blanc. Il en demanda la raison avec étonnement. Ses gardes lui donnerent pour des hérétiques ces ouailles fidèles qui aimoient mieux s'assembler en pleine campagne que de s'unir avec les ennemis de leur Pasteur. Il y en avoit environ trois mille de nouveaux baptisés, qui portoient l'habit blanc, suivant la coutume.

Ces ennemis cruels, abusant de la crédulité du Prince, firent détacher les plus impies de ses gardes, contre cette multitude nombreuse. Elle eut pu se défendre avec avantage, & accabler cette poignée de furieux : mais elle étoit trop fidèle aux leçons de S. Chrysostome, pour s'éloigner ainsi de l'esprit de l'Evangile. Il y eut quelques Clercs arrêtés, avec beaucoup de fervens Laïcs de l'un & de l'autre sexe. On arracha brutalement à plusieurs femmes de distinction, leurs voiles, leurs coëffures, leurs pendans

d'oreille
mêmes.
son rang
à perte
esclave,
eut même
emprison
ses adver
plus les a
vinrent n
plus à la
n'entendo
chaînes,
du blasph
les antres,
du chant
les sacrés n
tant plus ar
fiacles à su
Cette op
jusqu'à près
et interval
à la vie du
homme qui
main pour l
son crime, e
mais le peu
possédé du
l'avarice, &
Préfet, où

d'oreilles, & à quelques-unes les oreilles mêmes. L'une des plus remarquables par son rang & sa beauté, fut obligée de fuir à perte d'haleine, & de se travestir en esclave, pour sauver son honneur: il y eut même des Magistrats, qui se laisserent emprisonner pour le S. Evêque, & plusieurs adversaires firent d'efforts contre lui, plus les assemblées des vrais Fidèles devinrent nombreuses. Elles ne se tenoient plus à la vérité dans les églises, où l'on n'entendoit que le bruit du fouet & des chaînes, des menaces, de l'imprécation, du blasphème: mais les lieux écartés, les antres, les prisons même retentissoient du chant des hymnes, & l'on y offroit les sacrés mystères avec une ferveur d'autant plus ardente, qu'elle avoit plus d'obstacles à surmonter.

Cette oppression dura depuis Pâques jusqu'à près de la Pentecôte; & pendant cet intervalle, on attenta plusieurs fois à la vie du Saint: on surprit d'abord un homme qui avoit déjà le poignard à la main pour le tuer, & qui tenta de cacher son crime, en contrefaisant l'énergumène: mais le peuple ne le voulut croire que possédé du démon de l'homicide ou de l'avarice, & le traîna au tribunal du Préfet; où on l'accusa d'avoir reçu de

l'argent pour commettre ce forfait.

Le S. Patriarche, sans perdre de temps envoya des Evêques, pour empêcher Pall. p. qu'on lui fit aucun mal. Queique temps après, un domestique du Prêtre Elpide, grand ennemi du Patriarche, ayant reçu cinquante sols d'or pour le massacrer, courut armé de trois poignards vers la maison épiscopale. Un homme qui le reconnut le voulut arrêter, mais il fut poignardé sur le champ. Un autre cria d'horreur, à la vue de ce crime, & fut aussi poignardé; ensuite un troisième, & un quatrième, ainsi jusqu'à sept, dont quatre moururent sur la place. Le peuple ayant enfin pris ce furieux, le Préfet se le fit remettre en promettant justice, & laissa tout impuni. Depuis ce temps-là les citoyens firent la garde jour & nuit devant la maison Patriarchale.

Alors par l'instigation des méchans Evêques, le pusillanime Empereur, contre son naturel & sa propre conscience, fit déclarer au Saint qu'il eût à sortir de Constantinople. Toute la terre est au Seigneur, répondit-il; je le trouverai en tout lieu, & je ne crains pas le bannissement. Il étoit peu sensible à ses propres peines: mais la désolation de son peuple faisoit une vive impression sur la tendresse extrê-

me
perfe
que
au
Olyn
neur
sieur
ressa
& pa
fait
de to
cle.
driffe
cache
tromp
étoit
que le
avec l
pouvo
cheva
de l'é
la mul
robée
barqua
nière
exhort
aux de
On
frère
assez b

me de son cœur. Il plaignoit sur tout les personnes foibles & sans appui, telles que les vierges & les veuves consacrées au Service Divin. Avec la Diaconesse Olympiade, veuve du Préfet du Gouverneur de la ville Impériale, il y avoit plusieurs autres personnes également intéressantes par la beauté de leurs sentimens, & par le religieux sacrifice qu'elles avoient fait de leur jeunesse, de leur fortune, de toutes les joies & les espérances du siècle. Au milieu de tant de sujets d'attendrissémens, le Saint Pasteur s'efforça de cacher sa propre sensibilité, & même de tromper celle de son troupeau. La ville étoit si agitée, qu'il y avoit à craindre que les Citoyens n'en vinsent aux mains avec les Soldats, s'ils le voyoient en leur pouvoir. C'est pourquoi il fit tenir son cheval tout prêt devant le grand portail de l'église, à l'Occident; & tandis que la multitude l'y attendoit, il sortit à la dérobée, du côté de l'Orient, & s'embarqua aussitôt pour passer en Bythinie. Sa nièce qui vivoit encore, l'avoit elle-même exhorté à sacrifier les intérêts de Jean aux devoirs de l'Evêque.

Chryf.
epist. 137.

On mit en sa place le Prêtre Arface, frère de Nectaire: il étoit très-vieux & assez bon homme: mais ses partisans abu-

serent de son pouvoir, ou plutôt de sa foiblesse, pour exercer mille violences. On fit même deux martyrs en cette occasion, le Prêtre Tigrius & le Diacre Eusèbe, qui endurent toutes sortes de tortures plutôt que de renoncer aux intérêts de leur Pasteur légitime; ce qui leur a mérité le culte public de l'Eglise. Les plus dignes Fidèles, malgré les persécutions, continuèrent à tenir leurs assemblées à part.

Le Saint Patriarche fut conduit en exil à Cucuse, petite ville de l'Arménie, sur les confins de la Cilicie, c'est-à-dire, dans une contrée alarmée sans cesse par les courses des Isaures: barbares d'une férocité effroyable, & qui des détroits du Mont Taurus, où ils étoient cantonnés, s'échappoient au moment qu'on s'y attendoit le moins, & portoit au loin dans le plat-pays la ruine & la mort. Mais tout d'ésagréable qu'étoit le terme du bannissement, la route en fut encore plus fâcheuse. Le Saint qui se portoit assez bien en partant, fut attaqué de la fièvre, dans cette route pénible, & l'on eut la cruauté de le faire marcher jour & nuit en des lieux dépourvus de tout, & par des chaleurs excessives. Le respect des provinces le dédommagea en quelque sorte de cette barbarie: sa renommée voloit devant

lui; & p
accouroit
versant de
& maudif
A César
dans la pl
le clergé
moines,
s'empresse
L'Evêque
à sa conda
dissimuler,
il ne fut p
sortes de r
point de r
de partir, c
ber entre le
res, qui co
& qui vend
Le Saint mo
dans un acc
peuple rasse
roit hautem
Evêque. Sé
fin, avoit u
Césarée, ell
qui fut cor
Pharétrius n
endroit. On
par une nuit

lui; & par-tout où il passoit, le peuple accouroit pour le voir, se prosternoit en versant des larmes, célébroit ses louanges, & maudissoit ses ennemis.

A Césarée de Cappadoce, où il arriva dans la plus grande ardeur de sa fièvre, le clergé aussi bien que le peuple, les moines, les religieuses, tout le monde s'empressa pour le soulager & le servir. L'Evêque Pharétrius, qui avoit souscrit à sa condamnation, & qui voulut d'abord dissimuler, conçut enfin une jalousie dont il ne fut plus le maître. Il lui fit toutes sortes de mauvais traitemens, & n'eut point de repos, qu'il ne l'eût contraint de partir, dans le péril imminent de tomber entre les mains d'une troupe d'Isaures, qui couroit le territoire de Césarée, & qui venoit d'y brûler un gros bourg. Le Saint monta en litière, en plein midi, dans un accès de fièvre, en présence du peuple rassemblé qui gémissoit & murmuroit hautement contre son impitoyable Evêque. Séleucie, veuve du fameux Rufin, avoit une maison à cinq milles de Césarée, elle la fit offrir à Chrysostome, qui fut contraint de s'y arrêter. Mais Pharétrius ne le put encore souffrir en cet endroit. On le fit déloger précipitamment par une nuit très obscure. D'abord on

Chry:
ép. 13. ad
Olymp,

alluma des flambeaux , mais la crainte des Barbares , peu éloignés , les fit éteindre. Comme le chemin étoit raboteux & dans une pente difficile , un des mulets s'abattit sous la litière , & la renversa : le malade fut réduit à marcher ou à se trainer comme il pût , en prenant le bras de quelqu'un de la compagnie , dans le tremblement de la fièvre & des rencontres alarmantes qui se renouveloient à chaque moment.

Enfin il arriva à Cucuse , après deux mois de marche , dont plus de moitié dans une maladie sérieuse. Il se trouva cependant assez bien , à son arrivée. Dans ce lieu barbare & sauvage , on lui fit un accueil qu'il n'avoit point éprouvé depuis long-tems. Le peuple , les gens de distinction , l'Evêque , tout s'empressa de lui donner des marques touchantes de vénération & d'une sincère affection. Plusieurs grands , des dames de la première qualité , de tous les quartiers de l'Empire , ou le visiterent , ou le firent visiter , afin de fournir à ses besoins ; en sorte que ce désert lui devint agréable , & qu'il

Epist. 12.
al. 51.

écrivit à Sainte Olympiade de surseoir aux mouvemens qu'elle se donnoit pour changer ce lieu d'exil. Il y demeura une année , durant laquelle il s'occupa , en

Philosophie
sa consolation
ouailles. C
tre le sca
persécution
prouve d'u
notre bonh
Dieu , ne
Toutes les
Père , son
Celles qui
au nombre
que les cœ
à Dieu , n
aux pures a
rien dans l
seulement c
mais de si
Cependant
ment aposto
ces lieux sa
la frontière
ment au pr
Infidèles. I
sibles à l'E
Olympiade
pour les aff
Je désirerois
pour appren
lut qu'il a c

Philosophe Chrétien, à écrire, tant pour sa consolation, que pour celle de ses ouailles. C'est là qu'il fit son Traité contre le scandale, qu'on prenoit de cette persécution, ainsi que le Discours où il prouve d'une manière si admirable, que notre bonheur ou notre malheur, après Dieu, ne dépend que de nous-mêmes. Toutes les lettres qui nous restent de ce Père, sont aussi les fruits de cet exil. Celles qui sont adressées à Olympiade, au nombre de dix-sept, montrent bien que les cœurs des Saints pour être tout à Dieu, n'en sont pas moins sensibles aux pures ardeurs de l'amitié. On ne voit rien dans les liaisons mondaines, non-seulement de si vrai & de si constant, mais de si cordial.

Cependant le zèle de cet homme vraiment apostolique ne put être oisif dans ces lieux sauvages. Comme il étoit sur la frontière des Perses, il s'occupa utilement au progrès de l'Évangile parmi ces Infidèles. Rendez tous les services possibles à l'Évêque Maruthas, écrivit-il à Olympiade; car j'ai grand besoin de lui, pour les affaires de la Religion en Perse. Je désirerois fort de le voir à son passage, pour apprendre le détail des fruits de salut qu'il a opérés. Mais sachez au moins

Epist. 13.

s'il a reçu mes deux lettres ; je lui écrirai de nouveau , s'il daigne me répondre : s'il ne jugé pas à propos de le faire , instruisez-vous par son moyen , & instruisez-moi de l'état de l'Eglise dans ces régions. Apprenez-moi en même tems, s'il espère encore d'y évangéliser. Cet Evêque Maruthas étoit un homme d'un grand mérite , d'une grande piété , & l'Eglise l'honore entre les Saints Martyrs. Il avoit assisté au concile du Chêne , mal instruit & prévenu , ainsi que bien d'autres bons Evêques , contre S. Jean Chrysostome , qui oublia ces préjugés , & les restes de froideur qui en étoient la suite. L'Evêque de Constantinople n'étoit plus un homme , & fouloit aux pieds tout intérêt personnel , quand il étoit question de ceux de l'Eglise.

Maruthas avoit été envoyé en ambassade au Roi de Perse , Isdegerde , & par l'éminence de ses talens & de ses vertus , il s'étoit rendu respectable à ce Prince infidèle , au point d'alarmer la jalousie des Mages , & de leur faire craindre la conversion du Roi. Il l'avoit guéri d'un mal , où tous leurs remèdes & les secrets de leur magie avoient échoué. Ils résolurent sa perte , & pour en venir à leurs fins , ils s'aviserent de cet arti-

facte : Da
le feu par
ils firent
quand le
terraine cr
comme un
tre des
aussi-tôt re
sime qu'il
évitant l
faire creusc
sortie , &
posture. Il
découvrit e
dignation f
Mages , on
des églises
par une ave
Christianism
très-florissan
la part des
confondre d
norer de pl
s'en fallut qu
fin , à l'occa
opéra la gué
qui fut accor
ruthas , que
mé Ablaac o
Les affaire

Socr. VII. 7.
 fée : Dans le temple où l'on conservoit le feu perpétuel qu'adoroient les Perses, ils firent cacher un homme sous terre ; & quand le Roi vint prier, une voix souterraine cria qu'il falloit chasser Isdegerde, comme un profane qui favorisoit le Prêtre des Chrétiens. Le Prince voulut aussi-tôt renvoyer Maruthas, malgré l'estime qu'il avoit pour lui. Mais l'Évêque évantant la supercherie, dit au Roi de faire creuser à l'endroit d'où la voix étoit sortie, & qu'il se convaincroit de l'imposture. Isdegerde suivit ce conseil, & découvrit en effet l'Imposteur. Son indignation fut terrible. On décima tous les Mages, on permit à Maruthas de bâtir des églises par-tout où il voudroit ; & par une aventure qui devoit anéantir le Christianisme dans la Perse, il y devint très-florissant. De nouvelles fourberies de la part des Mages ne servirent qu'à les confondre de nouveau, & à faire honorer de plus en plus l'Évangile. Peu s'en fallut que le Roi ne l'embrassât enfin, à l'occasion d'un second miracle qui opéra la guérison du Prince son fils, & qui fut accordé aux prières, tant de Maruthas, que d'un autre Evêque, nommé Ablaat ou Abda.

Les affaires de la Religion chez les

Goths occupoient également Saint Jean-Chrysoſtome. Il leur avoit donné un excellent Evêque, dans la perſonne d'Oulinas, qui mourut après avoir fait beaucoup de bien parmi eux. Le Roi des Goths écrivit auffi-tôt, pour avoir un nouvel Evêque de la même main: les choſes en étoient là, quand le Saint fut chaffé précipitamment de ſon ſiège. Il craignit que dans le tumulte où reſſoit l'Egliſe de Conſtantinople, on n'ordonnât un ſujet peu convenable, pour une miſſion où il ne falloit pas moins qu'un Apôtre. Il prit donc le parti de garder le ſecret, & de laiſſer traîner l'affaire en longueur, juſqu'à ce qu'on vit jour à mieux faire. En attendant, il écrivit à quelques moines Goths, & à d'autres perſonnes bien intentionnées, de pourvoir aux beſoins les plus preſſans de l'Egliſe de Gothie.

Epift. Il prit le même ſoin des Eglifes naiſſantes de la Phénicie, où les Patens en fureur avoient tout nouvellement maſſacré pluſieurs Ouvriers Evangéliques. Pour en avoir de nouveaux, il écrivit de toute part, & il preſſa particulièrement le Prêtre Ruffin, homme d'une telle vertu & d'un tel mérite, que ſa ſeule préſence étoit capable, à ce que lui écrivait le S. Docteur, de remédier à

tous les
Il le pria
de ſes nou
lui promit
poſſibles.
chever av
font pas et
lliques de S
en peine:
vêque d'A
très-authen
peu en Ph
ſervir, ſuiv
eration des
Cet Evê
l'éloge, éto
ſignaler ſon
quand il ſe
rabiffé, apr
mantes de
petite ville
cuſe, Chry
& tempéré
à ſouffrir d
toujours ru
dinairement
plus contra
l'état de fo
piniâreté d
continuels.

tous les maux de ces Eglises défolées. Il le pria de lui donner continuellement de ses nouvelles, même en route; & il lui promit, de son côté, tous les secours possibles. Hâtez-vous, ajouta-t-il, d'achever avant l'hiver, les églises, qui ne sont pas encore couvertes. Quant aux reliques de Saints Martyrs, n'en foyez point en peine: je viens de m'adresser à l'Evêque d'Arabisse, qui en a quantité de très-authentiques; je les enverrai dans peu en Phénicie. Ces reliques devoient servir, suivant la coutume, à la consécration des autels.

Cet Evêque, dont S. Chrysostome fait l'éloge, étoit Otrée, qui eut occasion de signaler son humanité envers le Saint, quand il se réfugia dans la forteresse d'Arabisse, après une irruption des plus alarmantes de la part des Isâures. Dans cette petite ville plus septentrionale que Cucusé, Chrysostome, né sous le ciel pur & tempéré d'Antioche, avoit beaucoup à souffrir de la rigueur de l'hiver, qui toujours rude en arménie, le fut extraordinairement cette année-là. Rien n'étoit plus contraire à son tempérament, & à l'état de foiblesse où l'avoit réduit l'opiniâtreté de la fièvre, que ces frimats continuels. Mais la férocité des Isâures

étoit encore plus terrible que la maladie. Quelque part qu'on aille, dit-il dans plusieurs de ses lettres, on ne voit que maisons abattues, que champs jonchés de cadavres, que ruisseaux convertis en fleuves de sang, que débris & que ruines. La forteresse où nous nous trouvons est plus sûre que les autres : mais nous n'en sommes guère plus tranquilles ; car ces audacieux Barbares insultent les meilleures places ; & le moindre inconvénient de leurs attaques, c'est de nous tenir enfermés comme dans une triste prison. Nous avons perpétuellement la mort à nos portes ; tout est moissonné par le fer, ou par le feu ; & nous avons tout à craindre de la famine, à cause de la multitude, qui ne cesse pas de se réfugier dans un lieu si étroit. Car l'effroi chasse tout le monde des grandes villes ; les cités ne sont plus que de tristes amas de maisons vuides & taciturnes ; les forêts & les cavernes sont devenues les habitations des Citoyens ; & les Arméniens réduits à la condition des bêtes sauvages ne trouvent leur sûreté que dans les déserts. Ici, l'on change tous les jours de demeure à la façon des Scythes & des Nomades : mais plus mous que ceux de ces peuples, les petits enfans emportés

de nuit a
vent sans
lieu des n
Cependant
nouveau p
ment persé
dens, qu'o
divines de
jugea d'un c
ba, grosse c
nople & aux
mourut l'Im
au monde u
L'Evêque d
d'invectiver
rut d'un acc
plus léger en
du Chêne,
ché par még
envenima,
fallut enfin
plusieurs re
ambe, puis
urable. Ent
abale, plus
des maladies
manière étra
allier, & rest
opinément,
pportable.

de nuit avec précipitation, restent souvent sans vie & roides de froid, au milieu des neiges.

Cependant le Seigneur se déclara de nouveau pour son serviteur si cruellement persécuté. Il arriva plusieurs accidens, qu'on regarda comme des punitions divines de la persécution. C'est ainsi qu'on jugea d'un orage affreux, où la grêle tomba, grosse comme des noix à Constantinople & aux environs. Peu de jours après, mourut l'Impératrice Eudoxe, en mettant au monde un enfant pareillement mort. L'Evêque de Calcédoine qui ne cessoit d'invectiver contre S. Chrysofome, mourut d'un accident tout particulier, & le plus léger en apparence. Au conciliabule du Chêne, S. Maruthas lui avoit marché par mégarde sur le pied. La blessure s'envenima, la gangraine suivit de près; il fallut enfin couper le pied & la jambe, plusieurs reprises. Le mal gagna l'autre jambe, puis tout le corps, & devint incurable. Entre les autres acteurs de cette cabale, plusieurs furent affligés d'horribles maladies, plusieurs moururent d'une manière étrange. L'un tomba d'un escalier, & resta sur la place; l'autre mourut d'un coup inopinément, en exhalant une odeur insupportable. Un troisième eut les entrail-

Socr. vi.
10. Soz.
viii. 27.

les brûlées, le ventre ulcéré, & tout le corps rongé de vers, avec une horrible infection. Un autre encore eut la langue si enflée, qu'elle lui boucha la respiration, & le suffoqua: mais avant d'expirer, il fit par écrit sa confession publique. Le Ciel parut ne vouloir épargner aucun des coupables. Tel eut la goutte, précisément au doigt dont il avoit souscrit l'inique proscription. Tel qui avoit donné carrière à sa langue effrénée, perdit tout-à-coup la parole, & resta huit mois sur un lit, sans pouvoir porter la main à sa bouche. Tel se rompit la jambe, en tombant de cheval, & mourut sur le champ. Plusieurs enfin eurent des accès de frénésie, où croyant voir des bêtes féroces, des barbares armés, des gouffres embrasés ouverts sous leurs pieds, ils pouffoient le jour & la nuit des cris effroyables.

Saint Nil, un des plus illustres Solitaires de son temps, donna tous ces fléaux pour autant de châtimens de la persécution exercée contre le saint Patriarche.

Il en écrivit par deux fois à l'Empereur Lib. II. Comment prétendez-vous, lui dit-il Ep. 265. voir Constantinople délivrée des maux qui l'affligent, après qu'on en a chassé la colonne de l'Eglise, la lumière de la vérité, le plus digne organe du Ver-

de Dieu
Evêque
poser le
ment prie
à la juste
moi qui s
qui ai l'e
énormes e
commettre
faire pénite
des instructi
steur, & d
compte, je
ques, mais c
l'épiscopat qu
de leur passio
phète ou d'A
après les pre
ong-temps de
ités du siècle
née. Issu de
Constantinople
ille, & avo
fortune.
Déjà père d
inairement to
une digne &
obtint le co
lui laissa le p
ans, & prit

de Dieu, je veux dire le bienheureux Evêque Jean? Vous me dites d'interposer le secours de l'oraison. Mais comment prierois-je pour une ville en bute à la juste indignation du tout-puissant, moi qui suis consumé de tristesse, moi qui ai l'esprit comme aliéné par les énormes excès que l'on continue d'y commettre? Prince, commencez par faire pénitence d'avoir privé cette Eglise, des instructions de son incomparable Pasteur, & d'avoir cru légèrement sur son compte, je ne dirai point quelques Evêques, mais quelques hommes revêtus de l'épiscopat qu'ils profanoient par la fougue de leur passion insensée. Ce ton de Prophète ou d'Apôtre convenoit à S. Nil, après les preuves qu'il donnoit depuis long-temps de son détachement des vanités du siècle, & d'une sainteté consommée. Issu de la plus haute noblesse de Constantinople, il avoit été Préfet de cette ville, & avoit joui de la plus brillante fortune.

Déjà père de deux fils, il fut extraordinairement touché de Dieu, se sépara d'une digne & tendre épouse, dont il obtint le consentement qu'avec peine. Il lui laissa le plus jeune de ces deux enfans, & prit l'ainé avec lui dans sa so-

litude. Il se retira jusqu'au Mont Sinaï, où il passa un long espace de temps, avec des solitaires d'une éminente perfection. Ils y habitoient, en des grottes ou en des cellules non moins pauvres, qu'ils bâtissoient eux-mêmes, à quelque

Nili Narr. distance les unes des autres. Mais ils
2. P. 13. s'assembloient le Dimanche, pour rece-
Bolland. voir la communion, & pour conférer
14. Jan. ensemble des choses spirituelles. La plu-
 part ne mangeoient point de pain, & ne
 vivoient que d'herbes crues ou de quel-
 ques fruits sauvages, en très-petite quan-
 tité: quelques-uns ne prenoient de nour-
 riture qu'une seule fois la semaine.

Tous les grands serviteurs de Dieu, à l'exemple de S. Nil, épousèrent, dans tous les états, l'intérêt de S. Chrysostome.

Fall. p. Quatre Evêques eurent le zèle de se
20. transporter à Rome, & de remettre en
 main propre au Pape, trois lettres, l'une
 du Saint, l'autre de son Clergé, la troi-
 sième de quarante Prélats qui lui étoient
 des plus attachés; & mirent ainsi l'im-
 dignité de l'oppression dans la plus sen-
 sible évidence.

C'étoit S. Innocent qui occupoit alors
 la chaire de S. Pierre; le Pape Anastase
 dont S. Jérôme relève extrêmement les
 vertus, étant mort en 403, vers la fin

du moi
 Pape
 authent
 décréta
 force d
 au moi
 jours fai
 les anc
 Siège A
 qui est
 de Rou
 des Gau
 grand S
 générales
 d'une Eg
 mière de
 Belgique
 établit de
 de Tour
 Christiani
 progrès.
 d'ardeur
 ses soins
 sous ce P
 des Gaul
 ment des
 divin; m
 des édifi
 ville (dit
 felicitatio

du mois d'Avril. Innocent est le second Pape dont il nous reste des décrétales authentiques & bien assurées. Entre ces décrétales ou lettres pontificales, qui ont force de loi, & que toutes les églises, au moins dans l'Occident, se sont toujours fait un devoir d'observer, comme les anciennes règles de la discipline du Siège Apostolique, on remarque celle qui est adressée à S. Victrice, Evêque de Rouen, l'un des plus dignes Prélats des Gaules, & qui, formé à l'école du grand S. Martin, joignit les sollicitudes générales de l'Apostolat au gouvernement d'une Eglise particulière. Il porta la lumière de l'Évangile aux peuples de la Belgique, sur les côtes de l'Océan; & il établit de nombreuses églises dans le pays de Tournai & de Téroouanne, où le Christianisme avoit fait jusqu'alors peu de progrès. Il n'en cultivoit pas avec moins d'ardeur le champ confié spécialement à ses soins. L'Eglise de Rouen devint, sous ce Pasteur, une des plus florissantes des Gaules, non-seulement par le règlement des mœurs & la majesté du culte divin; mais par la beauté & le nombre des édifices sacrés; en sorte que cette ville (dit S. Paulin dans une lettre de félicitation à ce saint Evêque) autrefois

Epist. 17.

peu connue même des provinces voisines, est aujourd'hui renommée dans tout le monde Chrétien pour la magnificence de ses temples.

Victrice avoit un zèle égal pour toutes les parties de la discipline, & c'est à sa demande qu'Innocent premier lui envoya quatorze articles de régleme[n]t, assez semblables à ceux de la décrétale du Pape Sirice à Himérius, & comme eux, concernant pour la plupart les ordinations & la continence des clercs. Ce qu'il y a de plus particulier dans cette seconde décrétale, datée du quinzième de Février 404, c'est qu'une femme, qui du vivant de son mari en a épousé un autre, n'est reçue à pénitence qu'après la mort de l'un des deux. De même, & par assimilation au châtime[n]t de ce genre d'adultère, les vierges Chrétiennes, qu'après avoir reçu le voile de l'Evêque viendront à se marier, même secrètement ne sont point admises à la pénitence que celui qu'elles ont épousé ne soit mort, c'est-à-dire que ces cas étoient de ceux où l'Eglise, sans désespérer du salut de pécheurs, & en leur accordant le viatique nécessaire, ou l'absolution secrète leur refusoit la réconciliation publique afin d'intimider leurs semblables.

L'année suivante l'empereur Valentinien l'ouste confulsa sur des réponses à plusieurs questions qu'il lui fit. La première, concernoit les Prêtres & d'ailleurs de l'obligation de l'oblation. Le Pape Sirice, général de l'église, répondit que les Prêtres, généraux comme particuliers, devoient avoir des Levites de la même sorte de commerce. La question du divorce, & des infractions de ce qu'il faut observer, & les privations de son prédécesseur, & de la discipline ecclésiastique; & de la connaissance de quelque infraction de quelque infraction de l'exercice des ordres sans espérance de rémission, & de ce qu'il faut de garder reliquie pour l'avenir. Il n'y a rien de tel dans le divorce fait, & si on ne peut se remarier du vivant de son premier mari, on est séparé.

L'année suivante, S. Exupère de Toulouse consulta aussi le saint siège, & reçut des réponses claires & précises sur les sept questions qu'il avoit proposées. Dans la première, concernant la continence des Prêtres & des Diacres, il ne s'agit pas de l'obligation qu'ils avoient de la garder. Le Pape venoit de répondre à S. Victrice, généralement pour toutes les églises comme pour celle de Rouen, qu'on devoit avoir soin que les Prêtres & les Lévités de la loi nouvelle n'eussent point de commerce avec leurs femmes. Il étoit question du traitement qu'on feroit aux infracteurs de la règle. Innocent prononce qu'il faut les éloigner du ministère, & les priver, suivant la décision de son prédécesseur Sirice, de tout honneur ecclésiastique; que s'ils n'ont pas eu connoissance de cette décision, il faut user de quelque indulgence, & leur laisser l'exercice des ordres qu'ils ont reçus; mais sans espérance de monter aux ordres supérieurs & cela même sous la condition de garder religieusement la continence à l'avenir. Il n'est pas décidé moins clairement dans cette décrétale, qu'après le divorce fait, pour quelque raison que ce soit, on ne peut, sans adultère, se remarier du vivant de la personne dont on est séparé.

La seconde question d'Exupère, & qui peut répandre un nouveau jour sur la décrétale précédente, concerne les pécheurs qui demandent à la mort la grace de la réconciliation, après avoir passé tout le cours de leur vie, depuis le baptême, dans les désordres de l'incontinence. Le Pape répond, qu'on avoit coutume autrefois de leur accorder la pénitence, & de leur refuser la communion. Les Auteurs ne s'accordent pas sur ce qu'il faut entendre ici par le mot de communion. Les uns l'interprètent de l'absolution sacramentelle, & les autres de l'absolution donnée solennellement pour la réconciliation publique. La crainte de ne paroître pas plus savant que le vulgaire, empêche souvent de découvrir la vérité; si par le mot de communion l'on entendoit ici, avec le simple peuple, la participation de l'Eucharistie, il ne resteroit plus de difficulté. On voit par cette réponse du Pape S. Innocent, que l'Eglise peut avoir de bonnes raisons de changer sa discipline, selon les circonstances. Ce qu'elle présente de plus étonnant, c'est la sévérité, plus grande durant les persécutions que dans les temps calmes & tranquilles: mais la décrétale même donne la raison de cette conduite, en nous

apprenant
par conséq
étoient plus
la facilité du
version des
S. Exupère
dresse, fut,
un des plus
Il avoit été
deux, d'où
le porta sur
toutes ses vo
ment sa chari
dit au delà de
solitaires de
avoient beau
qui affligeoit
voya d'abon
nastères de S
bliés dans ces
Bienfaiteur j
témoignages
rôme étoit a
mentaires sur
marquer sa re
lui dédia le co
de Zacharie.
Les Gaules
grands Evêqu
plusieurs, qui

apprenant que quand les épreuves, & par conséquent les occasions de chute, étoient plus fréquentes, on craignoit que la facilité du pardon n'entraînât la subversion des loix & des mœurs.

S. Exupère à qui cette décrétale s'adresse, fut, aussi bien que S. Victrice, un des plus illustres Evêques des Gaules. Il avoit été prêtre de l'Eglise de Bourdeaux, d'où la réputation de sa sainteté le porta sur le siège de Toulouse. Entre toutes ses vertus, il signala principalement sa charité & sa libéralité, qu'il étendit au delà des mers. Ayant appris que les solitaires de la Palestine & de l'Egypte avoient beaucoup à souffrir d'une famine qui affligoit ces provinces, il leur envoya d'abondantes aumônes. Les monastères de S. Jérôme ne furent pas oubliés dans ces largesses, auxquelles le saint Bienfaiteur joignit une lettre pleine de témoignages d'affection & d'estime. Jérôme étoit alors occupé à rédiger ses commentaires sur les petits Prophètes; & pour marquer sa reconnoissance à Exupère, il lui dédia le commentaire de la Prophétie de Zacharie.

Les Gaules avoient beaucoup d'autres grands Evêques, S. Paulin en nomme plusieurs, qui faisoient l'honneur de l'E-

pifcopat, entr'autres, Simplice de Vien-
 ne, Amand de Bourdeaux, Diogénien
 d'Albi, Dynamius d'Angoulême, Vé-
 nérand d'Auvergne, ou de Clermont,
 fucceffeur de S. Artème, Alithius de Ca-
 hors, fucceffeur de S. Florent, & Pé-
 gafius de Périgueux. Tous ceux-ci étoient
 de la Narbonnoife, ou de l'Aquitaine,
 & ils avoient des rapports particuliers
 avec Paulin, en qualité de voifins, ou
 de compatriotes. Il en eft d'autres, dont
 les vertus ne méritoient pas moins d'é-
 loges, tels que S. Séverin de Cologne,
 S. Evre de Toul, S. Marcel de Paris,
 & S. Agnan d'Orléans, à qui l'on pré-
 fume que le Général Agrippen accorda
 le privilège dont jouirent jufqu'à notre
 temps fés fucceffeurs dans l'Epifcopat ;
 c'eft-à-dire, de délivrer les prifonniers à
 leur installation. Félix de Trèves, quoi-
 qu'ordonné par les Ithaciens, mérita auffi
 d'être compté parmi les Saints. Il quitta
 fon fiège, par esprit de pénitence, & finit
 fés jours dans un monaftère qu'il avoit
 bâti quelques années auparavant.

Cependant les Gaules éprouverent un
 fcandale domestique, qui fe communiqua
 même aux régions voifines. Les erreurs de
 Vigilance fe répandirent dans l'Espagne,
 de la ville de Convènes où il étoit né,

D
 c'eft-à-dire
 lée Convè
 foit des
 droits; par
 teur, l'avo
 pirates qu'i
 lance comm
 pagne, puis
 où il eut l'a
 S. Paulin.

de recomm
 dans le dell
 le voyage d
 gnit, biento
 mis du S. I
 famer. Jérô
 faites à fa p
 voit en mē
 vres Saints
 tions impies

Il lui écri
 nergie qu'il
 tre la témér
 Si ce n'eft p
 de faire des
 point appris
 pas la pruden
 tis de ne fa
 nourricières
 de peur qu'e

c'est-à-dire, de Comminge, alors appelée Convènes, du nom Latin qui signifioit des gens assemblés de divers endroits; parce que pompée, son Fondateur, l'avoit peuplée de brigands & de pirates qu'il venoit de subjuguier. Vigilance commença par tenir cabaret en Espagne, puis devint Prêtre de Barcelone, où il eut l'adresse de se lier d'amitié avec S. Paulin. Il en obtint même des lettres de recommandation pour S. Jérôme; dans le dessein où il étoit d'entreprendre le voyage de la Palestine. Mais il se joignit, bientôt après son arrivée, aux ennemis du S. Docteur, pour aider à le diffamer. Jérôme eût dissimulé les injures faites à sa personne, si le Détracteur n'avoit en même temps fait injure aux Livres Saints, par quelques interprétations impies.

Il lui écrivit donc avec ce genre d'énergie qu'il savoit si bien employer contre la témérité orgueilleuse des sectaires. Si ce n'est pas perdre le temps, lui dit-il, *Epist. 75.* de faire des leçons à un homme qui n'a point appris l'art de parler; & qui n'a pas la prudence de se taire, je vous avertis de ne faire étalage que des sciences nourricières où vous vous êtes exercés, de peur qu'en écrivant, vous n'apprétez.

à rire à ceux qui en ont le moins d'envie. Ce que vous entreprenez aujourd'hui, n'est pas ce que vous avez appris dans votre jeunesse : vous y fûtes appliqué à d'autres études, & ce n'est certainement pas le même talent, de goûter les vins & d'entendre les Divines Ecritures. Si vous prétendez vous livrer aux travaux de l'esprit, étudiez d'abord les élémens de la Grammaire, les préceptes de la Rhétorique, la Dialectique & la Philosophie ; & quand vous saurez toutes ces choses, apprenez encore à garder le silence.

Vigilance ne suivit pas ce conseil, & se déshonora par la corruption grossière de sa doctrine. Elle combattoit la virginité, l'état monastique, la continence des clercs. Ce fut vraisemblablement pour s'autoriser davantage contre ces erreurs, que S. Victrice & S. Exupère, quoiqu'instruits des bonnes règles, firent constater les saints usages, & renouveler les décrets du S. Siège. Vigilance, dans presque toutes ses idées sur le culte public, précludant aux sectes qui sont venues long-tems après lui, traitoit encore de superstition, même d'idolâtrie, le culte des saintes reliques, & sur-tout la coutume d'allumer des cierges en plein jour, pour les honorer. Du milieu de l'Espagne,

où ces dogmes
l'alarme,
comme l'
au moins p
Ecritures,
porteur des
lire & de r
étoit chargé
précipité d
qu'une nuit
éloquence d
turelle, qu
moins de p
On a vu
Gaules, do
fut le premie
sieurs monst
souvieses à l
les seules qu
Jusqu'ici elle
hautes vertu
en Orateurs
qu'on appell
Dormitance,
en quittant l
cuisine, leur
prérogative.
encore l'eau
fice de sa pr
d'altérer la p

où ces dogmes impies avoient déjà porté l'alarme, on pria S. Jérôme, regardé comme l'oracle de l'Eglise Universelle, au moins pour ce qui étoit du sens des Ecritures, & on le fit presser par le porteur des aumônes de S. Exupère, de lire & de réfuter les écrits pervers qu'il étoit chargé de lui présenter. Le départ précipité du Commissionnaire ne laissa qu'une nuit pour cette réfutation, d'une éloquence d'autant plus vive & plus naturelle, que l'art & l'étude y eurent moins de part.

On a vu, dit-il, à la louange des Gaules, dont il observe que Vigilance fut le premier Hérésiarque; on a vu plusieurs monstres dans les autres contrées soumises à l'Eglise. Les Gaules étoient les seules qui n'en eussent point enfanté. Jusqu'ici elles n'ont été fécondes qu'en hautes vertus, en grands Capitaines, & en Orateurs excellens. Mais Vigilance, qu'on appelleroit plus convenablement Dormitance, en se réveillant tout-à-coup, en quittant la poudre & la fumée de sa cuisine, leur ravit en un moment cette prérogative. Ce Cabaretier parvenu, mêle encore l'eau avec le vin, & par un artifice de sa première profession, il tâche d'altérer la pureté de la Foi Catholique.

Hier. in
Vigil.

& d'y insinuer la lie contagieuse de l'Hérésie. Il déclame contre le jeûne au milieu des banquets ; & c'est en philosophant parmi les plats & les bouteilles, qu'il dénigre la virginité, & tourne en dérision la pudeur. Tu crains sans doute, ô prudent Vigilance, que si la continence, amie du jeûne & de la sobriété, restoit en vigueur dans les Gaules, on ne fréquentât plus les hôtelleries. Saint Jérôme nous apprend toutefois, qu'il y avoit quelques Evêques engagés dans les erreurs de Vigilance ; si cependant, reprend-il, on peut appeler Evêques, ceux qui n'ordonnent que des Diacons mariés, & qui, malgré l'autorité & la pratique des Eglises de l'Orient, de l'Egypte & du Siège Apostolique, qui ne reçoivent que des clercs vierges, ou continens, ne laissent pas de croire qu'on ne doit point garder dans cet ordre l'intégrité du célibat.

Ibid. c. 2.

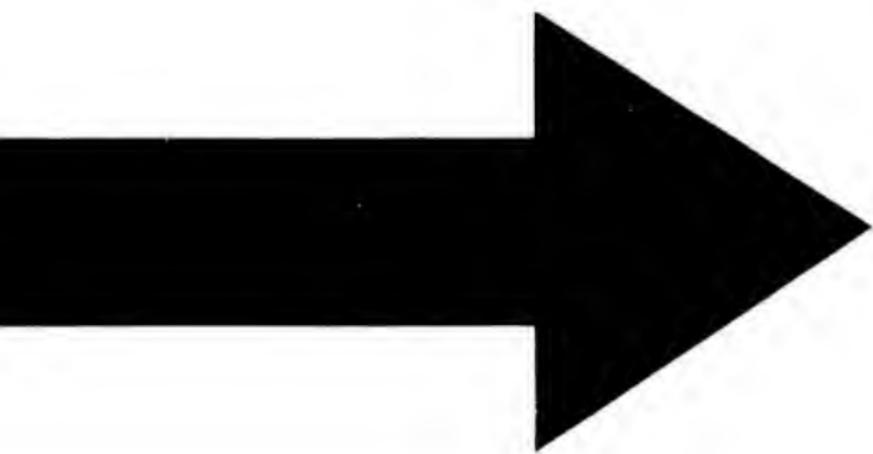
Le S. Docteur ne pouvoit nous laisser un témoignage plus expressif de l'antiquité de la discipline Ecclesiastique, touchant la continence des Ministres Sacrés. Il ne justifie pas moins fortement l'invocation des Saints, la vénération des reliques, ainsi que la coutume d'allumer des cierges en plein jour dans les Egli-

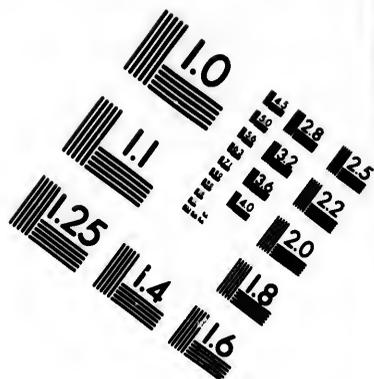
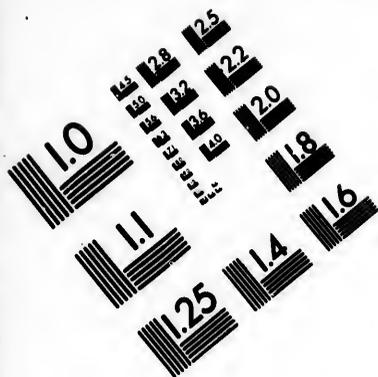
ses ; usag
en Occid
versellem
Quant au
tre l'Egli
tions de
rôme rép
jamais ad
hommes e
ajouta-t-il
nous pren
d'étoffes p
sacrilèges,
respect dan
L'Empereu
lège, quan
nople ces
Luc, de T
démons rug
d'hui nomm
cade, qui v
de pompe,
os du bienh
ques, les pe
qui accouroi
route, & q
un cortège
Palestine jusq
seulement de
lés, de véné
cendres.

ses; usage qui, à la vérité, commençoit en Occident, mais qui se trouvoit universellement établi chez les Orientaux. Quant aux calomnies de Vigilance contre l'Eglise, & à ses absurdes imputations de superstition & d'idolâtrie, Jérôme répondit que nul Fidèle n'avoit jamais adoré les Saints, ni érigé les hommes en Divinités. Mais l'Hérétique, ajouta-t-il, traite de sacrilège le soin que nous prenons de couvrir leurs reliques d'étoffes précieuses. Nous sommes donc sacrilèges, quand nous marquons notre respect dans les Basiliques des Apôtres. L'Empereur Constance fut donc sacrilège, quand il fit apporter à Constantinople ces restes vénérables d'André, de Luc, de Timothée, devant lesquels les démons rugissent. Il faut encore aujourd'hui nommer sacrilège l'Empereur Arcade, qui vient de transférer, avec tant de pompe, de Judée & de Thrace, les os du bienheureux Samuel. Tous les Evêques, les peuples de toutes les provinces, qui accouroient sur toute l'étendue de la route, & qui faisoient au S. Prophète un cortège sans interruption, depuis la Palestine jusqu'à Calcédoine, étoient non-seulement des sacrilèges, mais des insensés, de vénérer à l'envi de froides & viles cendres.

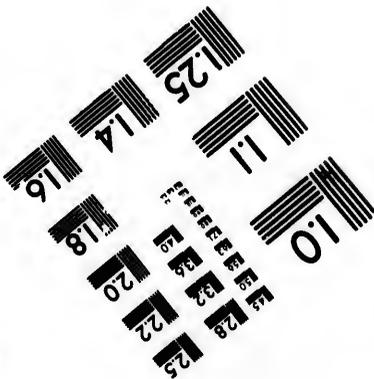
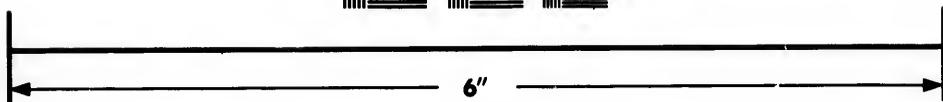
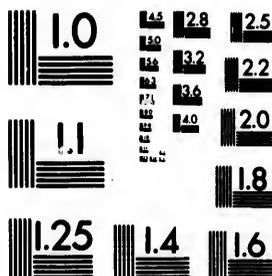
Cap. 2.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40

51
52
53
54
55
56
57
58
59
60

Le Saint veut parler de la translation des reliques de Samuel, que l'Empereur Arcade fit en effet, avec le plus pompeux appareil, sous le pontificat d'Atticus.

Il avoit succédé à Arface, qui étoit mort âgé de quatre-vingt-un ans, seize mois après l'expulsion de S. Jean Chrysostome. Cet événement n'avoit rien changé au sort du S. Patriarche, ni à celui de ses vertueux partisans. L'oppression continuoit toujours, malgré l'intérêt que tous les gens de bien & les plus dignes Prélats prenoient à cette grande affaire, qui émut toute l'Eglise. Le Souverain Pontife, par une sage économie, employa tous les ménagemens de la charité & de la condescendance, & il demeura d'abord en communion avec les deux partis; c'est-à-dire, celui de Chrysostome, & celui de son antagoniste Théophile; il blâma néanmoins très-hautement ce violent adverfaire d'avoir procédé, d'une manière si dure, & surtout l'accusé n'ayant point été présent. Comme Théophile s'appuyoit sur les canons d'Antioche, le Pape lui manda expressément, que l'Eglise Romaine n'en connoissoit point d'autres, relativement à cette affaire, que ceux de Nicée. Ceux que les Hérétiques ont composés, ajoute-

t-il, doivent
Concile de
seroient é
il lui écri
de l'enco
pût ajou
celle qu'il
secret de

Il arriva
nouvelles
trame, qu
sans la pén
venus d'O
à Rome u
nommé Th
diques d'un
Evêques,
vint aussi
qu'on avoi
attachemen
qui portoi
coups end
On apprit
poussée ju
déposition
contre les
communiqu
prouver sa
tués en q
condamnés

t-il, doivent rester sans effet, suivant le Concile de Sardique, quand d'ailleurs ils seroient équitables. Pour le S. Evêque, il lui écrivit une lettre affectueuse, afin de l'encourager, en attendant que l'on pût ajouter une justification éclatante à celle qu'il avoit déjà dans le témoignage secret de sa conscience.

Il arrivoit journellement à Rome de nouvelles lumières sur l'iniquité de la trame, qu'on y avoit d'abord entrevue, sans la pénétrer. Outre les Evêques, déjà venus d'Orient en grand nombre, il vint à Rome un Prêtre de Constantinople, nommé Théotane, avec les lettres synodiques d'un Concile d'environ vingt-cinq Evêques, en faveur du saint exilé: il y vint aussi des solitaires & des vierges qu'on avoit traités cruellement, pour leur attachement à leur Pasteur légitime, & qui portoient encore les empreintes des coups endurés pour une si belle cause. On apprit que la persécution avoit été poussée jusqu'à prononcer la peine de déposition & la confiscation des biens, contre les Evêques qui refuseroient de communiquer avec Théophile & d'approuver sa conduite. Les laïques constitués en quelques dignités avoient été condamnés à les perdre; les Officiers &

les gens de guerre, à être cassés; la bourgeoisie & les gens de métier, à une grosse amende & au bannissement. Mais l'attachement héroïque de ce bon peuple pour son S. Pasteur faisoit affronter tous les périls, & sacrifier ce qu'on avoit de plus cher.

Le Souverain Pontife écrivit à l'Empereur Honorius, touchant une affaire qui bouleversoit la moitié de l'Eglise. On délibéra mûrement, au conseil de ce Prince religieux, & parmi ses Prélats. En conséquence, on députa vers Arcade cinq Evêques, avec deux Prêtres & un Diacre, chargés des lettres les plus pressantes d'Honorius, du Pape & des Evêques d'Occident. Les Orientaux qui avoient porté leurs plaintes à Rome, s'en retournerent pleins de confiance, avec ces députés: mais l'issue de la négociation fut bien contraire à leurs espérances. Les Députés étoient encore en chemin sur la côte d'Athènes, qu'ils furent arrêtés par un Tribun militaire, tirés de leur navire, & embarqués en deux vaisseaux différens, où ils effuyèrent une horrible tempête, sans avoir presque rien à manger pendant l'espace de trois jours. Arrivés à Constantinople, à l'entrée de la nuit, les gardes les arrêterent

à leur tour
quement
par quel
puis ils les
resse, au l
avec la d
Romains
dans plus
un seul de

Le poi
après avo
dience de
ter les dé
mettre. A
les livrer,
dû à la q
les envoy
étoient ad
fait une p
ture, pou
Valérien,
qui en ét
lence, qu
main on
gent à la
temps de
résistèrent
tant de m
rient, ils
moins per

à leur tour , & les reconduisirent brusquement sur leurs pas , sans leur dire par quel ordre ils en agissoient ainsi ; puis ils les enfermerent dans une forteresse , au bord de la mer , où on les traita avec la dernière insolence. On mit les Romains dans une chambre , les Grecs dans plusieurs autres , sans leur laisser un seul domestique pour les servir.

Le point capital qu'on se proposoit , après avoir écarté les Romains de l'audience de l'Empereur , c'étoit d'intercepter les dépêches qu'ils avoient à lui remettre. A la demande qu'on leur fit de les livrer , ils représentèrent le respect dû à la qualité , tant des personnes qui les envoïent , que de celles à qui elles étoient adressées. Mais on n'avoit pas fait une première démarche de cette nature , pour reculer. Un Tribun , nommé Valérien , arracha ces lettres à l'Evêque qui en étoit chargé , avec tant de violence , qu'il lui cassa le pouce. Le lendemain on vint pour les corrompre , l'argent à la main ; & on les sollicita longtemps de communiquer avec Atticus. Ils résistèrent avec courage : mais désespérant de mettre fin aux troubles de l'Orient , ils demanderent qu'il leur fût au moins permis de retourner en paix à leurs

Eglises. Valérien vint enfin les tirer du château où ils étoient, & les fit embarquer sur un bâtiment ruineux, avec vingt soldats féroces, tirés de différentes compagnies. On disoit même que les mesures étoient prises pour les faire périr. Mais ils changèrent de vaisseau à peu de distance, dans le péril manifeste du naufrage, & ils gagnèrent, vingt jours après, la côte d'Italie.

Ils ignoroient cependant ce qu'étoient devenus les Evêques de Grèce, partis avec eux. Le bruit courut d'abord, qu'on les avoit jetés dans la mer. On fut depuis, qu'ils avoient été bannis aux extrémités les plus barbares de l'Empire; l'un sur la frontière de Perse, l'autre bien avant dans l'Arabie, près des Sarrasins; un troisième jusqu'au voisinage des Ethiopiens; les uns & les autres dépouillés de tout, & mis sous la garde des esclaves publics. Ils ne furent pas les seules victimes de l'esprit de schisme & de vengeance. Sérapion l'un des plus fidèles disciples de S. Chrysostome qui l'avoit ordonné Evêque d'Héraclée, & chargé de mille imputations calomnieuses, fouetté publiquement, condamné par une cruauté bizarre à avoir les dents arrachées, & enfin relégué dans son pays,

qui étoit
nommé I
vivoit da
mettoit p
battu crue
laïque, p
de Dieu.
partie reb
personnag
dignités,
nellés, p
fler, se
nées enti
à vivre d
se bannir
tement p

Les lâc
lui envoi
de ses ve
sions qu'i
son voisi
citerent d
de la Cou
Pytionte,
tentionau
voyage du
fût extrao
che, par
avoit pou
ne put s

qui étoit l'Égypte. Un saint vieillard, nommé Hilaire, qui depuis dix-huit ans vivoit dans une austérité où il ne se permettoit pas même l'usage du pain, fut battu cruellement; non par ordre du Juge laïque, plus équitable envers l'homme de Dieu, mais par l'emportement de la partie rebelle du Clergé. Plusieurs autres personnages distingués, soit par leurs dignités, soit par leurs qualités personnelles, pour se cacher & pouvoir subsister, se virent réduits, durant des années entières, ou à labourer la terre, ou à vivre des plus vils métiers, & enfin à se bannir eux-mêmes, de peur d'un traitement plus cruel.

Les lâches ennemis de Chrysostome lui envioient jusqu'à l'estime qu'on avoit de ses vertus; & la gloire des conversions qu'il faisoit parmi les Infidèles de son voisinage. C'est pourquoi ils sollicitèrent & obtinrent un nouvel ordre de la Cour, pour le faire transférer à Pytonte, lieu désert, sur les bords septentrionaux du Pont-Euxin. Ce nouveau voyage dura trois mois; quoique le Saint fût extraordinairement pressé dans la marche, par deux soldats Prétoriens qu'il avoit pour conducteurs. L'un des deux ne put s'empêcher de lui en faire quel-

que forte d'excuse, dans l'état d'affoiblissement où il le voyoit; & il lui révéla que tel étoit l'ordre précis de la Cour. L'autre s'irritoit des ménagemens de son compagnon, pressoit le Saint de marcher la nuit comme le jour, se faisoit un spectacle amusant, & railloit avec insolence, tantôt d'un Evêque ou d'un grand tout trempé de pluie, tantôt de sa tête chauve & brûlée des ardeurs du soleil. Il ne souffroit pas qu'on s'arrêtât un moment dans les villes, ni dans les bourgs qui fournissoient quelques soulagemens & quelques commodités. Enfin l'on arriva près de Comane, terme marqué par le Ciel aux travaux & à la vie du grand Chrysostome. On ne le laissa point loger dans la ville, mais à cinq ou six milles de distance, dans un réduit dépendant d'une église dédiée à S. Basilius ancien Evêque de ce lieu, & martyrisé autrefois avec S. Lucien d'Antioche. Pendant la nuit, le S. Martyr apparut à Chrysostome, & lui dit: Courage, mon frère Jean, nous ferons demain ensemble. Jean se tenoit si assuré de la révélation, qu'il pria le lendemain son impitoyable conducteur, de retarder un peu le départ. Il ne put l'obtenir: mais à peine avoit-on marché trente stades, ou une lieue & demie,

que le P
fallut reve
Là il con
ordinaires
il distribu
restoit, p
la commu
Notre Sei
Alexandrie,
fit sa priè
finit par c
Dieu soit
14 Septem
terra avec
que; & ses
du temps.
mier jour de
concours p
& de toute c
ple, des mo
lement des
de la Cilicie
sembloit qu
pour s'y tr
Le saint
soixante an
glise de Co
mois, en c
trois ans
au zèle de

que le Patriarche se trouva si mal, qu'il fallut revenir à l'Église d'où l'on étoit parti. Là il commença par quitter ses vêtemens ordinaires, pour se revêtir tout de blanc; il distribua aux pauvres le peu qui lui restoit, puis reçut, étant encore à jeun, la communion des sacrés Symboles de Notre Seigneur, dit la Chronique d'Alexandrie, c'est-à-dire l'Eucharistie; il fit sa prière devant tout le monde, la finit par ces mots qu'il disoit souvent:

Dieu soit loué de tout; puis il expira le 14 Septembre de l'année 407. On l'enterra avec honneur, auprès de S. Basilisque; & ses funérailles, disent les auteurs du temps, eurent tout l'éclat du premier jour de fête d'un martyr. Il y eut un concours prodigieux de gens de tout pays & de toute condition. On y vit avec le peuple, des moines & des vierges, non-seulement des lieux voisins, mais de la Syrie, de la Cilicie, du Pont & de l'Arménie: il sembloit qu'ils se fussent donné le mot, pour s'y trouver tous ensemble.

Le saint Evêque étoit âgé d'environ soixante ans, & il avoit gouverné l'Église de Constantinople neuf ans & huit mois, en comptant son exil de plus de trois ans & demi. Sa mort n'ôta rien au zèle de ses défenseurs; & tant que

Soz. VIII
c. ult.

les Orientaux ne voulurent pas rétablir sa mémoire, l'Eglise Romaine, avec tout l'Occident, leur refusa la communion, principalement à Théophile d'Alexandrie, le premier artisan de cette iniquité.

Comme sa cause fut celle de toute l'Eglise, tous les Souverains Pontifes de son siècle & tous les Docteurs les plus renommés ont fait à l'envi son éloge & celui de ses ouvrages: monumens trop universellement estimés, pour appréhender que personne nous reproche de sortir de notre plan en finissant ce livre par une notion de quelque étendue sur les écrits du plus éloquent des Pères de l'Eglise. Le Pape S. Célestin, en exhortant le Clergé de C. P. à juger des impiétés de Nestorius, par la pure & sublime doctrine qu'il avoit reçue du grand Chrysostome; Que ne vous a point appris, dit-il, ce Docteur de sainte mémoire, cet Evêque si plein de lumière, dont les discours répandus dans toute la terre habitée, mettent en si grande recommandation la vérité Catholique? Sa voix n'a pu se faire entendre qu'en peu de lieux: mais il n'y en a point qui n'instruise encore par ses écrits; la mort, loin de lui fermer la bouche, en a fait le prédicateur de tout l'Univers qui li

ses œuvres
que d'adm
ce Père ce
tuelle & vi
de son œu
dans toute
& la vie. T
le mirent ap
teurs de l'
seulement c
dans la Vill
des plus gr
mais comme
siper les om
du monde
contente pa
le nom de b
à plusieurs au
pelle la bouc
reposé, dit C
comme l'Apô
et comme lui
lamme qui en
mour. Form
on ne peut l
eux de l'imit
one, avec l'
tendue de g
rec, qu'on
ommer. l'Au
ses
Tome IV

ses œuvres sublimes, avec autant de fruit
 que d'admiration. Saint Léon loue dans
 ce Père ces fleuves d'une doctrine spiri-
 tuelle & vivifiante, qui sortant encore plus
 de son cœur que de sa bouche, portent
 dans toutes les âmes l'onction, la force
 & la vie. Tous les Orientaux en concile
 le mirent après sa mort au rang des Doc-
 teurs de l'Eglise, le proposèrent non-
 seulement comme l'honneur de l'épiscopat
 dans la Ville Impériale, & comme l'une
 des plus grandes lumières de l'Orient;
 mais comme un flambeau capable de dis-
 siper les ombres de chaque province, &
 du monde entier. Saint Ephrem ne se
 contente pas de lui donner simplement
 le nom de bouche d'or, qu'on attribuoit
 à plusieurs autres Docteurs; mais il l'ap-
 pelle la bouche de toute l'Eglise. Il s'est
 reposé, dit Cassien, sur le sein de Jésus,
 comme l'Apôtre dont il porte le nom;
 & comme lui, il y a puisé ces traits de
 flamme qui embrasent les cœurs du divin
 amour. Formez-vous sur sa doctrine: si
 on ne peut l'égaliser, il est au moins glo-
 rieux de l'imiter. Le grand Evêque d'Hip-
 pone, avec l'autorité que donne la même
 étendue de génie, parlant de ce Père
 Grec, qu'on peut, à quelques égards,
 nommer l'Augustin de l'Orient, relève

spécialement la pureté de sa foi, l'élevation de son esprit, la fécondité de sa science, & la juste célébrité de sa réputation.

Saint Isidore de Peluse examinant enfin, avec toute la précision de la critique, tous les caractères de l'éloquence de S. Jean Chrysostome, & le jugeant sur les règles sévères de Plutarque, il conclut à le mettre au dessus de tous les autres Orateurs, sans exception. Il excelle en effet dans tout ce qui est de l'éloquence noble & naturelle, dans la composition, dans la méthode, dans les pensées & les expressions: à quoi il faut ajouter ce qu'on ne peut s'empêcher de sentir, avec Sozomène, en lisant plusieurs de ses discours, que ses expressions, comme ses pensées, ont souvent quelque chose de divin qui surpasse la capacité de l'homme. Son style est toujours clair, simple, dépouillé de ces vains ornemens dont les déclamateurs avoient surchargé la beauté naïve de l'antique Atticisme. Il conserve, jusques dans les termes, toute la pureté de ces anciens Attiques. Toujours il plait, & toujours persuade; parce qu'il a un air de vérité & un ton de sentiment qui pénètrent l'ame toute entière. On trouve par-tout des raisonnemens forts, mais simples, & mis à portée de tous ses auditeurs; des con-

paraïsson
pans, de
toutes le
sortir la v
entre tou
celle qui
que, c'e
d'attach
couleurs
quelques
instruction
du fonds
en appare
familier au
manier le
saisir les ter
der de tou
effets, l'e
des choses
tant de suc
suivit la fé
On trou
Chrysostom
diffus: mai
dans ses lo
prit, tant
de traits d
lante, qu'e
charme in
soudre à

paraissions justes ; des tours vifs & frappans, de grandes & lumineuses images ; toutes les figures qui ornent & qui font sortir la vérité, au lieu de l'affoiblir. Mais entre toutes les propriétés de sa plume, celle qui la caractérise d'une manière unique, c'est l'art inimitable de toucher & d'attacher, en donnant du corps & des couleurs aux objets les plus sublimes, & quelquefois les plus subtils, de tirer des instructions aussi intéressantes que solides, du fonds le plus aride & le plus stérile en apparence. Il avoit encore l'art, si familier aux anciens, de discerner & de manier le vrais ressorts de l'éloquence, de saisir les temps & les rencontres, de s'aider de tous les accessoires qui, pour les effets, l'emportent souvent sur le fonds des choses ; comme il le pratiqua, avec tant de succès, dans la consternation qui suivit la sédition d'Antioche.

On trouve cependant le style de Saint Chrysostome un peu Asiatique, ou trop diffus : mais en même temps, & jusques dans ses longueurs, on trouve tant d'esprit, tant d'agrémens, & sur-tout tant de traits d'une imagination vive & brillante, qu'entraîné dans la lecture par un charme inexplicable, on ne peut se résoudre à en rien omettre. C'est là ce

qu'on éprouve, au moins dans les ouvrages de ses belles années. Car on sent une différence considérable entre ceux qui furent publiés à Antioche, & ceux qu'il composa depuis sur le siège épiscopal de la Nouvelle Rome, où la multiplicité de ses occupations & de ses travaux ne lui permettoit plus de leur donner le même degré de perfection.

Ce fut même avant d'être chargé de l'instruction publique, avant d'être engagé dans le sacerdoce, qu'il écrivit ses traités & tous ses longs ouvrages, entre lesquels on admire sur-tout ses livres du Sacerdoce même; chef-d'œuvre en ce genre, & l'une des plus pures sources où l'Eglise ait puisé ses règles cléricales. Sa liturgie, pour le fonds des choses, prouve combien il étoit versé dans tout ce qui concerne ces divins objets. On compte encore parmi ses meilleurs Traités, ceux qui sont contre les Gentils; ses avis aux veuves; son apologie de la vie monastique, son exhortation au moine Théodore tombé dans l'apostasie, & le sublime parallèle où il élève le vrai solitaire aux dessus des Princes du Monde. Le Traité de la Compénction remplit si parfaitement son objet, en excitant à la contrition du cœur par la confiance en la grandeur infinie de

la divine
pathétique
la miséric
toit-là, a
ger des fa
le plus o
Il com
homélie,
de trente-
ville nom
pour l'écla
pour celui
fut toujours
sue ne put
qu'on lui
cours publi
rompu; &
testoit, ma
se tenoit pas
mains, ma
Entre to
stome, ses h
qui tiennen
rangs pour
encore plus
rateur à pré
les grands
pas hors de
pour ceux
Pour corrige

la divine miséricorde, qu'on en appela le pathétique & sage Auteur, la langue de la miséricorde & l'œil de la pénitence. C'étoit-là, avec l'aumône, & avec le danger des faux biens de ce monde, le champ le plus ordinaire de son éloquence.

Il composa presque toutes ses belles homélies, après qu'il eut été fait (à l'âge de trente-huit ans) Prêtre d'Antioche, ville nommée l'œil de l'Orient, autant pour l'éclat des talens & des arts, que pour celui de la magnificence, & où il fut toujours si goûté, que toute sa modestie ne put faire cesser les applaudissemens qu'on lui donnoit au milieu de ses discours publics. Souvent il en étoit interrompu; & contraint de s'arrêter, il protestoit, mais toujours en vain, qu'il ne se tenoit pas honoré, quand on battoit des mains, mais quand on suivoit la vérité.

Entre toutes les pièces de S. Chrysostome, ses homélies au peuple d'Antioche, qui tiennent sans doute un des premiers rangs pour leur éloquence, produisirent encore plus d'effet, par l'habileté de l'Orateur à préparer les ressorts qui opèrent les grands mouvemens, & qu'il ne sera pas hors de propos de développer ici, pour ceux qui suivent la même carrière. Pour corriger ses concitoyens de leurs ha-

bitudes invétérées, il ne manque pas l'occasion que lui présentent les alarmes où ils gémissent depuis leur révolte, dans l'attente du dernier châtement: mais contre sa coutume, il laisse passer sept jours entiers, sans leur parler en public. Il les rassemble ensuite fréquemment, se montre plus inquiet & plus affligé que personne du malheur commun, partage la douleur de chacun, les plaint, les rassure, leur présente tous les motifs de la consolation & de l'espérance, ne les entretient de presque rien autre chose dans ses trois premiers discours. Après quoi, jugeant par leur empressement à courir en foule au lieu saint, que la foi s'étoit ranimée dans leurs cœurs, il leur peignit vivement la vanité du siècle, la folie des spectacles pour lesquels ils étoient passionnés, l'horreur de l'intempérance, des emportemens, de la profanation du nom de Dieu, de tous leurs vices dominans; & à l'occasion d'un crime qui devoit ruiner la ville, il l'orna de toutes les vertus, & lui fit reprendre une face toute nouvelle.

Parmi les productions les plus dignes du grand Chrysostome, on compte encore la suite des homélies sur l'Évangile de S. Matthieu, les premières homélies sur les Épîtres de S. Paul, avec un

grand ne
mons de
rons bien
faut lire
de ces c
contredit
beaucoup
d'ordre,
la force v
sujet mém
que l'extr
par un an
mons qu'
plus beaux
au contrai
sans goût.

On vant
sieurs lettr
du lieu de
péril & de
de ses pers
grand enco
de mille cir
dirent à fo
son plus b
Quant à
Écritures,
S. Jean Ch
Pères Grec
tôme entre

grand nombre de panégyriques & de sermons détachés, que nous nous gardons bien de disséquer par morceaux. Il faut lire dans toute leur étendue chacun de ces chef-d'œuvres, admirables, sans contredit, par mille traits enlevans; mais beaucoup plus encore par les beautés d'ordre, par la disposition oratoire & par la force victorieuse de l'ensemble. A ce sujet même, nous avertirons en passant, que l'extrait des œuvres de ce Père, fait par un ancien Auteur, en trente-un sermons qu'on donne pour le recueil des plus beaux endroits de l'original, est tout au contraire exécuté sans exactitude & sans goût.

On vante encore, avec justice, plusieurs lettres écrites par ce S. Orateur, du lieu de son exil, où la continuité du péril & des souffrances, l'acharnement de ses persécuteurs, le dévouement plus grand encore de ses amis, & le concours de mille circonstances attendrissantes rendirent à son style le feu & les graces de son plus bel âge.

Quant à l'interprétation des Divines Ecritures, c'est tout dire d'un mot, que S. Jean Chrysostome occupe entre les Pères Grecs, le même rang que S. Jérôme entre les Latins. Mais quand il

expose la sublimité de la doctrine, au moins de la morale & des maximes de perfection de l'Apôtre S. Paul, on doit avouer, qu'entre tous les Interprètes de tous les temps & de toutes les langues, seul & incontestablement il occupe la première place. Il semble souvent que l'esprit de Paul s'exprime par la bouche de Chrysostome, dont l'admiration pour cet Apôtre alloit jusqu'au transport & à un saint enthousiasme. On assure qu'en écrivant il en avoit toujours le portrait sous les yeux, qu'en le regardant fixement, & en l'interrogeant de l'œil, il montoit son génie sur celui de son modèle, & s'élevoit, pour ainsi dire, avec lui jusqu'au troisième Ciel. C'est ainsi que le plus éloquent des Apôtres a formé le plus éloquent des Pères de l'Eglise.



III II

DE

LIVRE

Depuis la
en 407, 1
Pélagian

II
A mort
de près cell
qui avoit ét
des persécuti
Mai de l'an
religieux &
timide & bo
'ayant que
compte du
ôt qu'il avo
ues, pend
abandonné à
de ses Eunuc



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE DOUZIÈME.

*Depuis la mort de S. Jean Chrysofome,
en 407, jusqu'à la condamnation du
Pélagianisme, en 418.*

IL A mort de l'Empereur Arcade suivit de près celle de S. Jean Chrysofome, qui avoit été si indignement avancée par les persécutions. Dès le premier jour de Mai. de l'année suivante 408, ce Prince religieux & foible, doux & inconstant, timide & borné, à la fleur de son âge, n'ayant que trente-un ans, alla rendre compte du mal qu'il avoit fait, ou plutôt qu'il avoit laissé faire, avec de bonnes vues, pendant un regne de treize ans abandonné à la conduite de sa femme & de ses Eunuques. Heureux s'il a pu trou-

ver son excuse dans la foiblesse de son courage, ou dans les bornes de ses lumières. L'Impératrice Eudoxe qui fut la première cause de la persécution, n'en vit pas la fin; étant morte dès le 6 Octobre de l'année précédente.

Théodose, surnommé le Jeune, parce qu'il n'avoit que huit ans à la mort de son père Arcade, fut son successeur. Il eut le bonheur de trouver, dans Anthémius ancien ami de S. Chrysostome & de S. Aphraate, un guide aussi habile que vertueux, qui fit tout l'honneur de ce nouveau regne, jusqu'à ce que la Princesse Pulquérie prit connoissance des affaires de l'Empire. Elle n'avoit que deux ans plus que l'Empereur son frère, sur qui la nature parut avoir pris tout ce qu'elle accorda si libéralement à la sœur. Cette ame élevée au dessus de son âge & de son sexe, tant par son énergie naturelle que par sa vertu prématurée, se trouva dès-lors en état de prendre soin de l'éducation de Théodose, aussi-bien que de ses deux jeunes sœurs, Arcadie & Macrine. Elles garderent toutes trois ensemble la virginité, & firent admirer au milieu de la Cour, la piété ainsi que la pureté des plus ferventes religieuses.

Par les soins & la prudence de Pul

quérie
des fl
Occide
d'Hon
heur,
fait de
que pe
énorme
n'aspire
l'Empe
propre
réussir
troubles
tiré les
en effet
les peup
rent la t
tendue d
S. Jérôn
Les pro
opulente
le théâ
horreurs
qualité,
devinrent
dar; les
tivité,
gés, les
pieds, l
gées en

quérie, l'Empire fut préservé en Orient
 des fléaux qui désoloient les Provinces
 Occidentales, sous le Gouvernement
 d'Honorius, trop éloigné, pour son mal-
 heur, d'une nièce si digne. Il s'étoit dé-
 fait de Stilicon. On avoit été persuadé,
 que peu content de son pouvoir, tout
 énorme qu'il étoit, ce Régent ambitieux
 n'aspiroit à rien de moins qu'à détrôner
 l'Empereur son gendre, à mettre son
 propre fils en sa place, & que pour y
 réussir plus aisément, à la faveur des
 troubles & de la confusion, il avoit at-
 tiré les Barbares dans l'Empire. Il y eut
 en effet des irruptions effroyables de tous
 les peuples de la Germanie, qui porte-
 rent la mort & le ravage dans toute l'é-
 tendue des Gaules. Tout fut ruiné, dit
 S. Jérôme, à la réserve de peu de villes. Ad Hé-
liodor.
 Les provinces les plus fertiles & les plus
 opulentes n'en furent que plus long-tems
 le théâtre de la cruauté & des dernières
 horreurs. Les femmes de la première
 qualité, & les vierges consacrées à Dieu,
 devinrent le jouet de la brutalité du sol-
 dat; les Evêques furent traînés en cap-
 tivité, les Prêtres & les Moines égor-
 gés, les reliques déterrées & foulées aux
 pieds, les Eglises renversées, ou chan-
 gées en écuries, & les chevaux attachés

Salv. de aux autels. J'ai vu de mes propres yeux,
 Gub. l. 6. dit un autre Auteur du même temps,
 les corps de l'un & de l'autre sexe hon-
 teusement dépouillés au milieu des villes,
 déchirés par les chiens, ou tombant en
 lambeaux & en pourriture infecter les vi-
 vans. Comme ces Barbares étoient d'une
 superstition stupide & inhumaine, ils firent
 beaucoup de martyrs, dont les plus cé-
 lèbres sont S. Nicaise, Archevêque de
 Reims, & la vierge Eutropie sa sœur,
 S. Didier, Evêque de Langres, & S. Fra-
 terne d'Auxerre, martyrisé le jour même
 de son sacre.

Les Goths, sans être Patens, ne se
 rendirent guère moins odieux, par leur
 féditieuse intelligence avec Stilicon; &
 depuis sa mort, on les maltraita sans
 ménagement, dans les provinces Ro-
 maines. En plusieurs endroits on pilla
 leurs biens, & dans quelques villes on
 fit mourir leurs femmes & leurs enfans.
 Irrités de cette lâche vengeance, ils se
 réunirent sous Alaric, le plus accredité
 de leurs Chefs, guerrier valeureux, &
 qui avoit servi utilement le grand Thé-
 odose dans la guerre d'Eugène. Après
 quelque tentative, au moins apparente,
 pour concilier les partis, il marcha vers
 Rome. On dit qu'un saint solitaire qu'il

rencontrer
 faisant la
 être can
 même, ré
 qu'un qu
 chaque jo
 la superbe
 tement,
 la famine
 la conster
 d'appaifer
 avec lui; d
 d'or, tren
 quantité
 précieuses,
 ville de ce

Mais le
 jusqu'à de
 rences qu
 mencer, fu
 sécurité des
 que cette n
 sang des Sa
 l'Univers v
 cruauté, &
 à l'idolâtrie
 d'une bonn
 le siège mêt
 Divine Justic
 rir aux devin

rencontra, l'en voulut détourner, en lui faisant la peinture des maux dont il alloit être cause. Je n'y vais point de moi-même, répondit Alaric; mais je sens quelqu'un qui me presse & me tourmente chaque jour, en me disant: Va châtier la superbe Rome. Il serra la ville si étroitement, même du côté de la mer, que la famine, & bientôt la peste y jeterent la consternation. On chercha les moyens d'appaier ce terrible Goth, on négocia avec lui; & moyennant cinq mille livres d'or, trente mille liv. d'argent, & une quantité aussi excessive d'autres choses précieuses, les Romains délivrerent leur ville de ce premier péril.

Mais le Prince Barbare revint ensuite, jusqu'à deux fois; parce que les conférences qu'Honorius fit sagement commencer, furent rompues par l'imprudente sécurité des négociateurs; ou plutôt parce que cette nouvelle Babylone, enivrée du sang des Saints, devoit à l'édification de l'Univers une expiation éclatante de sa cruauté, & de l'attachement invincible à l'idolâtrie, de la part de ses Grands & d'une bonne partie de son Sénat. Durant le siège même, & sous les coups de la Divine Justice, on eut l'impiété de recourir aux devins & aux aruspices; de faire

couler le sang des victimes impures, dans le Capitole & les autres temples. Rome succomba aux attaques réitérées, & devint la proie des Barbares, l'an 1164 de sa fondation, c'est-à-dire, l'an de Jésus-Christ 410, le vingt-quatrième d'Août.

Prosp. Alaric l'abandonna toute entière au pillage, excepté l'église du Vatican, qu'il érigea même en asyle, par respect pour l'Apôtre S. Pierre; ce qui préserva la ville, d'une ruine totale. Cette église, y compris les bâtimens de sa dépendance, occupant un très vaste espace, il s'y réfugia un peuple assez nombreux, pour empêcher la dépopulation de Rome; mais elle souffrit prodigieusement. Après les vols, les assassinats, les outrages de toute espèce, non-seulement les palais particuliers, mais les plus beaux édifices publics furent réduits en cendre.

Les Fidèles, à la vérité, se trouvoient exposés aux mêmes calamités que les Païens. Mais tout tourne à bien, pour les adorateurs sincères du vrai Dieu. Les occasions de chute les plus dangereuses ne servirent qu'à rehausser le prix de leurs mérites, & la splendeur de leurs couronnes.

Soz. 12. Une femme Catholique, d'une beauté extraordinaire, tomba entre les mains d'un jeune Goth Arien, qui tira son

épée pour descendre me la p sang. E mais le prit sous sistance, la lui ren cipaux d une vier à l'orner manda a voit avoir une confi inspirée, où il fut d'or & d dit-elle, l comme je vous d'en Alaric, q porter ces Apôtre, o vierge qui Chrétiens la désolati de la Reli respectueu des soldats les spectate

épée pour l'épouvanter, & la faire descendre à ses désirs. Il lui effleura même la peau, & lui mit le cou tout en sang. Elle présenta hardiment sa tête; mais le Barbare, changé tout-à-coup, la prit sous sa protection, pourvut à sa subsistance, & fit chercher son mari, pour la lui remettre. Un autre Goth, des principaux de l'armée, trouva dans une église³⁷ une vierge avancée en âge, & préposée à l'ornement des lieux saints. Il lui demanda assez doucement, ce qu'elle pouvoit avoir de richesses. Aussitôt & avec une confiance que l'évènement fit croire inspirée, elle le mena dans un endroit, où il fut étonné de la multitude des vases d'or & d'argent qu'il y vit. Ce sont, lui dit-elle, les vases de l'Apôtre S. Pierre; comme je ne puis les défendre, c'est à vous d'en répondre. L'Officier fit avertir Alarie, qui ordonna sur le champ de reporter ces richesses à la Basilique du S. Apôtre, d'y escorter en même temps la vierge qui les avoit gardées, & tous les Chrétiens qui se joindroient à elle. Ainsi la désolation publique devint le triomphe de la Religion. Les vases étoient portés respectueusement & à découvert, entre des soldats qui marchaient l'épée à la main; les spectateurs Romains & Barbares se

piquant d'émulation à les révéler, en chantant des hymnes à la louange de Dieu. Les Fidèles se rangeoient en foule autour de cette sauve-garde sacrée; & à la gloire de la Religion protégée si merveilleusement, beaucoup de Patens firent semblant d'être Chrétiens; les Goths, dans l'accès de leur ferveur n'en faisant point le discernement. La multitude obstinée dans l'idolâtrie, en se bannissant elle-même, en purgea la ville de Rome: les Barbares laissoient aller tous ceux qui vouloient, leur donnoient même escorte, & les aident à emporter leurs biens, moyennant une modique contribution.

On regarda néanmoins comme un bonheur, pour le Souverain Pontife, qu'il ne se fût pas trouvé dans la ville, au moment de ce pillage. Il en étoit sorti, peu auparavant, pour aller en députation, à l'occasion même de ces troubles, vers l'Empereur qui résidoit encore à

Hier. Ravenne. L'illustre sainte Marcelle n'eut pas le même sort. Les Barbares entrèrent chez elle, lui demandant son or, & les autres richesses qu'ils y supposoient cachées. Elle eut beau dire qu'elle étoit pauvre, & produire en preuve l'humaine simplicité de ses vêtements: ils les prirent pour un déguisement artificieux, & s'em-

D
porterent j
concevoir
lité se fût ai
Bientôt ils
vérité & d
succédant
la Sainte a
d'asyle, au
Mais ce qu
tienne, be
personne; c
reroit pas d
elle redout
avancé la g
jours après
de cette ven
gneur d'en
& de l'avo
perte infruct
ceptant le s
d'en faire lo
Il ne dura
jour après d
fortit, sans
Il passa dans
pillèrent enc
Paulin en é
l'Episcopat l
redoutable e
n'avoit reçu

portèrent jusqu'à la frapper; ne pouvant concevoir qu'une personne de cette qualité se fût ainsi dépouillée pour Jésus-Christ. Bientôt ils reconnurent le langage de la vérité & de la vertu; & la vénération succédant à la férocité, ils conduisirent la Sainte à l'Église de S. Paul, qui servit d'asyle, aussi-bien que celle de S. Pierre. Mais ce qui intéressoit cette mère Chrétienne, beaucoup plus que sa propre personne; elle obtint qu'on ne la sépareroit pas de sa fille Principie, pour qui elle redoutoit les insultes, dont son âge avancé la garantissoit elle-même. Peu de jours après, elle mourut dans les bras de cette vertueuse fille, bénissant le Seigneur d'en avoir conservé l'innocence, & de l'avoir préservée elle-même de la perte infructueuse de ses biens, en acceptant le sacrifice qu'il lui avoit inspiré d'en faire long-temps avant le pillage.

Il ne dura que trois jours, & le sixième jour après qu'Alaric y fut entré, il en sortit, sans même y laisser de garnison. Il passa dans la Campanie, où ses troupes pillèrent encore la ville de Nole. Saint Paulin en étoit devenu Evêque; quoique l'Épiscopat lui parût un fardeau bien plus redoutable encore que la Prêtrise, qu'il n'avoit reçue que malgré lui. Mais la ré-

putation de ses vertus croissant de jour en jour, & le siège de Nole étant venu à vaquer, on le pressa avec tant d'instance, qu'il ne put se refuser à l'unanimité des vœux & des suffrages qui se réunirent en sa faveur. Tout étranger qu'il étoit au siècle, depuis fort long-temps, il continuoit à jouir de la plus grande célébrité, plus encore pour la beauté de son esprit & de ses écrits, que pour les dignités qu'il avoit occupées autrefois.

A peine y avoit-il une personne distinguée par les talens, comme par la piété, qui ne fût de ses amis. Il avoit reçu chez lui Sainte Mélanie, à son retour de la Palestine; & quoiqu'il n'eût dans sa maison qu'une salle dans un étage supérieur, avec une galerie qui communiquoit aux cellules destinées à l'hospitalité, il trouva moyen de loger toute la suite de la Sainte, qui étoit nombreuse: car pour sa personne & son équipage, on ne pouvoit rien voir de plus humble. Elle étoit vêtue pauvrement, montoit un cheval de la taille d'un âne, & qui ne valoit pas mieux: mais plus elle avoit le faste en horreur, plus il sembloit que le Ciel se plût à honorer sa servante. Ses illustres enfans & petits-enfans, qui tenoient les premières places dans l'Em-

pire, étoit qu'à Nole à leur rang; la P monie to pauvreté gloire ter Ce fut vinrent p l'Evêque. respecta sa cette prière que Paulin périssables sont mes or ni arger une in cheter beau que ses ra pouvant p veuve que esclavage, Il y a des de cet évê diction de qu'on dor dans cet universelle chant le fa la vérité in

pire, étoient venus au devant d'elle jusqu'à Nole, avec un cortège convenable à leur rang. Tout avoit logé chez Paulin; la Providence consacrant cette cérémonie toute entière à faire honorer la pauvreté évangélique & le mépris de la gloire terrestre.

Ce fut sous son épiscopat que les Goths vinrent piller la ville de Nole. On arrêta l'Evêque, on fouilla sa maison; mais on respecta sa personne. Il avoit fait à Dieu cette prière: Seigneur, ne permettez pas que Paulin soit tourmenté pour les biens périssables de ce monde; vous savez où sont mes trésors. Quoiqu'il n'eût plus ni or ni argent, il trouva moyen de soulager une infinité de misérables, & de racheter beaucoup de captifs. On dit même que ses ressources étant épuisées, & ne pouvant pas racheter le fils d'une pauvre veuve que les Barbares emmenoit en esclavage, il se livra pour le rendre libre. Il y a des difficultés pour les circonstances de cet événement, & même des contradictions de chronologie, pour le maître qu'on donne communément à Paulin dans cet esclavage. Mais la persuasion universelle où l'on a long-temps été touchant le fait même, si elle n'en rend pas la vérité incontestable, constate au moins

Aug. de
cur. mort.

c. 16.

Id de
civ. Del.

1. 10.

Greg.

dial. 1. 3.

c. 4.

l'idée qu'on avoit de la charité de ce digne disciple du Bon Pasteur.

Entre les Romains qui se sauverent de leur ville saccagée, plusieurs se retirèrent dans les isles voisines, & jusqu'en Afrique; d'autres en Orient, & particulièrement en Palestine. Saint Jérôme en reçut plusieurs à Bethléem, & le chagrin que lui causa ce touchant spectacle, retarda l'interprétation des Grands Prophètes, dont il étoit alors occupé. En voyant tant d'illustres fugitifs de l'un & de l'autre sexe, réduits à la mendicité, demi-nuds, blessés en grand nombre, & trop heureux, après avoir perdu d'immenses richesses, de trouver la vie & le couvert, il fonda en larmes, & s'empressoit en toute manière à leur rendre leur infortune moins insupportable; adorant cependant le bras de Dieu dans ces coups terribles, ainsi que l'efficacité des oracles & des menaces prophétiques.

Ep. 17
& 152.

Quoique l'Empire d'Orient fut moins exposé que l'Occident aux incursions des Barbares, il y en eut aussi qui firent beaucoup de ravages en Syrie, en Egypte & en Arabie. Ces Sarrasins vagabonds, qui ne vivent que de brigandage, se jetant dans le désert de Sina tout peuplé de fervens solitaires, leur ravirent les

choses
firent un
qui écha
purent,
affection
Nil fut d
vie qu'il
que insup
resté entr
il étoit d
son sujet.
un nouve
heur de
sans le co
innolé,
Venus qu
que cet in
à la merci
Nil ne do
Quelque
assura qu'
Il partit a
apprit en
venu cler
puis ordo
en avoit
tion, au
le premier
qu'il tomb
entre ses

choses les plus nécessaires à la vie, & firent une multitude de martyrs. Ceux qui échapperent, s'enfuirent comme ils purent, loin des saintes retraites où leur affection demeroit toute entière. Saint Nil fut du nombre de ceux-ci : mais la vie qu'il se conservoit, lui devint presque insupportable ; parce que son fils étoit resté entre les mains des Barbares. Comme il étoit dans la plus cruelle perplexité à son sujet, il fut rejoint dans sa fuite par un nouveau fugitif, qui avoit eu le bonheur de s'évader, à ce qu'il lui raconta sans le connoître, comme il alloit être immolé, avec le fils de Nil, à l'astre de Vénus qu'adorent les Arabes : il ajouta que cet infortuné compagnon étoit resté à la merci de leur superstition sanguinaire. Nil ne douta plus de la mort de son fils. Quelque temps après néanmoins, on lui assura qu'il étoit vivant, & captif à Eluse. Il partit aussi-tôt pour cette ville, & il apprit en chemin que son fils y étoit devenu clerc ; l'Evêque l'ayant racheté, puis ordonné sur la bonne opinion qu'il en avoit conçue, comme par inspiration, au premier aspect. Nil reconnut le premier son sang ; & il fut si saisi, qu'il tomba en défaillance. Le fils le serrent entre ses bras, le fait revenir de son

évanouissement, puis lui raconte en ces termes l'histoire consolante de sa délivrance.

Quand mon compagnon d'esclavage se fauva, tout étoit prêt pour nous immoler, l'autel, l'encens, les libations & le glaive, dont on se proposoit de faire usage le lendemain dès le point du jour. J'étois prosterné sur la terre, & je priois avec toute l'ardeur qu'inspirent de tels périls. Seigneur, disois-je, ne permettez pas que mon sang soit offert aux Démon, & que mon corps devienne la victime de l'esprit ténébreux. Rendez-moi à mon père votre serviteur, qui m'a instruit à espérer en vous. Je priois encore, quand les Barbares s'éveillèrent, tout étonnés de voir le temps du sacrifice passé : car l'étoile de Vénus avoit disparu, & le soleil doroit déjà tout l'horison. Ils me demanderent ce qu'étoit devenu l'autre captif. Au témoignage que je leur rendis de l'ignorance où j'en étois, ils demeurèrent en repos, sans me donner aucun signe de mécontentement. L'espoir commença de renaître dans mon cœur. Quelques momens après, ils me présentèrent des viandes immolées, & m'invitèrent à prendre part à leurs divertissemens licencieux avec des femmes:

j'invoqu
me don
premièr
me mir
leur offi
après m
m'attach
du bourg
donner
chetoit,
Je tendo
présentoi
à mes ra
loient rie
seulement
mais de r
l'avoir ren
savez con
au delà d
L'Evêq
fils avec b
tint quelq
leurs fatig
pouvut a
fait pas le
avoit alors
encore qu
nous rest
piété, &
courtés,

j'invoquai de nouveau le Seigneur; & il me donna la force de leur résister. A la première bourgade où ils arriverent, ils me mirent en vente: mais comme on leur offroit une somme trop modique; après m'avoir exposé plusieurs fois, ils m'attachèrent enfin tout nud, à l'entrée du bourg, une épée pendue au cou, pour donner à entendre que si l'on ne m'achetoit, ils alloient me trancher la tête. Je tendois les mains à tous ceux qui se présentoient, je les conjurois de compter à mes ravisseurs le prix dont ils ne vouloient rien relâcher, je promettois, non-seulement de leur rendre cette somme, mais de rester encore à leur service, après l'avoir rendue. Enfin je fis pitié, & vous savez comment j'obtins ensuite beaucoup au delà de ce que j'espérois.

L'Evêque d'Eluse traita le père & le fils avec beaucoup de générosité, les retint quelque temps pour les remettre de leurs fatigues; & quand ils partirent, il pourvut aux frais de leur voyage. On ne fait pas le reste de la vie de S. Nil, qui avoit alors cinquante ans, & qui en vécut encore quarante, à ce que l'on croit. Il nous reste de lui plusieurs traités de piété, & plus de mille lettres, la plupart courtes, mais d'un style vif & rempli de

Narr. 2. sens. C'est lui-même qui raconte l'histoire de la captivité de son fils, comme

Lib. 11. nous venons de la rapporter. C'est aussi dans ses œuvres que nous lisons, que S.

Ep. 294. Jean Chrysostome voyoit souvent les Anges dans le lieu saint, sur-tout pendant le Sacrifice adorable du Corps & du Sang de Jésus-Christ; que du moment où le Prêtre commençoit l'oblation, ils entouroient l'autel, jusqu'à la consommation

Lib. 1. des Sacrés Mystères. Rien au reste de plus formel, que ses expressions touchant

Ep. 44. la présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie. Après les invocations, dit-il, & la descente de l'Esprit Sanctificateur, ce qui est sur la Sainte Table, n'est plus du simple pain, ni du vin commun, mais le Corps & le Sang précieux de Jésus-Christ, notre Dieu, qui purifie de toute tache ceux qui le prennent avec un saint tremblement & une sainte confiance.

Les mouvemens des Barbares & les troubles de l'Empire en occasionnerent beaucoup à la Religion. Alaric, afin de diviser les forces ennemies, avoit donné un rival à Honorius, dans la personne d'Attale, Préfet de Rome, où il le fit reconnoître Empereur. Ce nouveau parti voulut d'abord s'emparer de l'Afrique, de tout temps aussi enviée par les diffé-

rentes

rentes
faire p
lien q
zèle &
légitim
couvert
beaucou
regardo
prêts à
& de la
lors, à
matiques
cordoit l
Aupar
étoient p
rétiques;
portées p
sie. Dans
prétendoit
tement à
ceux qui
de violenc
parti qu'a
tience, &
en plusieurs
convoqués
l'Afrique.
voit netter
dans ces c
de Carthag
Tome

rentes factions, qu'elle leur étoit nécessaire pour se soutenir. Le Comte Héraclien qui y commandoit, défendit, avec zèle & avec succès, les intérêts du Maître légitime. Mais avant qu'on les y mit à couvert, on fut contraint de se relâcher beaucoup, à l'égard des Donatistes, qu'on regardoit, avec raison, comme toujours prêts à seconder les ennemis de l'Etat & de la tranquillité publique. Ce fut pour lors, à ce qu'on croit, que ces Schismatiques obtinrent une loi, qui leur accordoit le libre exercice de leur religion.

Auparavant, les Evêques Orthodoxes étoient parvenus à les faire déclarer hérétiques; ce qui les soumettoit aux peines portées par les loix civiles contre l'hérésie. Dans l'exécution néanmoins, on ne prétendoit pas les exposer tous indistinctement à cette sévérité, mais simplement ceux qui seroient dénoncés pour cause de violencé. Encore n'avoit-on pris ce parti qu'après bien des années de patience, & après de mûres délibérations en plusieurs conciles, dont quelques-uns convoqués de toutes les provinces de l'Afrique. Dans celui de l'an 403, on voit nettement la manière de procéder dans ces conciles nationaux. L'Evêque de Carthage faisoit tenir ses lettres de

convocation à tous les Primats, c'est-à-dire, à ceux de la Mauritanie Césarienne & de la Mauritanie de Sitifi, & à celui de la Numidie. Chaque Primat envoyoit ses lettres, pour assembler le concile de sa province; & dans ce concile on choissoit des députés, en nombre proportionné à l'étendue de la province. Les absens devoient justifier leur absence, & l'Evêque de Carthage leur faisoit parvenir les décrets du concile, pour qu'ils les confirmassent par leurs consentemens. Il faut ici remarquer une singularité assez étonnante: c'est qu'en Afrique la dignité de Primat, qui ne paroît guère différente de celle d'Archevêque (si ce n'est pour le siège de Carthage,) se régloit communément sur l'ancienneté de l'ordination, & non sur la qualité du lieu, qui n'étoit quelquefois qu'une bourgade.

Dans ces conciles, il fut statué que les Evêques Catholiques proposeroient des conférences aux Evêques Schismatiques, dans l'espérance où l'on étoit de gagner leurs peuples. Car des Donatistes, sans caractère, avoient souvent fait ces propositions; & quand les Pasteurs Catholiques les pressoient de se convertir; traitez, leur répondoient-ils, avec nos Docteurs; & plaise à Dieu que par cette

voit
de
à le
avec
gan
C
invi
de la
remi
il po
confi
pond
adroit
pour
plus r
sa rép
au lie
Evêqu
ou sém
de la
cours
armés
Possidi
Le Pr
même
Calame
l'embu
à prop
mais il
été for

voie on parvienne enfin à la connoissance de la vérité ! Mais quand on s'adressoit à leurs Evêques, ils éluoient l'offre, avec artifice, & souvent avec une arrogance injurieuse.

Crispin Evêque Donatiste de Calame, invité par Possidius Evêque Catholique de la même ville, à conférer ensemble, remit d'abord la chose à un concile, où il pourroit concerter ses réponses avec ses confrères. Quelques temps après, il répondit d'une manière encore plus maladroite, & d'autant plus déshonorante pour la Secte, que ce vieillard y étoit plus révééré pour son expérience & pour sa réputation de doctrine & d'habileté ; au lieu que Possidius étoit un jeune Evêque, sorti depuis peu du monastère ou séminaire de S. Augustin. Au défaut de la doctrine, on eut à l'ordinaire recours à la violence ; & l'on mit des gens armés en embuscade, pour surprendre Possidius, comme il visitoit son diocèse. Le Prêtre Crispin, de même nom & de même famille que l'Evêque Donatiste de Calame, étoit à leur tête. Possidius évita l'embuscade dont il avoit été averti, assez à propos, au moins pour sauver sa vie : mais il perdit ses chevaux, après avoir été fort maltraité. La nouvelle de cet

Aug. c.
Cresc. L.
111, c 47,

attentat étant parvenue à Calame, l'Évêque Crispin fut sommé juridiquement de désavouer cette indigne manœuvre d'une manière effective, en faisant justice de son Prêtre. Il le refusa; & toute la Secte recommença ses courses & ses mouvemens séditieux, au point d'empêcher la liberté des chemins.

Alors les Catholiques invoquerent la protection des loix, en protestant qu'ils souffriroient tout sans se plaindre, s'il n'étoit question que de leurs intérêts temporels. Mais ce même Crispin ayant pris une terre à bail emphytéotique, il en intimida tellement les serfs Catholiques, qu'il les contraignit de se faire rebaptiser, au nombre d'environ quatre-vingt non-obstant la rigueur des rescrits qui le défendoient. Tant d'audace à la fois le fit poursuivre par le défenseur de l'Eglise, qui obtint contre lui la condamnation à l'amende de dix livres d'or, décernée par Théodose contre les hérétiques. Il prétendit n'être pas dans les termes de la loi, & il appela au Proconsul, qui ne laissa point de confirmer la sentence: mais à la sollicitation de son antagoniste même, il fut dispensé de payer l'amende. Peu touché d'une charité si généreuse, il osa encore appeler aux Empereurs,

Alc
Do
que
pein
pas
les
enco
palle
mal
leurs
esprit
ble à
perfo
leurs
Ces
déjà v
pit à c
tiques
journ
souven
il allo
Catho
manqu
qui s'é
min,
rrecon
en app
dence
Tou
n'otere

Alors intervint le rescrit, qui soumit les Donatistes à cette amende, aussi bien que les hérétiques. On infligea la même peine au juge de Calame, pour n'avoir pas fait payer réellement Crispin. Mais les Evêques Orthodoxes en obtinrent encore la décharge : conduite vraiment pastorale, qui toucha les cœurs les plus mal disposés, & servit plus que les meilleurs raisonnemens, à la réunion des esprits : conduite d'autant plus honorable à S. Augustin en particulier, que personne n'étoit plus en bute que lui à leurs insultes & à leurs attentats. Aug. ibid.

Ces furieux Circoncillions dont on a déjà vu tant d'horreurs, outrés de dépit à cause du grand nombre de schismatiques que ce saint Docteur ramenoit journellement à l'Eglise, lui dressoient souvent des embûches à lui même, quand il alloit visiter ou instruire les paroisses Catholiques. Un jour entr'autres il ne fut manqué que par la méprise de son guide, qui s'écarta sans y penser du droit chemin, où les Donatistes l'attendoient. Il reconnut dans cet événement, si fortuit en apparence, le bienfait d'une Providence toute particulière.

Tous ces embarras & ces distractions n'ôtèrent rien à sa plume, de sa merveilleuse

leuse fécondité. Les deux livres à Simplicien, où il satisfait aux questions que cet Evêque de Milan lui avoit proposées sur l'Écriture; le livre du Combat Chrétien, sur la manière de vaincre le démon en vainquant nos passions, contre les principes des Manichéens; le livre qui attaque directement la fameuse épître du Fondement; c'est-à-dire toute la quintessence de la doctrine de Manès; le livre du Travail Manuel des moines; le traité de la Foi des choses qu'on ne voit point; celui du Catéchisme, ou de l'instruction des Catéchumènes; ses Confessions; ses trente-trois livres contre l'Evêque Manichéen Fauste; les quatre livres de la Conformité des Evangélistes, qui forment une excellente controverse contre les Pâpens; les questions sur les Evangiles de S. Mathieu & de S. Luc, & les Annotations sur Job; le livre du Bien Conjugal; ce n'est là qu'une partie des ouvrages qu'il mit au jour, dans ses trois ou quatre premières années d'épiscopat.

Il est impossible dans notre plan, & dans toute histoire, de rendre compte d'un si grand nombre d'ouvrages. Mais nous ne pouvons nous dispenser d'exposer la doctrine des livres à Simplicien, si propres à faire prendre le vrai sens de

plu
gra
atti
à c
pro
la
con
qui
don
vre
Pré
la p
justi
gier
auto
être
L
stion
Ron
de l'
l'ho
Do
par
fible
soun
milit
la g
loi
qu'e
tir u

plusieurs autres écrits du Docteur de la grace, & dont l'omission pourroit nous attirer les blâmes qu'elles a fait essuyer à d'autres Historiens. S. Augustin s'est proposé dans ces deux livres, d'établir la liberté de la volonté humaine, en conservant à la grace divine la préséance qui lui est due. Telle est l'idée qu'il donne de cet ouvrage, tant dans son livre des Rétractations, que dans ceux de la Prédestination des saints & du Don de la persévérance. Il y renvoie même, pour justifier sa doctrine contre les Sémipélagiens. En un mot, cet ouvrage est d'une autorité & d'un caractère à ne devoir pas être passé sous silence.

Le premier livre comprend deux questions tirées de l'Épître de S. Paul aux Romains. Il s'agit, dans la première, de l'homme sous la loi, en parallèle avec l'homme sous la grace. Sur quoi le S. Docteur dit que la loi n'est pas vicieuse par elle-même, mais qu'elle devient nuisible à celui qui en abuse, ou qui ne se soumet pas à Dieu avec une pieuse humilité, afin de la pouvoir accomplir par la grace. Il est vrai, ajoute-t-il, que la loi ne donne pas la force de faire ce qu'elle ordonne : mais elle nous fait sentir notre besoin, & nous avertit de de-

mander la grace qui confère cette force. En même-temps que le Seigneur fournit le secours extérieur de la loi, il agit intérieurement dans l'ame, & donne la grace de la prière, avec laquelle on obtient la grace d'accomplir ce que la loi prescrit.

Il s'agit dans la seconde question, de la gratuité de la vocation à la foi: mais avant d'y entrer, il faut bien saisir ce que l'Auteur observe d'abord, comme nécessaire pour l'intelligence de S. Paul à ce sujet; savoir que l'Apôtre avoit en vue d'abattre l'orgueil des Juifs, qui s'imaginoient que par l'observation servile de la loi, ils avoient mérité d'être appelés à l'Évangile. De même pour entendre ici notre S. Docteur, il faut rapporter sa doctrine à la gratuité de la grace. Il pose pour principe, que la foi n'est pas due aux œuvres précédentes, & qu'elle est la première grace; non que le don de la foi précède nécessairement & sans exception toute autre sorte de grace, ou qu'il n'y ait point de grace dans l'état d'infidélité, ou hors de l'Église; mais parce que la grace de la foi n'est pas la récompense des mérites précédens, soit effectifs, soit prévus.

S. Augustin cite, d'après S. Paul,

l'ex
trer
ce q
avan
par
fait p
Tou
les a
font
le no
être
ce qu
ait u
est f
lonté.
qui se
qu'il
les ap
ne vi
celui
moins
rir;
est en
spirat
ferme
pelés
ne fu
ne le
Doct
cru d

l'exemple de Jacob & d'Esau, pour montrer la gratuité de la première grace, en ce que Jacob avoit été préféré à Esau, avant que l'un & l'autre fussent nés, & par conséquent avant qu'ils eussent rien fait pour déterminer le choix du Seigneur. Toutes les opérations de la grace, & tous les actes de la volonté qui lui correspond, sont compris ici par le S. Docteur sous le nom de justification, laquelle ne peut être que l'effet de la divine miséricorde : ce qui n'empêche pourtant pas qu'il n'y ait une couronne de justice ; puisqu'elle est fondée sur la coopération de la volonté. Si dans le grand nombre de ceux qui sont appelés, il y a peu d'élus ; c'est qu'il en est peu qui suivent la voix qui les appelle. La vocation, dit l'Apôtre, ne vient pas de celui qui veut, ni de celui qui court : mais il n'en est pas moins nécessaire de vouloir & de courir ; & par la vocation, l'un & l'autre est en notre pouvoir, au moyen de l'inspiration & de l'impulsion qu'elle renferme. Si donc tous ceux qui sont appelés ne suivent pas, c'est parce qu'on ne suit pas sans le vouloir, & que tous ne le veulent pas. Esau, ajoute le S. Docteur en des termes que nous avons cru devoir traduire scrupuleusement & à

la lettre, Esau n'a pas voulu & n'a pas couru; mais s'il avoit voulu, & s'il avoit couru, il seroit parvenu par le secours de Dieu, qui en l'appelant lui donneroit aussi de vouloir & de courir, si par le mépris de la vocation il n'encouroit la réprobation. Ainsi la bonne volonté est tout à la fois de Dieu & de nous, de Dieu par la vocation, de nous par la coopération.

Or il y a différentes manières d'appeler, & différentes manières de se conduire par rapport à la vocation, en conséquence desquelles elle a, ou elle n'a pas son effet. Dans le grand nombre de ceux qui sont appelés, ceux-là sont choisis qui ont été appelés de telle manière qu'ils suivissent la voix qui les appeloit: mais ceux qui n'obéissoient pas à la vocation ne sont pas élus, parce qu'ils n'ont pas suivi, quoiqu'ils fussent appelés; & quoique le Seigneur appelle la multitude, il ne comble cependant de ses miséricordes que ceux qu'il appelle en la manière qu'il leur convient d'être appelés, pour qu'ils suivent. Mais pourquoi, reprend le S. Docteur, Esau n'a-t-il pas été appelé d'une manière qui fut suivie du consentement? C'est que le Seigneur est maître de ses dons, & qu'on ne peut lui

demandeur compte de ses œuvres. Du reste il ne force point à pécher celui à qui il ne donne point ces graces de choix : c'est-à-dire (selon ce qu'on a lu plus haut) que par la soustraction de ces sortes de graces, Dieu ne le met pas dans la nécessité de pécher. Donc Esau, & ceux qu'il représente, ont les graces absolument requises pour ne pas pécher nécessairement ; puisque le S. Docteur dit sans exception, que Dieu ne contraint pas l'homme à pécher, ou qu'il ne le nécessite pas : car contraindre ne signifie que nécessiter ; & tout le monde convient que les Pélagiens mêmes, quelle que fut leur subtilité, n'ont jamais fait une distinction si chimérique, par rapport aux actes de la volonté. Il implique en effet contradiction, que ce qui est volontaire soit contraint, ou ce qui revient au même, comme le dit S. Augustin en plusieurs autres endroits, qu'on veuille & qu'on ne veuille pas une même chose.

Il n'emploie point d'autres raisons, pour la condamnation de l'homme pécheur, ni pour la justification de la divine équité : nulle part il n'a recours au péché de notre origine, pour en inférer la nécessité de pécher actuellement. Il se

contente de faire voir que l'homme privé de la vocation qu'il nomme congrue, & que nous venons d'exposer, peut, malgré cette privation & par le secours des graces ordinaires, éviter le péché.

Le second livre à Simplicien roule sur des questions tirées des livres des Rois, & beaucoup moins épineuses que celles du premier. Il suffira d'y observer, premièrement que la crainte de Dieu, louée dans l'ancien Testament, quoique appelée servile, est de même louée par S. Paul; secondement pourquoi l'Esprit Malin qui saisit Saül, est nommé Esprit du Seigneur; & en quel sens il est dit que l'Esprit de mensonge fut envoyé pour tromper Achab. Ces expressions fortes & familières aux anciennes Ecritures, dit S. Augustin, ne signifient qu'une simple permission, & non pas un ordre positif de la part du Dieu de toute sainteté. Ainsi le S. Docteur confirmoit-il ce qu'il venoit d'avancer dans le livre précédent, qu'encore que Dieu ne donne pas la grace de la justification à tous les pécheurs, & qu'on dise pour cela qu'il enduret quelques-uns, il ne les réduit cependant point à la nécessité de pécher.

Outre ces ouvrages importants, il écrit encore une infinité de lettres, dont

un
trait
Les
rem
de l
rent
jeûne
d'aut
le Je
soupe
recev
lors
variét
donn
ordon
ciles g
la terr
annue
de l'A
en eff
les lie
pas je
tous l
tains
jours
di &
points
ni con
nes m
leure
pratiq

un très-grand nombre sont autant de traités dogmatiques & pleins d'érudition. Les deux lettres à Janvier sont sur-tout remarquables, parce qu'elles rapportent de la diversité des usages dans les différentes Eglises. En quelques-unes, on ne jeûnoit pas les Jeudis de Carême; en d'autres, on offroit deux fois le sacrifice le Jeudi Saint, le matin, & le soir après souper: hors ce seul cas, la coutume de recevoir l'Eucharistie à jeûn étoit dès-lors universelle. A l'occasion de cette variété d'observances, le Saint Docteur donne pour règle, de regarder comme ordonné par les Apôtres ou par les conciles généraux, ce qui s'observe par toute la terre. Telle est, dit-il, la célébration annuelle de la passion de J. C. de Pâque, de l'Ascension & de la Pentecôte. Il en est autrement de ce qui varie selon les lieux; comme de jeûner, ou de ne pas jeûner le Samedi, de communier tous les jours de la semaine, ou à certains jours seulement, d'offrir tous les jours le sacrifice, ou seulement le Samedi & le Dimanche, on est libre sur ces points, comme sur tout ce qui n'est, ni contre la saine foi, ni contre les bonnes mœurs; & il n'y a point de meilleure règle, que de se conformer aux pratiques de l'Eglise où l'on se trouve.

Augustin travailloit dans le même tems au traité de la Doctrine Chrétienne, c'est-à-dire de la manière d'expliquer les Saintes Ecritures, ainsi qu'à son grand ouvrage de la Trinité. Mais ils ne furent achevés l'un & l'autre que long-temps après. Il eut auparavant avec S. Jérôme un différend, ou une explication, qui auroit pu altérer la charité même entre des personnes vertueuses, si Augustin n'eût encore eu plus de modestie & de douceur que de piété; & s'il n'eût regardé le langage d'un vieux Docteur qui étoit l'oracle de son temps, comme le ton d'un père avec son fils, ou tout au plus comme le procédé d'un savant austère qui avoit quelque raison de se croire offensé.

Cette contestation avoit deux objets. Premièrement Augustin n'approuvoit pas qu'on entreprit de traduire l'Ecriture en Latin, d'après le texte Hébreu, plutôt que d'après le texte Grec de ses premiers interprètes, sur lesquels il lui paroissoit qu'on ne devoit pas se flatter d'encherir, & il prit la liberté d'en écrire à l'illustre Jérôme, au nom de toutes les Eglises d'Afrique. La remontrance étoit délicate, vis-à-vis d'un homme qui sentoit ses forces, & qui démentit en effet avec avan-

Hier. Ep.
22.

Epist. 23.

tage les préventions que l'on avoit contre son entreprise. Mais ce ne fut pas là ce qui piqua le plus le docte interprète.

Sur le passage de l'Épître aux Galates, où saint Paul dit qu'il a résisté en face à Céphas, Jérôme s'étoit exprimé d'une manière à autoriser, contre son intention, la dissimulation & les mensonges officieux. Il fut relevé par Augustin, qui à la vérité ne porta d'abord ses plaintes qu'à l'Auteur même. Mais par une multiplicité singulière de contre-temps, de quatre lettres écrites à ce sujet par Augustin, il y en eut trois qui furent égérées, & qui ne parvinrent qu'après des années entières entre les mains de Jérôme. Dans ce long intervalle, le contenu de ces lettres transpira; & toute l'Italie en étoit informée, que Jérôme n'en savoit rien en Palestine. Ce qui n'étoit que l'effet de la contrariété des circonstances, eut tout l'air d'un mauvais procédé, dont Augustin se disculpa par lettre, avec toute la modestie & l'honnêteté imaginable. Il y parle à S. Jérôme de son différend avec Ruffin; il témoigne que cet exemple lui fait peur, & qu'il aimeroit beaucoup mieux abandonner toutes les disputes littéraires; que de s'exposer au péril de blesser la charité.

Alors les mécontentemens se dissipèrent. Jérôme écrivit de son côté, pour donner des marques de considération à Augustin, & comme pour excuser la dureté de ses expressions précédentes. Il soutint encore quelque temps son interprétation qu'il voyoit appuyée d'Origène, & de quelques autres Docteurs renommés dans la Grèce. Mais la modération triomphant enfin, où la force des raisonnemens n'avoit pu le faire; Jérôme parut revenir tout-à-fait à l'avis d'Augustin, qu'il appela son très-cher fils quant à l'âge, mais son père en dignité, & qui de sa part reconnut l'utilité de la traduction des Divines Ecritures faite sur le texte Hébraïque:

Hier. Ep.
96.

Cependant les Donatistes persévéroient dans leur obstination. Quelque multitude qu'en convertit journellement Augustin, il lui en restoit encore davantage à confondre, pour empêcher les progrès de la séduction. Ils étoient prodigieusement multipliés en Afrique, lieu de leur origine, où ils comptoient leurs Evêques par centaines, & parmi eux, beaucoup de Docteurs énorqueillis de leur science. Parménien, l'un des successeurs de Donat; & que S. Optat combattit de son vivant, avoit laissé un écrit qui faisoit encore tant d'impression après sa mort, que

ses
Sain
C
qu'il
entr
Bapt
nien
sion
font
rant
les p
loien
parti
les p
paro
seule
qu'a
Mini
taires
gnen
Sacre
vertu
tise
c'est
a plu
cher
ici to
tholic
Nov
des f

les Catholiques prièrent unanimement Saint Augustin d'y répondre.

Ce fut un Ouvrage de trois Livres, qu'il lui fallut d'abord composer, & qui entraîna aussi-tôt après les sept livres du Baptême. Dans les livres contre Parménien, saisissant l'état général de la question du Donatiste, il examine si les bons sont souillés par les méchans, en demeurant dans la même Eglise. Il explique tous les passages dont les Donatistes se prévalaient; & il montre que ce n'est pas participer au péché, que de vivre avec les pécheurs, & même d'en recevoir la parole de Dieu ou les Sacremens, mais seulement de consentir à leur péché; qu'à la vérité les Sacremens nuisent aux Ministres indignes, mais qu'ils sont salutaires aux Fidèles qui les reçoivent dignement; que dans le Sacrifice & les Sacremens où le ministère n'a d'autre vertu que celle de Jésus-Christ, ce Pontife Eternel est le ministre principal; que c'est Dieu qui confère la grace qu'il lui a plu d'attacher, & qu'il pouvoit n'attacher pas à ces signes sensibles. On trouve ici tous les principes de la Doctrine Catholique contre Viclof & contre tous les Novateurs qui ne composent l'Eglise que des seuls justes, ou des seuls élus.

On y trouve aussi les règles suivantes d'un sage régime, par rapport à la séparation des méchans : Il est des péchés dignes d'anathème, & l'Eglise peut sans doute retrancher de son sein ceux de ses membres qui s'en rendent coupables : mais il n'est à propos d'exercer ce droit, qu'au cas qu'il n'y ait aucun péril de schisme, que les coupables soient sans appui, & que la multitude reste unie avec le Pasteur. Car quand la contagion a gagné le grand nombre, les gens de bien ne doivent qu'en gémir ; de peur d'arracher le bon grain avec l'ivraie, & de scandaliser les foibles sans corriger les méchans. A plus forte raison, il n'est jamais permis de se séparer de la société générale des Fidèles, sous quelque prétexte que ce soit. Aussi voyons-nous que ni les Prophètes, ni les Apôtres, ni Jésus-Christ même, ne se sont séparés de la société des pécheurs qu'ils reprenoient.

Le saint Docteur ayant établi ces principes généraux contre Parménien, il les applique au baptême, dans ses livres sur ce Sacrement. Comme c'est l'Eglise, dit-il, qui engendre des enfans par le Sacrement de la régénération ; fonds inaliénable de l'Epouse de Jésus-Christ, ou plutôt de ce Dieu Sauveur qui baptise, par

quel
n'en
mes
tielle
On
des
nou
tière
noit
de c
n'est
tème
quel
cile
ce S
tenir
qu'o
C
moit
Dou
part
fère
de t
s'il
liber
fer
reco
cou
voit
que

quelque ministre que ce soit ; la sainteté n'en sauroit être profanée par les hommes, & la vertu de Dieu y est essentiellement & invariablement inhérente. On trouve ensuite la solution de bien des difficultés, qui n'en sont plus pour nous, depuis l'éclaircissement de ces matières, & qui n'en sont pas moins connoître la pénétration & la justesse d'esprit de cet illustre Père. Si une personne qui n'est pas baptisée pouvoit donner le baptême, c'étoit encore une question sur laquelle il attendoit la décision d'un concile ; mais on voit, dans son Traité sur ce Sacrement, qu'il inclinoit fort à soutenir la validité de cette administration, qu'on a décidée depuis. De Bapt. l. 7. c. 5.

Comme la doctrine de S. Cyprien formoit un puissant préjugé en faveur des Donatistes ; ce n'est pas mon sentiment particulier, leur dit Augustin, que je préfère à celui de Cyprien, mais la doctrine de toute l'Eglise, qu'il auroit embrassée, s'il l'avoit connue clairement. J'use de la liberté qu'il a laissée à chacun, d'embrasser une autre opinion que la sienne. Il reconnoissoit lui-même que l'ancienne coutume lui étoit contraire ; qu'on n'avoit commencé à rebaptiser les Hérétiques que depuis Agrippin ; & il n'a jamais

rompu avec ceux qui soutenoient contre lui le premier usage. Au contraire il a toujours maintenu soigneusement l'union, & il a condamné le schisme de Donat, en montrant que la diversité des opinions n'autorise point à se séparer, quand l'autorité suprême de l'Eglise n'a pas encore prononcé. Enfin il ne parle de saint Cyprien qu'avec une extrême respect,

Lit. Bapt. comme d'un Martyr couronné dans le
 c. 1. VI. Ciel, & digne d'une vénération religieuse :
 c. L. &c. mais prévenant les conséquences qu'on pouvoit tirer de son inflexible constance, il la disculpe, tant par l'obscurité où étoit la question des Rebaptisans, du tems de ce Père, que par la liberté où elle le laissoit de tenir à son sentiment, avec tant d'autres Prélats, avant que cette question eût été décidée par le consentement universel de l'Eglise.

Outre le travail immense de ces écrits polémiques, Augustin trouvoit encore du tems pour conférer avec les Hérétiques : il s'employoit même très-volontiers à ces sortes de conférences, ordinairement si infructueuses. Mais Dieu donnoit à la méthode du saint Docteur une bénédiction toute particulière ; & ses vertus, plus encore que ses talens, lui procuroient les plus grands succès. Son honnêteté, son

hum
 les
 à se
 unie
 de l
 les
 cho
 faiso
 hon
 véri
 L
 ceu
 de
 à H
 Peu
 y su
 bea
 ave
 que
 loq
 croi
 en
 se t
 des
 van
 où
 les
 exe
 fou
 ceu

humilité, sa douceur à toute épreuve, les témoignages engageans qu'il donnoit à ses adversaires de la pureté de son zèle, uniquement occupé de leur salut, non de la gloire d'un vain triomphe, gaignoient les plus arrogans d'entr'eux: sur toute chose, & avec un art inimitable, il leur faisoit sentir qu'ils pouvoient céder sans honte, puisqu'ils ne cédoient qu'à la vérité & à la raison.

Le Manichéen Félix, du nombre de ceux que la Secte appelloit Elus, & l'un de ses principaux Docteurs, étoit venu à Hippone, pour y répandre sa doctrine. Peu versé dans les lettres humaines, il y suppléoit par des ruses qui le rendoient beaucoup plus dangereux que Fortunat, avec qui Augustin avoit conféré quelques années auparavant. Après un colloque particulier, qui n'avoit fait qu'accroître la présomption du Sectaire, on en vint à une conférence publique qui se tint dans l'Eglise d'Hippone, & que des Notaires écrivirent. Les affaires n'avancèrent pas beaucoup le premier jour, où il fallut suivre l'Hérétique dans tous les détours de son abstruse doctrine: exercice fastidieux que le S. Docteur soutint, avec une patience & une douceur inaltérables, sans jamais rien dire

qui marquât le moindre dédain à l'extravagant discoureur ; mais en le ramenant au contraire , avec autant de ménagement que de justesse & de persévérance, au point de la question , & à l'article précis que l'on avoit entamé. Ni l'épître du Fondement, ni aucun écrit de Manès ne pouvoit soutenir une épreuve si méthodique. Pour y faire diversion , Félix s'avisa de marquer pour le rang épiscopal une crainte révérentielle, qui étoit encore moins dans le génie de sa secte, que dans celui de toutes les autres. Mais comment pouvez-vous craindre notre autorité , lui répartit le S. Evêque , d'un ton bien capable de le rassurer en effet ? Vous voyez avec quelle tranquillité nous disputons. Ce peuple , loin de donner aucun signe d'emportement , écoute avec la plus paisible attention ; & comme son Pasteur , il ne veut tirer parti que de la bonté de sa cause.

Félix demanda trois jours de délai , pour se mettre en état de répondre ; & on les lui accorda. On revint dans l'Eglise au temps marqué : mais il dit qu'il n'avoit pu se préparer , parce qu'on ne lui avoit pas remis ses livres. Vous falloit-il trois jours , dit Augustin , pour trouver cette chicane ? Vous a-t-on refusé

vos
den
dit-
au
dit
que
enfi
garc
hait
app
tend
près
l'épi
lui e
stanc
vingt
à to
conf
trait
band
s'écri
je fa
teur
stin.
car
Cond
Félix
A
Je v
par

vos livres, & les avez-vous seulement demandés? Je les demande aujourd'hui, dit-il; qu'on me les remette, & je viens au combat dans deux jours. Félix, lui dit le S. Evêque, tout le monde voit que vous n'avez rien à répondre. Mais enfin vous demandez vos livres, qui sont gardés sous le sceau public: lesquels souhaitez-vous qu'on retire? on va vous les apporter; nous aurons la patience d'attendre, & nous ne lâcherons prise qu'après avoir vuide la question. Il demanda l'épître du Fondement. Saint Augustin lui en rappela de mémoire toute la substance. Félix fit ses objections, rebattit vingt fois la même difficulté, faisant pitié à tous les assistans s'embarassant & se confondant lui-même; jusqu'à ce qu'un trait victorieux de la grace, perçant le bandeau qui lui couvroit les yeux, il s'écria converti: Que voulez-vous que je fasse? Que vous anathématisiez l'auteur de ces blasphêmes, répondit Augustin. Mais ne le faites que de bon cœur; car personne n'use ici de contrainte. Condamnez-le donc le premier, reprit Félix, & je le condamnerai ensuite.

A cela ne tienne, dit le S. Docteur. Je vais même en faire la condamnation par écrit; afin que vous en usiez de la

même manière. Prenant à l'instant du papier, il écrivit ces mots: Moi, Augustin, Evêque de l'Eglise Catholique, j'ai anathématisé Manès, sa doctrine & l'esprit qui a proféré par son organe de si exécrables blasphêmes. Il passa le papier à Félix, qui s'efforça d'encherir sur ces expressions. Aussi-tôt après, S. Augustin composa son traité de la Nature du bien, contre le fonds du Manichéisme, & en conséquence, sa réponse à Secundin, ouvrage concis & pressant, qu'il mettoit sans hésiter, nonobstant sa brièveté, au dessus de tout ce qu'il avoit écrit contre cette hérésie.

Mais il importoit encore davantage de réprimer les Donatistes, beaucoup plus puissans en Afrique que les sectateurs de Manès. Leurs prétentions & leur audace n'avoient plus de bornes, depuis que les malheurs de l'Etat leur avoient fait accorder le libre exercice de leur religion. Ils pillèrent les campagnes & les fermes, répandirent les vins & les fruits qu'ils ne pouvoient consumer, mirent le feu aux bâtimens. Pour les Ecclesiastiques, peu contens de les dépouiller, ils exercèrent sur eux des raffinemens inouis de cruauté, jusqu'à leur couler dans les yeux du vinaigre & de la chaux vive. Dans le ter-

Aug.
epist. 133.

ritoire

ritoire d'Hippone, un de leurs Prêtres, nommé Restitut, s'étant fait Catholique de sa pleine volonté, sans aucune sollicitation, les Circoncillions, de concert avec leurs clercs, l'enleverent de sa maison, le battirent cruellement, le roulerent dans une mare bourbeuse. le revêtirent d'une natte de jonc; & après l'avoir fait ainsi servir de jouet à leur fureur, durant plusieurs jours consécutifs, ils le massacrèrent. Ils couperent un doigt & arracherent un œil à un Prêtre, nommé Innocent.

Pour remédier à ces désordres, les Evêques rassemblés députerent vers l'Em-^{n. 107.}

pereur, afin d'obtenir la révocation de l'Edit de liberté, extorqué par les Schismatiques, & dont l'abus se manifestoit d'une manière si criante. Les circonstances étoient devenues plus favorables, par la soumission des rebelles: Honorius donna une loi, en date du 25 Août 410, pour abroger celle que les Donacistes avoient obtenue par subreption, & pour leur défendre de s'assembler publiquement, sous peine de la vie. Ce traitement étoit terrible, & hors des règles ordinaires: mais l'audace séditieuse des Sectaires & l'ordre public paroissoient l'exiger de la puissance séculière. Pour les Evêques, ils se mon-

trerent bien plus enclins à les convertir, qu'à les opprimer. S. Augustin, en particulier, proposa de nouveau la voie des conférences. On obtint un second rescrit, qui obligeoit les Evêques Donatistes de s'assembler à Carthage dans quatre mois, afin que les Prélats choisis de part & d'autre pussent conférer ensemble. Que si les Evêques ne s'y trouvoient pas, après avoir été trois fois appelés, il étoit énjoint de les déposséder de leurs Eglises. Toutes les personnes zélées commencerent à bien espérer de ces mesures efficaces, & mieux encore des pieuses dispositions du Ministre à qui l'on en commettoit l'exécution. C'étoit le Tribun Marcellin, revêtu de la charge de Notaire Impérial, ou Secrétaire d'Etat, Seigneur dont la religion & toutes les bonnes qualités sont devenues fameuses, par ses liaisons & son commerce de lettres avec le docte Jérôme & le grand Evêque d'Hippone.

Marcellin se rendit à Carthage, & fit incontinent avertir tous les Evêques d'Afrique, tant Catholiques que Donatistes, qu'ils eussent à s'y rassembler en concile dans quatre mois, c'est-à-dire, pour le seizième jour de Mai 411, l'ordonnance étoit du 16 Février précédent, & au

plus
Il de
drou
qu'o
dern
choi
lui
disce
ferm
mém
qu'il
en p

So

nue
mati
vie
oppo
tique
en a
sible.
par
gans
toute
Cartl
ver l
roître
vinre
ou u
trouv
dix,

plus tard , pour le premier jour de Juin. Il déclaroit en même temps , qu'on rendroit aux Donatistes dociles les Eglises qu'on leur avoit ôtées en exécution du dernier édit ; & il leur permettoit de choisir un second jugé , pour être avec lui l'arbitre ou le modérateur de cette discussion. Enfin il leur protestoit , avec serment , qu'ils n'avoient rien à craindre , même en vertu des loix précédentes , & qu'ils retourneroient chacun chez eux en pleine liberté.

Soit confiance dans la probité recon- nue de Marcellin , de la part des Schif- matiques mêmes , soit ostentation & envie de montrer qu'on avoit tort de leur opposer la multitude , comme aux Héré- tiques ; les Evêques Donatistes vinrent en aussi grand nombre qu'il leur fut pos- sible. Les lettres de convocation envoyées par les différens Primats à leurs Suffra- gans , selon la coutume , portoient que toute affaire cessant , ils se rendissent à Carthage en diligence , pour ne pas pri- ver la bonne cause de l'avantage de pa- roître avec tant d'éclat. En effet tous y vinrent , excepté ceux que la maladie , ou un âge décrépité en empêcha : ils se Aug. post coll. c. 24 trouverent environ deux cent soixante- & 25. dix , qui entrèrent à Carthage le dixhui-

tième de Mai, en procession, & comme en triomphe, étalant leur multitude avec complaisance. Les Evêques Catholiques s'y trouverent encore en plus grand nombre; car il y en avoit deux cent quatre-vingt-six: mais ils entrèrent sans pompe & sans bruit.

Coll. I. c. 10. Quand tous furent arrivés, Marcellin publia son ordonnance de réglemeut, où l'on peut voir le plan & toute la méthode de ces assemblées. Les Evêques sont avertis d'en choisir sept de chaque côté pour conférer, & pareil nombre pour servir de conseil aux premiers, en cas de besoin; à la charge cependant de garder le silence, tandis que ces premiers parleroient. On indiquoit jusqu'au lieu des conférences, savoir les Thermes Gargiliènes, qui se trouvoient au milieu de la ville, avec une salle spacieuse, bien éclairée, & disposée de manière à n'y pas souffrir de la chaleur. Aucune personne du peuple, [portent encore les lettres de convocation] ni aucun Evêque étranger ne viendra, de peur du tumulte. Avant le jour de la conférence, tous les Evêques des partis intéressés promettent par écrit de ratifier ce que feront leurs représentans. Jusqu'à la consommation de l'affaire, ils seront d'une at-

tention extrême à tenir dans la modération leurs partisans respectifs parmi le peuple. Je publierai ma sentence, dit toujours Marcellin, & je l'exposerai au jugement public : je publierai même tous les actes de la conférence, après avoir signé ce que j'aurai avancé, & après que les Commissaires auront de même constaté par leurs souscriptions ce qu'ils auront dit, afin que personne ne puisse revenir contre son propre aveu. Pour rédiger les actes, il y aura de chaque côté quatre Notaires Ecclésiastiques, qui se releveront successivement ; & pour plus grande sûreté, on choisira dans chaque parti quatre Evêques, chargés d'observer les Ecrivains & les Notaires. Les Evêques se déclareront de part & d'autre, avant le jour du concile, qu'ils consentent à cet ordre : il suffira que ces lettres soient souscrites par leurs Primats. Ainsi il ne devoit y avoir en tout que trente-six Evêques à la conférence, dix-huit de chaque côté, dont sept pour conférer, sept pour donner conseil, quatre pour la sûreté des actes.

Les Evêques Donatistes vouloient tous être admis à la conférence, sous prétexte de convaincre leurs ennemis de fausseté, par rapport au nombre ; & les Catho-

liques craignirent que ce ne fut pour exciter du trouble. Ils ne s'opposèrent néanmoins que foiblement à cette prétention des schismatiques, pour les mettre dans tout leur tort, & montrer la confiance qu'ils avoient dans la bonté de leur propre cause. Ils consentirent même à les y laisser assister tous sans exception, & que de leur part il n'y eut que le nombre déterminé par Marcellin, à moins que les Donatistes eux-mêmes ne le souhaitent autrement. La générosité fut poussée beaucoup plus loin: si nos adversaires (déclarerent-ils de vive voix & par écrit) ont l'avantage dans la conférence, nous leur céderons nos sièges: si les arbitres au contraire nous adjugent cet avantage, nous consentons que nos frères séparés, en se réunissant avec nous, conservent l'honneur de l'épiscopat; & afin de convaincre que nous ne haïssons en eux que leurs erreurs, dans les sièges qui se trouveront ainsi pourvus de deux Prélats, ou bien chacun d'eux présidera à son tour, ayant son Collègue auprès de lui, comme un Evêque étranger; ou tous les deux présideront à la fois, dans deux églises différentes du même siège, jusqu'à ce que l'un ou l'autre venant à mourir, il n'y en ait plus qu'un, selon

Ap. Aug.
l. p. 128.

le droit commun & la coutume. L'exception n'est pas sans exemple, & l'on en a usé dès le commencement, en faveur des schismatiques réunis. Que si les peuples ne veulent pas avoir deux Evêques ensemble, contre la pratique ordinaire, nous céderons la place quant à nous autres Catholiques. Il suffit, pour ce qui est de nos personnes, de vivre en simples & fervens Chrétiens; c'est pour le peuple que nous sommes institués: usons donc de l'épiscopat, selon qu'il est expédient pour la paix & l'édification de l'Eglise. On remarque avec admiration, que parmi près de trois cents Prélats que les Catholiques avoient au concile, cette résolution magnanime ne déplut qu'à deux; encore revinrent-ils bientôt au sentiment généreux des autres.

Aug. de
gest. cum
Emer. n.
6.

Il ne s'agissoit plus que de choisir & d'autoriser les députés: ce qui se fit le trentième de Mai, tous les Evêques Catholiques s'étant assemblés entr'eux, & ayant commis leur cause, par procuration, au nombre de Docteurs qu'avoit fixé Marcellin. On observe, à la gloire du grand Augustin, qu'entre les sept Prélats nommés pour les conférences, il y avoit avec lui deux de ses amis & de ses plus affidés disciples, Alipius &

Possidius. Les Donatistes avoient donné leurs procurations à leurs députés, dès le vingt-cinq de Mai.

Après tous ces préliminaires, on s'assembla au jour indiqué, c'est-à-dire le premier de Juin 411 : mais cette journée se passa toute entière en chicanes, de la part des schismatiques, & à vérifier les signatures des procurations qui instituoiēt les dix-huit députés Catholiques. Il fallut faire paroître, l'un après l'autre, tous les Evêques qui avoient signé ; les Donatistes affectant de ne pas croire qu'il en fut venu à Carthage un si grand nombre, & ne se le persuadant peut-être pas en effet ; parce que ces pieux Prélats n'étoient pas entrés avec le bruit & l'ostentation, de leurs rivaux. Quand ils en vinrent à leur tour à la vérification des souscriptions Donatistes, ils découvrirent mille traits odieux de supercherie. Mais ils vouloient convaincre leurs adversaires, & non les confondre : ils ne tirèrent d'autre avantage de la droiture particulière à leur procédé, que d'en faire un préjugé de plus en faveur de l'unité. Ainsi ménageoit-on, avec la circonspection la plus charitable, des esprits pointilleux & de mauvaise foi, qui ne cherchoient qu'un prétexte à une rupture entière. Ils

n'avoient pas rougi de se récrier, comme sur une fin de non recevoir, contre les quinze jours que Marcellin avoit ajoutés par indulgence au terme de quatre mois spécifié dans le rescrit impérial; d'où ils inférèrent avec arrogance, que la conférence ne pouvoit plus avoir lieu, parce que le jour de l'ouverture en étoit passé. Heureusement l'Empereur avoit donné pouvoir au Tribun, d'accorder deux mois de plus, en cas de besoin. Quant à la dispute qui s'éleva pour le nombre des souscriptions de l'un & de l'autre parti, elle a produit un avantage à l'Eglise, en faisant présumer de la multitude des Evêques répandus avec la même proportion dans le reste de la Chrétienté. On voit que les Catholiques avoient alors en

Ang. Pre-
vic. n. 213.

Afrique quatre cent soixante-dix chaires épiscopales, sans y comprendre celles qui étoient occupées par les seuls Donatistes.

Le second jour de la conférence fut le troisième de Juin; on s'assembla au même lieu & dans le même nombre que la première fois; c'est-à-dire le Commissaire Marcellin avec ses adjoints ou officiers, & les députés des deux partis. Les principales chicanes avoient été levées dans la première séance, mais elles

n'étoient pas toutes épuisées. Le Commissaire ayant prié les Evêques de s'asseoir, comptant enfin opérer sérieusement; les Catholiques s'assirent sans difficulté: mais les Donatistes, soutenant toujours leur injurieuse sévérité, dirent que les Divines Ecritures leur défendoient de s'asseoir dans la société des méchans. Marcellin eut la déférence de rester debout: les Catholiques insultés se leverent aussitôt de leurs sièges; ce qui donna lieu à plusieurs autres demandes qui ne tendoient qu'à traîner en longueur. On accorda tout ce qu'on put, & cette journée se passa encore toute en préambules.

Enfin le troisième & dernier jour de la conférence, qui fut le huitième de Juin, on en vint, non sans peine, au fond de l'affaire; tant l'esprit de chicane est inépuisable. Il arriva, à deux reprises, que les Donatistes se trahirent eux-mêmes, en se plaignant qu'insensiblement on les engageoit dans le fond de la question: comme s'il eut jamais dû s'agir d'autre chose. Mais la patience l'emporta sur la duplicité & l'obstination. Les Schismatiques sentoient tout l'intérêt qu'ils avoient à multiplier les préliminaires, & à bien défendre, (si l'on peut s'exprimer

ainsi) les approches d'une place dont ils connoissoient la foiblesse, & qui alloit essuyer de si rudes assauts. En effet, ils furent presque aussitôt vaincus qu'attaqués. On commença par la question de droit: S. Augustin montra que dans l'Eglise Catholique, répandue par toute la terre, les méchans tolérés par esprit de paix, ou parce qu'ils sont méconnus, ne nuisent point aux bons qui les souffrent sans les approuver. Pour concilier les passages de l'Écriture allégués de part & d'autre, il distingua les deux états de l'Église, celui de l'Église Militante; c'est-à-dire la vie présente où elle est mêlée de bons & de méchans; & celui de l'Église Triomphante où ses enfans ne seront plus sujets au péché ni à la mort. Après la question de droit, on traita, comme moyen de surrogation, la question de fait; c'est-à-dire qu'on examina la cause particulière & primordiale du schisme de Donat; & il fut prouvé d'une manière incontestable, en particulier par l'ancienne relation du Proconsul Annulin à l'Empereur Constantin, que Cécilien n'avoit pas été ordonné par un Traîtreur; que Félix d'Aptonge avoit été lavé parfaitement de cette imputation calomnieuse; que Second tout au contraire, & plu-

Brevic.
Coll. 3. c.
2. & 3.

sieurs des Schismatiques soulevés contre Cécilien, étoient autant de Traditeurs. On lut ensuite le jugement de Constantin, renfermé dans sa lettre au Vicaire d'Afrique, par laquelle il déclaroit Cécilien innocent, & les Donatistes calomniateurs.

Alors Marcellin dit aux Docteurs du parti, qu'ils pouvoient répondre. Ils demanderent, avec toute la sécurité de la présomption, qu'on eut à écouter la lecture qu'ils alloient faire d'un passage triomphant de S. Optat. Ils lurent aussitôt le passage, qui d'abord n'exprimoit rien que de vague & d'obscur. Ils voulurent poursuivre, & lurent toute la page; & l'on trouva que l'Auteur disoit précisément le contraire de ce qu'ils prétendoient; c'est-à-dire que Cécilien avoit été déclaré innocent: ce qui fit rire les assistans, qui n'avoient d'abord su que penser du ton confiant des Sectaires à demander cette lecture. Les Schismatiques firent encore lire d'autres pièces, qui ne leur réussirent pas mieux que les écrits des Pères, & dont quelques-unes fournirent de nouvelles armes contre eux. Sur ce qu'on leur démontra que plusieurs de leurs Coryphées étoient véritablement entachés de ce qu'ils imputoient faussement à leurs

contradicteurs, ils répondirent, pressés par la force de la vérité, qu'une affaire, ou une personne ne formoit pas un préjugé raisonnable contre une autre personne. C'étoit repasser de la question du fait à celle du droit, & précisément ce que les Catholiques avoient coutume de leur répondre, pour montrer que le crime de Cécilien, quand il seroit avéré, ne tireroit point à conséquence contre d'autres Evêques, bien moins encore contre l'Eglise Universelle.

Comme ils commençoient à se répandre en vaines déclamations, le Commissaire Marcellin leur dit: Si vous n'avez plus de raisons particulières à faire valoir, il est temps de vous retirer, & d'écrire la sentence. On se retira des deux parts, & la sentence fut dressée: après quoi Marcellin fit rentrer les uns & les autres, pour leur en faire la lecture. Il étoit nuit, quoiqu'on fût aux plus grands jours de l'année; & cette séance qui avoit commencé au point du jour, ne put finir qu'aux flambeaux. Il ne nous reste qu'une partie des actes, qui étoient fort longs: mais S. Augustin nous en a conservé la substance. Post. col. c. 12. La sentence portoit, que personne ne devoit être condamné pour la faute d'autrui, les crimes de Cécilien, quand ils

feroient prouvés, ne pourroient causer aucun préjudice à l'Eglise Universelle; que Donat avoit été convaincu d'être l'auteur du schisme, que l'Evêque Cécilien, & Félix d'Aptonge qui l'avoit ordonné, avoient été pleinement justifiés. Après ce dispositif, il est ordonné que les Magistrats, les propriétaires & locataires des terres empêcheront les assemblées des Donatistes en tout lieu; que ceux-ci remettront aux Catholiques les églises que Marcellin leur avoit accordées durant sa communion; que les Donatistes qui ne voudront pas se réunir à l'Eglise, demeureront sujets aux peines portées dans les loix; qu'à cet effet, leurs Evêques obstinés se retireront incessamment, chacun chez eux; enfin que les terres où l'on donne retraite à des troupes de Circoncellions, seront confisquées. On rendit publics les actes de la conférence, & l'on prit la méthode de les lire chaque année dans les églises de Carthage, de Tagaste, d'Hippone & de plusieurs autres sièges.

Cependant les Prélats Schismatiques appelerent de la sentence de Marcellin. Ils ne manquèrent pas de prétextes; & les mensonges, (comme on peut se l'imaginer) les murmures & les calomnies ne furent pas épargnés. Saint Augustin répon-

dit
nati
cou
teu
la h
& l'
rapp
l'inj
tres
Janv
l'épo
table
que
& c
reme
gross
depu
jusqu
des
leurs
tout
Tel f
que
ques
le sei
entiè
sévé
fut p
donn
renc

nt causer
selle; que
e l'auteur
ilien, &
ordonné,
Après ce
les Magi-
ataires des
es des Do-
-ci remet-
s que Mar-
ant sa com-
ui ne vou-
demeure-
ns les loix;
obstinés se
chez eux;
donne re-
conciliations,
publics les
l'on prit la
ée dans les
ste, d'Hip-
sièges.
chismatiques
Marcellin.
étèxtes; &
eut se l'ima-
alomnies ne
ustlin répon-

dit par un traité, qu'il adressa aux Do-
natistes laïques, sur qui il fondoit beau-
coup plus d'espérance, que sur des Doc-
teurs entêtés & de mauvaise foi, en qui
la honte n'opère d'ordinaire que le dépit
& l'endurcissement. En conséquence du
rapport de Marcellin à l'Empereur, & de
l'injurieux appel des Schismatiques opiniâ-
tres, il intervint une loi du trentième de
Janvier 412, qu'on peut regarder comme
l'époque de la ruine de cette secte intrai-
table. L'Empereur casse tous les rescrits
que les Sectaires pourroient avoir obtenus
& confirme toutes les loix faites antérieu-
rement contre eux; les condamne à de
grosses amendes, suivant leur condition,
depuis les personnes les plus qualifiées
jusqu'au simple peuple, & les esclaves à
des punitions corporelles; ordonne que
leurs clercs soient bannis d'Afrique, &
toutes les églises rendues aux Catholiques.
Tel fut le coup mortel du Donatisme. Quel-
que temps après la publication, les Evé-
ques mêmes rentrèrent de toute part dans
le sein de l'unité, avec leurs Eglises tout
entières. Il y en eut quelques-uns qui per-
sévérent dans l'obstination: mais ce ne
fut plus qu'un parti désespéré, qui ne se
donna pas la peine de sauver les appa-
rences, pas même de se conserver le

retranchement de l'hypocrisie, qui est la dernière de toutes les ressources des Sectaires: Ils publioient, sans pudeur, qu'ils ne se rendroient pas, quand même on leur feroit connoître la vérité de la Doctrine Catholique, & la fausseté de la leur. En peu de temps, le zèle sage & paternel des Evêques, principalement de S. Augustin, ne fit plus de tous les Chrétiens d'Afrique qu'un seul troupeau, soumis à ses chefs immédiats, & subordonné au Premier Pasteur.

Mais il est du bien de l'Eglise, qu'elle ait sans cesse à combattre. Au moins le Seigneur ne permet-il pas qu'elle jouisse d'une paix trop longue, ou trop profonde, qui l'endormant dans la sécurité, feroit perdre à ses enfans, avec la gloire & les fruits de la victoire, l'usage même des armes nécessaires à la plus indispensable défense. Les Donatistes ne furent pas plutôt réduits, ou hors d'état de former des attaques redoutables, qu'il s'éleva une secte, moins violente, mais beaucoup plus dangereuse. Pélage en fut l'auteur. Né dans la Grande-Bretagne d'une famille obscure, qui n'avoit pu lui donner une éducation distinguée, ni le faire instruire dans les lettres; son esprit au dessus de l'ordre commun, sa diffi-

Aug.
Ep. 1396

mu
Il
il
à F
de
y
tic
des
lébr
S.
fa
vra
rien
erre
de
noie
à ce
rigè
vers
pub
dan
prop
lage
ture
diffi
van
mén
émi
avo

qui est la
s des Sec-
eur, qu'ils
même on
de la Doc-
de la leur.
ge & pater-
ment de S.
les Chré-
ppeau, sou-
z. subordon-

liffe, qu'elle
noins le Sei-
elle jouisse
p profonde,
arité, feroit
gloire & les
même des ar-
indispensable
furent pas
t de former
qu'il s'éleva
mais beau-
lage en fut
de-Bretagne
n'avoit pu lui
nguée, ni le
s; son esprit
un, sa diffi-

mulation, sa souplesse suppléerent à tout. Il embrassa la profession monastique, où il ne fut que Frère lai. Mais étant venu à Rome, il acquit une grande réputation de vertu; & durant le long séjour qu'il y fit, il profita de la facilité des relations, pour gagner de toute part l'estime des gens de bien qui avoient de la célébrité, entr'autres, de S. Paulin & de S. Augustin. Il se fit même un nom par sa doctrine, & il composa quelques ouvrages utiles.

Ayant fait connoissance avec un Syrien, nommé Ruffin, il donna dans les erreurs les plus impies, sur le chapitre de la Grace; car ces dogmes pervers venoient d'Orient, & tiroient leur source, à ce qu'on prétendit, des principes d'Origène. Ruffin les avoit apportés à Rome vers l'an 400: mais il n'osa jamais les publier lui-même; & il crut découvrir, dans le moine Pélage, un instrument propre à ses vues. Ce n'est pas que Pélage fut plus d'humeur que lui à s'aventurer: mais avec un talent infini pour dissimuler & s'insinuer pied à pied, il s'avancoit, ou il reculoit, se monroit lui-même, ou sondoit le terrain par des émissaires affidés, qu'il approuvoit & désavouoit, selon les conjonctures.

Mercat.
comm. in
lib. sub.
not. p. 30

Gennad.
c. 44.

Ibid.

Célestius servit sur-tout à son dessein, non-seulement par la prépondérance que lui donnoit la noblesse de son extraction, mais parce qu'à un génie très-sembiable à celui de Pélage, à la subtilité & à l'amour de la nouveauté, il joignoit un caractère plus hardi & plus entreprenant. Ils sortirent l'un & l'autre de Rome, peu avant l'invasion des Goths, & ils se transportèrent en Afrique. Pélage passa par Hippone, avant de se démasquer. Saint Augustin le vit ensuite à Carthage. Il avoit déjà entendu parler de ses erreurs; mais il étoit alors absorbé par les soins où l'engageoit sa conférence avec les Donatistes. Pélage passa de Carthage en Palestine, où il demeura long-temps.

Pour Célestius, il étoit resté à Carthage, où il prétendoit se faire ordonner prêtre. Cependant comme ce Novateur emporté dogmatifioit sans ménagement, il fut dénoncé à l'Evêque Aurélius, par Paulin, Diacre de Mian, ancien Secrétaire & auteur de la vie de S. Ambroise. Ce Diacre avoit été envoyé de son Eglise à celle de Carthage, qui manquant de sujets, en avoit demandé à l'Italie, beaucoup mieux pourvue. Formé à l'école d'Ambroise, il y avoit puisé l'horreur des nouveautés profanes, & le courage

de
fit c
bla
à le
le I
le p
supp
que
& a
avan
de l
loi p
comp
avoit
des c
voit
ment
cléfi
ginel
les e
tion
qu'ils
Mais
vie é
culté
bapté
nouv
lités
obscu
mal

de les décéder. Dans la dénonciation qu'il fit de Célestius à un Concile qu'on assembla pour ce sujet, il en réduisit les erreurs à leurs chefs principaux : il montra que le Dogmatiseur ne nioit pas seulement le péché originel, avec ce qui le présuppose, & ce qui en est la suite, tel que l'heureux état où Adam fut créé, & auquel le genre-humain étoit destiné avant le péché ; mais encore la nécessité de la Rédemption, l'insuffisance de la loi pour le salut, & son imperfection par comparaison avec l'Évangile. Célestius avoit avancé, que ce n'étoient-là que des opinions problématiques qu'on pouvoit soutenir ou combattre indifféremment, & qu'il connoissoit plusieurs Ecclésiastiques qui rejetoient le péché originel. Il confessoit d'un autre côté, que les enfans avoient besoin de rédemption, & qu'on devoit les baptiser, pour qu'ils eussent part au royaume des Cieux. Mais entre le royaume des Cieux & la vie éternelle, qu'il ne faisoit pas difficulté d'accorder aux enfans morts sans baptême, il mettoit une distinction toute nouvelle ; il usoit de mille autres subtilités, qui adoucissoient en apparence, ou obscurcissoient ce qu'il avoit avancé de mal sonnante & de scandaleux. Les Pré-

Merc:
comm. ad
Imp. c. 1.

lats l'entreprirent enfin méthodiquement, l'interrogerent de suite, à plusieurs reprises, & le pénétrèrent assez, pour le convaincre d'error avec opiniâtreté en matière de foi. En conséquence, il fut expressément condamné par ce concile de Carthage, & privé de la communion Ecclesiastique. La sentence intimida ses partisans, & les rendit beaucoup plus exacts, ou plus politiques. S. Augustin n'avoit pas assisté au concile, & il ne s'éleva pas d'abord nonnément contre les chefs de la nouvelle secte, toujours en réputation de vertu, & en liaison avec les personnes pieuses, auxquelles ils avoient grand soin de tout déguiser. Il se contenta d'instruire son peuple, de l'exhorter à demeurer ferme dans l'ancienne doctrine, sans trop désigner ceux qui l'attaquoient, de peur de les aigrir, & de les porter aux derniers excès. Toutefois il écrivit contre eux; ou contre leurs principes, cette année là même 412.

Le Tribun Marcellin qui voyoit renaitre les troubles dans l'Eglise d'Afrique, n'eut rien de plus pressé que de consulter l'Oracle de cette province & de tout le Monde Chrétien, sur ces disputes alarmantes, principalement sur le baptême des

en
fes
les
Pél
les
l'ho
pre
par
d'A
c'eff
ché
Il fo
origi
Seig
la co
que
vainc
ça n
un f
Cart
tème
peine
Pluff
tout
cette
stin
lien
le ci
gère
chis

diquement,
 fleurs repri-
 pour le con-
 reté en ma-
 , il fut ex-
 e concile de
 communion
 intimida ses
 beaucoup plus
 S. Augustin
 le, & il ne
 ment contre
 te, toujours
 & en liaison
 , auxquelles
 tout déguiser.
 n peuple, de
 ne dans l'an
 désigner ceux
 de les aigrir,
 rnières excès.
 eux; ou con-
 année là mé-
 voyoit renaitre
 Afrique, n'eut
 consulter l'O-
 & de tout le
 disputés alar-
 le baptême des

enfans. Augustin lui envoya pour réponse
 ses livres de la Rémission des péchés,
 les premiers qu'il ait composé contre les
 Pélagiens. Pour sapper cette hérésie par
 les fondemens, il y prouve d'abord que
 l'homme est sujet à la mort, non par la
 première institution du Créateur, mais
 par le démérite du péché; que le crime
 d'Adam a souillé toute sa postérité, & que
 c'est pour obtenir la rémission de ce pé-
 ché d'origine, qu'on baptise les enfans.
 Il soutint constamment, que cette tache
 originelle est assez odieuse aux yeux du
 Seigneur, pour lui faire exclure ceux qui
 la conservent, tant de la vie éternelle,
 que du royaume des Cieux, contre la
 vaine distinction des Novateurs. Il avan-
 ça même dans la suite, spécialement dans
 un sermon plein de véhémence, prêché à
 Carthage, que les enfans morts sans bap-
 tême, sont véritablement condamnés aux
 peines de l'enfer & aux feux éternels.
 Plusieurs Ecrivains Ecclésiastiques, sur-
 tout parmi les Orientaux, ont trouvé
 cette doctrine trop rigoureuse. S. Augu-
 stin lui-même, en répondant depuis à Ju-
 lien d'Eclane, l'a beaucoup adoucie dans
 le cinquième de ses livres contre ce dan-
 gereux sectaire : Ouvrage des plus réflé-
 chis, & des mieux travaillés entre tous

ceux du saint Docteur. Voici ses propres expressions : Non , je ne dis pas que les enfans morts sans baptême doivent subir une si grande peine , qu'il leur eût été plus avantageux de n'être point nés : je n'oserois dire qu'il leur fût plus expédient de n'être point du tout , que d'être là où ils sont. Il ne les condamnoit donc plus-aux flammes éternelles , comme les adultes réprouvés , pour qui le Sauveur, à cause de cet affreux châtement , dit qu'il seroit plus avantageux de n'avoir jamais existé. Il faut encore observer que la vérité extraordinaire de S. Augustin , du moins pendant quelque temps , au sujet des enfans coupables de la seule faute de leur origine , provenoit de son penchant vers une opinion abandonnée depuis ; savoir que nos ames & nos corps viennent également de ceux du premier homme.

Quelques modernes ont été au contraire jusqu'à imaginer un troisième lieu , où non-seulement les enfans morts sans baptême ne souffrent aucune peine du corps , mais jouissent d'une félicité naturelle , tout privés qu'ils sont de la vision de Dieu. Le pieux & savant Belarmin , avec tous les Docteurs les plus respectables , trouvent ce sentiment contraire à la foi , sans croire néanmoins qu'

ces
Abst
ces s
ment
Doct
crime
état v
ment
autres
par le
consci
pour i
leur v
Dam,
leur fin
leur sou
présu
me, &
d'être s
ces enf
manière
à celle d
pêcheur
ont fai
Du f
pas été
agiens
trouvoi
& la fa
quander

ces enfans endurent la peine du feu. Abstenons-nous, selon nos maximes, de ces sortes de discussions: croyons simplement, avec le torrent des Pères & des Docteurs, que ces héritiers infortunés du crime de leur premier père sont dans un état véritable de damnation, & positivement malheureux, sinon par le feu & les autres tourmens corporels, sinon encore par le ver rongeur ou les remords de la conscience, qu'ils ne sauroient éprouver pour une faute qui n'a pas dépendu de leur volonté, au moins par la peine du Dam, ou la privation d'un Dieu qui étoit leur fin dernière, & la source unique de leur souverain bonheur. Osons néanmoins présumer de ce Dieu clément par lui-même, & que nos iniquités seules forcent d'être sévère, qu'il ne découvre point à ces enfans la grandeur de leur perte, d'une manière à leur faire souffrir une peine égale à celle que sa juste vengeance inflige aux pécheurs condamnés pour l'abus qu'ils ont fait de leur liberté.

Du faux principe que la nature n'avoit pas été infectée dans sa souche, les Pélagiens conclusoient que les hommes retrouvoient en eux-mêmes, & le pouvoir, & la facilité d'accomplir tous les commandemens Divins, s'ils les vouloient ac-

complir ; qu'il dépendoit d'eux , de passer toute leur vie sans péché , & que plusieurs , tant sous la Loi Ancienne que sous l'Evangile , avoient été effectivement nets de toutes taches , même les plus légères. En convenant que l'homme pendant cette vie peut être sans péché , par la grace de Dieu & la coopération du libre arbitre , Augustin affirme que personne n'est réellement en cet état , parce que personne ne le veut autant qu'il faut , qu'excepté Jésus-Christ , aucun homme n'a été & ne sera ainsi sans tache. Quant à la Mère de Dieu ; il s'explique assez dans un autre endroit , pour qu'on ne puisse rien conclure de celui-ci , contre l'un de ses plus glorieux privilèges , comme nous le verrons bientôt.

Marcellin ayant reçu ces réponses du S. Docteur , lui récrivit avec étonnement , sur ce qu'il disoit que l'homme peut être sans péché , & que nul homme n'y a été & n'y sera jamais. Comment lui dit-il , assurez-vous possible , une chose dont vous prétendez qu'il n'y a & n'y aura point d'exemple ? Pour résoudre cette difficulté , Augustin écrivit son livre de l'Esprit & de la lettre , qui n'est qu'une explication du passage de l'Apôtre ; où il est dit que *la lettre tue & que l'esprit donne* la

la
ind
poi
on
des
ne
divi
que
la pl
pour
de la
il ne
rieurs
prenn
vivre
& le f
core n
les . in
produi
nous g
connu
la lettr
rieure
la-Réc
La Lo
filante.
Nous
coupab
qu'alor
sans pe
To

la vie. Il y fait voir, par une longue induction, qu'il y a beaucoup de choses possibles, qui n'ont jamais existé. Comme on pouvoit lui repliquer, que la plupart des comparaisons qu'il citoit en preuves, ne rouloient que sur des œuvres toutes divines; il prévient l'objection, & dit que la suite du péché dans l'homme est la plus divine de toutes les œuvres. Car pour l'éviter, il ne suffit pas à l'homme, de la liberté, qu'il tient de son Créateur; il ne lui suffit pas des documens extérieurs, quoique surnaturels, qui lui apprennent ce qu'il faut faire pour bien vivre; mais avec les forces de la nature & le secours de la révélation, il est encore nécessaire que le saint Esprit, par les inspirations & les impulsions qu'il produit intérieurement dans nos âmes, nous porte à la pratique du bien déjà connu: autrement, l'instruction n'est que la lettre qui tue; puisque la grace intérieure surajoutée à la nature en vertu de la Rédemption, est l'esprit qui vivifie. La Loi qui nous instruit est donc insuffisante, quoiqu'elle soit bonne & sainte. Nous nous rendrions au contraire plus coupables, si elle se trouvoit seule; puisqu'alors nous connoîtrions nos devoirs, sans pouvoir les remplir.

Quand bien même, ajoute-t-il, on exécute ce qui est commandé; si on le fait par une crainte servile, qui en renonçant au mal, regrette de ne pouvoir le commettre impunément, cette obéissance n'est pas digne d'en porter le nom, & mérite des châtimens, au lieu de récompenses. Car il n'est point de bon fruit, qui ne provienne de la racine de la charité. On a trop abusé de ces expressions de S. Augustin, pour qu'un Ecrivain qui rend le moindre compte de la doctrine de ce Père, puisse se dispenser d'en expliquer le vrai sens. Observons donc que le S. Docteur ne réprouve pas la crainte en général. Elle ne surmonte pas, à la vérité, la concupiscence sans le secours de l'espérance: mais elle ne la favorise pas non plus; & quoiqu'imparfaite, elle n'est pas mauvaise; à moins qu'elle ne soit jointe à l'affection actuelle & libre du péché; c'est-à-dire à moins qu'elle ne nous fasse abstenir seulement de l'acte extérieur du péché, & non de la volonté de pécher. Par la Charité, le S. Docteur, (suivant l'explication qu'en a donnée le Clergé de France en 1720) n'entend pas seulement la charité habituelle & l'amour dominant; mais tout amour actuel de Dieu, toute bonne vo-

lonté, tout amour du vrai bien, en quelque degré qu'il puisse être.

C'est dans ce sens qu'expliquant ces mots de S. Paul aux Romains : *les Gentils qui n'ont pas la Loi, sont naturellement des choses qui sont de la Loi*, S. Augustin dit que les Infidèles font certaines actions conformes aux règles de la justice. Il est vrai qu'il ajoute aussitôt, que si l'on examine attentivement à quelle fin sont dirigées ces œuvres, à peine s'en trouve-t-il qui méritent le nom d'œuvres de justice. Mais toujours est-il certain par-là, que le S. Docteur reconnoît que quelques-unes de ces actions, loin d'être des péchés, sont des actes de vertu. Lors donc qu'il dit, que ce qu'il y a de bon dans ces Infidèles ne servira qu'à diminuer leur supplice, il ne prétend pas qu'ils seront punis, au moins légèrement, pour le bien qu'ils auront fait ; mais que la Justice Divine trouvera moins de péchés à punir en eux, que s'ils n'avoient fait aucune de ces actions moralement bonnes. C'est par-là que s'explique aussi ce qu'il ajoute, que le libre arbitre ne peut que pécher, si la route de la vérité est inconnue ; & quand même elle commence à être connue, si la charité ou la grace intérieure

du S. Esprit ne nous la rend encore aimable. Il ne veut rien dire autre chose, sinon que dans l'ordre du salut dont il s'agit uniquement en cet endroit, le libre arbitre, loin de le procurer, ne peut qu'y mettre obstacle, en péchant le plus souvent.

Le trente-troisième chapitre de ce traité mérite une attention toute particulière, pour la manière dont il établit tout à la fois, non-seulement la volonté sincère qu'a le Seigneur de sauver tous les hommes, & par conséquent la grace suffisante, puisque tous ne se sauvent pas; mais encore la puissance de Dieu, & l'accord de la liberté avec cette puissance, ou avec la grace. S. Augustin avoit déjà dit plus haut, que le Seigneur, en donnant le pouvoir de bien faire, n'en impose pas la nécessité. Il ajoute ici, que le libre arbitre est cette force intermédiaire, qui peut être déterminée pour le parti de la Foi, ou pour celui de l'Infidélité; sans qu'on en puisse inférer que l'homme a la volonté de croire, à moins qu'il ne l'ait reçue de Dieu surnaturellement: car quoiqu'elle procède du libre arbitre que nous tenons naturellement du Créateur, il faut que ce libre arbitre soit excité par une vocation surnaturelle,

ou par la grace. Le Seigneur qui veut sans contredit que tous les hommes soient sauvés, ne leur ôte pas pour cela le libre arbitre, sur l'usage duquel ils seront très-justement jugés. Mais quand ils en font un mauvais usage, ils agissent contre sa volonté, sans toutefois la vaincre; puisqu'ils éprouveront dans les supplices la puissance de celui dont ils ont méprisé la miséricorde ou les dons. Ainsi la volonté de Dieu, conclut-il, n'est jamais vaincue. Elle ne pourroit l'être, que, s'il ne trouvoit pas moyen de punir ceux qui la méprisent. Ainsi encore maintenons-nous tout à la fois, & le libre arbitre, & tous les sujets qu'a notre ame de bénir le Seigneur, en reconnaissance de ses dons.

Ces derniers traits sont si concluans, que ceux dont ils combattent la doctrine n'ont point trouvé d'autre ressource pour y répondre, que de les donner pour une objection faite aux Pélagiens par le S. Docteur; tandis que c'est sa réponse même à leur objection. S'il ajoute que cette réponse ne satisfera peut-être qu'imparfaitement, il en rejette la cause sur l'obscurité du Mystère de la prédestination, ou sur la question suivante qui demeuré toujours impénétrable: Pour-

quoi Dieu voulant le salut de tous les hommes, ne les appelle-t-il pas, d'une vocation à laquelle ils consentent ?

Le Défenseur de la grace avertit enfin, de ne point attribuer à Dieu le péché, comme on lui attribue la volonté de croire & de bien faire; quoique l'un & l'autre tirent leur existence du libre arbitre qu'il nous a donné en nous créant. Si l'on rapporte à Dieu la bonne volonté, ce n'est pas seulement à cause du libre arbitre qui est un apanage naturel de notre création; mais parce que le Seigneur nous fait vouloir par des secours, tant intérieurs qu'extérieurs, qu'il n'est pas en notre pouvoir de nous procurer; quoiqu'il dépende de nous d'y acquiescer ou d'y résister: ou pour rendre encore plus littéralement les expressions originales; parce qu'il n'est au pouvoir de personne de se procurer ce qui lui vient de salutaire à l'esprit; mais qu'il n'en dépend pas moins de la propre volonté, de donner ou de refuser son consentement. C'est ainsi que le Docteur de la grace en soutient par-tout les droits, sans jamais préjudicier à ceux du libre arbitre.

Etant allé à Carthage, l'Evêque Ausèle, suivant la coutume observée entre

les
ge
l'o
do
qu
cor
ple
équ
un
le p
mes
roy
bap
quel
touj
son
péch
pein
vive
hém
cour
tout
Péla
& c
Aug
il se
talen
Il c
faire
bord

Les Evêques à l'égard des Prélats étrangers, pria cet hôte respectable de faire l'office & l'instruction. Il le prévint sans doute, que les ennemis de la Grace, quoique plus réservés depuis le dernier concile, continuoient à tromper les simples, par le moyen de leurs perfides équivoques. Le S. Docteur parla avec une éloquence extraordinaire & prouva le péché originel, par les principes mêmes des Pélagiens, qui refusoient le royaume des Cieux aux enfans morts sans baptême. Cette privation, disoit-il, de quelque manière qu'ils l'expliquent, est toujours une peine: or comment une personne en qui il ne se trouveroit aucun péché, pourroit-elle subir justement une peine quelle qu'elle fut. L'Orateur poussa vivement cette difficulté, il fut très-véhément dans toute la suite de son discours; & les Hérétiques pressentirent tout ce qu'ils avoient à craindre de lui. Pélage apprécioit assez bien ses forces, & celles de ses ennemis. En cédant à Augustin la prééminence de la doctrine, il sentoit toute l'étendue de son propre talent pour l'insinuation & la séduction. Il conçut le dessein de gagner l'adversaire, qu'il désespéroit de vaincre. D'abord il tenta de le prévenir favorable-

Serm.

294.

ment, par le moyen de la flatterie & des louanges. Il lui écrivit, d'un style à éblouir tout homme qui eut eu moins d'humilité que de science. Le modeste & profond Docteur lui répondit froidement, quoiqu'avec beaucoup d'honêteté, qu'il étoit reconnoissant des marques gratuites de son estime; mais qu'il le conjuroit de prier qu'il devint, par la grace divine, tel qu'il le peignoit, plutôt que de continuer à le peindre tout autre qu'il n'étoit.

L'Hérésiarque, qui ne se déclaroit pas ouvertement, continuoit de passer pour orthodoxe dans l'esprit de la multitude abusée par ces expressions artificieuses, & plus encore par sa manière de proposer l'erreur en forme de question: stratagème concerté entre lui & ses disciples, & principalement avec son fidèle Célestius. C'est ainsi qu'il avoit déjà procédé, dans ses Commentaires sur les Epîtres de S. Paul. Bientôt la Providence fournit une occasion éclatante de dévoiler l'impolture.

Hier. Ep. Démétride, de l'illustre Maison des
8. ad De. Anciens, s'étant retirée en Afrique avec
merr. ses proches, pour se dérober à la fureur
des Goths qui ravageoient l'Italie, fut si touchée de ce qu'elle avoit entendu dire à S. Augustin sur la virginité chrétienne,

qu'elle résolut de l'embrasser. Elle tint cependant sa résolution fort secrète. Dans le faste & les délices, au milieu des troupes d'eunuques & d'esclaves de l'un & de l'autre sexe qui la servoient, elle s'habituait à pratiquer les jeûnes & les abstinences monastiques, à porter des habits rudes & grossiers, le cilice même, & à coucher sur la terre; avec le moins d'éclat cependant qu'il lui fut possible, & n'ayant pour confidentes que quelques vierges entre ses vertueuses domestiques. Son plus grand embarras, c'étoit de faire agréer son dessein à sa mère Julienne, & à Proba son aïeule paternelle. Elle étoit bien éloignée de penser que les vœux de ces illustres Romaines, encore plus distinguées par leur religion que par leur naissance, fussent d'accord avec les siens; & les apparences étoient en effet toutes contraires. Cette mère & cette aïeule respectables ne sembloient rien avoir plus à cœur que le mariage de Démétriade: mais elles n'agissoient ainsi, que pour mettre à couvert les mœurs d'une jeune personne, dont elles n'osoient exiger une plus haute perfection. Cependant l'ignorance mutuelle de ce qui se passoit dans ces âmes généreuses, toutes également zélées pour la chasteté

parfaite, amena le mariage presqu'au moment de sa célébration. Déjà le jour étoit pris, déjà l'on préparoit la chambre nuptiale; & la timide Démétriade se trouvoit dans la plus étrange inquiétude. Elle prit son parti durant la nuit, animée par le souvenir d'une infinité de vierges courageuses. Le matin rejetant toutes ses pierreries & ses parures ordinaires, couverte d'une vile tunique & d'un gros manteau, elle alla se jeter aux pieds de son aïeule, à qui elle ne s'expliqua que par ses larmes. Proba, & Julienne qui survinrent, concevoient à peine ce qu'elles voyoient, & ne savoient à quel motif l'attribuer, ni à quoi se résoudre. Mais quand elles se furent assurées de la pureté des intentions de Démétriade, & de la maturité de sa résolution, elles applaudirent à sa piété, en l'embrassant avec tendresse, & en mêlant leurs larmes aux siennes. Toute cette auguste Maison prit part à la joie d'une nouvelle si digne d'intéresser des âmes Romaines, dont l'héroïsme s'étoit tourné tout entier du côté de la religion.

Plusieurs domestiques & plusieurs amies de Démétriade suivirent son exemple.

Ibid. c. 4. Toutes les Eglises d'Afrique s'en tinrent honorées, celles d'Italie furent consolées

dan
voi
Ori
rien
à s
qui
avo
elle
avec
L
sonn
té &
leurs
si gl
Jérôn
recue
à Dér
vierg
cela
Ezéc
ne m
les pé
de to
& de
fem
du zè
capit
sion
les a
ment

dans la triste situation où elles se trouvoient, & la renommée en passa jusqu'en Orient. Proba & Julienne ne diminuèrent rien de la dot de leur fille, & donnerent à son époux céleste, dans ses membres qui sont les pauvres, tout ce qu'elles avoient destiné pour le mariage. Enfin elle reçut le voile des mains de l'Evêque, avec de grandes solemnités.

Le S. Pape Innocent & tous les personnages les plus distingués par leur piété & leur éloquence, consacrerent dans leurs écrits le souvenir d'un évènement si glorieux à la religion. Le S. Prêtre Jérôme, à la prière qu'on lui en fit, recueillit dans une grande lettre adressée à Démétriade, les différens devoirs d'une vierge chrétienne; & il interrompit pour cela son commentaire sur le Prophète Ezéchiel, qu'il étoit prêt d'achever. Il ne manqua point de la prémunir contre les périls en matière de foi; bien instruit de tout ce que les personnes de ce rang & de cette ferveur, sur-tout parmi les femmes, ont à craindre des affidités & du zèle intéressé des Novateurs. La règle capitale qu'il lui prescrit dans cette occasion, & à laquelle il subordonne toutes les autres, c'est de professer invariablement la foi du Saint Pontife Innocent.

Ap. Aug.
Ep. 17.
Hier. Ep.
16.

Pélage qui étoit alors en Palestine, & plus jaloux que jamais de figurer entre les hommes renommés pour la doctrine & la piété, écrivit de son côté à Démétriadé une très-longue lettre, ou plutôt un livre, que la mère de la Sainte, [à ce qu'il prétendit] l'avoit engagé à composer. Ce fut un des premiers ouvrages, où il fit éclater son hérésie, de manière à ne pouvoir plus se justifier; quoiqu'il y eut prodigué, avec les fleurs de l'élocution, tous les raffinemens de la subtilité, de l'équivoque, & tout le fard de l'imposture.

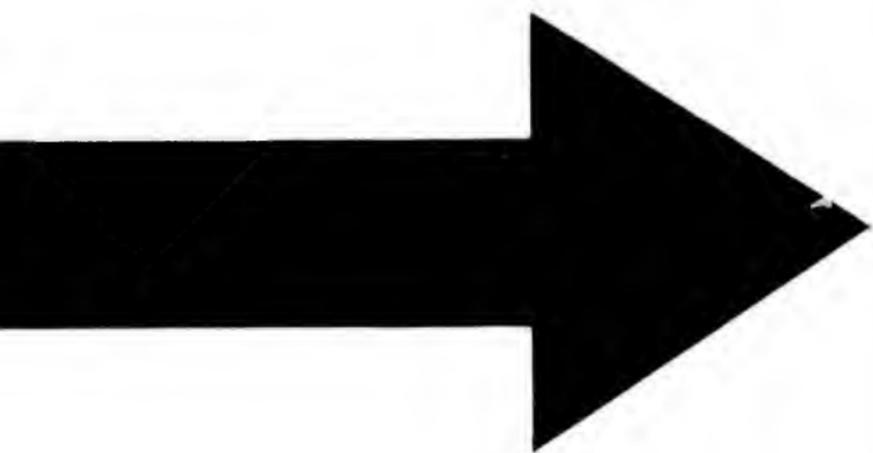
Après un exorde des plus insinuans & des plus flatteurs, voici comment il entre en matière. Toutes les fois que j'ai à traiter des mœurs & de la perfection chrétienne, je commence par présenter l'état des forces de la Nature, afin d'encourager mon auditeur à la pratique du bien. Comment en effet nous engagerions-nous dans la carrière des vertus, si nous n'avions l'espérance de parvenir au terme? Cette méthode est d'autant plus convenable, qu'il s'agit de former une personne plus parfaite. Posons donc pour premier fondement de la vie spirituelle, le fonds même sur lequel il faut travailler, & les forces dont on ne fait

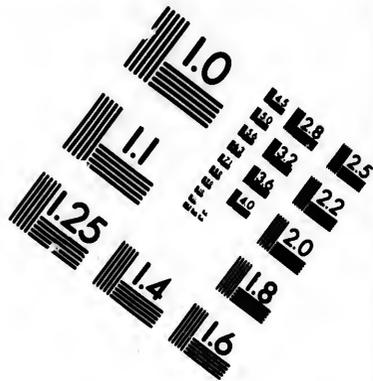
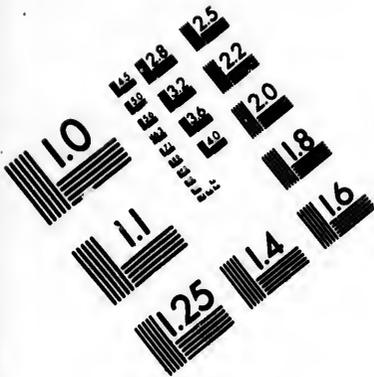
usage
La
hum
ce q
le b
il fa
en se
la h
prés
les s
Ce
tous
spirit
que
recou
excite
que
perve
probl
donn
Natu
ple de
noître
ses tr
Patria
seule
secou
les r
qui c
vertu

usage, que quand on s'en croit pourvu. La meilleure façon d'encourager le cœur humain, c'est de lui apprendre qu'il peut ce qu'il désire. Pour faire accomplir tout le bien qui est au pouvoir de la Nature, il faut lui montrer qu'il est effectiver en son pouvoir. Sur le champ de bataille la harangue la plus efficace, c'est de présenter aux combattans leurs forces & les succès de leur valeur.

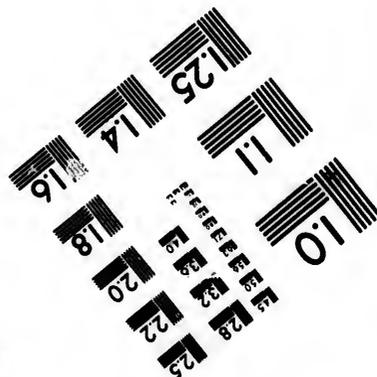
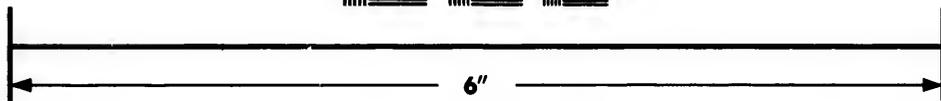
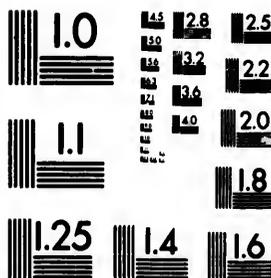
Cette morale étoit trop contraire à tous les principes des Pères de la vie spirituelle & chrétienne, qui ne portent que sur la défiance de soi-même & le recours à la grace divine, pour ne point exciter le trouble & le scandale. Depuis que Pélagé eut ainsi levé le masque, la perversité de ses desseins ne fut plus un problème. Dans la suite de son livre, il donnoit pour preuve du pouvoir de la Nature & du libre arbitre, tant l'exemple des Philosophes Patens qui, sans connoître Dieu, disoit-il, ont fait mille choses très-agréables à Dieu, que celui des Patriarches qui, avec le secours de la Loi seule, ou comme Job, dépourvus de ce secours, n'ont pas laissé de faire admirer les richesses cachées de la Nature, & qui ont montré dans l'héroïsme de leurs vertus, ce que nous pouvons tous. Mais







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18 20 22 25
E E E E
E E E E

10 11
E E E E
E E E E
E E E E

ce qui exprime encore mieux la doctrine superbe de Pélage, c'est ce qu'il dit à Démétride, après une multitude d'excellentes maximes pour la conduite d'une Vierge. Voilà de quoi vous faire justement préférer à vos semblables. Votre noblesse & votre grandeur temporelle proviennent de votre famille, & non de votre personne: mais il n'y a que vous personnellement, qui puissiez vous donner les richesses spirituelles. C'est donc en ce point que vous êtes uniquement & incomparablement estimable, savoir en ce qui ne peut être que de vous, & qui fait partie de vous. C'étoit-là comme l'abrégé & la quintessence de toute la doctrine Pélagienne qui, dans son principe, ne diroît pas de la philosophie des Stoïciens, & qui anéantissoit pareillement toute la vertu de la Rédemption. Ainsi le plus éloquent des Philosophes avoit-il dit, au milieu de Rome idolâtre, que personne ne rendoit grâce aux Dieux, de ce qu'il étoit homme de bien; qu'on les remercioit des richesses, des honneurs, de la santé, & non pas de ce qu'on étoit juste, sage, tempérant. Pélage usoit néanmoins du mot de grâce, en quelques endroits de sa lettre. Mais c'étoit dans son langage un terme générique, qui ne signifioit que des so-

cour
cile
cien
exen
S.
tion
cédés
teurs
quelc
sible
patien
ceux
qui n
non c
mens
ôtoms
rappre
lent p
pas er
Pél
plus d
cieuse
perfor
haute
s'attac
posteu
gard e
bord a
piété
mase.

cours extérieurs pour la pratique plus facile de la vertu, & tels que la loi ancienne; les instructions évangéliques, les exemples & les leçons du Sauveur.

S. Augustin, avec toute sa modération, ne put enfin se taire sur des procédés si révoltans de la part des Novateurs. Ils vont trop loin, dit-il en prêchant quelques temps après, il n'est plus possible de les tolérer; ils poussent à bout la patience de l'Eglise. On doit supporter ceux qui se trompent en des questions qui ne sont pas encore éclaircies; mais non ceux qui veulent ébranler les fondemens mêmes du Christianisme. Ne leur ôtons pas cependant tous les moyens de se rapprocher, tâchons qu'ils ne nous appellent point hérétiques, & ne leur donnons pas encore ce nom, quoiqu'ils le méritent. Serm. 294

Pélagé n'en sema ses erreurs qu'avec plus de témérité. La portion la plus précieuse du troupeau de Jésus-Christ, les personnes qui se consacroient à une plus haute perfection, c'étoient celles à qui s'attachoit principalement cet habile imposteur. Après ses vaines tentatives à l'égard de Démétriade, il réussit mieux d'abord auprès de deux jeunes hommes d'une piété exemplaire, nommés Jacques & Timasé. Il gagna leur confiance, leur fit

quitter le monde pour la vie monastique, & leur donna du goût pour ses subtilités impies. Leur simplicité & leur jeunesse ne voyoient rien moins qu'un corrupteur, dans le zélateur apparent de leur perfection. Mais le Seigneur eut pitié de leur inexpérience, & leur ménagea, dans les lumières d'Augustin, un secours proportionné à la grandeur du danger qu'ils couroient. Ils furent si touchés de ses enseignemens, & concurent tant d'horreur des opinions dont on avoit commencé à les infecter, qu'ils lui remirent un livre de Pélagé, intitulé de la Nature, & qui, sous ombre de défendre l'ouvrage du Créateur, anéantissoit la grace du Rédempteur.

Quoique l'Hérésiarque excellât sur tout ce qu'il y eut jamais de plus habile à exprimer l'erreur par des façons de parler orthodoxes en apparence, l'exactitude d'Augustin découvrit l'hérésie, & traversa tous les voiles dont on avoit pris soin de l'envelopper. Mais prévoyant que le vulgaire n'auroit pas la même pénétration, il jugea qu'il étoit absolument nécessaire de la démasquer; dans cette vue, il composa son livre de la Nature & de la Grace, & l'adressa aux deux jeunes hommes, dont il se proposoit directement l'instruc-

tion.
de la
du b
sa gu
Christ
horrib
pas d
parfait
forces
core l
séquer
cabilit
que les
Apath
différen
C'est
teur di
git du
en que
exemp
regne
loi nou
de Gra
aient v
négativ
il n'ex
teur, e
en dor
enchér
mc. C

tion. Il y traite à fond de la corruption de la Nature par le premier péché, & du besoin d'une grace médicinale pour sa guérison. Autrement, dit-il, Jésus-Christ seroit mort en vain; ce qui est un horrible blasphème. Ainsi, la Nature n'est pas dans un état d'intégrité, ou de santé parfaite. Elle ne peut, par ses propres forces, accomplir la loi, bien moins encore la perfection de la Justice, ni conséquemment s'établir dans l'état d'impeccabilité & d'affranchissement des passions, que les Philosophes Stoiciens nommoient *Apathie*, & que l'orgueil Pélagien, peu différent du leur, soutient avec imprudence. C'est dans cet ouvrage que le saint Docteur dit expressément que, quand il s'agit du péché, il ne veut point qu'on mette en question, si la Vierge-Mère en a été exempte? Après avoir examiné, sous le règne des trois Loix Divines; savoir la loi non écrite, la loi de Moïse, & la loi de Grace, s'il y a eu des hommes qui aient vécu sans tache, il conclut pour la négative; & dans tout le genre humain, il n'excepte pour l'honneur du Rédempteur, que la Sainte Mère. Le motif qu'il en donne & les termes qu'il emploie, enchérissent beaucoup sur l'assertion même. Ce Docteur si réservé, qui ne trouve

Cap. 36.

de titre à aucune créature pour prétendre aux faveurs célestes, assure, dans un ouvrage dogmatique où il ne s'agissoit pas de faire l'éloge de Marie, que par la plénitude de la grace qui lui a fait mériter de concevoir & d'enfanter celui qui est indubitablement sans tache, elle a triomphé de la tyrannie du péché, sans nulle exception.

Quoique déjà Pélage méritât si peu d'être ménagé, son charitable adverfaire ne le nomma point encore dans cette réfutation. Il évita en toute manière de lui aigrir l'esprit, & s'autorisa, pour travailler à sa correction, du nom d'ami qu'il lui avoit donné, lui témoigna que sa personne lui étoit toujours chère, & qu'il étoit ravi de pouvoir encore épargner son honneur, quand l'intérêt de l'Eglise ne lui permettoit plus d'épargner sa doctrine. Mais l'évènement convainquit le Saint, qu'on ne gagne pas les orgueilleux, en leur épargnant l'humiliation. La modestie d'Augustin augmenta la présomption de Pélage, qui prit les ménagemens de la charité pour des effets de la crainte. En lisant néanmoins l'ouvrage où il étoit réfuté, il ne se sentit pas en état d'y répliquer; & comme on ne le nommoit pas, il se contenta de répondre, qu'entre les ouvrages que l'on censuroit, les uns

n'étoient
été enle
avant q
Saint
même r
Dans sa
consulté
accrédit
les réfut
ordinaire
de la sec
gine aux
Stoïcien
pouvoir
mais d'é
Il accuse
cette err
les discip
tant plus
qui exem
appeloier
Pour fat
fidèles z
après un
& un P
passant,
des habi
S. Sacri
mais, il
vant les

prétendre
ans un ou-
ssoit pas de
ar la pléni-
mériter de
ui est indu-
riomphé de
exception.
tât si peu
e adversaire
ns cette ré-
nière de lui
our travail-
d'ami qu'il
que sa per-
re, & qu'il
pargner son
l'Eglise ne
sa doctrine.
ait le Saint,
meilleux, en
La mode-
présomption
agemens de
e la crainte.
ge où il étoit
état d'y ré-
le nommoit
dre, qu'entre-
roit, les uns

n'étoient pas de lui, les autres lui avoient
été enlevés, & publiés sans son aveu,
avant qu'il en eut fait la correction.

Saint Jérôme, en Orient, usa de la
même réserve que l'Evêque d'Hippone.
Dans sa lettre à Ctésiphon qui l'avoit
consulté sur ces nouveautés, déjà fort
accréditées parmi les Orientaux, Jérôme
les réfute avec sa force & son érudition
ordinaires : mais sans nommer les Chefs
de la secte, il en attribue la première ori-
gine aux Philosophes Pythagoriciens &
Stolciens, qui s'arrogéient l'orgueilleux
pouvoir, non-seulement de réprimer,
mais d'éteindre absolument les passions.
Il accuse les sectaires d'avoir réchauffé
cette erreur, d'après les Origénistes &
les disciples de Jovinien, & en remon-
tant plus haut, d'après les Manichéens,
qui exemptoient de tout péché ceux qu'ils
appeloient leurs Elus, ou leurs Parfaits.
Pour satisfaire aux instantes prières des
Fidèles zélés, il composa quelque temps
après un Dialogue entre un Catholique
& un Pélagien, où il nous apprend en
passant, que les Ecclésiastiques portoient
des habits blancs dans la célébration du
S. Sacrifice ; & comme il l'avoit pro-
mis, il y réfute plus au long qu'aupara-
vant les erreurs de Pélage, touchant

l'impeccabilité & les forces du libre arbitre. Il emploie les mêmes moyens que S. Augustin, qu'il cite avec une estime & une simplicité bien capables de faire sentir qu'alors au moins il n'avoit rien dans l'ame de l'aigreur ou de la hauteur apparente avec laquelle il avoit semblé le traiter autrefois. Il l'appelle au contraire un éloquent & un S. Evêque, qui a épuisé la matière : en sorte, ajoute-t-il, que je me sens peu de goût pour un travail, où l'on ne peut faire que des répétitions inutiles. Que si je voulois donner du nouveau, je ne dirois que des choses foibles parce que cet excellent esprit a saisi les meilleurs. Le docte & saint solitaire avoit alors quatre-vingt-sept ans, & approchoit du terme où les Saints mêmes s'observent plus scrupuleusement que jamais. Il s'en faut bien qu'il ne parle aussi honorablement du concile qui se tint à Diospolis en Palestine, sur la fin de cette année 415. Toutefois les Pères de ce concile n'étoient pas infectés de la doctrine des Novateurs, qui y fut sincèrement rejetée : mais Pélage y fut absorbé & maintenu dans la communion ecclésiastique, parce qu'il y condamna de sa bouche ses maximes. Outre la difficulté générale de saisir le vrai sens de ses pe-

Aug. de
gest. Pel.

D
pétuelles é
polis, tou
doient qu'
de ses œuvr
et ceux-ci
arts gêne,
avorables.
C'étoient
ros d'Arle
autre chaf
lozime en
suffin les de
ommes de
pprenant q
Martin,
nérable pa
Des juger
sint de fai
roit néann
t, par la
aires où c
nt impliqu
oit usurpé
tion du
ntre l'Enip
onné com
ncile tenu
ur le siège
Proculé d
ablement

péтуelles équivoques, les Pères de Diof-
 polis, tous Grecs ou Syriens, n'enten-
 doient qu'imparfaitement l'extrait Latin
 de ses œuvres produit par les accusateurs ;
 et ceux-ci se trouvant absens, il donna,
 sans gêne, les explications qui lui étoient
 favorables.

C'étoient deux Evêques de Gaule,
 Eros d'Arles, & Lazare d'Aix, l'un &
 l'autre chassés de leurs sièges. Le Pape
 Gélase en parle fort mal : mais S. Au-
 gustin les donne par-tout pour de grands
 hommes de bien. Saint Prosper, en nous
 apprenant qu'Eros avoit été disciple de
 S. Martin, le qualifie même d'homme
 vénérable par sa sainteté.

Des jugemens si différens rendent ce
 point de fait fort difficile à pénétrer. Il
 seroit néanmoins qu'on peut les conci-
 lier, par la diversité des temps & des
 lieux où ces deux Evêques se trouve-
 rent impliqués. Eros, à ce qu'on assure,
 avoit usurpé le siège d'Arles, par la pro-
 motion du Tyran Constantin, révolté
 contre l'Empereur Honorius. Lazare con-
 damné comme calomniateur dans un
 concile tenu à Turin, ne fut ordonné
 sur le siège d'Aix, que par la foiblesse
 de Procule de Marseille, qui n'osa vrai-
 semblablement s'opposer aux volontés

du même Tyran. Des hommes parvenus de la sorte à l'épiscopat, ne pouvoient guère mériter l'affection ni la confiance du Premier Pasteur, qui a la sollicitude de toutes les Eglises: ce qui n'empêche pas que celui qui fait tirer le bien du mal, ne les ait employés utilement contre les nouveautés hérétiques. Quand sortis des Gaules où ils étoient étrangers, & que réfugiés ensemble dans la Palestine ils eurent fait oublier leurs premières fautes, par leur zèle contre le Pélagianisme S. Prosper & S. Augustin prévenus en faveur de tous ceux qui le combattoient purent prendre & donner une idée plus avantageuse de ces deux Evêques.

Quoi qu'il en soit du fond de leurs cœurs, & de la droiture des intentions qu'il convient sur-tout ici de laisser au jugement de Dieu, ils ne purent se rendre au concile pour le jour indiqué; parce que l'un d'eux fut atteint d'une maladie dangereuse. L'Hérétiarque n'eut garde de manquer; & l'on pensa que l'Evêque de Jérusalem, soupçonné d'être son fauteur, en précipita l'ouverture. Toute la suite des affaires prit un cours d'autant plus rapide, que le Président de l'assemblée trouvoit déjà saisi du libelle; c'est-à-dire de la dénonciation par écrit, où l'on avoit

recue
vres
discipl
lesque
concil
l'objet
leur or
cusatio
Evêqu
quator
remarq
salem,
l'on cr
Palestin
Pélag
prits en
d'amitié
produisi
de S.
témoign
ance,
gnier.
comme
langue
bien ou
age, tr
d'expliq
La p
nt sa
Impecc

es parvenu
e pouvoient
a confiance
la sollicitude
i n'empêche
le bien du
ement contre
Quand sortit
étrangers, &
la Palestine
premières fau
Pélagianisme
évenus en fa
combattoient
une idée plu
Evêques.
fond de leur
des intention
de laisser au j
urent se rend
indiqué; par
d'une malade
n'eut garde d
e l'Evêque Je
être son fauteu
Toute la su
s d'autant pl
de l'assemblée
elle; c'est-à-d
rit, où l'on av

recueilli les erreurs parsemées dans les livres de Pélage, & de quelques-uns de ses disciples, avec les articles particuliers sur lesquels Célestius avoit été condamné au concile de Carthage. Il paroît que tout l'objet des Pères de Diospolis, qu'au moins leur objet principal fut l'examen de l'accusation intentée par Eros & Lazare. Les Evêques s'assemblerent au nombre de quatorze, des sièges circonvoisins. On remarque principalement Jean de Jérusalem, avec Euloge qui présida, & que l'on croit avoir été Métropolitain de la Palestine, ou Evêque de Césarée.

Pélage voulant d'abord prévenir les esprits en sa faveur, se glorifia d'être lié d'amitié avec les plus dignes Prélats, en produisit les lettres, quelques-unes mêmes de S. Augustin, qui en effet lui avoit témoigné de l'estime & de la bienveillance, dans le tems qu'il espéroit le gagner. Après la lecture des accusations, comme les Juges n'entendoient pas la langue Latine, ils se les firent expliquer bien ou mal par un interprète. Pour Pélage, très-versé dans les deux langues, il expliqua lui-même en Grec.

La première chose qu'on examina, ce fut sa manière de s'exprimer touchant l'impeccabilité & la science de la Loi.

Sans nier formellement ce dont on l'auroit trop aisément convaincu, il convint de l'avoir avancé; mais non comme ses accusateurs l'entendoient. Je n'ai jamais prétendu, dit-il, que celui qui a la science de la Loi, ne puisse pas pécher, mais qu'il est aidé par la science de la Loi à ne pécher pas, suivant qu'il est écrit dans *Isaïe*: *Il leur a donné le secours de la Loi.* Le concile déclara la-dessus que ce qu'avoit dit Pélagé n'étoit pas contraire à la doctrine de l'Eglise, & il fit passer à un autre article. On lut ce que l'Hérésiarque avoit écrit dans le même temps, que tous les hommes, dans l'observation de la loi, sont conduits par leur propre volonté. Je me suis exprimé de la sorte, reprit-il, à cause du libre arbitre. Dieu aide à choisir le bien; & l'homme qui pèche est en faute, parce qu'il a le libre arbitre. On ne trouva encore ici rien de contraire à la Doctrine Catholique, & l'on poursuivit la lecture. Ce qu'il avoit avancé, qu'au jour du jugement Dieu ne pardonneroit point aux pécheurs, étoit grièvement reprehensible dans le sens du sectaire qui parloit de tous les pécheurs en général, sans excepter ceux qui auroient effacé leurs péchés par la vertu des mérites du Rédempteur :

teur
bien
il n'y
ser &
fut q
gile,
aux j
ques
simplic
préten
ternité
de tou
point
réfie ce
injurieu
tre pro
mettre
de l'An
rite de
velle,
chéisme
pas le p
gis poi
Prophè
admis a
Tou
l'homme
péché,
tions au
deimens
To

teur : ainsi réduisoit-il presque à rien le bienfait de la rédemption. Mais comme il n'y avoit encore personne pour le presser & lui faire dévoiler sa pensée, il en fut quitte pour citer le passage de l'Évangile, où il est dit, *que les pécheurs iront aux supplices éternels* : sur quoi les Evêques se persuaderent qu'il procédoit avec simplicité. Pour mieux les convaincre qu'il prétendoit uniquement par-là soutenir l'éternité des peines de l'Enfer ; à l'exemple de tous les Chefs de parti, il ne manqua point d'accuser ses contradicteurs de l'hérésie contraire à la sienne, & il les traita injurieusement d'Origénistes. Sur une autre proposition, où sous prétexte de promettre le royaume des Cieux aux Fidèles de l'Ancien Testament, il égaloit le mérite de l'ancienne loi à celui de la nouvelle, il accusa ses adversaires de Manichéisme. Pour moi, dit-il, je ne méprise pas le premier Testament, & je ne rougis point d'avoir dit, dans le sens du Prophète Daniel, que les Saints seront admis au royaume du Très-Haut.

Touchant sa fameuse assertion, que l'homme, s'il vouloit, pouvoit être sans péché, & sur plusieurs autres propositions aussi propres à saper tous les fondemens de l'humilité & de la piété Chrétienne :

tienne; j'ai dit, répliqua-t-il, que l'homme peut être sans péché, & garder s'il veut, les commandemens; parce que Dieu lui a donné ce pouvoir. Non que je soutienne, qu'aucune personne, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, n'ait jamais péché: mais j'entends seulement, qu'après la conversion nous pouvons demeurer sans péché: par nos efforts propres & par la grace du Seigneur, sans être pour cela immuables dans le bien. Ce que mes ennemis me prêtent de plus, ne se lit pas dans mes écrits: ces impiétés ne sont que les productions monstrueuses de la malignité & de la calomnie. Puisque vous niez que vous les ayez écrites, reprirent les Pères, anathématisez-vous ceux qui les soutiennent? Je les anathématise, dit-il, sans hésiter; & je les regarde, autant comme des infensés que comme des hérétiques. Les Pères se tinrent pour satisfaits, par rapport à ses ouvrages; & on ne lui objecta plus que des propositions tirées de la doctrine de Célestius son disciple.

Ce que nous venons de rapporter des répliques frauduleuses de cet Hérésiarque, suffisant pour faire connoître le génie d'une des Sectes les plus artineuses, nous n'entrerons pas dans le détail de

q
o
n
ce
m
m
fab
reje
Eg
à
trin
de
rétic
faifa
mép
de ti
lomm
Sa
éton
extré
fois i
Pon
défav
au co
tion
par-to
Evêqu
noit;
péché
mande

questions auxquelles il prétendit n'être pas obligé de satisfaire lui-même. Après l'énumération qu'on lui fit de ces erreurs; ces propositions, dit-il, ne sont pas de moi, suivant le propre témoignage de mes ennemis, & je n'en suis pas responsable. Je justifie ce que j'ai avoué, & rejette le reste, de concert avec la sainte Eglise Catholique, en disant anathème à quiconque contredira la sainte doctrine. Ainsi Pélage trompa-t-il les pères de Diospolis, à force de subtilités, de réticences & de mensonges. Après quoi faisant retomber sur ses adversaires le mépris & l'aversion qu'il méritoit à tant de titres, il les diffama, comme des calomniateurs.

Sa fierté & sa confiance s'accrurent étonnamment après ce concile, dont il fit extrêmement valoir l'absolution. Toutefois il n'osoit en montrer les actes, où l'on auroit vu qu'il avoit été obligé de défavouer ses vrais sentimens. Il éloigna au contraire, tant qu'il put, la publication de ces actes; content d'annoncer par-tout, qu'une assemblée de quatorze Evêques avoit approuvé ce qu'il soutenoit; savoir que l'homme peut être sans péché, & garder, s'il le veut, les commandemens du Seigneur. Il ne disoit pas

que dans le concile il avoit ajouté, *avec la grace de Dieu.* Il ajoutoit le mot, *facilement*, qu'il y avoit toujours supprimé, & supprimoit au contraire ce qu'il y avoit confessé, *que pour l'observation des préceptes, il falloit faire de grands efforts, & rendre des combats pénibles.* Enfin il eut le front de fabriquer une apologie, sur le fondement de ce jugement Ecclésiastique; il se vanta d'avoir confondu ses accusateurs, d'avoir été pleinement justifié, & il envoya cette apologie à S. Augustin. Le Docteur soupçonna toute la supercherie, & jugea que le Novateur n'avoit pu se faire absoudre qu'en contrefaisant le Catholique: mais il garda le silence, jusqu'à ce qu'il eut de quoi le convaincre. Dans le même temps, Pélage écrivit contre S. Jérôme les quatre livres du Libre Arbitre, où il prend un ton triomphant qui va jusqu'à l'insolence. Mais peu satisfait de sa justification personnelle s'il ne faisoit aussi triompher son impiété, il en découvrit clairement le venin dans le troisième livre, & prétendit tout justifier par l'approbation du concile de Diopolis.

Heureusement un Prêtre Espagnol, nommé Paul-Orose, qui s'étoit trouvé en

P
co
co
l'a
pr
l'a
Te
Pé
gag
sur
ciff
de
talen
cher
ensu
des
secto
les P
sion
viden
gnol
l'Afr
Le
fulair
huit
leur
étoit
& La
assem
mettr

Palestine pendant la célébration de ce concile, & qui avoit signalé son zèle contre les nouvelles hérésies, repassa par l'Afrique, comme S. Augustin l'en avoit prié. C'étoit même le S. Evêque qui l'avoit engagé à faire le voyage de la Terre Sainte, non pour les affaires du Pélagianisme qui n'étoient pas encore engagées, mais pour consulter S. Jérôme sur différentes questions, dont l'éclaircissement attiroit Orose, des extrémités de l'hésperie. Avec un esprit vif & du talent pour la parole, ce pieux voyageur cherchoit à s'instruire, afin de revenir ensuite combattre avec succès les erreurs des Priscilliens & des Origénistes qui infectoient son pays. Il connoissoit à peine les Pélagiens; & ce fut pour la confusion du nouvel hérésiarque que la Providence ménagea le voyage de l'Espagnol en Orient, ainsi que son retour par l'Afrique.

Les Evêques de la province Procon-
sulaire, présidés au nombre de soixante-
huit par Aurèle de Carthage, tenoient
leur concile suivant la coutume. Orose
étoit chargé des lettres des Evêques Eros
& Lazare, qu'il présenta aux Africains
assemblés; & il ne manqua pas de les
mettre au fait de tout ce qui s'étoit passé

Oros.
Apol.

Aug. Ep.
175.

à Diospolis. Ce fut un motif de plus pour eux, de flétrir des fourbes qui ne prétendoient pas moins justifier leur doctrine que leurs personnes. On relut les actes du concile de Carthage, où Célestius avoit été condamné environ cinq ans auparavant; après quoi l'on prononça l'anathème contre lui & contre son maître Pélage, conditionnellement néanmoins & supposé qu'eux-mêmes ne voulussent pas anathématiser clairement leurs erreurs. On fit part de ce jugement au Pape Innocent, afin, d'y joindre l'autorité du Siège Apostolique. Outre que tel étoit l'usage, la précaution parut d'autant plus convenable, que Pélage ayant vécu long-temps à Rome, y conservoit beaucoup de partisans, quelques uns attachés à sa superbe doctrine, d'autres en plus grand nombre ne la croyant pas telle qu'on la disoit; principalement à cause du concile de Diospolis, dont on ne favoit encore au juste que penser. La lettre synodale des Africains spécifioit les principales erreurs de Pélage, & disoit généralement anathème à quiconque enseigneroit que les forces de la nature humaine fussent, soit pour éviter le péché, soit pour accomplir les commandemens; & à quiconque nieroit que par le bap-

Ibid, n. 1.

tén
che
l'an
des
de
S. A
& I
Cart
Pon
tion
expr
adult
régér
Ou
stin
tant
Alyp
& d'
plus
Innoc
tiseur
ses let
cision
toit.
compe
de séc
jeunes
véque
ouvra

tême les enfans fussent délivrés du péché originel.

Vers le même temps, c'est-à-dire Aug. Ep. l'an 416, il se tint à Milève un concile 172. des Evêques de Numidie, au nombre de soixante-un, entre lesquels se trouva S. Augustin, avec ses deux amis Alype & Possidius. A l'exemple du concile de Carthage, ils écrivirent au Souverain Pontife, pour demander la condamnation de l'hérésie qui ôtoit (ce sont leurs expressions) le secours de la prière aux adultes, & aux enfans la grace de la régénération.

Outre ces lettres synodales, S. Augustin en écrivit une particulière au Pape, Epist. 177 tant en son nom qu'en celui de ses amis Alype & Possidius, de l'Evêque Evode, & d'Aurèle de Carthage. Il y expliqua plus au long l'affaire de Pélage, supplia Innocent, ou de faire venir le Dogmatiseur à Rome, ou de le contraindre par ses lettres pontificales à déclarer avec précision quelle espèce de grace il admettoit. Il envoya en même-temps le livre composé autrefois par Pélage à dessein de séduire Jacques & Timasé, ces deux jeunes hommes qui regagnés par l'Evêque d'Hippone, lui avoient livré cet ouvrage de ténèbres. Comme le poison

y étoit habilement caché, le S. Docteur avoit porté la prévoyance jusqu'à noter les passages qui n'indiquoient d'autre grace que les secours de la nature, ou nos facultés naturelles. Si Pélagé défavouoit ce livre, ou ces passages, ajoutoit la lettre d'Augustin, qu'il les anathématisoit. Quand ses amis verraient l'ouvrage anathématisé, non-seulement par l'autorité des Evêques & sur-tout de Votre Sainteté, mais par lui-même; nous n'imaginons pas qu'ils s'élèvent d'avantage contre la grace de Dieu. Les Prélats expérimentés savoient que l'unique moyen d'empêcher la perversion, étoit la condamnation pure & simple des livres suspects en eux-mêmes, quelque sens spécieux que leurs partisans s'efforçassent de leur donner.

Epist. 179

Augustin écrivit encore en Palestine à l'Evêque de Jérusalem, dont il avoit appris la scandaleuse affection pour Pélagé; & il lui envoya, comme au Pape, le livre de l'Hérétique, avec sa réfutation. Pour vous convaincre par vous-même, lui dit-il, de la solidité de nos observations, faites expliquer l'Auteur sur la nécessité de la prière, & sur le péché originel. Il demanda en même-temps à cet Evêque, les actes par les-

qu
stif
I
à c
des
par
con
dou
tout
vec
péril
forti
fut
des p
cre.
Les
zélé
les fa
furen
crure
niers
à leu
le Ch
rusale
tifica
par la
péché
même
la lett
tife. éc

quels on disoit que Pélage avoit été justifié.

Le Souverain Pontife écrivit de son côté Inn. Ep. 22. tom. 2. Conc. à ce Prélat suspect, & s'en prit à lui, des violences exercées alors en Palestine, par une troupe de Pélagiens, furieux contre S. Jérôme, ce Docteur, si redoutable à leurs chefs. Ils avoient assailli tout-à-coup sa retraite; & ce ne fut qu'avec peine, & à travets les plus grands périls, qu'il put se retirer dans une tour fortifiée. Tout ce qui lui étoit attaché, fut en bute à la même fureur. Il y eut des personnes tuées, entr'autres un Diacre. On pillâ & l'on brûla les monastères. Les vierges pieuses, dont le docteur & zélé Solitaire prenoit soin, telles que les saintes Eustochie & Paul sa nièce, furent long-temps poursuivies, & se crurent heureuses d'échapper aux derniers outrages. On massacra leurs gens, à leur vue. C'est sur ces désordres que le Chef de l'Eglise écrivit à Jean de Jérusalem, & qu'en vertu de l'autorité Pontificale, il l'avertit de prévenir au moins par la suite le mal qu'il n'avoit pas empêché, s'il ne vouloit en répondre lui-même, suivant les loix de l'Eglise. Dans la lettre de consolation que le même Pontife écrivit à S. Jérôme, il lui dit, que

Immoc. Ep. 33.

si l'on porte au Siège Apostolique une accusation en forme, il donnera des Juges, ou qu'il y pourvoira par quelque remède encore plus prompt. On croit que ces lettres, en arrivant à Jérusalem, n'en trouverent plus l'Evêque en vie.

Innoc.
Ep 1. Le Pape Innocent écrivit la même année à l'Evêque de Carthage, & lui enjoignit de faire lire sa lettre dans toutes les églises de l'Afrique. Il s'y plaignoit qu'on élevât tout d'un coup au sacerdoce des hommes à peine tirés du chaos des affaires séculières, & dont les mœurs étoient aussi mondaines que les occupations; que les Evêques mêmes fussent si mal choisis, que le peuple & les gens en place en murmuroient hautement. Les lettres du Pape étoient appuyées par celles des Préfets; c'est-à-dire, dans notre style, qu'elles avoient l'attache du Magistrat.

Mais la décrétale la plus fameuse de ce Pontife est celle qui s'adresse à Décentius, Evêque d'Eugube dans l'Ombrie. En s'y plaignant de la négligence de plusieurs Eglises, par rapport aux traditions que le Siège Apostolique tient de S. Pierre, Innocent dit, comme un fait constant & manifeste, que dans l'Italie, les Gaules, l'Espagne, l'Afrique,

la S
poi
par
tre
étab
de c
tacl
tion
con
qu'o
l'on
qu'o
ciens
des f
d'Eu
blées
quel
confé
dans
devro
On
Pape
Conf
font
Aprè
copa
qui
que
a co
par l

la Sicile & les îles adjacentes, il n'y a point d'Eglises qui n'aient été instituées par les Ouvriers Évangéliques que l'Apôtre S. Pierre, ou ses Successeurs avoient établis Evêques. On voit dans la suite de cette décrétale, comment par le spectacle des cérémonies, & par les instructions de vive voix, on apprenoit ce qui concerne l'administration des Sacremens, qu'on tenoit encore fort secrète; d'où l'on doit peu s'étonner des omissions qu'on remarque à ce sujet, dans les anciens monumens. Vous êtes venu bien des fois à Rome, dit le Pape à l'Evêque d'Engube; vous avez assisté aux assemblées de notre Eglise, & vous avez vu quel usage elle observe, soit dans la consécration des Saints Mystères, soit dans les autres ministères secrets: cela devoit suffire pour votre instruction.

On trouve encore dans cette lettre du *Ibid.* c. 2. Pape Innocent, que les Sacremens de la Confirmation & de l'Extrême-Onction sont établis sur la tradition & l'écriture. Après avoir dit qu'il est du ministère épiscopal d'imprimer aux enfans le sceau sacré qui les rend parfaits Chrétiens; c'est ce que nous apprenons, ajoute-t-il, tant par la coutume uniforme des Eglises, que par l'Écriture Sainte, spécialement par ce

qui est dit de S. Pierre & de S. Jean, dans les actes des Apôtres. Les Prêtres peuvent bien faire aux baptisés l'onction du chrême, pourvu qu'il soit consacré par l'Evêque: mais ils n'en sauroient marquer leur front; cela n'est permis qu'aux Evêques, quand ils donnent le S. Esprit. Pour l'onction des malades, elle peut encore se faire par les Prêtres, suivant l'épître de l'Apôtre S. Jacques; mais l'huile de cette onction doit toujours être con-

Cap. 3. sacrée par les Evêques. Du reste, on ne la donne point aux pénitens, parce que c'est un sacrement. Quant aux paroles dont il faut se servir, je ne les confie pas au papier, de peur de trahir les sacrés mystères. Quand vous viendrez ici, on vous dira ce qu'on ne sauroit écrire. Nous apprenons par la même décrétale, que dans l'Eglise Romaine c'étoit déjà l'usage de jeûner le vendredi & le samedi de chaque semaine, & qu'on ne célébroit pas le S. Sacrifice pendant ces deux jours de pénitence & de componction. Il y avoit des Eglises qui, de tous les samedis de l'année, ne jeûnoient que le samedi saint. Il nous reste de ce Pape plusieurs autres décrétales intéressantes, où l'on remarque surtout différens chefs d'irrégularité, tels dès-lors qu'ils sont encore aujourd'hui:

Inn
gran
pou
mièr
fa
son
pont
ordr
a pa
affair
Da
frigue
qu'ils
tradit
vin,
avoir
tout l
vince
quelle
ces gr
noiffa
confir
parce
ce qu
salut
quand
limina
tripe
damne
teurs,

Innocent I passe avec justice pour un des grands Papes de ces temps antiques, tant pour la sainteté de sa vie, que pour ses lumières, son zèle à maintenir la discipline, sa sage fermeté à soutenir la dignité de son siège; & sur-tout pour sa vigilance pontificale, & le soin qu'il prenoit du bon ordre dans toutes les Eglises: qualité qu'il a particulièrement fait paroître dans les affaires de S. Jean Chrysostome.

Dans ses réponses aux Evêques d'Afrique, ce Pape les loue d'abord de ce qu'ils l'ont consulté, suivant l'ancienne tradition qui est fondée sur le droit divin, & qu'ils savent, aussi-bien que lui, avoir été invariablement observée dans tout l'Univers: règle qui s'étend aux provinces les plus éloignées, & suivant laquelle ils n'ont pas cru devoir terminer ces grandes affaires, sans en donner connoissance au Siège Apostolique, afin qu'il confirmât le jugement par son autorité; parce qu'on doit rapporter à Pierre tout ce qui est d'un intérêt général pour le salut du Monde Chrétien, & sur-tout quand il s'agit de la foi. Après ce préliminaire, il établit sommairement la doctrine Catholique touchant la grace, condamne Pélage, Célestius & leurs Sectateurs, les déclare séparés de la commu-

Inn. I.
Epist. 24
& 25. Ap.
Labb.

nion de l'Eglise ; à la charge néanmoins de les y recevoir, s'ils renoncent à leurs erreurs. Au sujet des actes de Diospolis, il ne les tient pas pour authentiques, parce qu'ils ne lui ont pas été envoyés de la part du Concile, & qu'il n'a reçu aucune lettre de ces Evêques assemblés. Dans ces actes mêmes, ajoute-t-il, Pélagie ne s'est pas justifié nettement ; & l'on voit qu'il n'a cherché qu'à s'échapper, à la faveur des brouilleries & de la confusion. C'est pourquoi nous ne pouvons, ni blâmer, ni approuver ce jugement. Sur le livre que vous nous avez envoyé, comme étant de Pélagie, écoutez quelle est notre façon de penser : En le lisant avec beaucoup d'attention, nous y avons trouvé quantité d'erreurs, des Blasphèmes, rien qui nous plût, presque rien qui ne nous ait déplu, & qui ne doive déplaire à tout vrai Fidèle.

Pélagie & Célestius se voyant condamnés par deux jugemens aussi respectables que ceux du Souverain Pontife & des Evêques de l'une des trois parties du Monde, n'en furent pas plus soumis. Le maître ou chef de la Secte écrivit encore au Pape une grande lettre d'apologie. Le disciple vint lui-même à Rome, sous prétexte de poursuivre l'appel qu'il avoit interjeté cinq

ans
avoir
& de
erreu
casion
elles
un ex
A Ep
trouv
Quau
noit c
de l'an
Siège
présen
Pape,
C'est
la four
de Cél
piété &
Tandis
croyan
ne lui
tiques
généra
parenc
S'il s'e
sur
tendu
d'un d
& je s

ans auparavant. Depuis ce temps-là, il avoit parcouru les Eglises de la Grèce & de l'Asie-Mineure, en y semant ses erreurs avec adresse, tandis qu'elles n'occasionnoient pas trop d'éclat; & quand elles commençoient à faire du bruit dans un endroit, il les portoit dans un autre. A Ephèse, il joua si bien son rôle, qu'il trouva moyen de s'y faire ordonner prêtre. Quand il arriva à Rome, Innocent venoit de mourir, le douzième de Mars de l'année 417, après avoir tenu le Saint Siège environ quinze ans. Le Novateur présenta sa profession de foi au nouveau Pape, Grec de Nation, nommé Zozime. C'est le chef-d'œuvre de l'artifice & de la fourberie, que cette confession de foi de Célestius. Il n'y semble respirer que la piété & l'aversion des anciennes hérésies. Tandis qu'il expose avec prolixité sa croyance par rapport aux dogmes où l'on ne lui reprochoit rien; sur les points critiques au contraire, il ne s'enonce qu'en général, mais avec la plus grande apparence de soumission & de modestie. S'il s'est égaré, dit-il, quelques questions sur des objets indécis, je n'ai pas prétendu prononcer, ni me faire auteur d'un dogme nouveau. Je vous présente & je soumets à votre examen ce que j'ai

Aug. de
Pecc. Ori.
c. 23.

puisé à la source des Prophètes & des Apôtres, afin que vous rectifiez ce qui auroit pu s'y glisser de moins conforme aux règles de la vraie science & de la sagesse. Il reconnoit ensuite l'obligation de baptiser les enfans, pour la rémission des péchés, qui proviennent de la volonté, ajoute-t-il, & non de la nature; puisqu'il seroit indigne de la sainteté & de la justice du Créateur, qu'ils fussent transmis des pères aux enfans. C'est ainsi que Célestius étendant au premier péché ce que les Prophètes ont dit des fautes où le châtement suppose le consentement de la volonté, il se ménageoit une issue, pour sauver l'erreur capitale de la Secte qui traitoit de chimère le péché originel.

Le Pape Zozime usa de diligence, pour ne pas inquiéter plus long-temps les Prélats Africains qui savoient Célestius à Rome. On examina ce qui s'étoit fait précédemment dans sa cause. On l'interrogea, on lut sa profession de foi, que plusieurs membres du clergé trouverent suffisante. Le Pape ne poussa pas plus loin; non qu'il en approuvât la doctrine, mais parce que l'imposteur se déclaroit soumis d'avance au jugement du Saint Siège. Voyant un homme de génie & d'un caractère tout de feu, qui pou-

voit devenir, ou très-utile, ou très-nuisible à l'Eglise, selon la route où on l'engageroit, Zozime craignit de le pousser dans le précipice par trop de rigueur. Il ne se contenta point cependant de sa confession par écrit; mais il lui fit beaucoup de questions; pour éprouver sa sincérité. Célestius répondit à tout, avec ces démonstrations d'ingénuité & de droiture, dont la fourberie fait beaucoup mieux se parer que la simplicité des ames vertueuses. Le Pontife lui demanda, s'il condamnoit toutes les erreurs qui avoient été publiées sous son nom. Il répondit qu'il les condamnoit, selon le jugement du S. Pape Innocent; & il promit de rejeter tout ce que le saint Siège désapprouveroit. Comme ensuite on lui proposa de condamner ce que Paulin lui reprochoit; il éluda habilement cette instance, en se récriant, avec une douleur affectée, contre l'injustice prétendue de ces reproches injurieux. Au sujet des Evêques Eros & Lazare, il dit qu'il n'avoit vu celui-ci qu'en passant, & qu'Eros lui avoit fait satisfaction, d'avoir eu mauvaise opinion de lui.

Zozime ne jugea pourtant pas à propos de l'absoudre encore de l'excommunication. Il prit un délai de deux mois; tant pour écrire aux Evêques d'Afrique, les

Aug. c.
duas Ep. l.
II. c. 5.

mieux instruits de cette cause, que pour donner à l'accusé le temps de revenir entièrement à la raison. Il alla plus vite, par rapport à Eros & à Lazare, les déposa de l'épiscopat, tout absens qu'ils étoient & les priva de la communion. En écrivant aux Africains pour leur faire part de ce jugement, il leur reprocha d'avoir ajouté foi trop légèrement aux lettres de ces deux Evêques, qu'il traduisit comme des brouillons & des calomnieurs d'habitude.

Dans ces circonstances, il reçut une lettre de Prayle, successeur de Jean de Jérusalem, & qui dans les vues de son prédécesseur lui recommançoit avec le même intérêt la cause de Pélage. Le Sectaire écrivit lui-même, & fit une profession de foi adressée au Pape Innocent, qu'il croyoit encore en vie. Cette confession, concertée apparemment entre le maître & les disciples, étoit tout-à-fait dans le goût de celle de Célestius; c'est-à-dire très-circonscanciée & très-étendue sur tous les points de foi dont il n'étoit pas question; vague, sèche, équivoque, sur les points délicats; & hazardant quelques propositions, ou quelques termes dont on pût faire usage par la suite, pour la défense du système. Mais dans ce moment

de crise, l'Hérésiarque s'étudia plus que jamais à écarter tous les soupçons. Affectant sur-tout une extrême docilité; telle est, bien-heureux Pape, dit-il en finissant, la foi que nous avons cru devoir conserver précieusement. Si elle contient quelque chose qui ne soit pas expliqué avec assez de profondeur ou d'exactitude, c'est par vous, héritier du siège & de la foi de Pierre, que nous devons & que nous voulons être dirigés.

Ces pièces ayant été lues publiquement à Rome, tous les assistans & le Pape même en eurent tant de joie, qu'ils auroient pensé faire outrage à l'innocence, en conservant la moindre impression défavorable aux deux Sectaires. On étoit principalement touché, d'entendre Pélage tenir en Palestine le même langage que Célestius à Rome. A peine ces Romains crédules retenoient-ils leurs larmes. Eros, Lazare, le Diacre Paulin ne leur parurent plus que de turbulens & jaloux calomniateurs. Dans cette prévention publique, le Souverain Pontife écrivit aux Africains une seconde lettre, où il se montre pleinement convaincu de la sincérité de Pélage, & leur fait quelque sorte de reproche sur leurs procédés à son égard; sans dire néanmoins un seul

Libel.
Pelag. tom
2 conc. p.
1563.

e, que pour
de revenir
a plus vite,
are, les dé-
abfens qu'ils
communien.
our leur faire
reprocha d'a-
ent aux let-
qu'il traduisit
es. calomnia-

il reçut une
de Jean de
vues de son
doit avec le
lage. Le Sec-
ne profession
nocent, qu'il
e confession,
tre le maître
à-fait dans le
; c'est-à-dire
étendue sur
il n'étoit pas
quivoque, sur
dant quelques
termes dont
suite, pour la
ns ce moment

Facund.
vij. 3.

mot qui favorise ses erreurs. S. Augustin nous assure même, que Pélage ne surprit l'Eglise Romaine que pour un temps, & qu'elle ne persévéra point dans une illusion, presque inévitable d'abord par l'habilité des imposteurs.

Zof. Ep.
11.

Mais Zozime n'étoit pas moins prévenu en faveur de Patrocle, qu'au désavantage d'Eros qu'il remplaçoit dans le siège d'Arles. Il nous reste une lettre de ce Pape, où il lui confère les droits de métropole les plus extraordinaires, & lui soumet, outre la province Viennoise, la première & la seconde Narbonnoise, tant pour les ordinations épiscopales, que pour la juridiction contentieuse, si ce n'est, dit-il, que l'importance des causes demande que nous en prenions connoissance: exemple remarquable des causes majeures réservées au Pape. Il fonde les prérogatives de l'Eglise d'Arles sur la dignité de S. Trophime, que le Saint Siège y envoya pour premier Evêque, & qui a été la source de la foi dans les Gaules. Les Evêques qui avoient des prétentions contraires, ne se soumirent point à ces dispositions en faveur du siège d'Arles, peu soutenues, comme on le verra, par les Papes suivans.

Les Evêques d'Afrique ayant reçu la

lettre
fares
bord
fourb
Prélat
mat y
crivire
rent c
où ell
pût en
faisant
de cél
concile
cours
de N
blerent
cent q
dogma
dant q
& dor
fit auf
second
Nous
due p
Pélage
fessent
Christ
pour ce
gles de
sorte q

lettre du Souverain Pontife, sur les affaires des Pélagiens, s'aperçurent d'abord qu'il étoit trompé par ces habiles fourbes. Ce qui se trouva par hazard de Prélats à Carthage, & ceux que le Primat y put assembler promptement, récrivirent incontinent à Rome, & supplièrent qu'on laissât les choses dans l'état où elles se trouvoient, jusqu'à ce qu'on pût envoyer des instructions plus satisfaisantes. On s'empressa en même-temps de célébrer en Afrique le plus nombreux concile qu'il étoit possible; & dans le cours de la même année 417, au mois de Novembre, les Evêques se rassemblèrent à Carthage, au nombre de deux cent quatorze. On dressa des canons dogmatiques, moins développés cependant que ceux qu'on rédigea peu après, & dont ceux-ci furent la base. On les fit aussi-tôt passer à Rome, avec une seconde lettre conçue en ces termes: Nous avons statué que la sentence rendue par Innocent contre Célestius & Pélage ait son effet, jusqu'à ce qu'ils confessent nettement que la grace de Jesus-Christ doit nous aider, non-seulement pour connoître, mais pour suivre les règles de la justice en chaque action; en sorte que sans ce secours nous ne pou-

vons rien avoir, penser, dire, ou faire, qui appartienne à la vraie piété. Il ne suffit pas que Célestius se soit vaguement soumis aux lettres d'Innocent : pour lever tout scandale & détromper jusqu'aux simples, on doit lui faire anathématiser, sans la moindre ambiguité, ce qu'il y a de suspect dans son écrit; de peur que plusieurs n'imaginent, non que le Secrétaire a quitté ses erreurs, mais que le Siège Apostolique les a confirmées. Les Africains rappeloient en même-temps au Pape Zozime, le jugement du S. Pape Innocent sur le concile de Diospolis, lui expliquoient tout ce qui s'étoit passé chez eux en cette affaire, découvroient le venin caché de la formule de foi envoyée à Rome par Pélage, confondoient en un mot, ou éventoient toutes les fourberies des hérétiques. Ils répondoient enfin au reproche que leur faisoit le Pontife, d'avoir cru légèrement les accusateurs de Célestius; & ils insinuoient au contraire, qu'il s'étoit précipité lui-même, dans la confiance qu'il accordoit à cet imposteur.

Ces représentations firent leur effet. Zozime examina tout avec attention, le fond des choses, les procédés & le jugement des Africains. Plusieurs même d'entre les Romains contribuerent à lui

Merc.
common.
p. 709.

, ou faire,
 été. Il ne
 vaguement
 t : pour le-
 er jusqu'aux
 athématiser,
 ce qu'il y a
 de peur que
 que le Sec-
 mais que le
 affirmées. Les
 me-temps au
 t du S. Pape
 Diopolis, lui
 oit passé chez
 vroient le ve-
 e foi envoyée
 ndoient en un
 les fourberies
 oient enfin au
 Pontife, d'a-
 accusateurs de
 t au contraire,
 même, dans la
 cet imposteur.
 ent leur effet.
 e attention, le
 cédés & le ju-
 utieurs même
 tribuerent à lui

faire connoître les étranges opinions de
 Pélage qui, par le séjour qu'il avoit fait
 chez eux, leur étoit mieux connu qu'au
 Pontife, Grec de naissance. Ils savoient
 que le système & les intérêts de Céle-
 stius & de Pélage ne faisoient qu'un, mal-
 gré l'indifférence réciproque qu'on leur
 voyoit souvent affecter. Pélage avoit don-
 né des commentaires sur Saint Paul, où
 le poison de la nouvelle hérésie étoit sen-
 sible ; de zélés Fidèles trouverent moyen
 de les mettre sous les yeux du Pape, qui
 voulut, en examinant de nouveau Céle-
 stius, tirer de sa bouche une réponse
 de nature à ne plus laisser douter, ou
 qu'il eut renoncé à ses erreurs, ou que
 sa duplicité & son imposture fussent à
 leur comble. Mais Célestius n'osa courir
 les risques d'un pareil examen ; & il s'en-
 fuit secrètement de Rome. Zozime alors
 convaincu donna sa sentence, qui con-
 firma les décrets de Carthage, & con-
 formément au jugement d'Innocent son
 prédécesseur, condamna Pélage & Céle-
 stius. Il en écrivit aux Evêques d'Afrique, *Aug. Ep.*
 & généralement à tous les Evêques du *205 ad*
 Monde. *Valentin,*
n. 2.
 Les erreurs dont Célestius avoit été
 accusé par Paulin, sont amplement expo-
 sées dans cette lettre circulaire qui est fort

longue , & qui les fait aussi remarquer dans les commentaires de Pélagé sur S. Paul. Elle établit solidement le dogme du péché originel, condamne les Novateurs, de ce qu'ils accordent un véritable bonheur aux enfans morts sans baptême, & pose pour principe, qu'il n'y a aucun temps où nous n'ayons besoin du secours de Dieu; qu'en toutes nos actions, nos pensées, nos mouvemens, nous devons tout attendre de son assistance, & non des forces de la nature.

Comme les Evêques d'Afrique, après leur assemblée du mois de Novembre, se réunirent dès le commencement du mois de Mai suivant, ces deux Conciles, qui furent également nombreux & qui eurent le même objet, n'ont été regardés que comme un seul par différens Ecrivains. C'est à l'un comme à l'autre, que convient la dénomination de Concile

Tom. 2. Plénier, que donne S. Augustin à l'assemblée, qui enfin procura la condamnation décisive du Pélagianisme. Ce second Concile, ou cette seconde session du Concile général d'Afrique, de Numidie, de Mauritanie, où il y avoit même des Evêques d'Espagne, donna tout l'ordre convenable aux décisions de l'année précédente, & dressa contre le

Péla

Pélagiens huit articles de doctrine, dont voici la substance. Quiconque soutient que le premier homme a dû mourir, soit qu'il péchât, ou ne péchât point, qu'il soit anathème. Quiconque prétend encore, que les enfans ne tirent d'Adam aucun péché originel qui doive être effacé par le baptême, qu'il soit aussi anathème. Quelques exemplaires portent ce qui suit, pour troisiéme article: Quiconque enseignera que, suivant l'Écriture, il y a un lieu mitoyen dans le royaume des Cieux, ou quelque autre endroit où vivent heureux les enfans qui meurent sans avoir été baptisés, qu'il soit anathème. Les exemplaires qui contiennent cet article, en comptent neuf. Les autres mettent pour troisiéme, celui qui suit: Quiconque dira que la grace de Dieu qui nous justifie par Jésus-Christ, ne sert que pour la rémission des péchés déjà commis, & non pour nous aider à n'en plus commettre, qu'il soit anathème.

Le Concile dit encore anathème à celui qui conviendra que la grace de Dieu par J. C. nous aide véritablement à ne point pécher; mais seulement en ce qu'elle nous donne l'intelligence des comman-

Tome IV.

N

si remarquer
 élage sur S.
 le dogme du
 Novateurs,
 véritable bon-
 ns baptême,
 n'y a aucun
 besoin du se-
 s nos actions,
 ens, nous de-
 assistance, &
 re.
 Afrique, après
 le Novembre,
 commencement du
 deux Conciles,
 mbreux & qui
 ont été regar-
 r différens Ecri-
 e à l'autre, que
 on de Concile
 Augustin à l'as-
 cura la condam-
 gianisme. Ce se-
 e seconde sessi-
 on d'Afrique, de Nu-
 où il y avoit
 Espagne. donna
 aux décisions de
 dressa contre les
 Péla-

demens, afin que nous sachions ce que nous devons faire & ce que nous devons éviter, non en nous donnant encore d'aimer & de pouvoir ce que nous connoissons devoir faire. Il anathématisa de même ceux qui tiennent que la grace de la justification nous est communiquée, afin que nous puissions plus facilement exécuter par la grace, ce qu'il nous est ordonné de faire par le libre arbitre; comme si nous pouvions sans la grace accomplir les commandemens de Dieu, quoique difficilement. Le reste des décisions & des anathèmes tombe sur le système de l'impeccabilité, & sur les différens moyens qu'on employoit, soit pour le justifier, soit pour le déguiser.

Conc.
Afric. c.
86.

Ce même Concile fit plusieurs autres canons, au sujet des Donatistes qui se convertissoient en foule. En réglant à quelles Cathédrales appartiendroient les Eglises particulières qui reviendroient à l'unité, il ordonne qu'on ne pourra plus redemander une Eglise, après trois ans de possession: ce qui nous fournit le premier exemple peut-être du privilège de la possession triennale. Dans les troubles inséparables des nouveautés en matière de foi, on crut devoir user d'une

vigilance particulière contre ceux qui voudroient éluder les jugemens Ecclésiastiques; & l'on fit quelques réglemens pour empêcher l'abus des appels, même aux Tribunaux d'Outremer; c'est-à-dire au Siège de Rome. On fit encore un Décret, par lequel il est permis de voiler les Vierges, en certains cas, au dessous de l'âge ordinaire de vingt-cinq ans.

Mais c'étoient les affaires des Pélagiens, qui faisoient presque tout l'objet de ce Concile, dont S. Augustin fut l'ame. On croit que les Canons dressés contre eux furent l'ouvrage de ce Saint, nommé à si juste titre le Docteur de la grace. Ces décisions font connoître toute l'économie du système de Pélage, qui se réduit à trois points. Le premier, pris des Stoïciens, & qui précipita l'Auteur dans toutes ses autres erreurs, ce fut le dogme de l'impeccabilité, ou suivant les expressions de S. Augustin, la prétention d'acquérir la perfection de la justice, & d'assujettir si absolument les passions à la raison, qu'elles ne se soulèvent jamais malgré l'homme. Voilà pourquoi on avoit d'abord condamné en Afrique cette proposition Pélagienne: L'homme peut être

sans péché, & garder aisément les préceptes, s'il le veut. Le second & le principal article du système, c'est de nier avec un orgueil insupportable que l'homme ait besoin, pour la pratique de la vertu, d'une grace actuelle, surnaturelle & intérieure, qui aide & qui prévienne la volonté. Ce fut en effet vers ce but que S. Augustin dirigea toutes ses poursuites contre l'Hérésarque. Il dit expressément, que toutes les disputes touchant la grace tomberont aussi-tôt que Pélagie avouera que l'homme a tellement besoin du secours céleste pour vouloir & pour agir, que sans ce secours il ne sauroit rien faire, ni vouloir de bien, & que tel est l'hommage qu'on doit à la grace de Dieu donnée par Jésus-Christ. S. Augustin a suivi si constamment ce point de vue, que dans ses derniers écrits contre le Pélagianisme, notamment dans celui que la mort ne lui donna pas le temps de finir, & qu'on appelle pour cela son ouvrage imparfait, il continue à faire consister le venin de cette hérésie, en ce que ses sectateurs nient orgueilleusement que nous ayons besoin d'une grace & de la volonté, ou d'un secours intérieur & gratuit de la part de Dieu, pour qu'

no
foi
qu
né
&
tiv
sub
tra
foi
rite
lag
fain
est
ses
me
mo
tée
l'in
&
qu
leur
fa
A
ste
reso
ord
cha
fere
Pél

notre volonté se porte au bien. Il s'agissoit donc capitalement entre le saint Evêque d'Hippone & les Pélagiens, de la nécessité d'une grace intérieure, actuelle & prévenante, pour toute œuvre relative au salut. Il n'étoit pas question de subtilités d'école, de ces opinions arbitraires & contentieuses, sans lesquelles la foi peut aussi bien subsister que la charité; puisqu'Augustin ne pressoit les Pélagiens avec tant de zèle, que pour leur faire confesser la grace, sans laquelle on est tellement ennemi de la foi, (suivant ses expressions) qu'on ne mérite pas même le nom de Chrétien. Il étoit encore moins question de ces nouveautés rejetées du corps de l'Eglise Enseignante, l'interprète sûr du Docteur de la grace, & la source du haut degré d'autorité qu'ont obtenu ses écrits, & qu'elle ne leur a conféré qu'après y avoir reconnu sa propre doctrine.

Aussi-tôt après les décisions des Pasteurs, l'Empereur Honorius donna son rescrit, pour les mettre à exécution. Il ordonna que Célestius & Pélage seroient chassés de Rome, ou plutôt qu'ils n'y seroient, ni admis, ni soufferts; car Pélage étoit encore en Palestine: ensuite,

que quiconque connoitroit leurs sectateurs, seroit tenu de les dénoncer aux Magistrats, afin que ces hérétiques subissent la peine de l'exil. En conséquence de cet édit, donné à Ravenne le 30 Avril 418, les Préfets du Prétoire, aussi bien en Orient qu'en Occident, publièrent leur ordonnance, qui bannissoit à perpétuité, avec confiscation de biens, tous ceux qui seroient convaincus de cette erreur.

Aug. Ep.
191. &
192. ad
Sixt.

Sixte, Prêtre de l'Eglise Romaine, & qui devint Pape quatorze ans après, fut un de ceux qui invoquerent la Puissance Impériale contre ces sectaires. Toute-fois ils s'étoient impudemment réclamés de sa bienveillance, suivant l'artifice des sectes naissantes, qui toujours prétendent avoir quelque fauteur dans l'Eglise Romaine, & qui n'ayant pour elle qu'une aversion propre à les décrier, s'efforcent de la cacher sous ces perfides hommages. Mais Sixte n'eut rien de plus pressé que de prononcer anathème contre eux, & de détromper tous les gens simples, que les Pélagiens avoient voulu persuader de son penchant vers les nouveautés hérétiques.

S. Augustin prit tant de part à cette

heureuse nouvelle, qu'il lui écrivit aussitôt, pour le féliciter de l'éclat de son zèle, & le confirmer dans son aversion pour ces artificieux sectaires. Cette épître, qui est la cent cinquième du saint Docteur, & qu'on peut regarder, ainsi que beaucoup d'autres, comme un savant traité, instruit à fond touchant les matières de la grace, & répond à toutes les chicanes des Pélagiens, avec tant de force & de clarté, qu'elle seule pourroit suffire contre tous les fauteurs du Pélagianisme découvert ou déguisé. Mais, comme les vérités qu'elle contient se retrouvent dans beaucoup d'autres ouvrages de S. Augustin, que nous aurons bientôt lieu d'exposer, nous y renvoyons nos lecteurs, avec d'autant plus de raison, qu'il convient de rapprocher ces différens écrits, pour expliquer les uns par les autres, & pour prendre le sens des expressions fortes que l'obstination de l'Hérétique avoit obligé d'employer dans cette lettre.

Les lumières d'Augustin, & le procédé de Sixte produisirent de grands fruits. Beaucoup de fidèles surpris renoncèrent à l'erreur. Quelques Evêques vinrent se soumettre au saint Siège, & rentrèrent

dans leurs Eglises. Ceux qui refuserent de souscrire à la condamnation de la secte, furent canoniquement déposés, puis chassés d'Italie, en vertu des loix impériales. Il y eut jusqu'à dix-huit de ces Prélats obstinés, dont le plus fameux fut Julien, Evêque d'Eclane, en Campanie, ville à présent ruinée, Il étoit d'une famille distinguée de la Pouille, fils de Mémor, devenu Evêque, & de Julienne, l'un & l'autre d'une grande piété. Mémor étoit uni d'amitié avec S. Augustin, & avec S. Paulin de Nole. Il avoit même quelque liaison de parenté avec ce dernier, qui fit l'épithalame de Julien, passé, comme son père, du mariage à l'épiscopat: jeune Prélat, plein d'ardeur & de talent, la plus flatteuse & la plus funeste des conquêtes de l'Hérésie, qui l'avoit séduit lui-même, apparemment pendant le long séjour qu'il fit à Rome, avant d'être démasqué.

On interpella Julien, avec ses confrères, de s'unir à toute l'Eglise dans la condamnation de Célestius & de Pélage, & de souscrire au décret du Pape Zozime. Ils refuserent, en prétextant que ceux qu'on accusoit encore des erreurs prosrites, les avoient défavouées par

refuserent
tion de la
t déposés,
tu des loix
dix-huit de
plus fameux
e, en Cam-
ée, Il étoit
la Pouille,
éque, & de
d'une grande
mitié avec S.
n de Nole. Il
n de parenté
épithalame de
père, du ma-
Prélat, plein
plus flatteuse &
êtes de l'Héré-
lui-même, ap-
ong séjour qu'il
démaſqué.
avec ſes con-
l'Eglise dans la
us & de Pélage,
et du Pape Zo-
n prétextant que
ncore des erreurs
déſavouées par

écrit; & que pour eux, on ne devoit pas s'offenser de leur répugnance à flétrir des absens qu'on ne pouvoit entendre. Depuis ils déclarerent que, si, sans les convaincre, on vouloit exciter du scandale à leur sujet; ils en appeloient à un Concile universel. Zozime, sans balancer & sans nul égard à ces vains subterfuges, prononça contre Julien & contre ses complices. Pour l'appel, il ne fut regardé par toute l'Eglise, que comme un trait de mauvaise foi, sur-ajouté à l'obstination. S. Augustin en fit voir l'illusion, & que la cause étoit finie, dès lors qu'elle avoit été clairement décidée par les Conciles d'Afrique, & par les lettres confirmatives du Pontife Romain. Rome a parlé, disoit ce Docteur si cha-
ritable & si modéré, dont les dernières expressions sont ici remarquables; voilà sur la même affaire deux Conciles qui ont été envoyés au Siege Apostolique; & les rescrits nous en sont parvenus: *la cause est finie*; telle est l'expression du S. Docteur, & non pas, *la cause est jugée*, comme il a plu à certains Auteurs de traduire; l'hérésie est suffisamment condamnée: il ne s'agit plus de l'examiner, mais de la réprimer. Ce ne sont

Serm. 131
de Verb.
Apost. 111
in Jul. c. 2

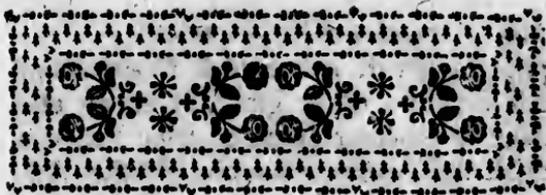
pas des Pasteurs, ce sont des loups déguisés, qui s'obstinent à donner l'erreur pour la doctrine de l'Eglise. Par-tout où on les découvrira, il faut les poursuivre, & ne point leur donner de relâche, qu'on ne les ait mis hors d'état de nuire. Il réduisit ces paroles en pratique; c'est-à-dire, qu'il fit une guerre irréconciliable au scandale; mais avec la charité qu'on doit à la personne même des scandaleux, & avec la sage douceur qui faisoit le fond de son caractère.



D
 dan
 Sièg
 que
 friq
 fou
 dion
 l'Ég
 teur
 con
 ture
 de
 foi

ISE.

l'oups dé-
er l'erreur
ar-tout où
our suivre,
e relâche,
at de nuire.
que; c'est-
éconciliable
arité qu'on
scandaleux,
i faisoit le



HISTOIRE DE L'ÉGLISE.

LIVRE TREIZIÈME.

Depuis la condamnation du Pélagianisme, en 418, jusqu'à la décadence de l'Empire d'Occident, en 423.

CE fut principalement après la condamnation du Pélagianisme par le Saint Siège, que S. Augustin défendant la cause que lui avoient confiée les Conciles d'Afrique, on vit sortir de sa plume cette foule d'excellens ouvrages, où nous étudions encore la véritable doctrine de l'Eglise, touchant la grace du Rédempteur. Mais plus il s'est signalé dans ce combat, par sa profondeur dans les Ecritures & en particulier dans la doctrine de Saint Paul; plus les corrupteurs de la foi ont fait d'efforts dans tous les temps,

pour ranger de leur côté le Docteur ainsi que l'Apôtre de la grace. Il est en effet dans le Docteur (comme saint Pierre le disoit de l'Apôtre) des choses assez difficiles à entendre, pour que de faux savans en puissent abuser.

C'est ce qui doit nous tenir en garde contre les interprétations nouvelles & singulières, & nous faire chercher, dans le corps des Pasteurs & des Docteurs, l'intelligence de la vraie Tradition. Pour bien saisir les points de la doctrine Catholique expliqués par saint Augustin, suivons donc la règle que nous fournit saint Augustin lui-même, quand il dit qu'il ne croiroit point à l'Évangile; c'est à-dire, qu'il n'admettroit pas ce qu'on donne pour des vérités évangéliques, si elles n'avoient pour garant l'autorité de l'Église.

C'est ici principalement qu'il est très-dangereux de juger de la doctrine des Pères, sur des extraits. On n'en doit adopter pour analyse assurée, que les points fixes & précis que l'Église a confirmés par ses décisions, ou qu'elle admet comme faisant partie de cette chaîne immense de tradition, qui s'étend depuis les Apôtres jusqu'aux Pasteurs qui tiennent aujourd'hui leur place. Avec cette règle de foi, qu'on recoure aux sources, sans se borner

à des morceaux détachés, en faifissant alors tout l'ensemble de la doctrine, on expliquera les diverses parties les unes par les autres; on ramenera à leur sens naturel & véritable, quelques principes qui paroissent trop pouffés, quelques propositions qui semblent ambiguës, quelques expressions dures en apparence.

Qui ne sera d'abord étonné en lisant par exemple, dans certains extraits de saint Augustin, ces propositions isolées: Tout ce qui se fait sans la charité, est un acte vicieux; c'est-à-dire un péché: tout fruit qui ne provient pas de la racine de la charité, n'est pas un bon fruit, & par conséquent c'est encore un péché, ou un fruit mauvais? Qu'on lise ensuite ces mêmes propositions dans le traité de la Grace & du Libre Arbitre, & dans celui de l'Esprit & de la lettre, où elles se rencontrent en effet; mais qu'on observe ce qui les suit & ce qui les précède: on verra, avec une douce consolation, que le saint Auteur de ces traités s'expliquant lui-même, n'entend dans ces passages, par le terme de charité, que la bonne volonté, ou l'amour du bien en général.

Il en sera de même des extraits entiers, comparés à l'original, & dont quelques-uns, tels que celui de la lettre à Sixte,

teur ainsi
en effet
Pierre le
assez diffi-
ux savans
en garde
elles & fin-
r, dans le
teurs, l'in-
Pour bien
Catholique
avons donc
t Augustin
ne croiroit
, qu'il n'ad-
ne pour des
s n'avoient
glise.
qu'il est très-
doctrine des
en doit adop-
ue les points
a confirmés
admet comme
e immense de
is les Apôtres
nment aujour-
e règle de foi,
sans se borner

exposent toujours avec prolixité ce qui paroît dur, ce qui a un faux air de favoriser des interprétations proscrites, & qui suppriment ou abrègent à l'excès ce qui fait évanouir ces difficultés.

Quoi qu'il en soit des motifs d'une pareille méthode, sur quoi il n'appartient qu'au Scrutateur des cœurs de porter son jugement; nous avons cru devoir en suivre une autre, & rappeler ici particulièrement nos lecteurs à ce que nous avons déjà dit en général, des inconvéniens de la foible érudition que l'on peut puiser dans les extraits.

Bornés invariablement à remplir notre objet, nous nous contenterons de tirer de saint Augustin, comme des autres Pères, l'histoire de la Tradition; & après les citations qui établissent les points capitaux de la doctrine Catholique, nous renverrons à l'original ceux de nos lecteurs qui peuvent joindre la science des Pères à celle de l'Histoire. Qu'ils sachent d'abord, que rien n'est plus propre que les lettres de ces grands hommes, non seulement à faire prendre le vrai sens de ces lettres, qui sont souvent très-importantes par elles-mêmes; mais encore à mettre au fait du dessein général des Auteurs, des circonstances locales & per-

for
en
qu
pon
pon
& c
Doc
sixiè
qui
lage
il ét
ché
turel
desfi
Co
Carth
ville
missa
reten
reçut
d'Al
Mél
de P
enco
& le
Rom
Barb
Afric
fem

sonnelles où ils écrivoient leurs traités en règle, & à faire entrer dans les vues qu'ils s'y propofoient.

Nous avons déjà parlé de la lettre importante qu'écrivit le saint Evêque d'Hippone à Sixte, Prêtre de l'Eglise Romaine, & qui est la cent cinquième de ce saint Docteur. Dans la suivante ou la cent sixième, adressée à S. Paulin de Nole, qui avoit aimé & estimé l'artificieux Pélagé comme un grand homme de bien, il établit invinciblement le dogme du péché originel, la gratuité des dons surnaturels, & sur-tout du bienfait de la Prédestination.

Comme après le dernier Concile de Carthage, Augustin étoit resté en cette ville, afin d'expédier avec d'autres Commissaires ce qui n'avoit pas paru devoir retenir tous les Pères assemblés; il y reçut une lettre de la part de Pinien, d'Albine sa belle-mère, & de sa femme Mélanie la jeune, cette illustre famille de Patriciens Romains, plus respectables encore par leur piété, que par leur rang & leur extraction. Ils avoient fui de Rome, pour se dérober à la fureur des Barbares, & s'étoient d'abord retirés en Afrique, où Pinien qui vivoit avec sa femme comme avec sa sœur, avoit pres-

que été forcé par le peuple d'Hippone à recevoir l'ordre de la Prêtrise. Ayant passé de-là en Palestine où se trouvoit Pélage, le séducteur n'avoit rien omis pour surprendre, par toutes les apparences de la vertu, des personnages qui pouvoient donner tant de crédit & de considération à la secte naissante. Dieu ne permit pas qu'un hypocrite infectât des vertus si pures & si éclatantes. Il leur inspira de recourir au Docteur que sa providence avoit principalement suscité pour la défense de la foi contre ce genre de péril. Ils lui écrivirent en commun; & il leur fit réponse, de Carthage, malgré la surcharge toute nouvelle de ses occupations, & l'étendue des instructions qu'il convenoit de leur communiquer. Car la réponse forma deux livres, l'un de la Grace de Jésus-Christ, & l'autre du Péché Originel. Quoique Pélage ne se fut pas déclaré aussi clairement que Célestius contre ces dogmes capitaux, il s'en étoit assez expliqué, pour un lecteur aussi pénétrant qu'Augustin: Le Saint communiqua les fruits de sa sagacité aux illustres Fidèles qui le consultoient, & leur fit voir que ces questions n'étoient nullement dans la classe des opinions libres qui n'intéressent pas la foi; comme les

de
nu
en
sur
con
fan
Cré
nat
y a
que
& l
moy
exté
rieur
non
bien
Doct
que
cour
Dieu
men
la se
autr
des
myf
le c
de l
L
d'A

deux Novateurs ne cessoient de l'influencer, selon le génie de toutes les sectes encore peu nombreuses.

Dans le livre de la Grace, il s'attache sur-tout à montrer que Pélage ne la reconnoissoit que de nom; que par la puissance de faire le bien qu'il rapportoit au Créateur, il n'entendoit que nos facultés naturelles; & que le secours divin qu'il y ajoutoit, ne signifioit dans sa bouche que la loi, la révélation, l'instruction & l'exemple, en un mot, les différens moyens que le Seigneur peut employer extérieurement: quant à la grace intérieure, qu'il ne la jugeoit qu'utile, & non de nécessité absolue pour faire le bien. Encore prétend-il, ajoute le saint Docteur, qu'elle ne nous aide qu'après que de nous-mêmes, & sans aucun secours, nous nous sommes attachés à Dieu. Tel est en effet le point fondamental de l'erreur, qu'on tint encore dans la secte, après avoir abandonné tous les autres. Il y constitua la doctrine propre des sémi-Pélagiens, qui anéantissant le mystère de la Prédestination, attribuerent le commencement du salut aux forces de la Nature.

La profonde doctrine & la célébrité d'Augustin n'effrayèrent pas le jeune Evê-

que d'Eclane. Julien, avec du mérite, mais infiniment plus de témérité & de présomption, se jugea capable de faire tête lui seul à cet illustre Athlète. Les plus grands motifs animoient son ardeur. Il se représentoit la guerre comme terminée, & le plus glorieux triomphe assuré, tant à son parti qu'à sa personne, s'il vainquoit l'Evêque d'Hippone; &, s'il étoit vaincu, il se consoloit par la considération des éminentes qualités du vainqueur.

Mais la bonne opinion qu'il avoit de lui-même, ne lui permettoit guère de douter de l'heureuse issue du combat. Déjà il donnoit à son antagoniste le nom de Goliath; & il s'appeloit un nouveau David qui, en le terrassant, alloit faire triompher la vraie religion des blasphémateurs du Maître de la Nature & de ses plus dignes ouvrages. Toutes les productions de Julien portoient cette empreinte d'orgueil & d'arrogance. Sa plume ne se laissoit pas de distiller le fiel & le venin, non-seulement sur la personne du saint Docteur, mais sur toute l'Eglise, qu'il accusoit d'ignorance, de précipitation & d'iniquité dans la condamnation des dogmes & des chefs du parti de Pélage. Toujours il se plaignoit qu'on les eût pro-

scrits, sans convoquer un Concile Œcumenique; sa vanité lui faisant ambitionner de voir l'Église en corps s'occuper de lui, & de l'agiter, s'il ne pouvoit la renverser. Il n'étoit pas moins flatté par les espérances qu'il fendoit sur une longue indécision, sur les délais nécessaires pour la célébration d'un Concile, sur la fermentation des esprits & les désordres inevitables pendant l'absence des Pasteurs.

Malgré la supériorité si marquée du mérite, aussi bien que de l'âge & de la renommée, Augustin répondit avec une modestie exemplaire, qu'il étoit bien éloigné de s'arroger, entre les Catholiques, la gloire que Julien s'attribuoit parmi les **Pélagiens**, en se faisant fort de vider seul un différend de si grande conséquence; que pour lui-même il se regardoit à peine comme un foible combattant parmi une infinité de Héros opposés aux nouveautés profanes; & qu'il n'avoit pas la présomption de s'imaginer, que sa défaite ou sa victoire personnelle eussent rien de décisif, soit en faveur, soit au préjudice de la foi. Il entreprit néanmoins, dès lors, cette solide & vigoureuse réfutation, qui anéantit toutes les défenses de la secte; mais, comme il n'avoit pas encore pu se procurer l'ouvrage du présomptueux

Sectaire, il ne mit pas la dernière main à sa réponse, qui demeura encore assez long-temps imparfaite.

Depuis quelques années, son grand ouvrage en quinze livres touchant la Trinité, étoit resté dans le même état. Il l'avoit entrepris, pour suppléer à ce qui manquoit aux écrits des Latins, sur cette sublime & profonde matière, & pour l'utilité des personnes qui ne pouvoient pas lire les Auteurs Grecs. Il avoit ensuite abandonné ce travail; parce qu'on lui en déroba les premiers livres, presque aussi-tôt qu'ils furent composés. Il profita du relâche qu'il étoit obligé d'accorder lui-même à Julien, pour achever & perfectionner ce traité de la Trinité, autant que les circonstances le lui permettoient, & sans trop faire de changemens à ce qui en avoit été publié sans son aveu.

Cet écrit passe toutefois, au moins quant au fond des choses, pour un des plus estimables de Saint Augustin. Les derniers livres sont sur-tout dignes d'attention: ils renferment ce qu'il y a tout-à-la-fois de plus élevé & de plus solide dans la métaphysique, particulièrement touchant la distinction de l'ame & du corps, & sur la Nature des êtres

spi
que
les
au
en
foin
c'es
dan
cell
nat
per
L
deu
lon
gust
tant
guli
où
que
que
plai
por
pire
latr
son
mie
sou
des
fide
lea

spirituels. L'Auteur décide nettement la question des hypostases, si célèbre entre les Grecs & les Latins, & qui n'étoit au fond qu'une dispute de mots. Mais en admettant trois hypostases, il a grand soin d'observer ce qu'on entend par-là; c'est-à-dire, que le terme d'hypostase, dans la bouche des Latins, comme dans celle de plusieurs Grecs, ne signifie pas nature ou substance, mais subsistance ou personne.

Le traité de la Cité de Dieu en vingt-deux livres, & par conséquent le plus long de tous les ouvrages de S. Augustin, est encore beaucoup plus important, soit par le choix des matières, singulièrement intéressantes pour le temps où il parut, soit par l'aménité, l'éloquence, l'ordre & la méthode avec lesquelles elles sont présentées. Ce fut aux plaintes insensées des Païens, qui rapportoient toutes les calamités de l'Empire aux Dieux irrités de la ruine de l'idolâtrie, que cet excellent ouvrage dut son existence. On a vu, dès les premiers siècles, que ces murmures avoient souvent lieu, & qu'ils étoient la cause des plus violentes persécutions. Les Infidèles affectoient quelquefois de paroître scandalisés. Les Chrétiens, disoient-ils,

font enveloppés comme nous dans les maux que nous attire leur irréligion. Le Dieu qu'ils adorent à l'exclusion de tous les autres, & qu'ils font si puissant, ne les a pas favorisés plus que nous. Ils ont été pillés, massacrés par les Barbares, réduits au plus horrible esclavage; leurs femmes & leurs filles ont enduré les mêmes outrages que les nôtres. Depuis long-temps, les oreilles pieuses étoient offensées de ces blasphêmes, & le zèle des personnes en place & solidement Chrétiennes gémissoit de voir retarder par-là les progrès du Christianisme. Le Tribun Marcellin, qui s'étoit employé avec tant de sagesse & de succès à la réunion des Donatistes, écrivit à S. Augustin, pour l'engager à mettre une bonne fois en poudre des reproches aussi insensés qu'opiniâtres. Le saint Docteur lui envoya d'abord sa grande lettre, intitulée: *De la Politique*, & qui roule toute entière sur l'extravagance de ces impiétés. Concevant ensuite qu'un champ si vaste demandoit quelque chose de plus, il commença son ouvrage de la Cité de Dieu, qui par mille embarras & mille occupations successives, ne put être achevé que plus de douze ans après, vers l'an 426.

Dès la première année qu'il y travailla,

Ap. Aug.
Ep. 136.

il se vit obligé de faire son traité de la Foi & des Œuvres, pour réfuter ceux qui prétendoient que la foi avec le bap-tême suffisoit pour le salut, sans le secours des bonnes œuvres. On y voit clairement que la doctrine de l'Eglise sur cet article fut de tout temps la même qu'aujourd'hui, & que dès-lors l'interprétation arbitraire des Divines Ecritures, en particulier des écrits de S. Paul, don-noit lieu aux mêmes erreurs qu'en ces derniers siècles.

Pour en revenir à *la Cité de Dieu*, le dessein de l'ouvrage, qui en a fourni le titre, est de défendre la société des enfans de Dieu, contre celles des enfans du siècle; c'est-à-dire l'Eglise contre le Paganisme. A cet effet, on combat les préjugés des Païens, dans les dix premiers livres qui font comme la première partie de tout l'ouvrage; & dont les douze suivans établissent la vérité de la Religion Chrétienne. Quoique nous ne nous soyons pas engagés à faire une analyse suivie des ouvrages des Pères, nous en devons au moins tirer les traits importans de la tradition, & sur-tout les points de doctrine dont l'omission pourroit paroître suspecte.

Nous recueillerons d'abord le beau

témoignage que rend notre S. Docteur, tant au culte des saints qu'au sacrifice adorable des nos Autels. Jamais aucun Fidèle, dit-il, a-t-il entendu le Prêtre, même Lib. 2. à un autel érigé à l'honneur de Dieu sur
c. 2. le corps d'un Martyr, dire dans les prières: Pierre, Paul, ou Cyprien, je vous offre ce sacrifice; au lieu d'offrir à Dieu feu. ce grand, ce véritable, cet unique sacrifice des Chrétiens, auquel tous les vains sacrifices ont cédé: expressions si propres, & si réfléchies de la part de ce Père, que dans les instructions dogmatiques qu'il envoya au Tribun Marcellin, il appelle encore la Messe notre unique & très-véritable sacrifice. Il atteste même l'antiquité de quelques observances de notre liturgie, telles que les préfaces avant la célébration des saints mystères.

Il n'importe pas moins de relever le témoignage frappant que le traité de la Cité de Dieu rend à la liberté de l'homme pécheur, & à l'indifférence active de sa volonté. Après avoir proposé l'hypothèse de deux hommes parfaitement semblables en tout genre de dispositions, & tentés également par les attraites de la volupté, dont l'un néanmoins succombe à la tentation & l'autre y résiste, Augustin de
mand

mand
diffé
sonna
voulu
les lo
qu'il
-cence
des r
saint
peu p
ont é
ont p
tandis
aband
le sou
pas é
dans
vraim
volon
rance
plicati
dit n'
c'est-à
posé c
logien
ainsi
prévu
quoiqu
des,
mel d

mande la raison de ces déterminations différentes. Que peut-on répondre de raisonnable, dit-il, si ce n'est que l'un a voulu & que l'autre n'a pas voulu violer les loix de la chasteté? Il est évident qu'il ne s'agit point ici de l'état d'innocence, dans lequel il n'étoit pas question des révoltes de la chair: C'est ce que le saint Docteur confirme indirectement, un peu plus bas, en disant que les bons Anges ont été discernés des mauvais, parce qu'ils ont persévéré dans la bonne volonté; tandis que ceux-ci se sont pervertis, en abandonnant, par une volonté perverse le souverain-bien, dont ils ne se seroient pas écartés, s'ils avoient voulu. Voilà, dans ces divers états, une détermination vraiment & prochainement libre de la volonté, tant au péché qu'à la persévérance dans le bien. Telle est aussi l'explication de la nécessité que le S. Docteur dit n'être pas contraire à notre liberté; c'est-à-dire, la nécessité de vouloir, supposé que nous voulions, & que les Théologiens appellent nécessité conséquente; ainsi que de la nécessité qu'une faute prévue par le Seigneur se commette, quoiqu'en laissant agir les causes secondes, il ne fasse que permettre le mal formel du péché.

Pour ce qui est du fond du traité de la Cité de Dieu, plan magnifique qui embrasse & développe toute l'économie de la société des vrais adorateurs du Très-haut, on y admire sur tout la sagacité, l'érudition, la dextérité & la justesse, avec lesquelles Augustin, encore plus admirable ici que dans ses autres ouvrages, fait, combine, présente, manie en maître les évènements & les révolutions de tous les âges. En parcourant l'Histoire Profane depuis les temps les plus obscurs de la guerre de Troye, il fait voir que les Dieux n'ont, ni préservé, ni délivré leurs adorateurs des calamités inséparables de la condition & des passions humaines. Il insiste particulièrement sur les révolutions des guerres Punique, sur les guerres civiles de Marius & de Sylla. Puis montrant que ces fléaux avoient été beaucoup plus affreux que les invasions des Goths, il conclut qu'injustement on voudroit attacher au culte des Dieux la prospérité de l'Empire, ou ses malheurs à l'établissement du Christianisme.

Affermissant de plus en plus ce principe; il y eut, poursuit-il, d'autres grands Etats qui furent long-temps en butte aux revers, & qui tomberent enfin dans une

en
le
Pe
Di
ou
pu
n'a
ten
tes
l'eff
mer
l'ou
tre-
gran
au s
com
relle
Rom
tion
leur
rosite
lité
l'ouv
moit
crim
néra
hond
vertu
mém
aux

entière décadence. Tels sont entr'autres les fameux royaumes des Assyriens, des Perses, des Egyptiens. Donc, ou les Dieux n'ont pas eu de part à leur sort, ou la protection de ces Divinités est impuissante. D'un autre côté, les Juifs qui n'adoroient qu'un seul Dieu, ont eu leur temps de gloire & de prospérité. Toutefois la grandeur des Empires n'est pas l'effet du hasard, ni d'un destin également aveugle & impuissant. C'est donc l'ouvrage de la Providence, ou de l'Être-Suprême, qui en disposant des plus grandes choses, suffit par son immensité au soin des plus petites. Il a voulu récompenser, par les prospérités temporelles, les vertus humaines des anciens Romains, leur frugalité, leur modération, leur désintéressement personnel, leur zèle pour le bien public, la générosité de leur courage; quoique ces qualités éblouissantes fussent presque toujours l'ouvrage de l'amour propre, qui réprimoit les autres vices, mais des vices plus criminels que la vanité. Ainsi le Rémunérateur tout-puissant & magnifique qui honore jusqu'aux moindres traces de la vertu, & qui la couronne dans la fange même dont elle est défigurée, a donné aux Romains la puissance & la domina-

tion, à quoi ils attachoient le bonheur. Mais de peur qu'on ne crût le culte des Dieux nécessaire pour regner, le Dieu des Dieux a accordé un heureux & long regne au Grand Constantin, leur ennemi: par une conduite contraire, quoiqu'également sage & sainte, afin que les Empereurs ne fussent pas Chrétiens, précisément pour jouir des biens temporels, il a enlevé le religieux Jovinien, plus vite encore que Julien l'Apostat; & maître absolu des causes, ainsi que des effets, il a fait triompher les armes du pieux Théodose, & il a permis que la vertu de Gratien fut la victime d'un Tyran.

On doit remarquer en passant, que les maux temporels ne sont pas toujours en cette vie des peines du péché, & que cette erreur est aussi contraire aux principes de S. Augustin, qu'au sentiment de l'Eglise qui l'a condamnée. Ce Père dit expressément, que les adversités furent pour Job l'épreuve de sa vertu. Indépendamment même des fautes que commettent les hommes les plus justes, & des peines temporelles qu'ils méritent par-là; le Seigneur, ajoute-il, a voulu que les biens & les maux de cette vie fussent communs aux bons & aux mé-

chans, parce qu'il a préparé pour l'avenir des biens & des maux qui feront séparément le bonheur & le malheur des uns & des autres: économie sage qui nous instruit en même temps du mépris que Dieu fait & qu'on doit faire des biens de cette vie, par l'indignité de ceux à qui il les abandonne. C'est ainsi qu'il n'a pas voulu donner lieu aux hommes de se précipiter dans un malheur sans mesure & sans fin par la crainte de ce qu'ils appellent des maux, & qu'il départit ordinairement à ses amis, comme ses plus précieuses faveurs. S'il ne punissoit ici bas aucun péché d'une manière sensible, on pourroit imaginer qu'il n'y a point de Providence; & si tout péché y étoit puni, on se persuaderoit que rien n'est réservé au dernier jugement. Il en est de même des biens apparens de cette vie: si Dieu n'en faisoit part à aucun de ses serviteurs, il sembleroit que ces biens ne dépendissent pas de lui; & s'il les donnoit à tous ses adorateurs fidèles, nous croirions ne le devoir servir que pour ces sortes de récompenses. Ainsi la piété n'auroit plus d'autre aiguillon que la cupidité; ou du moins l'esprit bas & charnel de la loi de servitude reprendroit la place de la loi de

l'esprit & de l'amour des biens invisibles.

Lib. 1.
c. 8.

Saint Augustin nous apprend ainsi à n'employer que sobrement les menaces & les récompenses temporelles, pour exciter, tant à la fuite du vice qu'à la pratique de la vertu. On doit prendre garde en effet de relever, avec plus de zèle que de lumière, les revers des ennemis de l'Eglise, comme autant de punitions divines; & les succès de ses défenseurs, comme des preuves incontestables de la vérité. Ces promesses & ces menaces peuvent en imposer quelque temps aux simples: mais quand ils les voient sans effet, comme il arrive le plus souvent dans la conduite presqu toujours impénétrable de la Providence; alors ce qui devoit faire l'appui de la foi, en devient le scandale. Avec la piété la plus ingénieuse, on est réduit à recourir en mille occasions à la profondeur des divins jugemens. Or quand les preuves d'induction ne sont pas toujours concluantes, elles ne le sont jamais.

Vers la fin du traité, principalement dans le vingt unième livre, le S. Docteur insiste beaucoup sur la résurrection de Jésus-Christ, comme sur le témoignage le plus convaincant de sa Divinité & de la vérité de notre religion: il

invisibles.
 nd ainsi à
 s menaces
 lles, pour
 ice qu'à la
 bit prendre
 vec plus de
 revers des
 e autant de
 ccès de ses
 uves incon-
 promises &
 mposer quel-
 mais quand
 comme il ar-
 conduite pres-
 de la Provi-
 t faire l'appui
 ndale. Avec
 on est réduit
 ions à la pro-
 ns. Or quand
 sont pas tou-
 le sont jamais.
 principalement
 e, le S. Doc-
 la résurrection
 sur le témoi-
 nt de sa Divi-
 tre religion: il

tire les preuves de cette résurrection,
 de ce que le Monde entier la croit sur
 la prédication des Apôtres. Voici, dit-il,
 trois choses inconcevables; savoir que
 Jésus-Christ est ressuscité; que le monde
 a cru une chose si incroyable; & qu'un
 petit nombre d'hommes grossiers & igno-
 rans l'ont persuadée aux savans mêmes.
 Nos adversaires ne veulent pas croire
 la première: ils voient & croient la se-
 conde; & ils ne sauroient dire comment
 elle est arrivée, si ce n'est par la troisième.
 En effet ces hommes méprisables qui
 disoient avoir vu Jésus-Christ monter au
 Ciel, ne l'affirmoient pas seulement, mais
 le confirmoient par les plus grands mi-
 racles; & cela dans le siècle le plus éclairé,
 le moins accessible au manège de la feinte
 & de la supercherie. Pourquoi donc, dira-
 on, ne se fait-il plus de pareils miracles?
 Parce qu'ils ne sont plus de la même né-
 cessité, depuis que la loi du Monde en-
 tier lui fournit un miracle toujours sub-
 sistant. Il s'en fait cependant encore,
 quoi qu'ils n'aient plus la même célé-
 brité, & qu'ils soient peu connus hors
 des lieux où ils s'opèrent. Là-dessus,
 il raconte jusqu'à vingt-deux miracles,
 qu'il assure pour les avoir vus lui-même,
 ou pour les avoir appris de témoins ocu-

laïres de sa connoissance; ajoutant qu'il en omet un nombre incomparablement plus grand.

Pour donner encore plus de poids à un ouvrage dont le succès importoit si fort à la Religion, il engagea Orose à composer son Histoire, qui fournit en effet un nouvel appui à la Cité de Dieu. L'Historien Espagnol étoit repassé en Afrique, au retour de la Palestine, selon sa promesse, avec les lettres d'Eros & de Lazare contre Pélage. Comme l'Espagne se trouvoit en proie à d'innombrables & cruels effains de Barbares, Orose ne put rentrer dans le sein de sa patrie aussi-tôt qu'il le désiroit. Dans cet intervalle, il entreprit, à ce qu'on croit, son Histoire, qui parcourt sommairement les différens âges du Monde, depuis le déluge jusqu'à son temps. Mais parce qu'il avoit principalement en vue l'édification des Romains, il s'étend beaucoup plus sur l'Histoire Romaine que sur les autres: il en recueille tous les événemens propres à faire voir aux Païens qu'en tous les temps, & sous tous les cultes, le genre humain avoit été affligé des mêmes fléaux que ceux qu'on essuyoit alors.

Orose s'étoit chargé, pour l'Espagne, de quelques reliques de S. Etienne, les

premières du Prince des Martyrs qui soient parvenues en Occident. Ces précieuses dépouilles avoient été découvertes peu d'années auparavant, au moyen de la révélation qui en fut faite, à trois reprises différentes, à un saint Prêtre, nommé Lucien, & attaché à l'Eglise de Jérusalem, tandis même que l'Evêque Jean étoit au concile de Diospolis. Après la troisième apparition de Gamaliel qui avoit été enterré avec son fils Abibas & son ami Nicodème au même lieu que saint Etienne, près du bourg de Caphargamala; c'est-à-dire bourg de Gamaliel; Lucien craignant de résister à l'ordre de Dieu, alla tout raconter à son Evêque, qui versant des larmes de joie, & louant Dieu, lui indiqua un tas de pierres dans un champ particulier, où il lui ordonna de fouiller: l'Evêque avoit une connoissance de quelque tradition, concernant l'endroit où ces corps saints reposoient. Lucien revint en diligence informer tous les habitans du bourg, de quel trésor leur territoire étoit dépositaire, & il les invita à venir creuser avec lui dès le lendemain. Mais pendant la nuit, le moine Migèce, homme d'une vie également pure & simple, fut instruit en songe, que ce tas de pierres n'étoit qu'un monument de deuil

Marcell.
Chron. an.

Epist.
Luc. n. 8,
Phot.
c. 17.

usité parmi les Juifs, & que les saintes reliques reposoient plus à l'Orient, dans un vieux tombeau qui tomboit en ruine. Il avertit Lucien & ceux qui faisoient des recherches inutiles : on ouvrit le tombeau ; & l'on y trouva trois coffres ou cercueils, avec une pierre où étoient gravés, en caractère Syriaque, les noms d'Etienne, de Nicodème, de Gamaliel & d'Abibas.

Aussi-tôt l'on porta cette heureuse nouvelle à l'Evêque Jean, qui partit de Diospolis, accompagné de deux autres Evêques, afin de lever les reliques avec la solemnité convenable. A l'ouverture du cercueil de saint Etienne, une sainte horreur saisit ceux qui en étoient proches, un tremblement de terre se rendit sensible fort au loin, & il s'exhala une odeur si agréable & si extraordinaire, qu'on la crut surnaturelle & miraculeuse. Le corps du Martyr étoit réduit en cendres, excepté les os qui se trouvoient parfaitement conservés, & dans leur situation naturelle. Mais cette cendre sacrée avoit une vertu toute-puissante.

Dans la multitude prodigieuse des affligés & des malades attirés par la curiosité ou par la religion, il y eut soixante & treize personnes guéries subitement, à la première ouverture du cercueil ; les

anc
dou
de f
froi
sem
ren
des
S. I
été
quel
si lo
Cett
Déc
hon
fasse
troiti
la ra
une
dout
le p
L
qu'il
ques
char
Espa
voit
& A
Oro
don
foi

unes, de fièvres, de maux de tête, de douleurs d'entrailles; les autres de pertes de sang, de fistules invétérées, d'humeurs froides & d'épilepsie. On baïsa respectueusement les saintes reliques, puis on les renferma; & en chantant des Hymnes & des Pseaumes, on transporta celles de S. Etienne à l'Eglise de Sion, où il avoit été ordonné Diacre: mais on en laissa quelque partie au bourg de Caphargamala, si long-temps honoré de leur présence. Cette translation se fit le vingt-sixième de Décembre, jour où l'Eglise a toujours honoré depuis le saint Martyr; quoiqu'on fasse la mémoire de cette translation, le troisieme d'Août, sans qu'on en sache la raison. Pendant la cérémonie, il tomba une pluie abondante qui prévint la disette, dont une longue sécheresse menaçoit tout le pays.

Le Prêtre Lucien fit part des reliques qu'il avoit gardées; c'est-à-dire, de quelques ossemens, & de quelque partie des chairs réduites en poudre, à un Prêtre Espagnol, nommé Avitus, qui se trouvoit depuis quelque temps en Palestine, & Avitus les envoya en Espagne, par Orose, avec une relation de la manière dont on les avoit trouvées. L'esprit de foi fit penser que ce seroit-là, pour le

Clergé & les Peuples de la Lusitanie, une puissante consolation, dans les incursions & les persécutions des Barbares; & que rien ne seroit plus propre à soutenir le courage des fidèles, que d'avoir sous leurs yeux les instrumens du premier triomphe remporté sur les ennemis de la foi.

Après quelque séjour en Afrique, Orose voulut enfin rentrer en Espagne: mais il ne put ou n'osa aborder dans le continent, à cause des Barbares qui l'infestoient. Il prit terre à l'île de Minorque, & fit quelque séjour dans la ville de Magone, aujourd'hui Mahon, dès-lors célèbre par son excellent port. Les reliques dont il étoit chargé, furent déposées dans une église proche de la ville. Il sembla que l'esprit du Saint Martyr, qui avoit confondu avec tant de force l'impie Judaique, fut passé dans tous les Fidèles qui venoient par troupes rendre à ses reliques leurs hommages religieux. Par toute la ville, où les Juifs étoient en grand nombre; on se mit à disputer contre eux sur la religion; & de ces disputes particulières, on en vint à une conférence publique & réglée. Les Juifs s'y préparèrent, en se munissant, moins d'argumens & de doctrine, que de pierres,

Lustante,
 uns les in-
 Barbares;
 pre à sou-
 que d'avoir
 s du pre-
 es ennemis

ique, Orose
 ne : mais il
 s le conti-
 qui l'infes-
 Minorque,
 ville de Ma-
 dès-lors cé-
 Les reliques
 ent déposées
 la ville. Il
 Martyr, qui
 le force l'im-
 dans tous les
 oupes rendre
 ges religieux.
 Juifs étoient
 nit à disputer
 & de ces dis-
 vint à une
 ée. Les Juifs
 issant, moins
 que de pierres.

de bâtons, & de toutes sortes d'instru-
 mens offensifs, dont ils remplirent leurs
 Synagogues. Ils comptoient beaucoup
 sur le pouvoir & les richesses de leur
 Chef qu'ils nommoient Patriarche. Ils
 manderent aussi un certain Théodore,
 qui avoit une autorité extraordinaire par-
 mi eux, & qui étoit allé dans l'isle de
 Majorque.

L'Évêque Sévère, qui étoit pareille-
 ment absent de Minorque, revint à la
 hâte, avec une grande multitude de Fi-
 dèles, encouragés par des visions que
 l'évènement vérifia. Le Juif Théodore
 en eut de son côté, qui faciliterent beau-
 coup sa conversion. Cependant l'Évêque
 fit avertir les Juifs de son arrivée; & ils
 se rendirent à la maison où il logeoit.
 Mes frères, leur dit-il avec douceur,
 pourquoi dans une ville soumise aux lois
 Romaines, avez-vous fait provision d'ar-
 mes & de bâtons, comme si vous aviez
 à faire à des troupes de brigands & de
 Barbares? Que vous êtes injustes! vous
 voulez notre mort; & nous ne voulons
 que votre salut. Les Juifs qui croyoient
 leur trame fort secrète, nierent tout avec
 serment. A quoi bon vous parjurer, re-
 prit l'Évêque, quand la seule inspection
 des lieux peut vous confondre? Allons

Ep. Sever.
 de mir. S.
 Steph. n. 2

à la Synagogue. Tous y allerent, en chantant un Pseaume en commun, tant Juifs que Chrétiens. Mais dans la route, des femmes Juives jeterent, du haut des maisons, de grosses pierres, qui pourtant ne blessèrent personne. Les Fidèles, quoi que pût dire l'Evêque pour les contenir, chargerent aussi les Juifs: mais personne ne fut encore blessé. Cependant les Chrétiens se rendirent maîtres de la Synagogue devenue comme un arsenal; la brûlerent, après en avoir retiré les Livres saints, de peur de la profanation, & remirent l'argenterie aux Juifs, pour les convaincre de leur parfait désintéressement. Delà ils revinrent à l'Eglise, avec une tranquillité & une modération, qui jeta dans une espèce de ravissement ceux dont ils souhaitoient & demandoient au Seigneur la conversion.

Ces vœux & plus encore ceux du Saint Martyr, opérerent efficacement. Le Juif Ruben, intimément lié avec Théodore, abjura le Judaïsme sur le champ, & avec tant d'éclat, qu'il reprocha publiquement aux autres leur indocilité. Trois jours après, Théodore vint, accompagné d'une troupe nombreuse, à la Synagogue incendiée, dont les murs subsistoient encore. Il n'avoit jamais eu plus de zèle

pou
avec
inip
peup
voix
fus-
déjà
Cont
leur
tés.
épars
tu fa
un m
Juifs
de air
qui é
proch
dore
mond
c'est
A
le son
rema
qui c
mont
quelq
puis
Je fe
prom
soit p

pour la loi Judaique, & il la défendit avec toute l'ardeur & la fermeté que peut inspirer la présomption. Tout-à-coup le peuple Chrétien se mit à crier, d'une voix unanime: Théodore, crois en Jésus-Christ. Les Juifs entendirent que déjà Théodore croyoit en Jésus-Christ. Conternés de se voir abandonnés par leur Chef, ils se disperferent de tous côtés. Les femmes couroient, les cheveux épars, en pleurant & en répétant: Qu'as-tu fait, Théodore, qu'as-tu fait? En un moment Théodore se vit le seul des Juifs sur la place, interdit & confus d'être ainsi délaissé de tous ses frères. Ruben qui étoit déjà converti, lui dit en s'approchant: Que craignez-vous, Théodore? Pour vivre en paix, tant en ce monde qu'en l'autre, le plus sûr moyen, c'est de croire en Jésus-Christ.

A ce moment, Théodore se rappela le songe mystérieux qu'il avoit eu; & remarquant au tour de lui des moines qui chantoient, comme ils lui avoient été montrés dans cette vision, il demeura quelques instans recueilli en lui-même; puis il dit à l'Evêque & aux Chrétiens: Je ferai ce que vous désirez, je vous le promets: mais afin que ma conversion soit plus utile, donnez moi le loisir de

parler à mon peuple. Tous les Fidèles témoignèrent leur joie, de la manière la plus expressive. Les plus distingués se jetoient sur lui, pour l'embrasser; d'autres s'empressoient à l'entendre, tous se précipitoient pour le voir & lui applaudir. Il retourna à son logis, & les Chrétiens allèrent à l'Eglise offrir en action de grâces les saints mystères. Comme ils sortoient, ils trouverent une troupe nombreuse de Juifs qui venoient demander à l'Evêque, d'être inscrits au nombre des serviteurs de Jésus-Christ. On retourna à l'Eglise; on rendit au Seigneur de nouvelles actions de grâces; & l'Evêque les mit tous au nombre des Catéchumènes.

Un autre jour, on ne put commencer le saint sacrifice qu'à une heure après midi; tant l'Evêque fut occupé par les Juifs qui se présentoient pour être instruits. Cependant on attendoit avec impatience, que Théodore exécutât sa promesse. Il dit qu'il vouloit auparavant gagner sa femme, qu'il avoit laissée dans l'isle de Majorque. Les Chrétiens trouverent sa conduite raisonnable: mais la ferveur des Juifs convertis s'offensa du délai. Théodore satisfit donc leur empressement, & la multitude suivit son exemple, entr'autres, un vieillard de cent deux ans. Les

Rat
Que
les
ma
la
fem
Au
qui
mer
se je
le co
lier.
vous
Prop
de se
moin
il y
Juive
ter d
anné
tiens
stoit
bâti
plus
de l
L
heur
adres
l'Un
nous

Rabins mêmes se rendirent sans disputer. Quelques Juifs étrangers, quoique pressés de s'embarquer, aimèrent mieux en manquer l'occasion, que de manquer à la grâce. Il y eut seulement quelques femmes, qui s'obstinèrent pour un temps. Au bout de huit jours, une d'entr'elles, qui avoit pris le parti de s'enfuir par mer, ayant été ramenée dans l'isle, vint se jeter aux genoux de l'Evêque, en le conjurant avec larmes de la réconcilier. Mais pourquoi, lui dit-il, aviez-vous pris le parti de la fuite? Quoique le Prophète Jonas, répondit-elle, eût tenté de se dérober au Seigneur, il n'en a pas moins accompli sa volonté sainte. Enfin, il y eut cinq cent quarante personnes Juives converties en huit jours, à compter depuis le second de Février de cette année 418. Ces Israélites, devenus Chrétiens, détruisirent eux-mêmes ce qui restoit de leurs Synagogues : après quoi ils bâtirent une belle église à laquelle les plus qualifiés même d'entr'eux travaillèrent de leurs propres mains.

L'Evêque Sévère fit le rapport de cet heureux événement, dans une lettre qu'il adressa au Clergé & aux Fidèles de tout l'Univers, & qui s'est conservée jusqu'à nous. Elle fut portée à Usale en Afrique,

à l'Evêque Evode, ancien ami de saint Augustin; & on la lut publiquement dans l'église, un jour qu'on y reçut aussi des reliques du Martyr à qui elle étoit si honorable. Car des moines d'Usale, sur ce qu'ils avoient oui dire à Orose, des merveilles arrivées en Orient, avoient trouvé moyen de s'y procurer une fiole qui contenoit du sang de saint Etienne, avec quelques petits fragmens de ses os. L'Evêque Evode étant allé processionnellement hors de la ville, pour les recevoir avec une pompe & des solemnités conformes à la joie publique, cette première

Scv. l. l.
c. 4.

cérémonie fut honorée d'un miracle. Par la seule invocation du Saint, un barbier nommé Concordius, qui d'une chute s'étoit rompu le pied, fut soudainement guéri, vint sur le champ rendre grace auprès du saint dépôt, y alluma des cierges, comme on le pratiquoit dès lors, & laissa en témoignage le bâton, sans lequel il ne pouvoit auparavant marcher. Après que l'Evêque eut célébré les divins mystères dans une église voisine, le Clergé partit, accompagné d'une multitude infinie de peuple qui marchoit en ordre & en plusieurs chœurs, portant des tambours, chantant des Pseaumes, & répétant en refrain ces paroles de l'écriture :

Béni
Seign
char
noux
lenteu
l'on n
couve
tuaire
de l'E
gère f
accour
les pro
relique
qui les
yeux ;
nuit ell
vint to
tin, pe
Les
un lieu
laissé u
l'on fa
soulage
en fou
infinite
une m
les cor
qui se
Etien
gon d
dans l

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. L'Evêque étoit assis dans un char paré, tenant les reliques sur ses genoux. On les transporta ainsi, avec une lenteur majestueuse, jusqu'à la ville où l'on n'arriva que le soir; & on les déposa couvertes d'un voile blanc, dans le sanctuaire de la principale église, sur le trône de l'Evêque. Le même jour une boulangère fort connue, & qui étoit aveugle, accourut avec ce degré de foi qui opère les prodiges. Elle se fit conduire près des reliques, prit à tâtons l'extrémité du voile qui les couvroit, & l'appliqua sur ses yeux; puis se retira chez elle. Pendant la nuit elle fut si parfaitement guérie, qu'elle vint toute seule à l'église le lendemain matin, pour remercier le Seigneur.

Les reliques furent ensuite mises dans un lieu fermé, où l'on avoit cependant laissé une petite fenêtre ouverte, par où l'on faisoit toucher des linges pour le soulagement des malades. On y venoit en foule, & de fort loin: il s'y opéra une infinité de miracles, & l'on y consacra une multitude d'offrandes figuratives qui les constatoient. On doit remarquer celle qui se fit d'un voile, où étoit peint S. Etienne, chassant avec la croix un dragon de la ville: cette image fut exposée dans l'église, en face des reliques.

Præf. II.
6. ult.

Pour conserver la mémoire des miracles d'Ufale, l'Evêque en fit écrire l'histoire par un de ses clercs, qui ne pouvant suffire, dit-il, à leur multitude immense, se borna aux plus éclatans. On lisoit publiquement cette relation, à la fête du saint Martyr: après la lecture de chaque fait particulier, on cherchoit dans l'assemblée la personne sur qui s'étoit opérée la merveille: On la faisoit marcher au milieu des Fidèles, puis monter en un endroit du sanctuaire, où elle demouroit quelque temps debout, afin d'être connue de tout le monde. Ainsi vit-on d'abord la boulangère qui avoit été aveugle, ensuite le paralytique parfaitement sain, puis tous les autres successivement. Il est aisé de se figurer les grands effets que produisoit ce spectacle bien différent d'un simple récit. On croyoit voir l'opération même du prodige. Le peuple transporté faisoit de vives acclamations, en versant des larmes de joie. Souvent saint Etienne apparoissoit sur cette auguste scène, ordinairement sous la figure d'un jeune homme, & en habit de diacre. C'est cette foule de merveilles attestées par les hommes du premier ordre de ces temps-là, qui a rendu si célèbre la translation ou l'invention du premier Martyr.

S.
ment
d'un
espèc
en M
du S
fait n
tés, a
les pl
Un d
nomm
tombe
il éto
heur
qui s'
même
mes d
embra
sion d
rejeten
avoit
répan
près
pria l
extrac
Mart
délibé
veurs
fleurs
son

S. Augustin ne rapporte pas seule- Serm. 23
 ment, comme indubitable, la guérison & 24.
 d'un grand nombre de malades de toute
 espèce, à Calame & aux Eaux de Tibile
 en Numidie, où il y avoit des reliques
 du Saint, aussi bien qu'à Usale : mais il
 fait mention de plusieurs morts ressuscit-
 és, avec les circonstances tout à la fois
 les plus frappantes & les plus persuasives.
 Un des principaux citoyens de Calame, De Civit.
 nommé Martial, déjà avancé en âge, Dei xxij.
 tomba dangereusement malade. Comme v.
 il étoit Païen, sa fille qui avoit le bon-
 heur d'être Chrétienne, & son gendre
 qui s'étoit fait baptiser cette année-là
 même ; conjuroient leur père avec lar-
 mes de s'assurer un bonheur éternel, en
 embrassant la vraie religion. Mais l'aver-
 sion qu'il avoit du Christianisme, lui fit
 rejeter avec dureté les vœux de ce qu'il
 avoit de plus cher. Le gendre affligé alla
 répandre son ame devant le Seigneur,
 près des reliques de S. Etienne ; & il
 pria le Saint Martyr, avec une ferveur
 extraordinaire, pour la conversion de
 Martial. Par un de ces mouvemens in-
 délibérés qui sont les pronostics des fa-
 veurs célestes, il prit en se retirant des
 fleurs qui étoient sur l'Autel. Arrivé chez
 son beau-père, il les mit secrètement

près de la tête de cet Infidèle obstiné. Il étoit déjà nuit, & chacun alla prendre quelque repos. Avant qu'il fut jour, Martial demanda l'Evêque avec empressement: mais il étoit à Hippone, chez S. Augustin. A son défaut, le malade voulut qu'on fit venir les Prêtres. Dès qu'il les aperçut, il confessa la vérité de la foi, avec tant d'édification & de témoignages de repentir sur son aveuglement passé, qu'on ne tarda point à lui donner le baptême. Depuis ce moment jusqu'à sa mort, qui arriva peu après, il proféroit sans cesse ces dernières paroles de S. Etienne expirant: *Seigneur Jésus, recevez mon esprit.* Mais il les prononçoit, sans qu'on les lui eut apprises, sans savoir même qui les avoit dites avant lui. S. Augustin rapporte encore la résurrection de deux morts, & la guérison de plusieurs maladies naturellement incurables, entre les miracles de S. Etienne, dont il prit un soin tout particulier de s'instruire.

La mémoire de S. Jean Chrysostome devenoit aussi l'objet de la vénération générale de l'Eglise. Le Patriarche d'Alexandrie, S. Cyrille, qui par trop de considération & d'estime pour son oncle Théophile, avoit cru jusques-là devoir regarder le S. Evêque de Constantinople

èle obstiné.
 alla prendre
 t jour, Mar-
 mprellement:
 chez S. Au-
 malade voulut
 Dès qu'il les
 té de la foi,
 témoignages
 ement passé,
 onner le bap-
 qu'à sa mort,
 éroit sans cesse
 Etienne ex-
recevez mon
 it, sans qu'on
 voir même qui
 S. Augustin
 ction de deux
 plusieurs mala-
 bles, entre les
 ont il prit un
 nstruire.
 n Chrysostome
 la vénération
 Patriarche d'A-
 ui par trop de
 pour son oncle
 siques-là devoir
 Constantinople

comme légitimement condamné, céda
 enfin aux conseils que ne cessoit de lui
 donner S. Isidore de Péluse, de ne pas
 faire imaginer plus long-temps qu'il eut
 hérité de la passion de son oncle, & de
 ne pas entretenir, sous prétexte de piété,
 une éternelle division dans l'église. Il ne
 s'agissoit plus de rétablir la mémoire du
 Saint que dans l'Eglise d'Alexandrie. Son
 nom avoit déjà été inscrit dans les dyp-
 tiques d'Antioche, par deux Patriarches
 consécutifs, S. Alexandre & Théodote.
 Celui-ci y fut comme forcé par son peu-
 ple, qui conservoit un souvenir précieux
 de la divine éloquence, & de toutes les
 vertus de cet illustre Concitoyen : car
 Théodote craignoit long-temps que cette
 démarche ne le brouillât avec Atticus,
 Patriarche de Constantinople; & il lui
 envoya un Prêtre, chargé d'une lettre,
 pour le consulter. L'envoyé ayant publié
 le contenu de sa lettre, tout le peuple
 de la Capitale fut bientôt informé de ce
 qui touchoit un ancien Pasteur, qu'il avoit
 toujours regardé comme un père, &
 qu'il commençoit à révéler comme un
 Saint. Les rumeurs & les mouvemens
 furent tels par toute la ville, qu'Atticus
 incertain & fort alarmé alla trouver l'Em-
 pereur, pour travailler de concert à faire

cesser le trouble, sans irriter le peuple. Mais Théodose ne vit pas qu'il y eût à balancer sur un moyen aussi facile & aussi juste, que d'honorer la mémoire d'un digne Evêque, persécuté jusqu'après sa mort. Ainsi le nom du grand Chrysostome fut aussi-tôt inscrit dans les tables ecclésiastiques.

On ne fait pas au juste le temps où l'Eglise d'Alexandrie rendit la même justice à ce Saint : mais il est constant qu'elle étoit dans une parfaite union avec celle de Rome dès l'an 419, & par conséquent qu'alors au plus tard son Evêque avoit suivi l'exemple des autres Prélats ; puisque le Souverain Pontife, qui employoit si fortement son autorité pour la défense de S. Jean Chrysostome, ne communiquoit qu'avec ceux qui avoient consenti à lui rendre enfin justice.

Inuoc.
Ep. 10.

Prosp.
chron. an.
417.

Le Pape Zozime étoit mort le 26 Décembre dès l'année précédente, après avoir occupé le Saint Siège un an & neuf mois. Il ordonna que les Diacres porteroient à l'Autel, sur le bras gauche, des espèces de serviettes qui ont donné l'origine à l'usage du Manipule. Il statua aussi que les Clercs n'entreroient point dans les lieux publics pour y boire, qu'ils ne le feroient que dans les maisons des Fidè-

les,

les
des
qui
Cle
d'in
que
Zoz
temp
pand
l'Ar
sein
fir &
facti
les fu
core
nues,
que le
nité d
Prêtre
souten
toient
Tou
ple, a
blée d
le 29
mé Bo
ecclési
vertus
Pontifi
guarce
To

les, & autant qu'il se pourroit dans celles des autres Clercs : ce qui marque l'antiquité du zèle ecclésiastique à éloigner les Clercs des occasions de dissolution & d'intempérance, en leur interdisant la fréquentation des auberges. Comme le Pape Zozime, avant que de mourir, fut longtemps en danger, & que le bruit se répandit, à diverses reprises qu'il étoit mort, l'Archidiacre Eulalius, qui conçut le dessein ambitieux de lui succéder, eut le loisir & toutes les facilités de se former une faction. Il s'empara de l'église de Latran, les funérailles de Zozime n'étant pas encore faites ; & il en fit boucher les avenues, attendant là, durant deux jours, que le Dimanche arrivât pour la solennité de l'ordination : les Diacres, quelques Prêtres, & une assez grande multitude, soutenue par le Préfet Symmaque, s'étoient déclarés pour lui.

Toutefois la plus grande partie du peuple, ainsi que du Clergé, s'étant rassemblée dans l'église de saint Marcel, on élut le 29 Décembre un ancien Prêtre, nommé Boniface, aussi versé dans les sciences ecclésiastiques qu'exercé dans toutes les vertus, & d'autant plus digne de la Chaire Pontificale, qu'il marquoit plus de répugnance à y monter. Il fut ordonné avec

toutes les solemnités requises, par neuf Evêques de différentes Provinces; & l'acte de l'Ordination fut souscrit par environ soixante-dix Prêtres. On le conduisit, aussi-tôt après la cérémonie, à la basilique de saint Pierre. Eulalius de son côté fut ordonné par l'Evêque d'Ostie, que les factieux avoient fait venir, malgré son extrême vieillesse, & une maladie sérieuse dont il se trouvoit attaqué. Mais comme c'étoit l'ancienne coutume qu'il ordonnât le Pape; on vouloit absolument qu'il fit une cérémonie dont on espéroit un grand avantage pour la faction. Le jour même de l'élection de Boniface, le Préfet de Rome écrivit ce qui s'étoit passé à l'Empereur Honorius qui résidoit à Ravenne, donna les couleurs aux choses, selon qu'il étoit affecté & envoya des actes dressés de la manière la plus favorable à la cause de l'Anti-Pape.

L'Empereur ainsi prévenu, se déclara pour le factieux Pontife, fit enjoindre à Boniface de sortir de Rome, avec ordre aux Romains de l'éloigner de force, s'il résistoit. Cependant ceux qui l'avoient élu, trouverent moyen de faire parvenir la vérité à la Cour. Ils proposèrent en même-temps à Honorius, de mander les deux Chefs, avec leurs principaux

p
q
de
Pr
m
air
tro
av
sou
voi
de
can
div
déla
les
l'En
jour
con
non
culie
& le
On
des
sept
pour
Aly
par
tes
men
D

patrons, & de faire chasser de Rome quiconque n'obéiroit pas. En conséquence de cette requête, l'ordre fut donné au Préfet de surseoir à l'exécution du premier rescrit, & de signifier à Eulalius, ainsi qu'à Boniface, qu'ils eussent à se trouver à Ravenne le huitième de Février, avec les auteurs des deux ordinations, sous peine à celui qui y manqueroit, de voir déclarer ses prétentions nulles. Afin de rendre ce jugement, d'une manière canonique, on manda des Evêques de diverses Provinces, d'où ils vinrent sans délai, & s'assemblerent en concile. Mais les sentimens se trouvant trop partagés, l'Empereur remit la décision au premier jour de Mars, puis au 13 de Juin. Il convoqua dans l'intervalle un plus grand nombre de Prélats, & il écrivit en particulier à S. Paulin de Nole, dont les lumières & les vertus étoient également respectées. On n'écrivit qu'en général aux Evêques des Gaules, & à ceux de l'Afrique, excepté Aurèle de Carthage, par honneur pour son Siège, saint Augustin, son ami Alypius, & un petit nombre d'autres, par considération pour leur mérite. Toutes ces précautions devinrent heureusement inutiles.

De l'avis des Evêques assemblés en

premier lieu, & du consentement des parties, l'Empereur avoit ordonné provisionnellement, comme on approchoit de Pâque, qui, cette année 419 tomboit le 30 de Mars, que Boniface & Eulalius ne resteroient ni l'un ni l'autre à Rome, dans la crainte du tumulte, & que les saints mystères y seroient célébrés par Achille, Evêque de Spolette, qui n'étoit d'aucun parti. Eulalius revint cependant, dès le dix-huit de Mars, & rentra dans la ville à l'insçu du Préfet Symmaque, qui affectoit de ne plus le favoriser depuis qu'Honorius avoit été instruit, & qui vouloit passer pour neutre. Le même jour l'Evêque de Spolette écrivit au Préfet, qu'il étoit chargé par l'Empereur de célébrer à Rome la fête de Pâque; & trois jours après on le vit paroître. Il y eut quelque émeute à son arrivée, entre le peuple des deux partis; & celui d'Eulalius fut le plus mal mené. On étoit au moment de voir de plus grands excès, les Citoyens se menaçant de part & d'autre d'en venir aux mains d'une manière décisive, pour chasser de la basilique de Latran la faction qu'ils traitoient réciproquement de Schismatique: ce qui engagea le Préfet à demander sans délai une déclaration impériale, sur ce qu'il y

avoit
por
tulus
ne fi
Il ét
matio
conc
devé
tout
de p
sa lit
de l
véqu
fice
Les
l'exé
des
O
d'un
main
de l
stra
nité
à m
on l
Spo
laliu
duit
décl
le 3

avoit à faire avant les Fêtes. L'ordre fut porté par le Chancelier ou Secrétaire Vitulus : car ce titre, si honorable depuis, ne signifioit alors qu'un simple secrétaire. Il étoit dit premièrement, qu'en confirmation de la défense faite aux deux concurrens d'entrer à Rome, Eulalius devoit absolument en sortir, pour ôter tout sujet de sédition ; & cela sous peine de perdre, non-seulement sa dignité, mais sa liberté : en second lieu, que l'église de Latran ne seroit ouverte qu'à l'Evêque de Spolette, chargé de faire l'office pendant les saints jours de Pâque. Les officiers du Préfet étoient chargés de l'exécution, sous peine de grosses amendes & de la vie même.

On signiffia le rescrit à Eulalius, qui fut d'une opiniâtreté inflexible. Dès le lendemain, il rassembla sa faction & s'empara de la basilique de Latran, où il administra le baptême, & fit les autres solennités. Il fallut employer des troupes, & à main armée le chasser de l'église, où on laissa des gardes, afin qu'Achille de Spolette pût célébrer tranquillement. Eulalius fut même banni de Rome, & conduit en exil. L'Empereur approuva tout, déclara par un rescrit donné à Ravenne le 3 d'Avril, & reçu à Rome le hui-

tième, qu'Eulalius en avoit été légitimement expulsé, & que Boniface y devoit rentrer, pour prendre le gouvernement de l'Eglise. Ce fut un sujet de joie publique pour le peuple & pour le Sénat. Deux jours après, le Pontife légitime rentra effectivement dans la ville, avec un concours prodigieux, & parmi les plus vives acclamations. Son rival eut, quelque temps après, l'Evêché de Népi. Par cet arrangement, le Concile indiqué pour le 13 Juin devenant inutile, les Evêques, tant d'Afrique que d'ailleurs, furent contremandés. C'est ainsi que l'irrégularité de la conduite d'Eulalius ayant rendu son intrusion manifeste aux Evêques & à ses partisans mêmes, aussi bien qu'à l'Empereur, tous applaudirent au jugement de ce Prince; & le Schisme fut efficacement & légitimement terminé.

Les Africains demeurés libres chez eux, par l'heureux pli que prirent les affaires, & qui rendit le Concile d'Outremer inutile, en célébrèrent un national le vingt-cinquième jour de Mai de cette année 419. Le Pape Zozime, peu avant sa mort, avoit envoyé des légats en Afrique, sur la plainte d'Apiarius, Prêtre de l'Eglise de Sicque en Mauritanie, excommunié par son Evêque. Ces

légitime-
y devoit
ernement
e publique
at. Deux
me rentra
ec un con-
plus vives
, quelque
épi: Par cet
qué pour le
s Evêques,
furent con-
l'irrégularité
nt rendu son
ques & à ses
qu'à l'Em-
au jugement
ne fut effica-
niné.
libres chez
e prirent les
concile d'Ou-
ent un natio-
de Mai de
Zozime, peu
yé des légats
e d'Apiarius,
ne en Mauri-
Evêque. Ces

légats, restés en Afrique jusqu'au temps du Concile, y assisterent, selon la dignité de leur ordination. Il fut célébré à Carthage, dont il est réputé le sixième. Aurèle y présida, avec Valentin, Primat de Numidie. Ensuite étoit assis le légat Faustin, Evêque de Potentine, puis les Evêques des différentes Provinces de l'Afrique, en tout 217. Ce nombre, pour un Concile tenu par Députés, a paru peu vraisemblable à quelques Ecrivains qui l'ont entendu des souscriptions envoyées par les absens: conjecture, non-seulement imaginaire, mais d'une conséquence dangereuse contre les Conciles. Pour le faire évanouir, il ne falloit que suivre avec un peu plus d'attention l'histoire de ce Concile, qu'on auroit vu commencer, à la vérité, par vingt-deux Députés, mais continué par les Evêques convoqués à l'ordinaire de toute l'Afrique. Après tous ces Evêques, étoient assis les deux autres légats du Pape, Philippe & Afella, simples Prêtres, & n'ayant par leur légation, ni rang, ni caractère dans cette assemblée nationale.

Faustin demanda, dès l'ouverture, qu'on lût l'instruction qu'il avoit apportée de Rome. Elle contenoit deux points de règlement, encore fort délicats pour l'A-

Tom. 1
Conc. p.
1589.

Ep. 257.
c. 3.

frique; favoir les appellations des Evêques au Pape, & le recours des Prêtres ou des Diacres excommuniés par leur propre Evêque vers les Evêques voisins. Quoique ces décrets fussent l'ouvrage du concile de Sardique, Zozime les avoit donnés à ses légats, comme des canons de Nicée, non par un artifice, qu'on ne sauroit soupçonner dans un S. Pape; vu sur-tout qu'on n'en trouve pas le plus foible indice, & qu'une subtilité de cette nature, facile à confondre, étoit plus propre à ruiner, qu'à établir les prétentions du Pontife. Mais le concile de Sardique n'étant qu'une sorte de supplément à celui de Nicée, on les citoit indifféremment l'un pour l'autre, comme nous l'apprenons par la lettre du Pape Innocent au concile de Tolède. Le Pape Sirice nous apprend même, que depuis lui jusqu'à Gélase, on nommoit canons de Nicée dans l'Eglise Romaine tous les canons qui y étoient reçus. Si d'ailleurs les Africains eussent été bien au fait de leur propre histoire, ils n'auroient point élevé cette difficulté; puisqu'ils avoient eu trente de leurs Evêques, outre leur Primat, au concile de Sardique, dont on ne voit pas que ceux-ci ayent révoqué en doute l'œcuménicité. Mais depuis ce

Epist. 3.
c. 1.

tem
moy
acte
du
Phil
celu
leur
toit
com
des
obse
les
Sard
soixa
que
d'Al
qui
Arie
Su
faite
copi
cili
à Ca
che
can
sch
tem
con
écla
pou

temps-là les Donatistes avoient trouvé moyen de substituer, en Afrique, aux actes du vrai concile de Sardique, ceux du conciliabule tenu en même temps à Philippopolis par les Ariens; parce que celui-ci faisoit une mention honorable de leur chef Donat, & qu'il leur transmettoit quelque sorte de témoignage de leur communion avec les Orientaux. La vérité des faits sur ce point avoit été tellement obscurcie par les Schismatiques, que dans les actes qu'ils donnoient pour ceux de Sardique, S. Augustin dit dans sa cent-soixante-troisième lettre, que Jule, Evêque de Rome, & Athanase, Evêque d'Alexandrie, y étoient condamnés: ce qui convient parfaitement au concile Arien de Philippopolis.

Sur la citation des canons de Nicée faite par les Légats, on eut recours aux copies de ce concile, que le Primat Cécilien en avoit anciennement rapportées à Carthage. On n'y trouva point ce qu'on cherchoit; on ne put chercher dans les canons de Sardique, que l'artifice des schismatiques & le malheur extrême des temps avoient empêché de parvenir à la connoissance des Prélats même les plus éclairés. Ainsi la résolution fut prise, pour connoître au juste & dans tous

leur étendue les canons allégués, d'envoyer aux grands sièges de l'Eglise d'Orient. Par proviſion, & juſqu'à ce qu'on eût vu le contraire dans les actes originaux, on ſe ſoumit aux appellations & aux autres réglemens preſcrits, comme on l'avoit déjà fait du vivant de Zozime. Ce qu'on ſembloit craindre extrêmement, au moins par rapport à quelques points particuliers, c'eſt que dans l'exercice d'un droit bien que légitime, on ne traitât l'Afrique différemment des autres Eglises, & qu'on ne la ſoumit à des loix dont l'Italie étoit exempte. Car ſi ces diſpoſitions (dirent peu de temps après les Pères de Carthage en écrivant au Pape Boniface) ſont contenues dans le concile de Nicée, & obſervées chez vous en Italie, nous ne prétendons plus réclamer, ni nous défendre de les ſubir. Pour ce qui ſ'eſt fait d'ailleurs en notre concile, nos frères, l'Evêque Fauſtin & les Prêtres Philippe & Azelle vous l'apprendront, par les actes qu'ils ſont chargés de vous préſenter. Ces Légats, envoyés par Zozime, & continués par Boniface dans leur commiſſion, lui porteront cette répoſe auſſi-tôt après la concluſion de ce concile, qui eſt le dernier d'Afrique dont il nous reſte des actes. Comme il

Vers.
Græca p.
403.

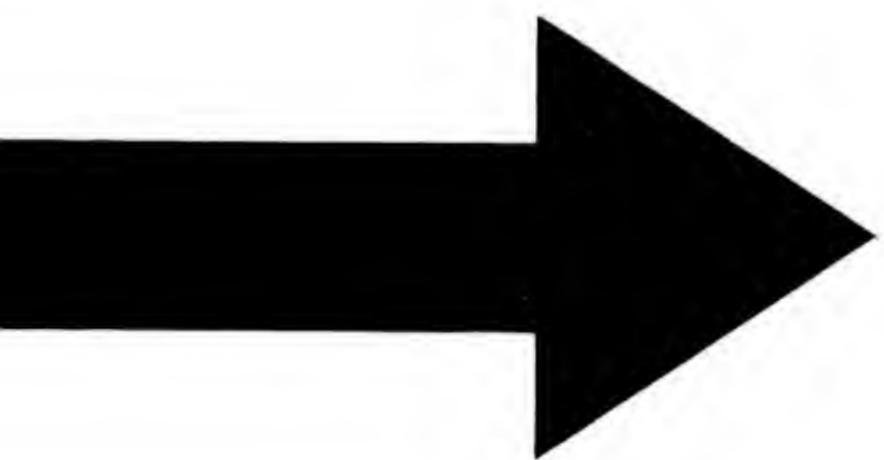
y eut
le par
de ſix
Carth
canon
conci
de de
nons
que l
font
comm
de N
Du
Egliſ
que,
charg
Il pa
Lieu
dign
Prêt
prof
Inno
& S
leur
que
rem
qui
col
me
ſav

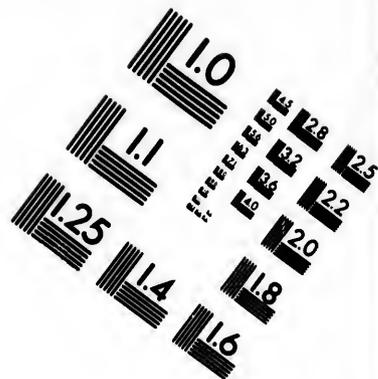
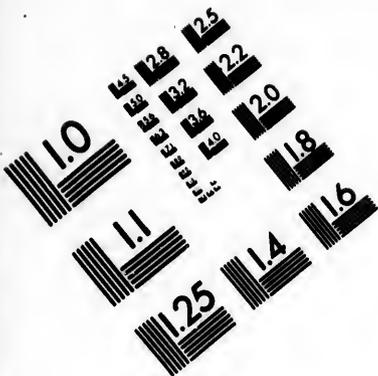
Y eut une seconde séance le 30 Mai, ou le partage souvent en deux, sous le nom de sixième & de septième conciles de Carthage. On lui attribue trente-trois canons, qui ne font que renouveler les conciles précédens. Il étoit assez ordinaire de donner le nom d'un concile aux canons dressés dans un autre. C'est ainsi que les canons de Milève & d'Hippone sont attribués aux conciles de Carthage, comme ceux de Sardique au concile de Nicée.

Du nombre des députés envoyés aux Eglises de l'Orient par celles de l'Afrique, étoit le Prêtre Innocent, qui eut la charge de consulter l'Eglise d'Alexandrie. Il passa par la Palestine, & (après les Lieux Saints) il ne jugea rien de plus digne de sa visite que le saint & savant Prêtre Jérôme qui y résidoit. Jérôme profita de cette occasion, & chargea Innocent d'une lettre pour S. Augustin & S. Atypius. Je prends Dieu à témoin leur manda-t-il, des transports de joie que me cause le triomphe que vous avez remporté sur l'hérésie de Célestius. Eh! qui me donnera des ailes, comme à la colombe, pour aller vous embrasser, & me réjouir avec vous? Vous désirez de savoir, si de ma part j'ai répondu aux

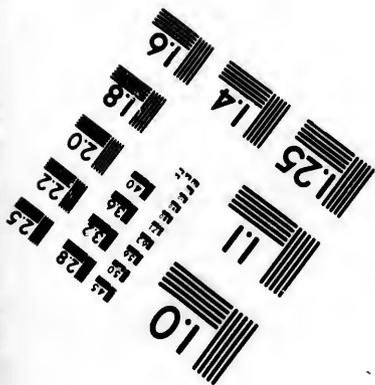
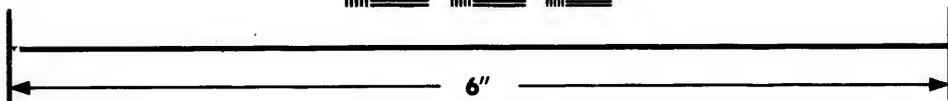
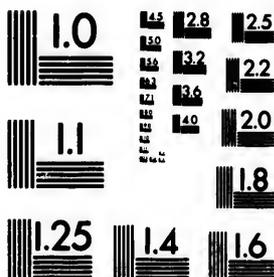
Epist. 2.







**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 128
16 132
17 22
18 20

19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

livres d'Annien. Mais depuis le temps qu'ils sont parvenus entre mes mains, je me suis vu si accablé & de mes infirmités, & de la mort de notre sainte fille Eustochie, que j'avois presque résolu de les oublier. J'y répondrai néanmoins, si Dieu m'en donne les forces. Mais vous le feriez beaucoup mieux & avec plus de bienséance que moi, qui paroîtrait louer mes propres ouvrages, en défendant la vérité qu'ils contiennent. Nos saints enfans, Albine, Pinien & Mélanie, vous saluent avec une grande effusion de cœur, aussi bien que la jeune Paule, qui vous prie instamment de vous souvenir d'elle devant le Seigneur.

On a vu les rapports qu'Albine, Pinien & la jeune Mélanie son épouse avoient eus avec S. Augustin, à Hipponne même, où ils s'étoient retirés après la prise de Rome par les Barbares. Sainte Eustochie étoit la troisième fille de sainte Paule. Demeurée Vierge, elle s'étoit attachée inséparablement à sa sainte mère, dans sa retraite. Elle avoit à Bethléem un monastère de cinquante vierges. Elle y mourut en 419, vraisemblablement le 23 Septembre, jour où l'Eglise honore sa mémoire. La jeune Paule étoit la nièce de Sainte Eustochie. Cette lettre est la dernière de S. Jérôme, qui mourut le

30 Se
d'env
C
être
versé
savoir
& Hé
logue
derni
comm
tine
exécu
Pa de
tiqué
comb
Saint
sur
Nou
nous
allu
eées.
sens
de
éclat
tre
son
stiqu
riqu
des
par

30 Septembre de l'année suivante, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans.

C'est de tous les Pères Latins, & peut-être de tous ceux de l'Eglise, le plus versé dans la science des Écritures. Il savoit parfaitement les Langues Grecque & Hébraïque. Par une persévérance analogue à son caractère, il avoit appris cette dernière, à un point de perfection peu commun, afin de faire une version Latine de la Bible sur l'Hébreu: ce qu'il exécuta avec tant de succès, que l'Eglise Pa depuis adoptée, & déclarée authentique, sous le nom de *Vulgate*. On voit combien il étoit versé dans la science des Saintes Écritures, par ses commentaires sur plusieurs livres de l'Ancien & du Nouveau Testament, les plus utiles que nous ayons, en ce que négligeant les allusions, & sur-tout les allégories forcées, il s'attache presque uniquement au sens littéral. Outre son érudition, la force de son raisonnement & son éloquence éclatent dans ses Traités Polémiques contre les Hérétiques de son temps, dans son catalogue des Ecrivains Ecclésiastiques, dans sa continuation de la chronique d'Eusèbe, & dans quelques vies des Saints. Ses lettres, aussi estimables par le style que par le fond des choses,

& qui tiennent un des premiers rangs entre les œuvres, renferment, avec d'intéressantes discussions sur la Bible, des éloges & des instructions généralement goûtées des personnes qui savent allier la piété avec la culture de l'esprit & des lettres.

On a reproché à ce Saint d'avoir, en certaines rencontres, marqué de la dureté dans le génie & les expressions : tache apparente, que le zèle dont il étoit animé, & la sévérité de la morale qu'il pratiquoit lui-même, ou font entièrement disparaître, ou ne laissent imputer qu'à l'acharnement des ennemis qui le poursuivoient jusques dans la profonde solitude où il étoit livré à l'âpreté des plus sèches études : défaut du tempérament tout au plus, & du nombre de ces imperfections naturelles que Dieu, pour tenir ses élus dans l'humilité, ne détruit souvent qu'en eux qu'après les plus longs efforts. On admira dans Jérôme, devenu vieux, autant d'affection que d'estime, & une véritable tendresse pour Augustin, avec qui autrefois il avoit eu de vifs démêlés.

Pour le S. Evêque d'Hippone, quoiqu'il eut déjà soixante-cinq ans, il ne se trouvoit pas moins infatigable que dans

les plus
de toute
gnés, l
18 il
de solen
deux h
Ciel un
de con
rance,
se dissip
mença
contin
tomne.
cheress
talité c
il y eu
terre,
grand
apparu
lieu d
virent
mineu
que p
firent
plus
soient
alloit
matie
ette
gusti

les plus belles années. On le consultoit de toute part, & des lieux les plus éloignés, sur toutes sortes de sujets. L'an 418 il y eut une éclipse extraordinaire de soleil. On vit les étoiles étinceler à deux heures après midi, & il parut au Ciel un météore prodigieux, en forme de cône, que quelques-uns, par ignorance, prirent pour une comète. Il ne se dissipa point avec l'éclipse, qui commença & finit le 19 Juillet: mais on continua de le voir jusqu'à la fin de l'automne. Ce phénomène fut suivi d'une sécheresse désolante, & d'une grande mortalité d'hommes & d'animaux. En 419 il y eut en Palestine un tremblement de terre, qui abattit quelques villes & un grand nombre de villages. Jésus-Christ apparut sur le mont des Olives, au milieu d'un nuage. Quantité de Patens virent sur leurs vêtements des croix lumineuses; & le prodige fut si frappant, que plusieurs de différentes Nations se firent Chrétiens. La terreur fut encore plus générale, que les signes qui la causoient. Par-tout on imagina que le Monde alloit finir. L'Evêque de Solone en Dalmatie, nommé Hésychius, qui étoit dans cette persuasion, en écrivit à S. Augustin.

Marcel.
Chron. an.
419.

Epist. 197

Je me garderai bien, répondit le S. Docteur, de fixer le moment du dernier avènement de Jésus-Christ, je m'en tiens religieusement à ce qu'a dit le Seigneur: *Personne ne peut connoître les temps que le Père a mis en sa puissance.* Il est certain, poursuit-il, par les paroles du Sauveur, qu'ayant la fin du Monde, l'Evangile sera prêché par toute la terre; & combien de peuples auxquels il n'a pas encore été prêché? Sans parler des plus éloignés, il y a dans l'Afrique une infinité de Barbares, à qui la foi n'est point encore parvenue, comme nous l'apprenons de nos esclaves. Si quelques-uns plus voisins des provinces Romaines se sont convertis depuis peu d'années, c'est incomparablement le plus petit nombre. Quoique nous soyons spectateurs de la plupart des prodiges que le Christ a prédits, nous ne saurions juger si ce sont-là les signes décisifs, puisqu'il en peut arriver de plus étonnans encore. Le Monde est à sa dernière heure, selon la manière de parler de l'Evangeliste S. Jean: mais cette dernière heure signifie plusieurs siècles. Voilà tout ce que je puis vous répondre. Je souhaiterois pouvoir remplir votre attente: mais j'aime mieux avouer mon ignorance, que de faire l'étalage

d'une fa
importe
notre v
le Seign
la fin de
jour noi
son avè
s'y mép
n'imagin
tout, ;
notre d

Un
écrit au
par rap
posa de
Pollen
son ép
celui-c
repre
toucha
il l'app
dultère
le fait
froit a
Poller
tracté
tienne
Qu
avanc
que

d'une fausse science. Tout ce qui nous importe, c'est que le dernier jour de notre vie nous trouve prêts à recevoir le Seigneur; puisqu'il nous doit juger à la fin des siècles, sur l'état où ce dernier jour nous trouvera. En fixant le jour de son avènement, il est à craindre, si l'on s'y méprend, qu'après cela les simples n'imaginent qu'il ne viendra point du tout, & que les Infidèles n'insultent à notre croyance.

Un certain Pollentius ayant fait par écrit au saint Docteur différentes questions par rapport à l'adultère, Augustin composa deux livres des Mariages Adultérins. Pollentius vouloit que l'épouse séparée de son époux, pour cause de l'adultère que celui-ci auroit commis, eut la liberté d'en reprendre un autre. Ce que dit saint Paul, touchant l'indissolubité du lien conjugal, il l'appliquoit à tous les cas, hormis l'adultère. Saint Augustin soutenoit, comme le fait l'Eglise, que cette défense ne souffroit aucune exception. D'un autre côté, Pollentius assuroit que le mariage contracté entre une partie fidelle ou chrétienne & une infidelle, est indissoluble.

Quelques interprètes de saint Augustin avancent qu'il fut d'un avis contraire, & que (selon ce saint Docteur) l'Apôtre

permet la dissolution de ces mariages, quoiqu'il ne la conseille pas. C'est-à-dire avec peu d'exactitude le sentiment de ce Père, qui juge au moins ces séparations illicites, à raison du scandale qu'elles peuvent occasionner, & qui ne les déclare pas même valides d'une manière incontestable: tempérament qu'on peut accorder avec la décision rendue par le Pape Innocent III dans les décrétales; savoir qu'un infidèle converti ne doit pas quitter sa femme qui persiste dans l'infidélité, à moins qu'elle ne refuse d'habiter avec lui, ou qu'elle n'y demeure pour le porter à l'impiété; que si sa femme, après s'être retirée, vient à se convertir elle-même, & qu'elle retourne à son mari, avant qu'il en ait pris une autre, il sera obligé de la recevoir.

Cependant les Hérétiques commencèrent à donner de nouvelles inquiétudes au Docteur de la Grace, comme à tous les orthodoxes zélés. Les Pélagiens d'Italie se plaignirent à Honorius d'avoir été condamnés par subreption, & ils lui demandèrent des Juges Ecclésiastiques pour la révision de leur jugement. Mais l'Empereur, dit le saint Docteur, refusa ce nouvel examen, qui eût donné un air arbitraire d'opinion aux décisions catho-

Aug. de
Nupt. 1.
c 2.
Op. Imp.
lib. 10.

liques. Il
tenir les
loix, au
velles di
universel
puis le j
la deman
accepté
tacite d
chasser
Zozime
clameur
côtés, e
leur refu
se prév
somprio
par-là d
Dans
lère ser
lités pe
avoit a
tholiqu
coup la
ticulier
d'Hipp
occup
employ
prendr
un pa
Nova

liques. Il eut raison, ajoute-t-il, de contenir les Novateurs par la sévérité des loix, au lieu de leur permettre de nouvelles disputes. L'affaire étant regardée universellement comme consommée, depuis le jugement du saint Siège, rendu à la demande d'une Eglise nombreuse, & accepté par un consentement au moins tacite des autres Eglises; Honorius fit chasser d'Italie les Evêques Pélagiens que Zozime avoit déposés. On méprisa les clameurs qu'ils faisoient retentir de tous côtés, en se plaignant séditieux qu'on leur refusât un concile universel, & en se prévalant de ce refus, avec une présomption insensée, comme si on leur eût par-là donné gain de cause.

Dans ces conjonctures, le Comte Valère servit utilement l'Eglise par ses qualités personnelles, & par le crédit qu'il avoit auprès de l'Empereur: il étoit Catholique & Chrétien fervent, aimoit beaucoup la lecture des bons livres, en particulier des Ouvrages du saint Evêque d'Hippone. Le temps que ses grandes occupations ne lui permettoit pas d'y employer pendant le jour, il savoit le prendre sur son sommeil. Pour enlever un pareil Protecteur à l'ancienne foi, les Novateurs n'épargnerent ni soins, ni

travaux, ni artifices. Ils lui envoyèrent un écrit, où ils avançoient que l'Evêque d'Hippone, en soutenant le péché originel, donnoit dans le Manichéisme, & condamnoit le mariage. Valère à qui l'on ne donnoit pas facilement le change, & qui connoissoit parfaitement le génie de l'Hérésie, ne conçut que du mépris pour les calomniateurs. Il en écrivit aussi-tôt à S. Augustin : ce fut en réponse qu'il en reçut le premier livre des Noces & de la Concupiscence.

Le Saint y fit voir au Comte la sainteté & l'utilité du mariage, & en même temps le désordre de la concupiscence qui n'y est survenu que par le péché du premier homme : effet naturel de la révolte de la chair contre l'esprit, qui demeure en nous, même après que nous avons été baptisés, & qui nous rend encore enclins au péché, sans nous rendre proprement coupables. En lui expliquant ensuite comment la sainteté du Sacrement fait tirer le bien de ce genre de mal, il lui donne d'excellentes règles sur l'usage chrétien du mariage.

Ce Livre étant parvenu à la connoissance du jeune & vain Evêque d'Eclane, qui ne cherchoit que des occasions de paroître, il fit un assez long ouvrage pour

y répon
la Capit
vestitio
ses prop
une mu
pées de
tentives
teur. D
tres E
dix-huit
lonique
parti l'
ques or
réussire
ces deux
verain
ville de
alors à
qu'il av
Ravenn
même,
liaisons
Bonifac
possibles
lance.
tifical,
trouva
de s'ent
Augusti
Pélagie

y répondre. Peu après, il répandit dans la Capitale du monde une lettre qui travestissoit en Manichéens les ennemis de ses propres erreurs, afin de surprendre une multitude de personnes, plus frappées de l'énormité de la calomnie, qu'attentives au motif intéressé du calomnia-
 teur. Dans le même-temps, lui & les autres Evêques Pélagiens, au nombre de dix-huit, écrivirent à Rufus de Thessalonique, pour tâcher d'attirer dans leur parti l'Evêque de ce grand Siège. Quelques orthodoxes, d'un zèle fort actif, réussirent à se procurer un exemplaire de ces deux lettres, qu'ils remirent au Souverain Pontife. Alypius, Evêque de la ville de Tagaste, voisine d'Hippone, vint alors à Rome, au retour d'un voyage qu'il avoit fait à la Cour; c'est-à-dire, à Ravenne. Ce Prélat, célèbre par lui-même, & plus encore par ses étroites liaisons avec Augustin, fut reçu du Pape Boniface, avec toutes les démonstrations possibles de considération & de bienveillance. Le Pape le fit loger au palais pontifical, durant son séjour à Rome, qu'il trouva trop court, & il fit ses délices de s'entretenir souvent avec lui du grand Augustin. Il lui remit les deux lettres des Pélagiens, où le S. Docteur n'étoit pas

épargné, afin que l'éloquence de ce grand homme imprimât à ses calomniateurs toute la honte qu'ils méritoient.

Le Comte Valère fit aussi parvenir à Rome, entre les mains d'Alypius, quelques extraits de l'ouvrage de Julien contre le livre des Noces & de la Concupiscence, dans le même dessein d'engager Augustin à les réfuter au plutôt. Augustin eut beaucoup mieux aimé ne répondre, qu'après avoir lu l'ouvrage en entier. Mais le zèle de Valère souffroit impatiemment les délais; & dès-lors il obtint un second livre, sous le même titre des Noces & de la Concupiscence. Comme les reproches de Julien rouloient presque tout entiers sur la prétendue ressemblance du Manichéisme, avec le dogme du péché originel, S. Augustin s'étudia dans cet ouvrage à en saisir & à en faire sentir les différences.

Pour les deux lettres des Pélagiens, que le Pape Boniface lui avoit envoyées, il y répondit par quatre livres adressés au même Pontife. Votre humilité, lui dit-il d'abord, en reconnoissance des témoignages d'affection qu'il en avoit reçus par Alypius, votre admirable modestie fait qu'encore que vous occupiez une place si relevée, vous ne dédaignez pas l'amitié de v

dre au
que vo
les pas
de leur
les dog
cher au
l'Eglise
prédece
cusation
d'avoir
dans la
mellem
mais la
sius, r
Zozime
d'indul

Le
ces Hé
qu'ils t
porelles
cienne
absolue
à croire
selon s
sans ce
relevoi
la vert
système
glise C

tié de vos inférieurs. Vous semblez craindre au contraire, qu'ils n'en fassent plus que vous. Après ce début, il entre, sur les pas des Pélagiens, dans l'amas absurde de leurs calomnies contre les Docteurs & les dogmes Catholiques, & il en fait toucher au doigt la fausseté. Il justifie ensuite l'Eglise de Rome & son chef Zozime, prédécesseur de Boniface, contre les accusations que les Novateurs leur faisoient d'avoir pensé comme eux, & de varier dans la foi. Le saint Docteur atteste formellement, dans le second livre, que jamais la doctrine de Pélage, ni de Célestius, n'a été approuvée à Rome; quoique Zozime ait pendant quelque temps usé d'indulgence avec ce dernier.

Cap. 3.

Le quatrième livre marque le but de ces Hérétiques dans les éloges affectés qu'ils faisoient, tant des créatures corporelles & du mariage, que de la loi ancienne du libre arbitre & de la pureté absolue de la vie des Saints. Pour induire à croire que la grace se donnoit à l'homme selon son mérite, les Pélagiens exaltoient sans cesse la loi & le libre arbitre; & ils relevoient avec emphase l'éminence de la vertu des Saints, pour accréditer leur système de l'impeccabilité parfaite. L'Eglise Catholique tenant le milieu entre

les Manichéens & les Pélagiens (dit à ce sujet le Docteur de la grace) enseigne que toutes les créatures sont bonnes, & à plus forte raison la nature humaine, qui est un des plus dignes ouvrages du Créateur; mais qu'en conséquence du péché originel qui l'a infectée dans sa source, elle a besoin d'être réparée par la grace du Rédempteur. Elle enseigne de même, poursuit-il, que le mariage est bon; mais que la concupiscence, enfantée par le péché & sur-ajoutée à l'union conjugale, est mauvaise; que la loi est utile, mais insuffisante, puisqu'elle fait connoître le péché, sans donner la force de l'éviter; que le libre arbitre fait partie de l'état naturel de l'homme; mais que dans l'état de sa dégradation présente, il est tellement captif, qu'il ne peut rien opérer pour le salut, sans avoir été affranchi par la grace; enfin que la justice a été réelle dans les Saints, mais non absolument parfaite, tant sous la loi nouvelle, que sous l'ancienne: expressions remarquables, & qui servent à expliquer les endroits où S. Augustin semble penser moins avantageusement de la loi Moïsaïque. C'est ainsi qu'il commença de remplir les espérances qu'avoit conçues le Pape Boniface, en lui envoyant les écrits des Pélagiens.

Dans

Dans
 tous d
 du Sou
 de Va
 culpé
 forfait
 cédure
 été po
 même
 latques
 laissoit
 dans l
 vouloi
 collègu
 renvoy
 lence
 rité de
 soutin
 pour o
 Rome
 répond
 une le
 Evéque
 ou par
 Evéque
 Comm
 manière
 indulgen
 fugitif
 mier d
 To

Dans ces conjonctures, des désordres tous différens attirerent ailleurs l'attention du Souverain Pontife. Maxime, Evêque de Valence dans les Gaules, étoit inculpé de Manichéisme, & de plusieurs forfaits crians. On prouvoit par des procédures encore subsistantes, qu'il avoit été poursuivi pour cause d'homicide, & même appliqué à la question par les Juges laïques. Malgré cette diffamation, il ne laissoit pas d'affecter le rang épiscopal dans les lieux de refuge où il erroit, sans vouloir se soumettre au jugement de ses collègues; quoique les Papes l'y eussent renvoyé plusieurs fois. Le Clergé de Valence eut recours de nouveau à l'autorité de Boniface; les Evêques de Gaule soutinrent en corps cette Eglise désolée, pour qui ils dresserent & envoyerent à Rome de pressans mémoires. Le Pape répondit, en date du 13 Juin 419, par une lettre adressée nommément à dix Evêques les plus distingués par leur siège, ou par leur mérite, & généralement aux Evêques des sept provinces de la Gaule. Comme il vouloit traiter l'affaire d'une manière à n'y plus revenir, il eut l'indulgence de marquer encore un délai au fugitif: mais il ordonna qu'avant le premier de Novembre il seroit jugé, présent

Bonif. Ep.
ad Episc.
Gall.

T. I.
Conc.
Gall.

ou absent, par les Evêques ses compatriotes, assemblés en concile; à la charge toutefois de faire confirmer le jugement par la Chaire Apostolique. Car quelque chose que vous décidiez là-dessus, leur dit-il expressément, il est nécessaire que la décision soit confirmée comme il convient, par notre autorité, après qu'on nous en aura envoyé la relation. Dans ce procédé des Evêques de Gaule, qui recouroient à Rome de leur propre mouvement, on peut remarquer que ce n'étoit pas le recours au S. Siège qui mécontentoit les Evêques en aucune région, mais les abus qui pouvoient s'y glisser.

Le Pape Boniface se souvenoit toujours des troubles dont l'Eglise avoit souffert à son élévation. Une longue maladie les lui rappela encore plus vivement. Il écrivit à l'Empereur, afin de l'engager à prendre des mesures efficaces & promptes, pour que l'Eglise Romaine, à l'élection d'un nouveau Pontife, ne fut plus exposée au scandale des brigues & des factions. Honorius répondit par un rescrit qui portoit; que si, à la mort de Boniface, deux Compétiteurs venoient à être ordonnés contre les règles, aucun des deux ne seroit reconnu pour Evêque de Rome; mais en leur place, celui qui

de nou
unanim
de Pro
ticle pa
disposit
vers le
avoué
donna
à ceux
core les
souscriv
Novate
chassés
& dépo
périales
S. Aug
l'Evêque
de tem
noit au
de biens
sacrées
les Eccl
femmes
ou leurs
à se sépa
époussés
est clair
que con
Saint
temps co

de nouveau seroit élu d'un consentement unanime. L'Empereur agissoit en qualité de Protecteur des Canons, pour cet article particulier ; & pour plusieurs autres dispositions qu'il fit en matière spirituelle vers le même temps, il agit, comme avoué de l'Eglise. C'est ainsi qu'il ordonna, cette même année, de déclarer à ceux des Africains qui soutenoient encore les erreurs de Pélage, que s'ils ne souscrivoient à la condamnation de ce Novateur, ils ne seroient pas seulement chassés des villes, mais excommuniés, & déposés de l'épiscopat. Les lettres Impériales furent envoyées par distinction à S. Augustin personnellement, ainsi qu'à l'Evêque de Carthage. Honorius fit, peu de temps après, une loi qui condamnoit au bannissement, avec confiscation de biens, les ravisseurs des vierges consacrées à Dieu, & qui défendoit à tous les Ecclésiastiques de loger avec d'autres femmes que leurs mères, leurs filles, ou leurs sœurs. On ne les oblige point à se séparer des femmes qu'ils auroient épousées avant leur ordination ; mais il est clair qu'ils ne les regardoient plus que comme leurs sœurs.

Saint Augustin écrivit vers le même temps contre un jeune homme de Mau-

ritanie, nommé Victor, quatre livres, intitulés de l'Ame & de son origine. Ce qu'ils ont de plus singulier, c'est la réserve de cet illustre Docteur, par rapport à la question qui s'étoit élevée sur le moment de la création de nos ames. Il n'ose décider, à ce qu'il déclare, si toutes les ames viennent de celle du premier homme, ou si chacune d'elles est créée au moment de la formation du corps qu'elle doit animer. Il répond même à tous les passages qu'employoit Victor, pour établir ce dernier sentiment; plutôt néanmoins pour faire sentir la foiblesse des preuves dont on faisoit usage, que pour rejeter cette opinion, qui étoit déjà celle de S. Jérôme. On voit même que, sans prendre le ton décisif, S. Augustin ne laissoit pas de la regarder comme certaine.

On rapporte au même temps son Enchiridion, qui est un excellent abrégé de Théologie familière, pour répondre aux difficultés les plus importantes des Païens & des Hérétiques d'alors. Ce livre fut composé à la sollicitation de Laurent, Primicier de la ville de Rome; c'est-à-dire, chef de quelque compagnie d'Officiers, qui avoit prié le Saint de lui faire un livre qu'on pût toujours avoir entre les

main
Rien
de l'u
comm
on of
fait d
tifs,
tivem
bons,
qui so
les am
tache;
serven
sion,
portabl
La
manier
plus de
Père ad
fut le
Nous l
chabée
qu'on
& qua
endroit
pas un
l'Eglise
On per
saint fa
les-aun

main, suivant le mot Grec *Enchiridion*. Rien de plus formel que ce qu'on y lit de l'utilité de la prière pour les morts. Voici comment ce Père s'en exprime : Quand on offre le sacrifice de l'autel ; ou qu'on fait des aumônes pour les défunts baptisés, ce sont des actions de grâces, relativement à ceux qui sont parfaitement bons, & ils ne servent de rien à ceux qui sont tout-à-fait méchants. Mais pour les âmes qui n'ont, ni une pureté sans tache ; ni des souillures grossières, ils leur servent, soit à obtenir une pleine rémission, soit à rendre leur peine plus supportable.

La même doctrine se trouve d'une manière, non pas plus certaine, mais plus développée, dans l'écrit que le même Père adressa à S. Paulin, Evêque de Nolé, sur le soin qu'on doit avoir des morts. Nous lisons, dit-il, dans le livre des Machabées, [qu'il cite comme canonique] qu'on a offert le sacrifice pour les morts ; & quand nous ne le lisons en aucun endroit des anciennes Ecritures, ce n'est pas une petite autorité que celle de toute l'Eglise, qui paroît dans cette coutume. On peut soulager les défunts, & par le saint sacrifice, & par les prières, & par les aumônes. Ces secours néanmoins ne

servent qu'à ceux qui ont vécu de manière à en percevoir les fruits, & non généralement à tous ceux pour qui on les offre. Mais comme nous ne discernons pas les uns des autres, il faut les offrir pour tous les Fidèles; car il vaut mieux qu'ils soient inutiles à ceux qui n'en sauroient profiter, & à qui cependant ils ne peuvent nuire, que s'ils manquoient à ceux qui en attendent & qui en recevroient du soulagement. Du reste que chacun ait un soin particulier de ses proches, afin qu'il soit traité à son tour comme il aura traité ses frères.

Augustin s'étant enfin procuré en entier l'ouvrage composé contre lui par l'Evêque Julien, il ne fut pas content des extraits tronqués & assez defectueux que le Comte Valère lui avoit envoyés, & sur lesquels le S. Docteur avoit déjà fait une première réponse. Julien même commençoit à triompher, & croit de toute part à l'impossibilité. Augustin s'étudia donc à faire une ample & solide réfutation en six livres, qu'il témoigne avoir travaillés avec un soin extraordinaire. Dans les deux premiers, il combat les principes de son adversaire, en général par l'autorité des Docteurs Catholiques. Les quatre autres réfutent pied à pied les quatre li-

vres d'
fit d'u
que l'
beauc
nérale
Critiqu
nomb
Hérési
le fléa
ger-le
fin de
trine d
de tou
puis il
contra
prime
Saints
broise
la Grè
zianze
les au
Ecriva
vons
cius,
Espagn
Les
stifier l
rendre
des pla
des O

u de ma-
 & non gé-
 qui on les
 discernons
 les offrir
 aut mieux
 n'en sau-
 endant ils
 anquoient
 i en rece-
 reste que
 de ses pro-
 tour com-

uré en en-
 ui par l'E-
 ontent des
 étueux que
 voyés, &
 it déjà fait
 même com-
 t de toute
 tudia donc
 réfutation
 r travaillés

Dans les
 principes
 par l'auto-
 Les quatre
 quatre li-

vres de Julien. Quelque extrait que l'on fit d'un pareil ouvrage, on ne pourroit que l'affoiblir. On en donnera une idée beaucoup plus convenable, quoique générale, en assurant, avec les meilleurs Critiques, que c'est le plus beau des nombreux écrits de ce Père contre les Hérétiques, dont il fut particulièrement le fléau. Comme Julien prétendoit ranger les Orientaux de son côté, Augustin démontre la conformité de la doctrine des Catholiques avec celle des Pères de tous les temps & de tous les climats: puis il lui fait sentir, qu'en accusant ses contradicteurs de Manichéisme, il imprime le même déshonneur, tant aux Saints Irénée, Cyprien, Hilaire, Ambroise, qu'aux plus fameux Docteurs de la Grèce, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, & S. Jean Chrysostome. Parmi les autorités célèbres, il lui cite deux Ecrivains Ecclésiastiques dont nous n'avons plus les ouvrages, savoir Rhéticius, Evêque d'Autun, & un Evêque Espagnol, nommé Olympius.

Les Orientaux ne tarderent point à justifier le témoignage qu'on venoit de leur rendre. Les Pélagiens leur ayant porté des plaintes sur la prétendue persécution des Occidentaux, particulièrement sur

Prosp.
Carm.c.2.

Merc.
comment
an. 429.

la dureté & l'injustice qu'ils affectoient de trouver dans le refus qu'on leur faisoit d'un Concile universel, ils n'en eurent pas meilleure composition que de leurs premiers Juges. Atticus, Patriarche de Constantinople, à qui ils envoyèrent quelques émissaires, leur opposa l'ancienne croyance de l'Eglise, & fit même éloigner de son troupeau ces contagieux sollicitateurs. Ils ne furent pas mieux reçus à Ephèse, où Célestius avoit autrefois séjourné, & fait des connoissances. Ces tentatives ne servoient qu'à manifester & à prévenir les desseins pernicieux d'une secte inquiète & remuante. Pélage déféré personnellement à un concile où présidoit Théodote d'Antioche, fut condamné comme Hérétique, puis chassé des Saints Lieux; & Prayle, Evêque de Jérusalem, en rendit compte au Pape, de concert avec le Patriarche d'Antioche. Il n'est plus question de Pélage depuis cet évènement de l'an 421. Comme il étoit fort avancé en âge, il y a toute apparence qu'il ne survécut pas longtemps. Julien d'Eclane fut un des émissaires envoyés en Orient. Après avoir parcouru diverses provinces avec ses compagnons, il alla en Cilicie trouver Théodore de Mopsuète, qu'il regardoit, avec

justice
toit pa
fondan
on le
une co
peu éta
pas plu
ceux d
de Cil
Théod
anathé

L'O
plus q
Préven
l'ordre
fit cet
de la v
Au lieu
sauvage
rance
où il qu
vit un
de la
à celle
gret,
pouvo
de lui-
mées
de mo
fit sa

justice, comme son maître, & qui n'étoit pas même fort affermi dans les vérités fondamentales du Christianisme; comme on le verra dans la suite. Toutefois par une contradiction singulière en soi, mais peu étonnante en des gens qui ne tiennent pas plus aux principes de la probité qu'à ceux de la foi; après que Julien fut sorti de Cilicie, il s'y tint un concile, où Théodore condamna le Pélagianisme, & anathématisa nommément Julien.

L'Orient admiroit dès-lors les vertus plus qu'humaines de S. Sévère d'Antioche. Prévenu d'une grâce fort éloignée de l'ordre commun, les premiers pas que fit cet homme de prodiges dans les routes de la vertu, étonnerent les plus avancés. Au lieu d'un enfant négligé & presque sauvage, d'une rusticité & d'une ignorance extrême jusqu'à l'âge de treize ans où il quitta la garde de ses troupeaux, on vit un saint & sublime ascète, aussi avide de la nourriture spirituelle qu'indifférent à celle du corps. Il ne prenoit qu'à regret, une fois en sept jours, ce qu'il ne pouvoit se refuser, sans être homicide de lui-même. Les macérations accoutumées eussent paru pour lui des exercices de mollesse. Extraordinaire en tout, il fit sa cellule, d'un puits infect, son ca-

lice, des replis d'une corde qui l'enveloppoit & le serroit tellement, qu'elle lui entra dans la chair & ne fit de la plus grande partie de son corps qu'une horrible plaie. Encore ne fut-ce là que le prélude de sa longue & miraculeuse pénitence, plus admirable sans doute qu'imitable, & dont le Tout-Puissant donna le spectacle au Monde, pour en confondre la lâcheté, & montrer à quel point la force de la grace peut élever la foiblesse humaine.

Pendant quarante-huit ans; c'est-à-dire jusqu'à la décrépitude & à la mort, il n'eut d'autre habitation que le haut d'une colonne, où il se tenoit sans cesse exposé, soit au soleil brûlant de la Syrie, soit au froid pénétrant de ses nuits humides, aux pluies, aux vents, aux frimats très-piquans dans ces contrées, en certaines saisons. Il lui vint un ulcère à la cuisse, d'où le pus & les vers se répandoient sur sa colonne. Rien ne put ébranler sa résolution. Tandis qu'il rendoit la santé à la multitude innombrable des malades qu'on lui amenoit de toute part, loin de demander à Dieu sa propre guérison, il s'estimoit si heureux de souffrir sans relâche, qu'il remettoit lui-même dans sa plaie les insectes qui le dévoroient tout

vivant.
de soix
comme
fut pas
pour a
lieux c
breux.
tioche.
dura s
lieux l
avec s
par de
désert.
sa col
en dev
reurs l
ration
jets les
l'Eglis
les Sa
accour
& qui
un no
ieuses
célébr
jusqu'a
l'avoit
penda
veilleu
gé, p

vivant. Il vécut néanmoins jusqu'à l'âge de soixante-neuf ans : prodige incroyable, comme tous ceux de sa vie ; si elle ne le fut passée sous les yeux de tout le monde, pour ainsi dire, dans un temps & des lieux connus, près d'un monastère nommé breux, à quinze lieues tout au plus d'Antioche. Le spectacle parut si étrange, & dura si long-temps, qu'on y vint des lieux les plus éloignés, pour éprouver, avec son humilité, l'esprit qui le guidoit par des voies si étranges. Les Pères du désert lui firent commander de quitter sa colonne ; & il se mit sur le champ en devoir d'en descendre. Les Empe-

Evagr. 11
Hifs. c. 10
& 13.

reurs l'ont visité eux-mêmes avec admiration & l'ont fait consulter sur les objets les plus importans pour l'Etat & pour l'Eglise. Outre l'attestation des fideles, les Sarrasins & les autres infidèles qui accouroient journellement à sa colonne, & qui lui voyoient opérer sur eux-mêmes un nombre infini de guérisons miraculeuses, ont donné à ces prodiges une célébrité qui s'est transmise d'âge en âge jusqu'aux derniers siècles. Théodoret qui l'avoit vu & entretenu plusieurs fois pendant la longue durée de sa vie merveilleuse, & qui en écrivit alors l'abrégé, prend à témoin, sur ce qu'il en rap-

Theod.
Philost. p.
883.

porte, toutes les personnes de son temps. Il prévoyoit cependant la peine qu'auroit la postérité à croire ces faits bien plus vrais que vraisemblables. Ce qui se passe, dit-il à cet effet, est si fort au dessus de l'humanité, que mon récit attesté, pour ainsi dire, par tous les hommes vivans, aura dans la suite l'air d'une fable, aux yeux de ceux qui, ne connoissant pas les choses Divines, mesurent tout ce qu'ils entendent, par les forces de la nature.

Boll. 2.
spr. p.67.

L'histoire de Sainte Marie d'Egypte, n'est ni moins merveilleuse ni moins certaine que celle de S. Siméon. Après que cette pécheresse prédestinée se fut abandonnée pendant dix-sept ans aux passions de la jeunesse, avec un emportement peu commun jusques dans les personnes les plus décriées, le bras miséricordieux du Seigneur la retira, comme malgré elle, de l'abyme d'iniquités où elle se plaisoit à s'enfoncer davantage de jour en jour. Elle alla, de la ville d'Alexandrie, théâtre ordinaire de ses honteuses débauches, à la ville Sainte de Jérusalem, dans le dessein d'y rendre des pièges à la piété même des Pèlerins, & d'y satisfaire toute la fougue de ses passions, parmi les étrangers sans nombre qu'attiroit

la sole
la Cro
voyoit
saint,
Elle
dès qu
l'Église
porte
prodig
faire
ment
dans
tout le

Den
lieu fa
ruptio
gneur
dant
sourir
mes p
dessein
qu'elle
bois fa
pandu
souillu
volupt
l'heure
quelqu
de lui
cette

la solemnité prochaine de l'exaltation de la Croix. Le jour de la fête, comme elle voyoit tout le monde accourir au lieu saint, elle voulut suivre la multitude. Elle se sentit repoussée invisiblement, dès qu'elle fut sur la place, à la vue de l'église. Cependant elle avança jusqu'à la porte, avec une peine & des efforts prodigieux : mais alors ne pouvant plus faire un pas en avant, quelque mouvement qu'elle se donnât, elle se retira dans un coin du péristyle, tandis que tout le monde entroit librement.

Demeurée seule & confuse hors du lieu saint, elle conçut que c'étoit la corruption de sa vie & l'indignation du Seigneur qui lui en fermoient l'entrée. Fondant aussi-tôt en larmes & poussant des soupirs amers, elle déteste tant ses crimes passés que l'impureté de ses derniers desseins, & promet qu'aussi-tôt après qu'elle aura eu la consolation d'adorer le bois sacré où l'Agneau sans tache à répandu son sang pour nous laver de nos souillures, elle renoncera à toutes les voluptés & les délices du siècle, & qu'à l'heure même elle ira s'enlever dans quelque désert affreux qu'il plaise au Ciel de lui assigner pour retraite. Marie, après cette prière, ne trouva plus d'obstacle

elle entra dans l'église, elle adora la croix; puis tenant sa promesse, elle se retira dans les déserts qui sont à l'orient du Jourdain, où elle n'emporta que trois pains pour toute provision. Il y avoit quarante-sept ans qu'elle y étoit, quand un solitaire de Palestine, nommé Zo-zime, consommé dans la vertu, & favorisé des dons les plus signalés d'en haut, fut conduit vers elle, pour se guérir d'une tentation de vanité. Comme l'enflure de son imagination, ou le malin Esprit lui représentoit que personne ne le surpassoit, ni dans la science ni dans la pratique des choses du salut, il se présenta un homme qui lui dit d'aller dans un monastère situé au bord du Jourdain. Zo-zime obéit, quitta la communauté où élevé dès l'enfance il avoit déjà passé cinquante-trois ans, & se rendit au lieu qu'on lui indiquoit. Ce n'étoit pas précisément dans ce monastère qu'il devoit trouver l'objet si capable de l'humilier: mais la coutume y étant établie de passer le Jourdain & de se retirer dans le désert pendant le carême, afin de se préparer à la célébration de la Pâque par le plus profond recueillement, Zo-zime suivit cette sainte pratique. Il s'enfonça même dans ces vastes solitudes beaucoup

plus
la p
plus
ving
midi
perç
une
née,
Il fut
c'éto
s'étar
achev
tourn
préhe
sembl
côté
Egyp
rendu
chev
sembl
eut en
joie,
prit p
avec
du de
Zo
à crie
Servit
un pa
difier

plus que les frères, toujours occupé de la pensée de rencontrer quelque solitaire plus parfait. Après avoir marché durant vingt jours, comme il s'arrêtoit sur le midi pour faire la prière de sexte, il aperçut à quelque distance, sur la droite, une figure humaine si noire & si décharnée, qu'elle n'en paroissoit que l'ombre. Il fut d'abord saisi d'effroi, s'imaginant que c'étoit une illusion du Démon. Mais s'étant armé du signe de la croix, il acheva tranquillement sa prière; puis tournant les yeux vers l'objet de son appréhension, il vit une personne qui lui sembloit nue & qui marchoit du côté de l'Occident. C'étoit la pénitente Egyptienne dont l'ardeur du soleil avoit rendu le corps tout noir, excepté les cheveux d'une blancheur extrême, & semblables à une touffe de coton qui lui eut enveloppé la tête. Zozime plein de joie, courut du côté de la Sainte, qu'il prit pour un homme: mais elle s'enfuit, avec une vitesse extrême, vers le fond du désert.

Zozime ne la pouvant joindre, se mit à crier en pleurant & en se lamentant: Serviteur de Dieu, pourquoi fuyez-vous un pauvre vieillard, qui ne veut que s'édifier & recevoir votre bénédiction? Ab-

bé Zozime, répondit-elle, je suis femme, & dans une nudité où la bienséance ne me permet pas de paroître à vos yeux. Jetez-moi votre manteau, si vous voulez que je m'arrête. Zozime épouvanté de s'entendre appeler par son nom, lui jeta son manteau. Ils étoient parvenus, en courant l'un & l'autre, jusqu'à un ravin profond, où Marie descendit encore : mais étant montée de l'autre côté, elle s'y assit, couverte du manteau. Zozime s'arrêta sur le bord où il se trouvoit, & la supplia de lui apprendre qui elle étoit, d'où elle venoit, depuis quel temps & pour quel sujet elle menoit une vie si extraordinaire. Enfin, lui dit-il, ne me cachez rien de toutes les merveilles qui vous concernent, & qui doivent tourner à la gloire du Tout-puissant. Ne tenez pas plus long-temps la lumière sous le boisseau ; & que la crainte de la vanité ne vous fasse pas ensevelir tant de sujets d'édification dans un silence infructueux. Je prends à témoin le Dieu pour qui nous vivons l'un & l'autre, que dans l'état de vieillesse & d'infirmité où je suis, je ne saurois avoir été conduit si avant dans ces déserts, que par le dessein qu'il a eu de manifester ce que vous avez fait pour sa gloire.

Que j
 gueil &
 tente en
 lieu de c
 reur, en
 Non, v
 les excès
 & si j'e
 frayant
 à ma voi
 montre
 néanmoi
 de conf
 fort éter
 & ne ce
 qu'il me

Là de
 signes le
 de reper
 nage elle
 & comm
 le voyag
 trepris a
 Mais la
 duisoit p
 resse ; &
 si mal in
 tion au
 inspirati
 m'être

Que je suis éloignée du péril de l'orgueil & de l'ostentation, reprit la pénitente en soupirant, & que j'ai bien plus lieu de craindre que je ne vous fasse horreur, en me faisant connoître à vous ! Non, vos oreilles ne pourront entendre les excès affreux que j'ai à me reprocher; & si j'expose à vos yeux le tableau effrayant de mes iniquités, vous allez fuir à ma voix, comme au soufflé mortel d'un monstre vénimeux. Je vous dirai tout néanmoins, avec autant de candeur que de confusion : mais intéressez-vous au sort éternel de cette misérable péchereffe, & ne cessez jamais de prier le Seigneur qu'il me juge dans sa miséricorde.

Là dessus, elle lui raconta, avec les signes les plus attendrissans d'humilité & de repentir, dans quels excès de libertinage elle avoit passé ses premières années, & comment elle s'étoit convertie, dans le voyage de Jérusalem qu'elle avoit entrepris avec un dessein bien différent. Mais la divine bonté, reprit-elle, conduisoit par la main cette aveugle péchereffe; & la Reine des vierges que j'avois si mal imitée, daigna me servir de caution auprès de son fils. Ce fut par son inspiration que je passai le Jourdain, après m'être munie auparavant du viatique

salutaire du corps & du sang de Jésus-Christ dans l'église de saint Jean-Baptiste, au bord du fleuve. Je m'enfonçai aussitôt après dans des lieux si abandonnés, que, depuis tant d'années que j'y suis, je n'ai vu aucun être vivant, pas même une brute. De quelle nourriture avez-vous donc vécu, demanda Zozime? Trois pains que j'avois apportés, me suffirent pour plusieurs années. Après quoi je me suis nourrie des herbes que j'ai trouvées dans ces déserts. Zozime lui demanda encore, s'il ne lui en avoit pas coûté beaucoup d'efforts pour persévérer, & si elle n'avoit pas éprouvé de rudes tentations. Ah! Zozime, s'écria-t-elle, ce que vous touchez là me fait encore frissonner d'horreur. Mes passions, comme autant de bêtes féroces, m'ont tourmentée autant d'années que j'en avois passées à les satisfaire. Pendant dix-sept ans entiers, j'ai senti mon sein dévoré par toute l'ardeur des flammes impures. J'avois encore eu la passion du vin; & bien souvent je me suis trouvée sans une goutte d'eau, dans les plus grandes extrémités de la soif. Mes habits étant tombés par lambeaux, j'eus alternativement beaucoup à souffrir du froid & de la chaleur: souvent je tombois évanouie, & demeuroidis

comme
Les Dén
d'autres
des lion
& aussi
tentée.
en me p
rosois d'
la plus p
& ma c
due. trion

Zozim
sages de
avoit étu
riant, je
créature
les hom
cela d'or
question
ce que j
par la cr
rien révé
n'ait ret
chaine,
Jourdain
autres f
habitez.
passer, i
de le fai
Seigneur

comme morte, sans aucun mouvement. Les Démons joignant leurs fureurs à tant d'autres attaques, m'environnoient comme des lions qui respirent le sang & la mort; & aussi-tôt je me sentoïis horriblement tentée. Alors je me frappois la poitrine, en me prosternant contre terre, je l'arrosais d'un fleuve de larmes, j'invoquois la plus pure des Vierges, ma protectrice & ma caution; & toujours elle m'a rendue triomphante de tant d'ennemis.

Zozime lui entendant citer des passages de l'Écriture, lui demanda si elle avoit étudié. Non, répondit-elle en souriant, je n'ai jamais rien appris d'aucune créature: mais c'est Dieu qui enseigne les hommes, & qui n'a pas besoin pour cela d'organes extérieurs. Au reste ne me questionnez pas davantage; & de tout ce que je viens de dire, je vous conjure, par la croix de notre Rédempteur, de n'en rien révéler à personne, avant que Dieu n'ait retirée de ce monde. L'année prochaine, n'entreprenez pas de passer le Jourdain, dans le même-temps que les autres solitaires du monastère où vous habitez. Mais quand vous le voudriez passer, il ne seroit pas en votre pouvoir de le faire, avant le jour de la Cène du Seigneur. Pour lors apportez-moi le corps

& le sang de Jésus-Christ que je désire ardemment de recevoir, & attendez-moi sur le bord du fleuve, du côté de la terre habitée. Après ces paroles elle se recommanda de nouveau à ses prières, & prit tout-à-coup la fuite vers les réduits les plus sauvages du désert. Zozime se mit à genoux, baisa la terre qu'elle avoit touchée de ses pieds; puis reprit, en louant Dieu, le chemin du monastère, où il arriva, comme ses frères, pour le jour des Rameaux.

Il garda un religieux silence sur tout ce qu'il avoit appris, & il attendit avec impatience que l'année s'écoulât. Mais dès le premier dimanche du Carême, quand les autres Solitaires sortoient pour passer le Jourdain, il fut attaqué de la fièvre. Il se souvint de ce que la Sainte lui avoit prédit, qu'il ne pourroit sortir du monastère, quand il le voudroit. Il guérit au bout de quelques jours, & le Jeudi Saint, prenant avec lui les sacrés mystères, il partit en diligence, gagna le bord du Jourdain, & s'assit sur la rive que la sainte Pénitente lui avoit indiquée l'année précédente. Bientôt les momens lui parurent extrêmement longs. Il craignit d'avoir manqué le temps convenu, & que la Sainte étant arrivée la première,

sans l'av
du désert
côtés sur
cevant
qu'elle
le passer
parut tou
signe de
cha sur
effroi, Z
elle lui c
Seigneur
ses dons
bole &
avoir cor
qu'il revi
torrent d
fois. Zo
de ses l
l'Eglise,
& il ne
aller. M
Elle fit u
sur le fle
étoit ver
L'an
avec er
avoit fai
près du
visage to

sans l'avoir trouvé, n'eût repris la route du désert. Il porta ses regards de tous côtés sur les rives du fleuve; & n'apercevant aucune barque, il appréhenda qu'elle n'eût été dans l'impossibilité de le passer. Comme ce souci l'agitoit, elle parut tout-à-coup; & après avoir fait le signe de la croix sur les eaux, elle marcha sur leur surface. Saisi d'un religieux effroi, Zozime s'inclina devant elle: mais elle lui cria: Que faites-vous, Prêtre du Seigneur, dispensateur du plus sacré de ses dons? Elle le pria de réciter le Symbole & l'oraison Dominicale; & après avoir communiqué, elle lui fit promettre qu'il reviendrait l'année suivante, jusqu'au torrent où il l'avoit trouvée la première fois. Zozime lui baisa les pieds, les arrosa de ses larmes, l'engagea à prier pour l'Eglise, pour l'Empire, pour lui-même, & il ne pouvoit se résoudre à la laisser aller. Mais il ne put la retenir long-temps. Elle fit une seconde fois le signe de la croix sur le fleuve, & retourna comme elle étoit venue, en marchant sur les eaux.

L'année suivante, Zozime exécuta avec empressement la promesse qu'il avoit faite à la Sainte: mais étant arrivé près du ravin, il la trouva morte, le visage tourné vers l'Orient, & les mains

croisées. Il répandit sur ses pieds un torrent de larmes, sans oser porter la main sur ce saint corps. Comme ensuite il chantoit les psaumes, & récitoit les prières de l'Eglise, il lut ces paroles écrites sur le sable: Mon père Zozime, rendez à la terre ce qui vient de la terre, & priez pour la pécheresse Marie, morte la nuit même de la Passion du Seigneur, après avoir participé aux saints mystères que vous lui aviez apportés. Il eut beaucoup de consolation d'apprendre le nom de cette Sainte, qu'il avoit oublié de lui demander: mais il ne savoit comment s'y prendre pour creuser la fosse à laquelle il avoit été bien éloigné de penser. Il fit de vains efforts, avec quelques morceaux de bois; il étoit si affoibli par les austérités, & la terre si durcie par la sécheresse, qu'il perdoit toute espérance, quand il vit approcher un énorme lion, qui vint lécher les pieds de la Sainte. Roi des animaux, lui dit-il, puisque notre Créateur t'envoie, afin que le corps de sa servante ne demeure pas sans sépulture, remplis ta commission, & donne-moi lieu de consommer la mienne. Le lion eut bientôt creusé une fosse suffisante; & Zozime y mit le corps de la Sainte, enveloppé du manteau qu'il lui avoit

laissé. De tout ce que avec un nomilité qu l'âge d'enore, ai celle-ci le zime le q par un A lation de S. Abbé.

Non l grand ex nommé A cré à l'ad plaigniren tenta d'o le temple sans dou que de s barrassant faux Dieu une crue vèque, eut horre fort resse fit mourir Eglises d mencemo qui dura consécuti

laissé. De retour au monastère, il raconta tout ce qu'il avoit vu & entendu, vécut avec un redoublement sensible, tant d'humilité que de piété; & ne mourut qu'à l'âge d'environ cent ans. L'Eglise l'honore, ainsi que Sainte Marie d'Égypte; celle-ci le second jour d'Avril, & Zozime le quatrième. Cette histoire fut écrite par un Auteur contemporain, sur la relation des moines qui la tenoient de ce S. Abbé.

Non loin des lieux où se donna ce grand exemple, un Evêque de Perse, nommé Abdas, abattit un temple consacré à l'adoration du feu. Les Mages s'en plainquirent au Roi Isdegerde, qui se contenta d'ordonner à l'Evêque de rétablir le temple à ses dépens. Il eut mieux valu sans doute contenir un zèle indiscret, que de se mettre dans l'alternative embarrassante, ou de bâtir un temple aux faux Dieux, ou d'attirer au Christianisme une cruelle persécution. Mais enfin l'Evêque, après une faute d'imprudence, eut horreur d'un scandale sacrilège, & fort ressemblant à l'apostasie. Le Roi le fit mourir, & ruina par représailles les Eglises des Chrétiens. Tel fut le commencement d'une horrible persécution qui dura trente ans, sous trois regnes consécutifs.

On ne sauroit peindre tous les raffinemens de cruauté qu'on y exerça sur les Fidèles. On écorcha les mains à quelques uns, à d'autres le visage, depuis le front jusqu'au menton, ou le dos tout entier : on leur enfonça des pointes de roseaux sous les ongles, ou par une invention aussi infame qu'inhumaine, en des parties du corps plus sensibles ; on les jeta pieds & bras liés en de grandes fosses, où l'on mettoit en même temps des milliers de gros rats qui les rongeoient tout vivans ; on leur coupoit les membres l'un après l'autre, & pièce à pièce à chaque jointure, en sorte qu'on ne laissoit que la tête avec le tronc, jusqu'à ce que la violence de la douleur ou la défaillance les fit expirer. Le nombre des Martyrs fut presque infini. Les plus connus sont Hormisdas, homme de la première qualité, Suénès, Jacques & Benjamin.

Mais cette persécution, toute violente qu'elle étoit, servit à étendre plus loin que jamais la doctrine salutaire qu'on vouloit étouffer. Les Sarrasins, pour la plupart sujets du Roi de Perse, habitoient les frontières du Royaume du côté des Romains. Par le conseil des Mages, Isdegerde leur fit enjoindre de garder les

les passagiers de
tiens de
maines.
Sarrasins,
que loin
facilita de
ce qui éta
du Roi,
Sarrasin se
son fils T
Térébon é
du corps
ports qu'il
donnerent
salutaires s
cine & de
employées
Un jour qu
sentimens ;
Être Créate
ciel & la t
votre gloire
même votre
guérissant ;
rai à tout a
leur religion
prière, & vi
tous les trait
ment emprei
visage rond
Tome 1

les passages, pour empêcher les Chrétiens de se réfugier sur les terres Romaines. Aspébète, l'un des chefs des Sarrasins, fut si touché de compassion, que loin d'arrêter un seul Chrétien, il facilita de tout son pouvoir leur évasion; ce qui étant parvenu à la connoissance du Roi, par le moyen des Mages, le Sarrasin se retira chez les Romains, avec son fils Térébon, & toute sa famille. Térébon étoit paralytique de la moitié du corps depuis son enfance. Les rapports qu'il eut avec les Chrétiens, lui donnerent lieu de faire des réflexions salutaires sur l'impuissance de la médecine & de la magie même, qu'on avoit employées successivement pour le guérir. Un jour qu'il étoit tout pénétré de ces sentimens; Grand Dieu, s'écria-t-il, Être Créateur, qui avez fait de rien le ciel & la terre, & qui avez manifesté votre gloire aux Chrétiens, signalez de même votre puissance bienfaisante en me guérissant; & sur le champ je renoncerais à tout autre culte, pour embrasser leur religion. Il s'endormit après cette prière, & vit en songe un Solitaire, dont tous les traits lui demeurèrent profondément empreints dans l'esprit: il avoit le visage rond, l'œil gai, un air doux &

affable, la taille médiocre, & une barbe vénérable qui lui descendoit jusqu'à la ceinture. Viens me trouver, dit-il, à Térébon, au lieu ordinaire de ma demeure, & je te guérirai: Je suis Euthymius, qui habite le désert Oriental, à dix milles de Jérusalem.

Vit. Euthym. in
Annal. Gr.

S. Euthymius étoit né à Mélitine en Arménie, d'une famille aussi distinguée par les vertus que par la noblesse: mais la merveille même de sa naissance fit encore beaucoup mieux espérer de lui, que tous ces avantages de ses proches. Il fut accordé à leurs vœux, comme ils prioient dans l'église du Martyr S. Polyeuète, dans un temps où ils commençoient à désespérer d'avoir jamais des enfans. Son nom seul fut comme le signe & le garant des faveurs du Ciel. Une voix céleste se faisant entendre à son père & à sa mère, proféra par deux fois le mot grec *Euthymeite*, qui veut dire ayez bon courage. Elle leur enjoignit ensuite de nommer ainsi l'enfant, qu'elle leur promettoit; parce que sa naissance seroit reprendre courage à l'Eglise. En conséquence, il fut appelé Euthymius, voué au Seigneur, & élevé comme un enfant qui appartenoit moins à son père qu'à son Dieu. S. Otrée, Evêque de Méli-

Ibid. p. 7.

tine, le fit
la cléricature
Prêtre, il lui
de son diocèse
jours remarqu
pour la solitu
parut encore
Jean-Baptiste.
tation humaine
plus rigoureux
chant par-tout
sur la mort de
il se fixa dans
vertue donno
très-élevé d'un
parvenoit qu'e
s'établit par la
au dessous: m
conduite à son
meura toujours
ainsi jusqu'à l'
ans, durant le
admirer, com
Dieu, la plus
pêche pas de
cura une gloire
nis, non-seule
bre d'imitateur
sur ses traces,
pur avec lequ

tine, le fit passer par tous les degrés de la cléricature ; & l'ayant enfin ordonné Prêtre , il lui confia le soin des monastères de son diocèse ; parce qu'il avoit toujours remarqué en lui un grand attrait pour la solitude. Mais cette occupation parut encore trop dissipante à ce nouveau Jean-Baptiste. Il s'éloigna de toute habitation humaine ; & de retraite en retraite plus rigoureuse l'une que l'autre , cherchant par-tout à établir la vie de l'esprit sur la mort des sens & l'oubli du Monde, il se fixa dans une caverne , dont l'ouverture donnoit sur le bord escarpé & très-élevé d'un torrent , & où l'on ne parvenoit qu'en gravissant avec peine. Il s'établit par la suite dans un monastère au dessous : mais Luthymius en laissa la conduite à son ami Théoctiste , & demeura toujours dans sa caverne. Il vécut ainsi jusqu'à l'âge de quatre vingt seize ans , durant lesquels il ne cessa de faire admirer , comment , avec l'Esprit de Dieu , la plus profonde solitude n'empêche pas de servir l'Eglise. Il lui procura une gloire & des avantages infinis , non-seulement par le grand nombre d'imitateurs qui trouverent le salut sur ses traces , mais par le zèle sage & pur avec lequel il employa l'ascendant

de ses vertus à faire révéler les décisions des pasteurs légitimes que les Novateurs affectoient de méconnoître.

Aspébète voulut conduire lui-même son fils à saint Euthymius : ils furent suivis par une grande multitude d'Arabes, tant de leur escorte, que de ceux que l'attente d'un miracle attiroit en bien plus grand nombre. La troupe étoit si nombreuse, que les moines qui habitoient au bas de la montagne les prirent, dans un premier sentiment d'effroi, pour des Barbares accoutumés au pillage. Mais Aspébète les eut bientôt rassurés par tous les signes de ses dispositions religieuses : il se fit annoncer au Saint, il manifesta le sujet de son voyage & la vision qui lui en faisoit espérer le fruit. Euthymius regardant cette première faveur comme un gage de la seconde, & comme un ordre du Ciel, il descendit sans difficulté vers Térébon, qui reconnut aussi-tôt dans ce Saint le vieillard mystérieux qu'il avoit vu en songe. L'homme de Dieu, par un signe de croix, le guérit sur le champ.

Les Sarrasins saisis d'admiration se jetèrent par terre, en confessant la puissance de Jésus-Christ, & en demandant à grands cris qu'on leur donnât le baptême : mais Euthymius voulut s'assurer

de la
fait des
un con
des poi
puis il
bête,
de la f
principa
sagesse
Térébon
quarante
achever
affermir
quoi, il
frère d'A
monastèr
pour le
qu'il n'éto
de la ter
vie mona
grands
guérison
faisoient
thymius,
temps cé
diges.
Cepend
ce que les
un asyle
plaintes,

de la sincérité de leur foi. Après avoir fait des espèces de fonts baptismaux dans un coin de sa caverne, il les instruisit des points essentiels de notre croyance, puis il les baptisa; premièrement Aspébète, qu'il nomma Pierre, & Masis frère de la femme d'Aspébète: (c'étoient les principaux de la nation, autant par leur sagesse que par leur puissance) ensuite Térébon, & la multitude. Il les retint quarante jours auprès de lui, tant pour achever de les instruire, que pour les affermir dans la doctrine du salut: après quoi, il les congédia. Mais le beau-frère d'Aspébète ne voulut plus sortir du monastère: il donna tous ses biens, pour le rebâtir & le faire plus grand qu'il n'étoit, renonça à toutes les choses de la terre, pour embrasser lui-même la vie monastique, & s'illustra parmi les plus grands serviteurs de Dieu. Depuis la guérison de Térébon, les malades se faisoient porter en foule vers saint Euthymius, dont le nom devint en peu de temps célèbre par une infinité de prodiges.

Cependant les Perses s'offensèrent de ce que leurs sujets Chrétiens cherchoient un asyle dans l'Empire. Ils en firent des plaintes, puis des menaces également

Socr. vj.
18.

inutiles. On en vint à une guerre ouverte, qui se fit avec beaucoup d'animosité de part & d'autre. Elle fut malheureuse pour les Perses, qui, après plusieurs combats défavantageux, perdirent une bataille décisive, dont la nouvelle parvint à Constantinople le 6 Septembre 421. La paix se fit la même année, & mit fin à la persécution, au moins pour quelque temps, à l'occasion que je vais dire.

Les Romains avoient conduit dans la ville d'Amidé sept mille prisonniers, qu'on y laissoit périr misérablement, faute de subsistance. L'Evêque Acace rassembla son clergé, & parla ainsi : Notre Dieu qui s'est fait homme pour nous mettre en liberté, estime beaucoup plus la vie des hommes qu'une multitude de vases d'or & d'argent dont il n'a pas besoin : faisons les donc servir à délivrer, ou à nourrir ces pauvres captifs. On fondit ces vases : on fournit des vivres aux malheureux ; & bientôt on les mit en état de retourner libres dans leur pays. Vararane qui regnoit depuis la mort de son père Idégerde, fut touché de cette action ; conçut une haute idée de la religion qui l'inspiroit, voulut voir l'Evêque qu'il combla d'amitiés,

& défendit
Chrétien
Durant
plusieurs
parurent
aux brilla
Cour de
cesse Pu
qui mett
tente de
la piété
s'efforçoi
naturelle
Prince,
plication
même à p
à prendre
& à faire
gères des
Impériale.
ans, qu'e
ginité au
avec mag
consécrati
vation du
de Conf
toute d'o
marquée
tout à la
générosité

& défendit d'inquiéter davantage les Chrétiens.

Durant la guerre de Perse, il survint plusieurs évènements extraordinaires qui parurent miraculeux, & qu'on attribua aux brillantes vertus qui florissoient à la Cour de Théodose le jeune. La Princesse Pulquérie étoit le premier mobile qui mettoit tout en action. Non contente de former l'Empereur son frère à la piété & aux vertus chrétiennes, elle s'efforçoit encore de vaincre l'indolence naturelle qu'elle remarquoit dans ce Prince, lui inspiroit du goût pour l'application & les affaires, lui apprenoit elle-même à paroître en public avec dignité, à prendre sa résolution dans les conseils, & à faire aux ministres des Cours étrangères des réponses dignes de la Majesté Impériale. Elle n'avoit pas encore quinze ans, qu'elle voua solennellement sa virginité au Seigneur: la cérémonie s'en fit avec magnificence. En témoignage d'une consécration qu'elle préféroit à toute l'élevation du siècle, elle offrit dans l'Eglise de Constantinople une table d'autel, toute d'or, enrichie de pierreries, & marquée d'une inscription qui exprimoit tout à la fois l'objet du sacrifice & la générosité de la victime. Elle persuada

Socr. vij.
22.

aussi à ses deux sœurs, de se consacrer à Dieu, tant pour leur faire part de l'heureuse liberté du cœur dont elle sentoît tout le prix, que pour écarter les ambitieux qui, en les épousant, auroient pu troubler l'Etat. Le Palais ressembloit dès-lors à une maison religieuse des plus ferventes. On y célébroit dès le matin les louanges divines; on y faisoit des prières & de pieuses lectures, à des heures réglées; on n'observoit pas seulement les jeûnes de précepte, mais on y ajoutoit beaucoup d'abstinences & de bonnes œuvres de surérogation. Il y avoit une bibliothèque de livres de piété & des meilleures versions des Saintes Ecritures; mais pour les entendre dans le vrai sens de l'Eglise, & pour se préserver des nouveautés dangereuses, on en conféroit souvent avec de bons Prêtres, avec de saints solitaires, & surtout avec les juges naturels de la sainte doctrine, les évêques, à qui l'on faisoit gloire de rendre l'hommage & tous les honneurs qui sont dûs aux premiers ministres de la Religion.

En 415, comme la Princesse étoit âgée de seize à dix-sept ans, l'Empereur son frère l'associa à l'Empire, & la déclara Auguste; ce qui avoit été jusques-

là sans faire un
rie ayant
dont elle
avec vig
ordres e
savoit pa
ces, soit
ce qu'il
de plus
tranquill
une mod
femme d
elle faiso
reur son
core le
l'Empire
manière
restes to
On défen
tout exer
les honne
doit aux
Théodose
tes ses au
fiscation
peine de
même qui
cordoit la
trouvoien

là sans exemple. Mais on ne pouvoit faire une plus sage exception. Pulquérie ayant formé un excellent conseil, dont elle faisoit exécuter les résolutions avec vigueur, se chargea d'intimer les ordres elle-même. Personne en effet ne savoit parler ni écrire avec plus de grâces, soit en Grec, soit en Latin. Mais ce qu'il y avoit de plus admirable & de plus important au bonheur & à la tranquillité de l'Etat, c'est que, par une modestie infiniment rare dans une femme de sa capacité & de son génie, elle faisoit honneur de tout à l'Empereur son frère. Pour assurer mieux encore le repos & l'autorité absolue de l'Empire, on crut devoir procéder de la manière la plus rigoureuse contre les restes toujours inquiets du Paganisme. On défendit, sous des peines corporelles, tout exercice de l'idolâtrie, sans épargner les honneurs presque divins qu'on rendoit aux images des Empereurs. Mais Théodose dont la douceur surpassoit toutes ses autres vertus, réduisit, à la confiscation des biens & au bannissement, la peine de mort ordonnée contre ceux même qui sacrifioient aux idoles. Il accordoit la grace à tous les criminels qui L. III. c. 2. trouvoient le moyen de la lui faire de. *lib. de rem*

mander ; & comme Pulquerie , non moins bonne que son frère , mais plus clairvoyante sur les dangers d'une clémence excessive , les lui représentoit quelquefois : Ah ma sœur , répondoit-il , il nous est aisé de faire mourir un homme ; mais il n'y a que le Tout-puissant qui le puisse ressusciter.

Il renouvella les loix de ses prédécesseurs contre les hérétiques , & les étendit nommément aux associations schismatiques des derniers Novateurs. Il en fit une autre , pour défendre généralement de donner des spectacles publics , même aux Juifs & aux Patens , les jours de Noël , de l'Epiphanie , de Pâque , de la Pentecôte , & tout l'espace du temps qui se trouve entre ces deux dernières fêtes , ainsi que les fêtes des Apôtres , & tous les Dimanches de l'année , quand même ces jours concouroient avec celui de sa naissance , ou avec toute autre solennité civile qu'on eut coutume de célébrer en son honneur. Que tout le monde sache , dit-il à ce sujet , qu'on ne nous plaît jamais davantage qu'en révéraut la Divine Majesté. Il abolit le patriarcat des Juifs , qui étoit une dignité très-considérable pour les honneurs & les revenus ; il leur défendit

Ibid. de
spect.

de bâtir
tirer à
d'en av
temps
Chrétien
cune vi
tre les l
sous pei
faut néa
dose le
qui en e
ne fut
timide &
se laisser
Déjà
ans , &
querie lu
grandeur
de sa dig
cher dan
du mérite
caractère
ciété con
losophe
stantinop
ment de
sous préte
elle n'avo
& que le
lui suffire

de bâtir de nouvelles Synagogues, d'attirer à leur culte aucun Chrétien, & d'en avoir pour esclaves. En même-
 temps il réprima le zèle indiscret des L. 25, 26.
 Chrétiens, leur défendant d'exercer au-
 cune violence contre les Juifs ou con- 27. c. Th.
 tre les Païens, ni de leur rien enlever, de Jud.
 sous peine de restituer au quadruple. Il faut néanmoins reconnoître que Théodose le Jeune, doué de tant de vertus qui en eussent fait un excellent citoyen, ne fut qu'un Prince foible, un génie timide & borné, facile à prévenir & à se laisser gouverner.

Déjà il avoit atteint l'âge de vingt ans, & n'étoit pas encore marié. Pulquerie lui représenta qu'au faite de la grandeur où il brilloit assez par l'éclat de sa dignité propre, il ne devoit chercher dans une épouse que la distinction du mérite personnel, & ces qualités du caractère qui font le bonheur de la société conjugale. Athénais, fille d'un Philosophe Athénien, étoit venue à Constantinople, pour faire casser le testament de son père qui la déshéritoit, sous prétexte que sachant la philosophie, elle n'avoit besoin de rien autre chose, & que les richesses de l'esprit devoient lui suffire. Elle s'adressa à la Princesse

Pulquérie, pour lui demander justice contre ses frères, assez durs & assez déraisonnables pour vouloir mettre à exécution ce bizarre testament. La nouveauté de l'affaire attira toute l'attention de Pulquérie. Elle s'intéressa vivement au sort d'une personne de son sexe, en qui l'on punissoit réellement la science, sous prétexte de l'honorer; & quand elle eut connu à fond le mérite d'Athénais, elle l'aima & l'estima, au point de l'adopter, & de lui faire épouser l'Empereur. Ainsi remplit-elle en quelque sens les dernières volontés, ou le pronostic du père de cette fille étonnante, plus vertueuse encore & plus avantagée des dons de la nature, qu'elle n'étoit savante.

Les frères d'Athénais se cachèrent, quand ils surent son élévation: mais elle leur fit dire que, loin d'écouter le repentiment, elle ne pensoit qu'à l'obligation qu'elle leur avoit, de ce qu'en refusant de la traiter en sœur, ils l'avoient rendue leur Souveraine. Elle leur obtint un rang & des dignités convenables à son auguste alliance. Elevée dans les préjugés du Paganisme, elle se convertit aussi-tôt qu'on lui eut présenté le flambeau de la vérité, & avant même

d'épouser
on sub
mier no
fane,
Minerve
L'Empe
donna le
son mari
dans un
sédait le
tageoit
les titres

Cepen
tu, mar
tre pas
tifans q
tout aut
fanes &
d'Orient
du Pape
de l'Em
la distinc
différenc
soient de
ler; & i
régler le
la domi
pierre d'
fin les
mais ou

d'épouser l'Empereur. A son baptême, on substitua le nom d'Eudoxe à son premier nom, qu'on regarda comme profane, parce qu'il venoit de celui de Minerve, nommée en Grec *Athene*. L'Empereur l'aima tendrement, & lui donna le titre d'Auguste, deux ans après son mariage; ce qui étoit beaucoup faire, dans un temps où la personne qui possédoit le cœur du Souverain, n'en partageoit que rarement les décorations & les titres.

Cependant Théodose, avec de la vertu, marquoit trop de foiblesse, pour n'être pas obsédé par ces sortés de courtisans qui usent de la piété, comme de tout autre moyen, pour des vues profanes & coupables. Plusieurs Evêques d'Orient souffroient avec peine l'autorité du Pape, sur quelque partie que ce fût de l'Empire de Constantinople. Malgré la distinction des deux Puissances si bien différenciées dans l'Evangile, ils ne cessent de les confondre, ou de les assimiler; & ils voulaient en toute rencontre régler le gouvernement de l'Eglise, sur la domination temporelle. Telle fut la pierre d'achoppement qui fit tomber enfin les Grecs d'une manière si funeste, mais où ils ne faisoient encore, pour

ainsi dire, que trébucher, sous le regne de Théodose. Ils engagèrent ce jeune Prince à donner une déclaration, en date du 14 Juillet de cette année 421, par laquelle on attribua les affaires Ecclésiastiques de l'Illyrie à l'assemblée des Evêques de cette province, sous la direction de celui de Constantinople, qui jouit, dit-on, (pour autoriser cette conduite) des prérogatives de l'ancienne Rome. On cite les anciens Canons; c'est-à-dire, sans doute, ceux du premier Concile Général de Constantinople. Mais ils accordoient simplement à l'Evêque de cette Capitale le premier rang d'honneur après le Souverain Pontife, sans nulle sorte de juridiction sur les autres Eglises. Le Concile de Nicée en avoit même confirmé les principales dans tous leurs droits, de peur que le nouveau style ne leur portât préjudice. Pour l'Illyrie toute entière, autrefois de l'Empire d'Occident, le Pape y avoit invariablement conservé sa juridiction, non-seulement comme chef de l'Eglise, mais en sa qualité particulière de Patriarche d'Occident. La division en Illyrie Orientale & Occidentale, faite sous l'empire d'Arcade, n'avoit rien changé à ce régime ecclésiastique. C'étoit l'Evêque de Thes-

salonique
sur ces
saint-Si
Bonif
l'Evêque
tout no
Oriental
que de
de son
vouloier
même t
tion, on
Evêques
Grèce,
plaignit
en leur
eux s'ar
Si vous
la maniè
vous ver
d'exerce
prendrie
siège. C
& d'An
leur pré
Ont-elles
qu'on ve
on pas t
glise Ro
telles que

Thessalonique, qui exerçoit l'autorité du Pape sur ces contrées, en qualité de Légat du saint-Siège.

Boniface, averti qu'on transféroit à l'Evêque de Constantinople des droits tout nouveaux, sur les Eglises de l'Illyrie Orientale, écrivit d'abord à Rufus, Evêque de Thessalonique, de ne rien céder de son autorité à ceux qui en innovant vouloient l'envahir. Le Pape apprit en même temps, que, pour cette innovation, on devoit assembler en concile les Evêques des différentes provinces de la Grèce, & même ceux de la Dacie. Il se plaignit vivement d'un pareil complot, en leur demandant quel Supérieur parmi eux s'arrogeoit le droit de les convoquer. Si vous lisez, dit-il, les Canons, (c'étoit la manière de citer le Concile de Nicée) vous verriez à quel Prélat il appartiendroit d'exercer après moi l'autorité; vous apprendriez quel est le second & le troisième siège. Ces grandes Eglises d'Alexandrie & d'Antioche ont été maintenues dans leur prééminence par ces anciens canons. Ont-elles cependant jamais entrepris ce qu'on veut vous faire ofer? Ne les vit-on pas tout au contraire recourir à l'Eglise Romaine, dans les grandes affaires, telles que celles d'Athanase & de Flavien.

Tom. 4
Conc. p.
1704.

ib. 1706.

d'Antioche ? Pour entendre ce raisonnement de comparaison, il faut savoir que le différend de l'Illyrie venoit de ce que les Illyriens Occidentaux ne vouloient pas s'en tenir à ce que le Pape avoit ordonné touchant l'élection de l'Evêque de Corinthe. Cette affaire étoit de celles qu'on appelle majeures, & dans lesquelles le recours au Successeur de Pierre étoit d'usage, aussi-bien que de droit, non-seulement pour les Eglises du Patriarchat d'Occident, mais pour toutes les autres; parce qu'en sa qualité de Premier Pasteur, il lui appartient de veiller à l'observation constante & générale des saintes règles, sur-tout dans les cas qui intéressent l'ordre épiscopal, dont il est singulièrement le Chef.

Pour conclusion, Boniface défend en propres termes aux Evêques d'Illyrie de s'assembler à l'effet de remettre en question ce qui avoit été statué par lui, ou par Rufus de Thessalonique, touchant Périclès, Evêque de Corinthe. Il leur enjoint au contraire, d'obéir en tout à Rufus; il menace les obstinés de les séparer de la communion du S. Siège.

Mais afin de maintenir plus sûrement les privilèges de l'Eglise Romaine, il

envoya
cle du
nople.
vir l'Eg
suites de
d'extorq
dose rev
répondit
ce que
surprise,
vilèges d
canons,
les Préfe

Si cet
trouve p
stinien,
mer l'aut
est confes
avec tous
On a soig
Théodosi
la consti
Mais con
dans la I
louse alo
étonnant
étoit à l
perbe. Q
au temps
toute sa

envoya une députation à Honorius, oncle du jeune Empereur de Constantinople. Ce Prince, toujours prêt à servir l'Église, éclaira son neveu sur les suites dangereuses de ce qu'on venoit d'extorquer de lui. C'est pourquoi Théodose revenant de bonne foi sur ses pas, répondit à son oncle, que sans égard à ce que les Illyriens avoient obtenu par surprise, il maintiendrait les anciens privilèges de l'Église Romaine, suivant les canons, & qu'il chargeoit dès ce moment les Préfets du Prétoire d'y veiller.

Si cette constitution impériale ne se trouve pas dans la compilation de Justinien, ce n'est pas une raison d'infirmer l'autorité de l'exemplaire qui s'en est conservé dans les archives Romaines avec tous les caractères de l'authenticité. On a soigneusement inséré dans le code Théodosien, & dans celui de Justinien, la constitution que celle-ci révoquoit. Mais comme ces recueils ont été faits dans la Nouvelle Rome, rivale très-jalouse alors de l'Ancienne, il n'est pas étonnant qu'on n'y ait laissé que ce qui étoit à l'avantage de cette émule superbe. Quoi qu'il en soit, le S. Siège, au temps de Théodose le jeune, retint toute sa juridiction sur l'Illyrie, qu'il

administra toute entière encore très-long. temps après. Mais on put entrevoir dès-lors jusqu'où s'étendoient les vues ambitieuses des Grecs, & à quels excès ils porteroient un jour la jalousie & le schisme.

Bonif. ep.
3 in 1. 2
conc.

Dans les Gaules, le même Pontife reprima la témérité de Patrocle Métropolitain d'Arles, qui s'étoit ingéré à ordonner, hors de sa province, un Evêque pour le Siège de Lodève. Le Pape écrivit à Hilaire de Narbonne, de se transporter sur les lieux, & de faire ce qu'il conviendrait tant en sa qualité d'Archevêque qu'en vertu de la commission apostolique, & d'en référer ensuite au S. Siège. Boniface s'autorise encore ici des dispositions de Nicée, qui conservent religieusement, dit-il, les prérogatives de chaque Métropole, & qui ne souffrent pas que deux provinces soient soumises au même Prélat; en quoi il est aisé de remarquer, que le concile de Nicée assura tellement à chaque Métropolitain sa juridiction propre, qu'il n'ôté rien au Souverain Pontife des droits de sa primauté sur eux tous. Patrocle périt quelques années après, sous les coups d'un Tribun, qu'on croit avoir été l'exécuteur des ordres secrets du Préfet de la milice.

Prosp.
chron. an.
426.

Le
la meill
422, a
ans & b
nous ap
dans un
sa jeun
Siège
de Rom
Son car
œur &
qui serv
roit pur
schisme
qui ne
avec for
jours apr
bré, on
sance, c
Chaire d
L'anne
rius mon
trente-ne
vingt-hu
Théodos
eut tout
des quali
fait atten
regne, s
malheure

Le Pape Boniface mourut, suivant la meilleure chronologie, le 25 Octobre 422, après avoir tenu le S. Siège trois ans & huit mois. Une ancienne épitaphe nous apprend qu'il parvint au Pontificat, dans un âge très-avancé; mais que dès sa jeunesse il avoit servi utilement le Siège Apostolique, & soulagé la ville de Rome dans une année de stérilité. Son caractère étoit la clémence, la douceur & la modestie; vertus engageantes, qui servirent beaucoup mieux que n'auroit pu faire la sévérité, à éteindre le schisme qu'occasionna son élection; mais qui ne l'empêchèrent pas de soutenir avec force la dignité de son siège. Neuf jours après sa mort, le trois de Novembre, on élut Célestin, Romain de naissance, qui occupa près de dix ans la Chaire de S. Pierre.

L'année suivante, l'Empereur Honorius mourut d'hydropisie, à l'âge de trente-neuf ans, dont il en avoit regné vingt-huit depuis la mort du grand Théodose son père; de qui, dit-on, il eut toutes qualités religieuses, & nulle des qualités impériales. Si cependant on fait attention à la longue durée de son regne, sans cesse agité dans ces temps malheureux, soit par les attaques des

Barbares innombrables, soit par la révolte des plus dangereux tyrans qu'il réussit à dompter ; il faut, ou que sa piété n'en ait pas fait un Prince aussi foible qu'on le prétend, ou qu'il ait su discerner & maintenir en place les grands Capitaines de son regne, avec une constance qui ne seroit un paradoxe guère moins inexplicable que le premier. Quoi qu'il en soit des qualités de sa personne, ou de la difficulté des conjonctures, l'Empire de l'Ancienne Rome, durant tout le regne de cet Empereur, se soutint au moins par sa propre masse, ou par la solidité de sa constitution. Ce ne fut qu'à près Honorius, & par la succession rapide des vains fantômes de Césars qui occuperent sa place, que Rome fit la chute dont elle ne se releva plus.

Fin du Tome IV.



CHRO

Dep

T

P A

XXXVIII

mort le

XXXIX.

la fin de

selon T

Avril

XL. S. In

biement

XL. S. Z

417.

XLII. S. U

418.

XLIII. S. C

AN

Eulalius,



T A B L E

CHRONOLOGIQUE ET CRITIQUE,

Depuis l'an 395, jusqu'à l'an 423.

TOME QUATRIÈME.

P A P E S.

XXXVIII. S. **Saint Siffice**,
mort le 26 Nov. 398.

XXXIX. S. **Anastase**, sur
la fin de l'an 399, mort,
selon Tillemont, le 27
Avril 402.

XL. S. **Inocent**, vraisem-
blement le 27 Avril 402
15 Mars 417.

XLI. S. **Zozime**, 18 Mars
417, 26 Déc. 418.

XLII. S. **Boniface** 23 Déc.
418, 4 Sept. 422.

XLIII. S. **Célestin** 10 Sept.
422.

ANTI-PAPES.

Eulalius, 418.

EMPEREURS D'ORIENT.

A **RCade**, mort en 408,
& remplacé par Théo-
dose II.

EMPEREUR D'OCCIDENT.

Honocius, 423.

T A B L E.

Sectaires.

Persecutions.

Vigilance, 406.
 Pélagé, 408.
 Célicoles, 409.
 Célestius, 412.
 Chute des Donatistes en 412.
 Julien d'Eclane, 415.

Persecution commen-
 cée en 403, contre saint
 Jean Chrysostome & les
 partisans, & poussée
 jusqu'à sa mort.
 Violences exercées par les
 Donatistes & leurs Cir-
 concellions, vers l'année
 404.
 Emportemens furieux des
 Pélagiens, en Palestine,
 après le Concile de Dios-
 polis, tenu en 415.

Ecrit

Saint
 suivant
 mune
 Gaule
 Nous
 collons
 devoir
 des ét
 Exhor
 mons f
 Comm
 vangle
 les Ep
 & sur
 mes, q
 Fanébr
 de Len
 pas les
 duccion
 quence
 surpassé
 prendre
 qu'hoir
 discour
 par des
 pables
 amé
 lesquell
 plusieurs
 les per
 pératric

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

Saint Ambroïse, né, suivant l'opinion commune, à Arles dans les Gaules, mourut en 397. Nous avons de lui d'excellens Traités sur les devoirs de la plupart des états de vie, des Exhortations & des Sermons fort touchans, des Commentaires sur l'Evangile de S. Luc, sur les Epîtres de S. Paul, & sur plusieurs Pseaumes, quelques Oraisons Funébres, & beaucoup de Lettres qui ne sont pas les moindres productions de son Eloquence. Elle parok se surpasser elle même, & prendre une force plus qu'humaine, dans ces discours comme inspirés par des événemens si capables d'ébranler une âme sensible, & dans lesquelles il s'est trouvé plusieurs fois, telles que les persécutions de l'Impératrice Justine, & la

*Principaux
Conciles.*

Concile de Carthage en 397. Nous avons cinquante articles de sages Réglemens, qui portent le nom de ce Concile, & dont quelques uns, selon toute les apparences, ont été recueillis des Conciles suivans.

I. Concile de Tolède 400, où l'on fit vingt Canons, & où l'on résolut de recevoir les Evêques qui abjureroient le Priscillanisme. On y prit pour règle de Foi, ce que le Pape (nommé ainsi par excellence pour la première fois) écrivoit de concert avec les autres Evêques.

Conciles d'Alexandrie & de plusieurs autres endroits d'Orient, 401, pour la condamnation de l'écrit d'Origène.

Concile de Carthage, 404, pour implorer le secours de l'Empereur contre les Donatistes qui se

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

mort imprévue du jeune Valentinien. La douceur de ses expressions lui a fait donner le surnom latin de *Doctus Mellifluus* : à quoi peut avoir contribué ce que son Historien rapporte, qu'un essaim d'abeilles vint se reposer sur la bouche d'Ambroise au berceau.

Evagre du Pont, Archidia- cre de Constantinople, 399. Il a laissé différens ouvrages, dont la plus part sont des instructions sur la vie monastique.

S. Epiphane, 403. Son principal ouvrage est un Traité contre les hérésies, intitulé *Panarion*; c'est-à-dire, Antidote universel. Ce Père avoit beaucoup d'érudition, mais aussi beaucoup de crédulité, & peu d'exac- titude dans le récit des faits. On dit que, de tous les Pères Grecs, c'est celui qui s'est le plus négligé dans la manière d'écrire. Nous lui sommes néanmoins redevables de plusieurs fragmens d'Auteurs ec-

*Principaux Con-
ciles.*

roient dénoncés à cause de leurs violences.

Concile de Carthage, 411, où l'on tint la célèbre conférence qui procura la décadence entière du Donatisme.

Concile de Carthage, 412, qui condamna Célestius, disciple de Pélage.

Concile de Diospolis, 415, Pélage y anathématisa ce qu'on avoit rapporté de la doctrine de Célestius; & par ses fourberies, il évita la propre condamnation.

Concile de Carthage, 416, où l'on anathématisa Pélage & Célestius, s'ils n'anathématisent eux-mêmes leurs erreurs. On écrivit ensuite au Pape Innocent, afin qu'il appo- sât à ce jugement le sceau de son autorité.

Concile de Milève, 416, d'où les Evêques écri- virent de même au pape, qui condamna en effet Pélage, Célestius & leurs sectateurs, en éra- bissant sommairement la Doctrine Catholique touchant la Grace,

Ecrivains

clésinien
dont les
rions n
sance.

S. Jean Chrysostome
On pou
comme l
rien, r
pour le n
la beauté
mais pour
les motifs
loquence
facilité, b
le même
même no
figures, b
dans les
Le Cicé
l'emporte
profane, e
à traiter d
sivement p
dessus de
dinaire de
tions, il le
une capaci
sance, qui
à tout le
choses mé
inaccessible
Ses ouvra
étoquens
mélies au
Tome

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

clésiastiques & profanes; dont sans lui nous n'aurions aucune connoissance.

S. Jean Chrysostome, 407. On peut le regarder comme le Cicéron Chrétien, non-seulement pour le nombre & pour la beauté de la diction, mais pour les pensées & les mouvemens de l'éloquence. C'est la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même noblesse dans les figures, la même force dans les raisonnemens. Le Cicéron Chrétien l'emporte même sur le profane, en ce qu'ayant à traiter des objets infiniment plus élevés au dessus de la sphère ordinaire de nos conceptions, il les manie avec une capacité & une aisance, qui rend sensibles à tout le monde les choses même les plus inaccessibles à nos sens. Ses ouvrages les plus éloquens sont les Homélies au peuple d'An-

Tome IV.

*Principaux
Conciles.*

Concile de Carthage, 417, après que le Pape Zozime se fut laissé surprendre par Pélage & Célestius. Les Pères écrivirent à ce Pontife, que le jugement du Pape Innocent subsiste, jusqu'à ce que Pélage & Célestius confessent que la Grace de Jésus-Christ nous est tellement nécessaire en chaque action, que sans elle nous ne pouvons rien avoir, penser, dire, ou faire, qui appartienne à la vraie piété. Zozime, alors bien instruit, confirma les décrets d'Afrique, ainsi qu'avoit fait Innocent.

Concile de Carthage, nommé *Plénier*; c'est à-dire Concile général de l'Afrique, 419. Le Légat du Pape y proposa, sous le nom de Nicée, les Canons de Sardique concernant les appels au Pape: ce qui occasionna quelques contestations, & fit prendre aux Africains le parti d'envoyer en Orient,

S

T A B L E.

*Ecrivains Ecclé-
siastiques.*

doche, les Homélie
sur l'Evangile de Saint
Matthieu & sur les pre-
mières Eptres de Saint
Paul, la plupart de ses
Sermons détachés, &
plusieurs de ses lettres.
Il n'est pas moins admi-
rable dans ses Traités,
composés, pour la plû-
part, à la fleur de son
âge, & finis avec une
attention que la charge
de l'Episcopat lui rendit
beaucoup moins prati-
cable dans la suite. Ses
Commentaires sur une
grande partie des Sain-
tes Ecritures, le font
regarder comme le meil-
leur des Interpretes
Grecs; & ses Interpré-
tations de S. Paul, en
particulier, le font pré-
férer à tous les Com-
mentateurs de cet Apô-
tre, soit Grecs, soit
Latins.

Ruffin, 410. Il a traduit de
Grec en Latin les œu-
vres de Joseph, l'Hi-
stoire Ecclésiast. d'Eu-
sèbe à laquelle il a
ajouté deux livres, &

*Principaux Con-
ciles.*

pour consulter les actes
authentiques du Con-
cile de Nicée. Entre les
trente-six Canons que
fit ce Concile d'Afrique,
le vingt-quatrième con-
tient le Catalogue des
Divines Ecritures, en-
tièrement conforme à
ceul dont nous usons
aujourd'hui.

Concile d'Hippone, 422,
où Antoine de Fustale
fut déposé. Cet Evêque
en appela au Pape Bo-
niface, dont il surprit
la religion; ce qui af-
fecta si vivement S. Au-
gustin, qu'il se résolut à
quitter l'Episcopat, plu-
tôt que de se prêter à
une administration qui
lui sembloit entraîner la
ruine de la discipline.

Concile de Ciicie, 423,
où les Pélagiens furent
condamnés, même par
Théodore de Mopsue-
ste, regardé comme leur
chef, & chez qui Julien
d'Eclane s'étoit retiré,
pour écrire contre Saint
Augustin,

plus
ra l
ses
s'y
des
plus
tre
éloq
a tou
S. Jérô
expli
d'une
verste
Vulg
a rete
la plu
pas la
hérési
hémen
ses Le
ressan
& de
été d'
plus r
mense
& le
plein
quelqu
& res
Pallade,
sique
verneu
contien
lui attri
stôme
d'un a
saint P

T A B L E.

Ecrivains Ecclésiastiques.

plusieurs ouvrages d'Origène; ce qui lui attira les censures du Saint Siège. En comparant ses traductions avec l'original, on voit qu'il s'y donnoit une extrême liberté. Il fit encore des Commentaires sur quelques Prophètes, plusieurs Vies des Pères du désert, où il montre peu de critique, des Apologies qui sont éloquents, & une explication du Symbole qui a toujours été estimée.

S. Jérôme, 420. Il fut suscité de Dieu, pour expliquer les Divines Ecritures, qu'il interprète d'une manière littéraire & la plus solide. Sa version a été adoptée par l'Eglise, sous le nom de *Vulgate*, excepté les Pseaumes, pour lesquels on a retenu, presque en entier, l'ancienne version, la plus respectable par son antiquité, mais non pas la plus claire. Ses Traités contre plusieurs hérétiques sont éloquents, & d'une grande véhémence. On retrouve l'Orateur jusques dans ses Lettres, qui font une partie des plus intéressantes de ses Œuvres. Son Traité de la vie & des écrits des Auteurs Ecclésiastiques, a été d'un grand secours à tous les Bibliographes plus récents. Ce Père avoit une érudition immense, une grande pénétration, le sens droit & le jugement très-solide. Son style est vif, plein de feu, & souvent de noblesse; mais quelquefois un peu dur, surchargé d'ornemens, & ressentant la déclamation.

Pallade, vers 420. Son Histoire appelée *Lausaque*, parce qu'elle fut dédiée à Lausa, Gouverneur de Cappadoce, est fort estimée. Elle contient la vie de plusieurs Solitaires illustres. On lui attribue encore une Vie de S. Jean Chrysostôme; mais elle est plus vraisemblablement d'un autre Pallade, ami, comme celui-ci, du saint Patriarche de Constantinople.

Ecrivains Ecclésiastiques.

S. Sulpice-Sévère, 423. On a de cet Illustre Prêtre un abrégé de l'Histoire Sacrée, depuis la création du monde jusqu'à l'an 400 de Jésus-Christ, la vie de S. Martin de Tours, un Dialogue, & quelques autres opuscules. On trouve dans son Histoire quelques sentimens particuliers, tant sur les faits que sur la chronologie; ce qui n'empêche pas de le regarder comme l'abbreviateur le plus parfait de l'Histoire Sainte. Il égale Lactance, & surpasse tous les autres Auteurs Latins de l'antiquité ecclésiastique, pour ce qui est de la pureté & de l'élegance du style. Pour le nerf & la précision, il s'étoit proposé d'imiter Salluste; & il y a assez bien réussi, pour mériter le nom de Salluste Chrétien.

F I N.

éto
rés-
rist,
, &
son
tint
qui
bré-
e. Il
tires
que,
ance
l a é-
astez
tulle

